FQ
2446
.M75
1880
v.2
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesmystresdup02suee

LES

MYSTÈRES DU PEUPLE.

TOME II.

Correspondance avec les Editeurs étrangers.

L'éditeur des *Mystères du Peuple* offre aux éditeurs étrangers, de leur donner des épreuves de l'ouvrage, quinze jours avant l'apparition des livraisons à Paris, moyennant 15 francs par feuille, et de leur fournir des gravures tirées sur beau papier, avec ou sans la lettre, au prix de 10 francs le cent.

Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

Protes et Imprimeurs : Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarets, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Etienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin.

Clicheurs : Curmer et ses ouvriers.

Fabricants de papiers : Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

Artistes Dessinateurs : Charpentier, Masson, Castelli.

Artistes Graveurs : Ottweit, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley, Hopwood, Massard, Masson.

Planeurs d'acier : Héran et ses ouvriers.

Imprimeurs en taille-douce : Drouart et ses ouvriers.

Fabricants pour les primes, Associations fraternelles d'Horlogers, de Lampistes et d'ouvriers en Bronze : Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, Lecas, Ducerf, Renardeux, etc., etc.

Employés et correspondants de l'Administration : Maubanc, Gavet, Berthier, Henri, Rostaing, Jamot, Blain, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Bertin, Sermet, Chalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, Fonteney, Boucher, Darris, Adolphe, Renoux, Lyons, Letellier, Alexandre, Nadon, Normand, Rongelet, Bouvet, Auzurs, Dailhaux, Lecerf, Bailly, Baptiste, Debray, Saunier, Tuloup, Richer, Daran, Camus, Foucaud, Salmon, Strenl, Seran, Tetu, Sermet, Chauffour, Caillaut, Fondary, C. de Poix, Bresch, Misery, Bride, Carron, Charles, Celeis, Chartier, Lacoste, Dulac, Delaby, Kaufried, Chappuis, etc., etc., de Paris ; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Perié, Plantier, Etchegorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Alix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, Samson, Ay, Falick, Jaulin, Fort-Mussat, Freund, Robert, Carrière, Guy, Gilliard, Collet, Ch. Celles, Laurent, Castillon, Drevet, Jourdan Moral, Bonnard, Legros, Genesley, Bréjot, Ginon, Féraud, Vandeuil, Châtonier, Bayard, Besson, Delcroix, Delon, Bruchet, Fournier, Tronel, Binger, Molini, Bailly, Fort-Mussot, Laudet, Bonamici, Pillette, Morel, Chaigneau, Goyet, Colin-Morard, Gerbaldi, Fruges, Raynaut, Chatelin, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la publication et à la propagation de l'ouvrage.

Le Directeur de l'Administration.

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

LES

MYSTÈRES DU PEUPLE

OU

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES

A TRAVERS LES AGES

PAR

EUGÈNE SUE.

Il n'est pas une réforme religieuse, politique ou sociale, que nos pères n'aient été forcés de conquérir de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'INSURRECTION.

TOME II.

SPLENDIDE ÉDITION

ILLUSTRÉE DE GRAVURES SUR ACIER.

ON S'ABONNE

A L'ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE, RUE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, 32

(PRÈS LA BOURSE).

PARIS.

Victoria la Mère des Camps.

LES

MYSTÈRES DU PEUPLE

OU

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES

A TRAVERS LES AGES.

LA CLOCHETTE D'AIRAIN,

OU

LE CHARIOT DE LA MORT.

AN 56 A 40 AVANT JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE IV.

Le char armé de faux. — Margarid, Hénory, Martha, et autres femmes ou jeunes filles de la famille de Joel, se préparent au combat. — Logette des petits enfants. — Les dogues de guerre.—Les bardes donnent le signal de la bataille..— Bataille de Vannes. — La Foudroyante. — La légion de fer. — Les cavaliers numides. — Les bardes. — Guilhern le laboureur et César. — Mort de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, et de Mikaël. — L'archer crétois et Deber-Trud, le mangeur d'hommes. — Les deux saldunes enchaînés. — Margarid, Hénory, Martha. — Les vierges et les femmes gauloises pendant le combat. — Le char de la mort.

Le chef des cent vallées s'éloigna pour aller adresser quelques paroles à chaque tribu. Avant de prendre notre poste de bataille, loin des chariots de guerre où étaient les femmes, les jeunes filles et les enfants, mon père, mon frère et moi, nous avons voulu nous assurer

une dernière fois que rien ne manquait à la défense du char qui portait notre famille. Ma mère Margarid, aussi tranquille que lorsqu'elle filait sa quenouille au coin de notre foyer, était debout, appuyée à la membrure de chêne dont est formée la caisse du char. Elle engageait ma femme Hénory, et Martha, femme de Mikaël, à donner plus de jeu aux courroies qui assujétissent à des chevilles plantées sur le rebord du chariot le manche des faux que l'on manœuvre pour le défendre, de même que l'on manœuvre les rames attachées au plat-bord d'une barque (A).

Plusieurs jeunes filles et jeunes femmes de nos parentes s'occupaient d'autres soins : les unes, à l'arrière de la voiture, préparaient, au moyen de peaux épaisses tendues sur des cordes, un réduit où nos enfants devaient être à l'abri des flèches et des pierres lancées par les frondeurs et les archers ennemis. Ces enfants riaient et s'ébattaient déjà, avec de joyeux cris, dans cette logette à peine achevée. Pour plus de préservation encore, Mamm' Margarid, veillant à toute chose, fit placer des sacs remplis de grain au-dessus du réduit. D'autres jeunes filles accrochaient au long des parois intérieures du char des couteaux de jet, des épées et des haches, qui, le péril venu, ne pesaient pas plus qu'une quenouille à leurs bras blancs et forts. Deux de leurs compagnes, agenouillées près de Mamm' Margarid, ouvraient des caisses de linge et préparaient l'huile, le baume, le sel et l'eau de gui, pour panser les blessures, à l'exemple des druidesses, dont le char secourable était voisin.

A notre approche, nos enfants sont accourus gaiement du fond de leur réduit, sur le devant de la voiture, d'où ils nous ont tendu leurs petites mains. Mikaël, étant à pied, prit dans ses bras son fils et sa fille, tandis que ma femme, Hénory, pour m'épargner la peine de descendre de cheval, mit tour à tour, entre mes bras, du haut du char, ma petite Siomara et mon petit Sylvest. Je les assis tous deux sur le devant de ma selle, et au moment d'aller combattre j'eus grand plaisir à baiser leurs têtes blondes. Mon père Joel dit alors à ma mère :

— Margarid, si la chance tourne contre nous, si le char est assailli par les Romains, ne fais lâcher les dogues de guerre qu'au moment de l'attaque; ces braves chiens ne seront que plus furieux de leur longue attente, et ne s'écarteront pas.

— Ton conseil sera suivi, Joel, — répondit Mamm' Margarid. — Vois maintenant si les courroies des faux leur donnent assez de jeu pour la manœuvre.

— Oui, elles en ont assez, — répondit mon père après avoir visité une partie des courroies; puis, examinant l'armement des faux qui défendait l'autre bord du chariot, Joel reprit : — Femme! femme!... à quoi ont pensé ces jeunes filles?... Vois donc... Ah! les têtes folles! de ce côté-ci, le tranchant des faux est tourné vers le timon, et de l'autre, leur tranchant est tourné vers l'arrière...

— C'est moi qui ai fait ainsi disposer les armes, — a dit ma mère.

— Et pourquoi tous les tranchants des faux ne sont-ils pas tournés du même côté, Margarid?

— Parce qu'un char est presque toujours assailli à la fois par l'avant et par l'arrière; dans ce cas, les deux rangs de faux, agissant en sens inverse l'un de l'autre, sont de meilleure défense... Ma mère m'a enseigné cela, je l'enseigne à ces chères filles.

— Ta mère était plus judicieuse que moi, Margarid... La bonne fauchaison est ainsi plus certaine... Viennent les Romains à l'assaut du char! têtes et membres tomberont fauchés comme des épis mûrs en temps de moisson! et fasse Hésus qu'elle soit bonne, cette moisson humaine!

Puis, prêtant l'oreille, mon père nous dit, à Mikaël et à moi :

— Enfants, j'entends les cymbales des bardes et les clairons de la *trimarkisia*... Rejoignons nos rangs... Allons, Margarid, allons, mes filles, au revoir ici... ou ailleurs...

— Ici ou ailleurs, nos pères et nos époux nous retrouveront pures de tout outrage... — répondit ma femme Hénory, plus fière, plus belle que jamais.

— Victorieuses ou mortes, vous nous reverrez! — ajouta Madalèn, une de nos parentes, jeune vierge de seize ans; — mais esclaves ou déshonorées! non... par le glorieux sang de notre Hêna... non... jamais!...

— Non!... — reprit Martha, la femme de Mikaël, en pressant sur son sein ses deux enfants, que mon frère venait de replacer sur le chariot.

— Ces chères filles sont de notre race... Sois sans inquiétude, Joel, — reprit Mamm' Margarid, toujours calme et grave; — elles feront leur devoir.

— Comme nous ferons le nôtre... Et ainsi la Gaule sera délivrée, — dit mon père. — Toi aussi tu feras ton devoir, vieux mangeur d'hommes, vieux Deber-Trud! — ajouta le *brenn* en caressant la tête énorme du dogue de guerre, qui, malgré sa chaîne, s'était dressé debout, et appuyait ses pattes à l'épaule du cheval. — Bientôt viendra l'heure de la curée, bonne et sanglante curée, Deber-Trud! hèr! hèr!... aux Romains!...

Pendant que le dogue et la meute de combat semblaient répondre à ces mots par des aboiements féroces, le *brenn*, mon frère et moi, nous avons jeté un dernier regard sur notre famille; puis mon père a tourné la tête de son fier étalon *Tom-Bras* vers les rangs de l'armée, et l'a rapidement rejointe. J'ai suivi mon père, tandis que Mikaël, agile et robuste, tenant fortement serrée dans sa main gauche une poignée de crins de la longue crinière de mon cheval lancé au galop, m'accompagnait en courant; parfois, s'abandonnant à l'élan de ma monture, il bondissait avec elle, et était ainsi soulevé de terre pendant quelques pas... Mikaël et moi, comme bien d'autres de la tribu, nous nous étions, en temps de paix, familiarisés avec le mâle exercice militaire de la *mahrek-ha-droad*.

Le *brenn*, mon frère et moi, nous avons ainsi rejoint notre tribu et notre rang de bataille.

L'armée gauloise occupait le faîte d'une colline éloignée de Vannes

d'une lieue : à l'orient, notre ligne de bataille s'appuyait sur la forêt de Merek, occupée par nos meilleurs archers ; à l'occident, nous étions défendus par les hauteurs escarpées du rivage que baignaient les eaux de la baie du Morbihan... Au fond de cette baie était ancrée notre flotte, où se trouvaient alors mon frère Albinik et sa femme Méroë. Nos vaisseaux commençaient à lever leurs câbles de fer pour aller combattre les galères romaines, disposées en croissant, et immobiles comme une volée de cygnes de mer reposés sur les vagues. N'étant plus pilotée par Albinik, la flotte de César, remise à flot lors de la marée haute, gardait sa position de la veille, de peur de tomber sur des écueils qu'elle ignorait.

A nos pieds coulait la rivière de Roswallan : les Romains devaient la traverser à gué pour venir à nous. Le *chef des cent vallées* avait habilement choisi notre position : nous avions devant nous une rivière, derrière nous la ville de Vannes ; à l'occident, la mer ; à l'orient, la forêt de Merek ; sa lisière abattue offrait des obstacles insurmontables à la cavalerie ennemie, et beaucoup de dangers à l'infanterie, nos meilleurs archers étant disséminés au milieu de ces grands abatis de bois.

Le terrrain qui nous faisait face, de l'autre côté de la rivière, s'élevait en pente douce ; ses hauteurs nous cachaient la route par laquelle devait arriver l'armée romaine. Soudain nous avons vu apparaître au faîte de cette colline, et descendre son versant à toute bride, en venant à nous, des montagnards d'Arès, envoyés en éclaireurs pour nous signaler l'approche de l'ennemi. Ils traversèrent la rivière à gué, nous rejoignirent, et nous annoncèrent l'avant-garde de l'armée romaine.

— Amis, — avait dit le *chef des cent vallées* à chaque tribu en passant à cheval devant le front de bataille de l'armée, — restez immobiles jusqu'à ce que les Romains, rassemblés sur l'autre bord de la rivière, commencent à la traverser ; à ce moment, les frondeurs et les archers épuiseront leurs pierres et leurs flèches sur l'ennemi ;

puis, lorsque les Romains, après le passage de la rivière, reformeront leurs cohortes, que toute notre ligne s'ébranle, laissant la réserve auprès des chariots de guerre; alors, les gens de pied au centre, les cavaliers sur les ailes, précipitons-nous comme un torrent du haut de cette pente rapide : l'ennemi, encore acculé à la rivière, ne résistera pas à l'impétuosité de notre premier choc!

Bientôt la colline opposée à la nôtre s'est couverte des nombreuses troupes de César. A l'avant-garde marchaient les VEXILLAIRES, reconnaissables à la peau de lion qui leur couvrait la tête et les épaules; les vieilles cohortes renommées par leur expérience et leur intrépidité, telles que la FOUDROYANTE, la LÉGION DE FER, et bien d'autres, que nous désigna le *chef des cent vallées*, qui avait déjà combattu les Romains, formaient la réserve. Nous voyions briller au soleil leurs armures et les enseignes distinctives des légions : un *aigle*, un *loup*, un *dragon*, un *minotaure*, et autres figures de bronze doré, ornées de feuillages... Le vent nous apportait les sons éclatants de leurs longs clairons... Nos cœurs bondissaient à cette musique guerrière. Une nuée de cavaliers numides, enveloppés de longs manteaux blancs, précédaient l'armée. Elle a fait halte un moment, un grand nombre de ces Numides sont arrivés à toute bride au bord opposé de la rivière, ils y sont entrés à cheval, afin de s'assurer qu'elle était guéable, et se sont approchés malgré la grêle de pierres et de flèches que faisaient pleuvoir sur eux nos frondeurs et nos archers. Aussi avons-nous vu plus d'un manteau blanc flottant sur le courant de la rivière, et plus d'un cheval, sans cavalier, gravir la berge et retourner vers les Romains. Cependant plusieurs Numides, malgré les pierres et les traits qu'on leur lançait, traversèrent plusieurs fois la rivière dans toute sa largeur, montrant ainsi tant de bravoure, que nos archers et nos frondeurs cessèrent leur jet d'un commun accord, afin d'honorer cette outre-vaillance. Le courage nous plaît dans nos ennemis; ils en sont plus honorables à combattre. Les Numides, certains d'un passage à gué, coururent porter cette nouvelle à l'armée romaine...

Alors les légions s'ébranlant se sont formées en plusieurs colonnes profondes ; le passage de la rivière a commencé... Selon les ordres du *chef des cent vallées*, nos archers et nos frondeurs ont recommencé leur jet, tandis que les archers crétois et des frondeurs des îles Baléares, se déployant sur la rive opposée, ripostaient à nos gens.

— Mes fils, — nous dit mon père en regardant du côté de la baie du Morbihan, — votre frère Albinik va se battre sur mer pendant que nous nous battrons sur terre... Voyez... notre flotte a rejoint les galères romaines.

Mikaël et moi, regardant du côté que nous montrait le *brenn*, nous avons vu, au loin, nos navires aux lourdes voiles de peaux tannées, tendues par des chaînes de fer, aborder les galères romaines.

Mon père disait vrai : le combat s'engageait à la fois sur terre et sur mer... De ce double combat allait sortir l'indépendance ou l'asservissement de la Gaule. J'ai fait alors une remarque de sinistre augure : nous tous, ordinairement si babillards, si gais à l'heure de la bataille, que l'on entendait toujours sortir des rangs gaulois de plaisantes provocations à l'ennemi ou de bouffonnes saillies sur le danger, nous étions graves, silencieux, mais résolus à vaincre ou à périr.

Le signal de la bataille a été donné, les cymbales des bardes ont répondu aux clairons romains; le *chef des cent vallées*, descendant de cheval, s'est mis de quelques pas en avant de notre ligne de bataille... plusieurs druides et bardes étaient à ses côtés... Il a brandi son épée et s'est élancé en courant sur la pente rapide de la colline... Les druides et les bardes couraient du même pas que lui... faisant vibrer leurs harpes d'or... A ce signal, toute notre armée s'est précipitée à leur suite sur l'ennemi, qui, après le passage de la rivière, reformait ses cohortes.

La *mahrek-ha-droad* (cavaliers et piétons) des tribus voisines de Karnak, que commandait mon père, s'élança, ainsi que le reste de l'armée, sur le versant de la colline. Mon frère Mikaël, tenant sa hache de la main droite fut, pendant cette impétueuse descente, presque

toujours suspendu à la crinière de mon cheval, qu'il avait saisie de la main gauche. Je voyais, au bas de la côte, la légion romaine, appelée la *légion de fer*, à cause des pesantes armures de ses soldats, formée *en coin*. Immobile comme une muraille d'acier, hérissée de piques, elle s'apprêtait à recevoir notre choc à la pointe de ses lances. Je portais, comme tous nos cavaliers, un sabre au côté gauche, une hache au côté droit, et à la main un lourd épieu ferré. Nous avions pour casque un bonnet de fourrure, pour cuirasse une casaque de peau de sanglier, et des bandelettes de cuir enveloppaient nos jambes que nos braies ne couvraient pas. Mikaël était armé d'un épieu ferré, d'un sabre, et portait au bras gauche un léger bouclier.

— Saute en croupe! — ai-je dit à mon frère au moment où nos chevaux, dont nous n'étions plus maîtres, arrivaient à toute bride sur les lances de la *légion de fer*... Une fois à portée, nous avons de toutes nos forces lancé notre épieu ferré à la tête des Romains, comme on lance le *pen-bas* (B). Mon coup à moi porta ferme et droit sur le casque d'un légionnaire. Tombant à la renverse, il entraîna dans sa chute le soldat qui le suivait. Mon cheval entra, par cette trouée, au plus épais de la *légion de fer*. D'autres des nôtres m'imitèrent, dans cette mêlée le combat devint rude. Mon frère Mikaël, toujours à mes côtés, tantôt, pour frapper de plus haut, sautait sur la croupe de mon cheval, tantôt s'en faisait un rempart; il combattait valeureusement. Une fois je fus à demi démonté; il me protégea de son arme pendant que je me remettais en selle. Les autres piétons de la *mahrek-ha-droad* se battaient de la même manière, chacun aux côtés de son cavalier.

— Frère, tu es blessé, — ai-je dit à Mikaël. — Vois, ta saie est rougie.

— Et toi, frère, — m'a-t-il répondu, — regarde tes braies ensanglantées.

Et, de vrai, dans la chaleur du combat, nous ne sentions pas ces blessures. Mon père, chef de la *mahrek-ha-droad*, n'était pas accom-

pagné d'un piéton. A deux reprises, nous l'avons rejoint au milieu de la mêlée ; son bras, fort malgré son âge, frappait sans relâche ; sa lourde hache résonnait sur les armures de fer comme le marteau sur l'enclume. Son étalon *Tom-Bras* mordait avec furie tous les Romains à sa portée ; il en a soulevé un presque de terre, en se cabrant ; il le tenait par la nuque et le sang jaillissait. Plus tard le flot des combattants nous a de nouveau rapprochés de mon père déjà blessé ; j'ai renversé, broyé sous les pieds de mon cheval un des assaillants du *brenn ;* nous avons encore été séparés de lui. Nous ne savions rien des autres mouvements de la bataille ; engagés dans la mêlée, nous ne pensions qu'à culbuter la *légion de fer* dans la rivière. Nous poussions fort à cela ; déjà nos chevaux trébuchaient sur les cadavres comme sur un sol mouvant, nous avons entendu, non loin de nous, la voix éclatante des bardes ; ils chantaient à travers la mêlée :

« Victoire à la Gaule ! ! ! — Liberté ! liberté ! ! ! — Encore un coup » de hache ! — Encore un effort ! — Frappe... frappe, Gaulois ! — Et » le Romain est vaincu. — Et la Gaule délivrée. — Liberté ! liberté ! ! ! » — Frappe fort le Romain ! — Frappe plus fort... frappe ! Gaulois ! »

Les chants des bardes, l'espoir victorieux qu'ils nous donnaient, redoublent nos efforts. Les débris de la *légion de fer*, presque anéantie, repassent la rivière en désordre ; nous voyons accourir à nous, saisie de panique, une cohorte romaine en pleine déroute ; les nôtres la refoulaient de haut en bas sur la pente de la colline au pied de laquelle nous étions. Cette troupe, jetée entre deux ennemis, est détruite... Nos bras se lassaient de tuer, lorsque je remarque un guerrier romain de moyenne taille, sa magnifique armure annonçait son rang élevé ; il était à pied, et avait perdu son casque dans la mêlée. Son grand front chauve, son visage pâle, son regard terrible, lui donnaient un aspect menaçant ; armé d'une épée, il frappait avec fureur ses propres soldats, ne pouvant arrêter leur fuite. Je le montrai du geste à Mikaël, qui venait de me rejoindre.

— Guilhern, — me dit-il, — si partout l'on s'est battu comme ici,

nous sommes victorieux... Ce guerrier, à l'armure d'or et d'acier, doit être un général romain; faisons-le prisonnier, ce sera un bon otage à garder... Aide-moi, nous l'aurons.

Mikaël court, se précipite sur le guerrier à l'armure d'or, au moment où il tentait encore d'arrêter les fuyards. En quelques bonds de mon cheval je rejoins mon frère. Après une courte lutte, il renverse le Romain; ne voulant pas le tuer, mais le garder prisonnier, il le tenait sous ses deux genoux, sa hache haute, pour lui signifier de se rendre. Le Romain comprit, n'essaya plus de se débattre, et leva au ciel la main qu'il avait de libre, afin d'attester les dieux qu'il se rendait prisonnier.

— Emporte-le, — me dit mon frère.

Mikaël, ainsi que moi, très-robuste, très-grand, tandis que notre prisonnier était frêle et de stature moyenne, le saisit entre ses bras et le soulève de terre; moi, je prends le Romain par le collet de buffle qu'il portait sous sa cuirasse, je l'attire vers moi, je l'enlève, et le jette tout armé en travers devant ma selle; prenant alors mes rênes entre mes dents, afin de pouvoir d'une main contenir notre prisonnier, et de l'autre le menacer de ma hache, je l'emporte ainsi, et, pressant les flancs de mon cheval, je me dirige vers notre réserve, pour mettre là notre otage en sûreté, et aussi faire panser mes blessures... J'avais fait à peine quelques pas, lorsqu'un de nos cavaliers, venant à ma rencontre en pourchassant des fuyards, s'écria, en reconnaissant le Romain que j'emportais.

— *C'est* César!... *Frappe!... Assomme* César!

J'apprends ainsi que j'emportais sur mon cheval le plus grand ennemi de la Gaule; moi, loin de songer à le tuer... saisi de stupeur, je m'arrête... ma hache s'échappe de ma main, et je me renverse en arrière, afin de mieux contempler ce César si redouté que je tenais en mon pouvoir (C)[1].

[1] Nous recommandons au lecteur la note (C), constatant ce fait historique extraordinaire et l'un des plus curieux exemples de la bonhomie gauloise.

Malheur à moi ! malheur à mon pays ! César profite de mon stupide étonnement, saute à bas de mon cheval, appelle à son aide un gros de cavaliers numides qui accouraient à sa recherche, et, lorsque j'ai eu conscience de ma criminelle sottise, il n'était plus temps de la réparer... César s'était élancé sur le cheval d'un des cavaliers numides, tandis que les autres m'enveloppaient... Furieux d'avoir laissé échapper César, je me défends à outrance... Je reçois de nouvelles blessures, et je vois tuer mon frère Mikaël à mes côtés... Ce malheur est le signal des autres. Jusqu'alors favorable à nos armes, la chance de la bataille tourne contre nous... César rallie ses légions ébranlées, un renfort considérable de troupes fraîches arrive à son secours, et nous sommes repoussés en désordre sur notre réserve, où se trouvaient nos chariots de guere, nos blessés, nos femmes et nos enfants... Entraîné par le flot des combattants, j'arrive près des chars de guerre, heureux, dans notre défaite, d'être du moins rapproché de ma mère et des miens, et de pouvoir les défendre, s'il m'en restait la force, car le sang qui coulait de mes blessures m'affaiblissait de plus en plus. Hélas ! les dieux m'avaient condamné à une horrible épreuve ; maintenant je peux dire comme disaient mon frère Albinik et sa femme, morts tous deux dans l'attaque des galères romaines, en combattant sur mer comme nous combattions sur terre pour la liberté de notre pauvre patrie : « — Nul n'avait vu, nul ne verra » désormais le spectacle épouvantable auquel j'ai assisté... »

Refoulés vers les chariots, toujours combattant, attaqués à la fois par les cavaliers numides, par les légionnaires de l'infanterie et par les archers crétois, nous cédions le terrain pas à pas. Déjà j'entendais les mugissements des taureaux, le bruit éclatant des nombreuses clochettes d'airain qui garnissent leur joug, les aboiements des dogues de guerre, encore enchaînés autour des chars. Ménageant mes forces défaillantes, je ne cherche plus à combattre, mais à me diriger vers l'endroit où ma famille se trouvait en danger. Soudain, mon cheval, déjà blessé, reçoit au flanc un coup mortel, s'abat, roule sur moi ;

ma jambe et ma cuisse, percée de deux coups de lance, sont prises comme dans un étau entre le sol et cette masse inerte; je m'efforçais en vain de me dégager, lorsqu'un de nos cavaliers, qui me suivait au moment de ma chute, se heurte à ma monture expirante, culbute sur elle avec son cheval, tous deux sont à l'instant percés de coups par des légionnaires. La résistance des nôtres devient désespérée; cadavres sur cadavres s'entassent sur moi et autour de moi. De plus en plus affaibli par la perte de mon sang, vaincu par les douleurs de mes membres brisés sous cet entassement de morts et de mourants, incapable de faire un mouvement, tout sentiment m'abandonne, mes yeux se ferment... et lorsque, rappelé à moi par les élancements aigus de mes blessures, je rouvre les yeux... voici ce que je vois, me croyant d'abord obsédé par un de ces songes effrayants auxquels on veut vainement échapper par un réveil qui vous fuit.

Et pourtant ce n'était pas un songe... Non, ce n'était pas un songe, mais une réalité horrible... horrible!...

A vingt pas de moi, j'aperçois le char de guerre où se trouvaient ma mère, ma femme Hénory, Martha, la femme de Mikaël, nos enfants et plusieurs jeunes filles et jeunes femmes de notre famille. Plusieurs hommes de nos parents et de notre tribu, accourus comme moi vers les chars, les défendaient contre les Romains. Parmi ceux des nôtres, je reconnais les deux *saldunes*, attachés l'un à l'autre par une chaîne de fer, emblème de leur fraternelle amitié; tous deux jeunes, beaux, vaillants comme l'avaient été Armel et Julyan. Leurs vêtements en lambeaux, la tête, la poitrine nues et déjà ensanglantées, armés de leur épieu, les yeux flamboyants, un dédaigneux sourire aux lèvres, ils combattaient intrépidement des légionnaires romains couverts de fer, et des archers crétois armés à la légère de casaques et de jambarts de cuir. Les grands dogues de guerre, déchaînés depuis peu sans doute, sautaient à la gorge des assaillants, souvent les renversaient par leur élan furieux, et leurs redoutables mâchoires, ne pouvant entamer ni casque, ni cuirasse,

dévoraient le visage de leurs victimes; et ils se faisaient tuer sur elles sans démordre. Les archers crétois, presque sans armure défensive, étaient saisis par les dogues, aux jambes, aux bras, au ventre, aux épaules; et chaque morsure de ces chiens féroces emportait un lambeau de chair sanglante.

A quelques pas de moi, j'ai vu un archer de taille gigantesque, calme au milieu de cette mêlée, choisir dans son carquois sa flèche la plus aigue, la poser sur la corde de son arc, le tendre d'un bras vigoureux, et longuement viser l'un des deux *saldunes* enchaînés, qui, entraîné par la chute et le poids de son frère d'armes tombé mort à son côté, ne pouvait plus combattre qu'un genou en terre; mais si vaillamment encore, que pendant quelques instants nul n'osa braver les coups de son épieu ferré, qu'il faisait voltiger autour de lui, et dont chaque atteinte était mortelle. L'archer crétois, attendant le moment opportun, visait encore le *saldune*, lorsque j'ai vu bondir le vieux *Deber-Trud*. Cloué à ma place, sous le monceau de morts qui m'écrasait, incapable de bouger sans ressentir des douleurs atroces à ma cuisse blessée, j'ai rassemblé ce qui me restait de forces pour crier :

— Hou! hou!... Deber-Trud... au Romain!...

Le dogue, encore excité par ma voix, qu'il reconnaît, s'élance d'un bond sur l'archer crétois, au moment où sa flèche partait en sifflant et s'enfonçait, vibrante encore, dans la ferme poitrine du saldune... A cette nouvelle blessure ses yeux se ferment, ses bras alourdis laissent tomber son épieu... le genou qu'il tendait en avant fléchit... son corps s'affaisse; mais, par un dernier effort, le saldune se redresse sur ses deux genoux, arrache la flèche de sa plaie, la rejette aux légionnaires romains, en criant d'une voix forte encore et avec un sourire de raillerie suprême :

— A vous, lâches! qui abritez votre peur et votre peau sous des armures de fer... La cuirasse du Gaulois est sa poitrine (D).

Et le saldune est tombé mort sur le corps de son frère d'armes.

Tous deux ont été vengés par Deber-Trud... Il avait renversé et te-

nait sous ses pattes énormes l'archer crétois, qui poussait des cris affreux; mais d'un coup de ses crocs, formidables comme ceux d'un lion, le dogue de guerre a déchiré si profondément la gorge de sa victime, que deux jets d'un sang chaud sont venus mouiller mon front, et l'archer, sans mourir encore, n'a plus crié... Deber-Trud, sentant sa proie toujours vivante, s'acharnait sur elle avec des grondements furieux, dévorant et jetant de côté chaque lambeau de chair arraché; j'ai entendu les côtes du Crétois craquer, se broyer sous les crocs de Deber-Trud, qui fouillait et fouillait... si avant dans cette poitrine sanglante, que son muffle rougi s'y perdait, et que je ne voyais plus que ses deux yeux flamboyants. Un légionnaire est accouru, et par deux fois il a transpercé Deber-Trud de sa lance... Deber-Trud n'a pas poussé un seul gémissement... Deber-Trud est mort en bon dogue de guerre, sa tête monstrueuse plongée dans les entrailles du Romain (E).

Après la mort des deux saldunes enchaînés l'un à l'autre, les défenseurs du chariot sont tombés un à un... Alors j'ai vu ma mère, ma femme, celle de Mikaël, et nos autres jeunes parentes, les yeux et les joues enflammés, les cheveux épars, les vêtements désordonnés par l'action du combat, les bras et le sein demi-nus, courir, intrépides, d'un bout à l'autre du chariot, encourageant les combattants de la voix et du geste, lançant sur les Romains, d'une main virile et aguerrie, courts épieux ferrés, couteaux de jet, massues armées de pointes! Enfin le moment suprême est venu : tous ceux de notre famille tués, le chariot, entouré de corps amoncelés jusqu'à ses moyeux, n'a plus été défendu que par ma mère, nos épouses, nos parentes... Il allait être assailli... Elles étaient là avec Margarid... cinq jeunes femmes et six jeunes vierges, presque toutes d'une beauté superbe, rendues plus belles encore par l'exaltation de la bataille.

Les Romains, sûrs de cette proie pour leurs débauches, et la voulant garder vivante, se sont consultés avant d'attaquer... Je ne comprenais pas leurs paroles; mais à leurs rires grossiers, aux regards

licencieux qu'ils jetaient sur les Gauloises, je ne doutais pas du sort qui les attendait... Et j'étais là, brisé, inerte, haletant, plein de désespoir, d'épouvante et de rage impuissante, voyant à quelques pas de moi ce char, où étaient ma mère, ma femme, mes enfants!... Courroux du ciel!... Ainsi que celui qui ne peut se réveiller d'un rêve épouvantable, j'étais condamné à tout voir, à tout entendre, et à rester immobile...

Un officier, d'une figure insolente et farouche, s'est avancé seul vers le char, et s'adressant aux Gauloises en langue romaine, il leur a dit des paroles que les autres soldats ont accueillies par des rires insultants... Ma mère, calme, pâle, redoutable, m'a paru recommander aux jeunes femmes, rassemblées autour d'elle, de ne pas s'émouvoir. Alors le Romain ajoutant quelques mots, les a terminés par un geste obscène... Margarid tenait à ce moment une lourde hache... Elle l'a lancée si droit à la tête de l'officier, qu'il a tournoyé sur lui-même et est tombé... Sa chute a donné le signal de l'attaque : les soldats se sont élancés pour assaillir le char... Les Gauloises se précipitant alors sur les faux, qui de chaque côté défendaient le chariot, les ont fait jouer avec tant de vigueur et d'ensemble, qu'après avoir vu tuer ou mettre hors de combat un grand nombre des leurs, les Romains, un moment effrayés des ravages de ces armes terribles, si intrépidement manœuvrées, ont suspendu l'attaque... Mais bientôt, se servant, en guise de leviers, des longues lances des légionnaires, ils sont parvenus à briser les manches des faux, en se tenant hors de leur atteinte... Cette armature anéantie, un nouvel assaut allait commencer : l'issue n'était plus douteuse... Pendant que les dernières faux tombaient brisées sous les coups des soldats, j'ai vu ma mère parler à Hénory et à Martha, épouse de Mikaël... Toutes deux ont couru vers le réduit où étaient abrités nos enfants. J'ai frémi malgré moi en voyant l'air farouche et inspiré de ma femme et de Martha en allant vers ce réduit. Margarid a aussi parlé aux trois jeunes femmes qui n'avaient pas d'enfants, et celles-ci, ainsi que les

jeunes filles, lui ont pris les mains et les ont pieusement baisées.

A ce moment, les dernières faux, abandonnées par les Gauloises, tombaient sous les coups des Romains... Ma mère saisit une épée d'une main, de l'autre un voile blanc, s'avance sur le devant du chariot, et, agitant le voile blanc, jette l'épée loin d'elle, comme pour annoncer à l'ennemi que toutes les femmes voulaient se rendre prisonnières. Cette résolution me surprit et m'effraya; car, pour ces jeunes vierges et pour ces jeunes femmes si belles, se rendre... c'était aller au-devant de l'esclavage et des derniers outrages, plus affreux que la servitude et la mort!... Les soldats, d'abord étonnés de la reddition proposée, répondirent par des rires de consentement ironique. Margarid paraissait attendre un signal; par deux fois elle jeta les yeux avec impatience vers le réduit où se trouvaient nos enfants, et où étaient entrées ma femme et celle de mon frère. Le signal désiré par ma mère ne venant pas, elle voulut sans doute détourner l'attention de l'ennemi, et agita de nouveau son voile blanc, en montrant tour à tour la ville de Vannes et la mer.

Les soldats, ne comprenant pas la signification de ces gestes, se regardent et s'interrogent... Alors, ma mère, après un nouveau coup d'œil vers le réduit où avaient disparu Hénory et Martha, échange quelques mots avec les jeunes filles qui l'entouraient, saisit un poignard, et, avec la rapidité de l'éclair, frappe l'une après l'autre trois des vierges placées près d'elle, et qui, entr'ouvrant leur robe, avaient vaillamment offert au couteau leur chaste sein... Pendant ce temps, les autres jeunes Gauloises s'étaient entre-tuées d'une main prompte et sûre... Elles roulaient au fond du char, lorsque Martha, la femme de mon frère, sortit du réduit où l'on avait caché les enfants pendant la bataille : fière et calme, Martha tenait ses deux petites filles dans ses bras... Un timon de rechange, dressé à l'avant-train, où se tenait Margarid, s'élevait assez haut... D'un bond, Martha s'élance sur le rebord du char... et seulement alors je remarque qu'elle avait le cou entouré d'une corde; le bout de cette corde, Mar-

tha le passe dans l'anneau du timon : ma mère le prend, s'y cramponne de ses deux mains... Martha s'élance en ouvrant les bras... et elle reste étranglée... pendante le long du timon... Mais ses deux petites filles, au lieu de tomber à terre, demeurent suspendues de chaque côté du sein de leur mère, étranglées comme elle par un même lacet, qu'elle s'était passé derrière le cou après avoir attaché à chaque bout un de ses enfants (F).

Tout cela est arrivé si promptement, et avec tant d'ensemble, que les Romains, d'abord immobiles de stupeur et d'épouvante, n'eurent pas le temps de prévenir ces morts héroïques !... Ils sortaient à peine de leur surprise, lorsque ma mère Margarid, voyant toutes celles de notre famille expirantes ou mortes à ses pieds, s'est écriée d'une voix forte et calme en levant vers le ciel son couteau sanglant :

— Non, nos filles ne seront pas outragées !... non, nos enfants ne seront pas esclaves !... Nous tous, de la famille de *Joel, le brenn de la tribu de Karnak*, mort, comme les siens, pour la liberté de la Gaule, nous allons le rejoindre ailleurs... Tant de sang versé t'apaisera peut-être, ô Hésus !...

Et ma mère s'est frappée d'une main tranquille.

Moi... après tout ceci... en face de ce *chariot de mort*, ne voyant pas sortir ma femme Hénory du réduit où elle devait être avec mes deux enfans, où elle s'était tuée sans doute comme ses sœurs, après avoir mis à mort mon petit Sylvest et ma petite Siomara... le vertige m'a saisi ; mes yeux se sont fermés... je me suis senti mourir, et j'ai, du fond de l'âme, remercié Hésus de ne pas me laisser seul ici... tandis que tous les miens allaient revivre ensemble dans des mondes inconnus. . .

. . . . . .

Mais, non... c'est ici-bas que je devais revivre... puisque j'ai survécu à tant de douleurs !...

CHAPITRE V.

L'esclavage. — Guilhern à la chaîne. — *Le maquignon.* — *Perce-Peau*, l'esclave de *réjouissance.* — Sous quels *numéro*, *nom* et *enseigne* doit être vendu Guilhern. — Il craint que ses deux enfants, son fils *Sylvest* et sa fille *Siomara* n'aient échappé à la mort sur le chariot de guerre. — Ce que l'on faisait des enfants esclaves. — Le *maquignon* parle à Guilhern du seigneur *Trymalcion*, riche vieillard qui achète beaucoup d'enfants. — Épouvante de Guilhern à ces monstruosités.

Après que j'eus vu ma mère et les femmes de ma famille et de ma tribu se tuer et s'entretuer, sur le chariot de guerre, pour échapper à la honte et aux outrages de la servitude, la perte de mon sang me priva de tout sentiment : il se passa un assez long temps, pendant lequel je n'eus pas la plénitude de ma raison ; lorsqu'elle me revint, je me trouvai couché sur la paille, ainsi qu'un grand nombre d'hommes, dans un vaste hangar. A mon premier mouvement, je me suis senti enchaîné par une jambe à un pieu enfoncé en terre ; j'étais à demi vêtu, l'on m'avait laissé ma chemise et mes braies, où j'avais caché dans une poche secrète les écrits de mon père et d'Albinik, mon frère, ainsi que la petite *faucille d'or*, don de ma sœur Hêna, la vierge de l'île de Sèn ; un appareil avait été mis sur mes blessures, elles ne me faisaient presque plus souffrir, je ne ressentais qu'une grande faiblesse et un étourdissement qui rendait confus mes derniers souvenirs. J'ai regardé autour de moi : nous étions là peut-

être cinquante prisonniers blessés, tous enchaînés, sur nos litières; au fond du hangar se tenaient plusieurs hommes armés; ils ne me parurent pas appartenir aux troupes régulières romaines. Assis autour d'une table, ils buvaient et chantaient; quelques-uns d'entre eux, marchant d'un pas mal assuré comme des gens ivres, se détachaient de temps à autre de ce groupe, ayant à la main un fouet à manche court, composé de plusieurs lanières terminées par des morceaux de plomb; ils se promenaient çà et là, jetant sur les prisonniers des regards railleurs. A côté de moi était un vieillard à barbe et à cheveux blancs, d'une grande pâleur et maigreur; un linge ensanglanté cachait à demi son front. Ses coudes sur ses genoux, il tenait son visage entre ses mains. Le voyant prisonnier et blessé, je l'ai cru Gaulois : je ne m'étais pas trompé.

— Bon père, — lui ai-je dit en le touchant légèrement au bras, — où sommes-nous ici?

Le vieillard, relevant sa figure morne et sombre, m'a répondu d'un air de compassion :

— Voilà tes premières paroles depuis deux jours...

— Depuis deux jours? — ai-je repris bien étonné, ne pouvant croire qu'il se fût passé ce temps depuis la bataille de Vannes, et cherchant à recueillir ma mémoire incertaine. — Est-ce possible? il y a deux jours que je suis ici...

— Oui... et tu as toujours été en délire... ne semblant pas savoir ce qui se passait autour de toi... Le médecin qui a pansé tes blessures t'a fait boire des breuvages...

— Maintenant je me rappelle cela confusément... et aussi... un voyage en chariot?

— Oui, pour venir du champ de bataille ici. J'étais avec toi dans ce chariot, où l'on t'a porté.

— Et ici nous sommes?

— A Vannes.

— Notre armée?...

— Détruite...

— Et notre flotte?

— Anéantie (A).

— O mon frère!... et sa courageuse femme Méroë!... tous deux morts aussi! — ai-je pensé. — Et Vannes, où nous sommes, — ai-je dit au vieillard, — Vannes est au pouvoir des Romains?

— Ainsi que toute la Bretagne, disent-ils.

— Et le *chef des cent vallées?*

— Il s'est réfugié dans les montagnes d'Arès avec un petit nombre de cavaliers... Les Romains sont à sa poursuite, — me répondit le vieillard; et levant les yeux au ciel : — Qu'Hésus et Teutâtès protégent ce dernier défenseur des Gaules!

J'avais fait ces questions à mesure que la pensée me revenait, incertaine encore; mais lorsque je me suis rappelé le combat du char de guerre, la mort de ma mère, de mon père, de mon frère Mikaël, de sa femme, de ses deux enfants, puis, enfin, la mort presque certaine de ma femme Hénory, de ma fille et de mon fils... car au moment où je perdais tout sentiment, je n'avais pas vu sortir Hénory de la logette à l'arrière du chariot, où je supposais qu'elle s'était tuée après avoir aussi tué nos deux enfants... après m'être rappelé tout cela, j'ai poussé malgré moi un grand cri de désespoir, me voyant resté seul ici, tandis que les miens étaient ailleurs; alors, pour fuir la lumière du jour, je me suis rejeté la face sur ma paille.

Un des gardiens à moitié ivre fut blessé de mes gémissements, plusieurs coups de fouet rudement assénés, accompagnés d'imprécations, sillonnèrent mes épaules. Oubliant la douleur pour la honte, moi, Guilhern! moi, fils de Joel! battu du fouet! je me dressai sur mes jambes d'un seul élan, malgré ma faiblesse, pour me jeter sur le gardien; mais ma chaîne, tendue brusquement par cette secousse, m'arrêta, me fit trébucher et retomber à genoux. Aussitôt le gardien, mis hors de ma portée par la longueur de son fouet, redoubla ses coups, me fouettant la figure, la poitrine, le dos... D'autres gardiens

accoururent, se précipitèrent sur moi et me mirent aux mains des menottes de fer...

(Mon fils... ô mon fils... toi pour qui j'écris ceci, fidèle aux dernières volontés de mon père... n'oublie jamais... et que tes fils n'oublient jamais... cet outrage, le premier que notre race ait subi... Vis pour le venger à son heure, cet outrage! Et à défaut de toi, que tes fils le vengent sur les Romains!)

La chaîne aux pieds, les menottes au mains, incapable de remuer, je n'ai pas voulu réjouir mes bourreaux par ma fureur impuissante; j'ai fermé les yeux et me suis tenu immobile, sans trahir ni colère ni douleur, pendant que les gardiens, irrités par mon calme, me frappaient avec acharnement. Cependant une voix leur ayant dit quelques paroles très-vives en langue romaine, leurs coups cessèrent; alors j'ouvris les yeux, je vis trois nouveaux personnages : l'un d'eux gesticulait d'un air fâché, parlait très-vite aux gardiens, me désignant de temps à autre. Cet homme, petit et gros, avait la figure fort rouge, des cheveux blancs, une barbe grise pointue; il portait une courte robe de laine brune, des chausses de peau de daim et des bottines de cuir; il n'était pas vêtu à la mode romaine; deux hommes l'accompagnaient: l'un, vêtu d'une longue robe noire, avait l'air grave et sinistre; l'autre tenait un coffret sous son bras. Pendant que je regardais ces personnages, le vieillard, mon voisin, enchaîné comme moi, me montra du regard le gros petit homme à figure rouge et à cheveux blancs, qui s'entretenait avec les gardiens, et me dit d'un air de colère et de dégoût:

— Le *maquignon!*... le *maquignon!*...

— Qui? — lui ai-je répondu ne le comprenant pas; — quel maquignon?

— Celui qui nous achète; les Romains appellent ainsi les marchands d'esclaves (B).

— Quoi! acheter des blessés? — dis-je au vieillard dans ma surprise; — acheter des mourants?

— Ne sais-tu pas qu'après la bataille de Vannes, — m'a-t-il répondu avec un sombre sourire, — il restait plus de morts que de vivants, et pas un Gaulois sans blessures?... C'est sur ces blessés qu'à défaut de proie plus valide, les marchands d'esclaves, suivant l'armée romaine, se sont abattus comme les corbeaux sur les cadavres.

Alors je n'en ai plus douté... j'étais esclave... On m'avait acheté, je serais revendu. Le maquignon, ayant cessé de parler aux gardiens, s'approcha du vieillard, et lui dit en langue gauloise, mais avec un accent qui prouvait son origine étrangère :

— Mon vieux *Perce-Peau*, qu'est-il donc arrivé à ton voisin? Est-ce qu'il est enfin sorti de son assoupissement? Il a donc agi ou parlé?

— Interroge-le, — dit brusquement le vieillard en se retournant sur sa paille; — il te répondra.

Alors le maquignon vint de mon côté; il ne paraissait plus irrité, sa figure, naturellement joviale, se dérida; il se baissa vers moi, appuya ses deux mains sur ses genoux, me sourit, et me dit en parlant très-vite et me faisant des questions auxquelles il répondait souvent pour moi :

— Tu as donc repris tes esprits, mon brave *Taureau?* Oui... Ah! tant mieux... Par Jupiter! c'est bon signe... Vienne maintenant l'appétit, et il vient, n'est-ce pas? Oui?... tant mieux encore; avant huit jours tu seras remplumé... Ces brutes de gardiens, toujours à moitié ivres, t'ont donc fouaillé? Oui?... Cela ne m'étonne pas... ils n'en font jamais d'autres... Le vin des Gaules les rend stupides... Te battre... te battre... et c'est à peine si tu peux te tenir sur tes jambes... sans compter que chez les homme de race gauloise, la colère contenue peut avoir de mauvais résultats... Mais tu n'es plus en colère, n'est-ce pas? Non?... Tant mieux; c'est moi qui dois être en colère contre ces ivrognes... Si ton sang, bouillonnant de fureur, t'avait étouffé pourtant?... Mais, bah! ces brutes se soucient bien de me faire perdre vingt-cinq ou trente sous d'or (C) que tu pourras me valoir prochainement, mon brave Taureau!... Mais, pour plus de sû-

reté, je vais te conduire dans un réduit où tu seras seul et mieux qu'ici; il était occupé par un blessé qui est mort cette nuit... un beau blessé!... un superbe blessé!... C'est une perte... Ah! tout n'est pas gain dans le commerce... Viens, suis-moi.

Et il s'occupa de détacher ma chaîne au moyen d'un ressort dont il avait le secret. Je me demandais pourquoi le maquignon m'appelait toujours *Taureau*... J'aurais d'ailleurs préféré le fouet des gardiens à la joviale loquacité de ce marchand de chair humaine. J'étais certain de ne pas rêver; cependant j'avais peine à croire à la réalité de ce que je voyais... Incapable de résister, je suivis cet homme; je n'aurais plus ainsi sous les yeux ces gardiens qui m'avaient battu, et dont la vue faisait bouillonner mon sang. Je fis un effort pour me lever, car grande encore était ma faiblesse. Le maquignon décrocha ma chaîne, la prit par le bout, et, comme j'avais toujours les menottes aux mains, l'homme à la longue robe noire, et celui qui portait un coffret, me prirent chacun sous un bras, et me conduisirent à l'extrémité du hangar; on me fit monter quelques degrés, et entrer dans un réduit éclairé par une ouverture grillée. J'y jetai un regard; je reconnus la grande place de la ville de Vannes, et au loin la maison où j'étais souvent venu voir mon frère Albinik, le marin, et sa femme Méroë. Je vis dans le réduit un escabeau, une table et une longue caisse remplie de paille fraîche, remplaçant, je pense, celle où l'autre esclave était mort. On me fit d'abord asseoir sur l'escabeau; l'homme à la robe noire, médecin romain, visita mes deux blessures, tout en causant dans sa langue avec le maquignon; il prit différents baumes dans le coffret que portait son compagnon, me pansa, puis alla donner ses soins à d'autres esclaves... après avoir aidé le maquignon à attacher ma chaîne à la caisse de bois qui me servait de lit; je suis resté seul avec mon *maître*.

— Par Jupiter! — me dit-il de son air satisfait et joyeux, qui me révoltait, — tes blessures se cicatrisent à vue d'œil, preuve de la pureté de ton sang, et avec un sang pur il n'y a pas de blessures, a dit

le fils d'Esculape. Mais te voici revenu à la raison, mon brave Taureau; tu vas répondre à mes questions, n'est-ce pas? Oui... Alors écoute-moi...

Et le maquignon, ayant tiré de sa poche des tablettes enduites de cire et un stylet pour écrire, me dit :

— Je ne te demande pas ton nom; tu n'as plus d'autre nom que celui que je t'ai donné, en attendant qu'un nouveau propriétaire te nomme autrement; moi, je t'ai appelé *Taureau*... fier nom, n'est-ce pas? Il te convient?... Tant mieux!...

— Pourquoi m'appelles-tu *Taureau?*

— Pourquoi ai-je nommé *Perce-Peau* ce grand vieillard, ton voisin de tout à l'heure? parce que ses os lui percent la peau, tandis que toi, à part tes deux blessures, quelle forte nature tu es! quelle poitrine! quelle carrure! quelles larges épaules! quels membres vigoureux! — Et le maquignon en disant ces mots se frottait les mains, me regardait avec satisfaction et convoitise, songeant déjà au prix qu'il me revendrait. — Et la taille! elle dépasse de plus d'une palme celle des plus grands captifs que j'aie dans mon lot... Aussi, te voyant si robuste, je t'ai nommé *Taureau* (D). C'est sous ce nom que tu es porté sur mon inventaire... à ton numéro... et que tu seras crié à l'encan!

Je savais que les Romains vendaient leurs prisonniers aux marchands d'esclaves; je savais que l'esclavage était horrible, puisque je trouvais juste qu'une mère tuât ses enfants plutôt que de les laisser vivre pour la captivité; je savais que l'esclave devenait une bête de somme; oui, je savais tout cela, et pourtant, pendant que le maquignon me parlait ainsi, je passais la main sur mon front, je me touchais, comme pour bien m'assurer que c'était moi... moi... Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak... moi, de race fière et libre, que l'on traitait comme un bœuf destiné au marché... Cette honte, cette vie d'esclave me parut si impossible à supporter, que je me rassurai, résolu de fuir à la première occasion, ou de me tuer... pour aller rejoindre les miens... Cette pensée me calma. Je n'avais

ni l'espoir ni le désir d'apprendre que ma femme et mes enfants eussent échappé à la mort sur le chariot de guerre; mais, me rappelant que je n'avais vu sortir ni Hénory, ni mon petit Sylvest, ni ma chère petite Siomara de la logette de l'arrière du char, je dis au maquignon :

— Où m'as-tu acheté?

— Dans l'endroit où nous faisons toujours nos achats, mon brave Taureau, sur le champ de bataille... après le combat.

— Ainsi, c'est sur le champ de bataille de *Vannes* que tu m'as acheté?...

— C'est là même...

— Et tu m'as ramassé sans doute à la place où j'étais tombé?

— Oui, vous étiez là un gros tas de Gaulois, dans lequel il n'y a eu de bon à ramasser que toi et trois autres, y compris ce grand vieillard, ton voisin... tu sais?... *Perce-Peau*, que les archers crétois m'ont donné par-dessus le marché, comme *esclave de réjouissance* (E). C'est qu'aussi, vous autres Gaulois, vous vous faites carnager de telle sorte (et, par Jupiter! je ne sais pas ce que vous y gagnez), qu'après une bataille, les captifs vivants et sans blessures sont introuvables et hors de prix... Moi, je ne peux point mettre beaucoup d'argent dehors; aussi je me rabats sur les blessés : mon compère, le fils d'Esculape, vient avec moi visiter le champ de bataille, examine les plaies, et guide mon choix; ainsi, sais-tu, malgré tes deux blessures et ton évanouissement, ce que m'a dit ce digne médecin? après t'avoir examiné et avoir sondé tes plaies : « Achète, mon compère, achète... il n'y a » que les chairs d'attaquées, et elles sont saines; cela dépréciera peu » ta marchandise et ne donnera lieu à aucun *cas rédhibitoire* (F). » Alors, vois-tu, moi, en fin maquignon qui connaît le métier, j'ai dit aux archers crétois en te poussant du bout du pied : « Quant à ce » grand cadavre-là, il n'a plus que le souffle, je n'en veux point dans » mon lot. »

— Quand j'achetais des bœufs au marché, — dis-je au maquignon

en le raillant, car je me rassurais de plus en plus, sachant que l'homme redevient libre par la mort... — quand j'achetais des bœufs au marché, j'étais moins habile que toi.

— Oh ! c'est que moi, je suis un vieux négociant, sachant mon métier; aussi les archers crétois m'ont-ils répondu, s'apercevant que je te dépréciais : « Mais ce coup de lance et ce coup d'épée sont des égra- » tignures. — Des égratignures, mes maîtres ! — leur ai-je dit à mon » tour; — mais on a beau le crosser, le retourner (et je te crossais, » et je te retournais du pied), voyez... il ne donne pas signe de vie; » il expire, mes nobles fils de Mars ! il est déjà froid... » Enfin, brave Taureau, je t'ai eu pour deux sous d'or...

— Je me trouve payé peu cher; mais à qui me revendras-tu ?

— Aux trafiquants d'Italie et de la Gaule romaine du midi, ils nous rachètent les esclaves de seconde main. Il en est déjà arrivé plusieurs ici.

— Et ils m'emmèneront au loin ?

— Oui, à moins que tu sois acheté par l'un de ces vieux officiers romains qui, trop invalides pour continuer la guerre, vont fonder ici des colonies militaires, par ordre de César...

— Et nous dépouiller ainsi de nos terres ?...

— Naturellement. J'espère donc tirer de toi vingt-cinq ou trente sous d'or... au moins... et davantage si tu es d'un état facile à placer, tel que forgeron, charpentier, maçon, orfèvre ou autre bon métier. C'est pour le savoir que je t'interroge, afin de t'inscrire sur mon état de vente. Ainsi nous disons... — Et le maquignon reprit ses tablettes, sur lesquelles il écrivit à mesure avec son stylet. — Ton nom ? *Taureau, race gauloise bretonne.* Je vois cela d'un coup d'œil... je suis connaisseur... je ne prendrais pas un Breton pour un Bourguignon, ni un Poitevin pour un Auvergnat... J'en ai beaucoup vendu d'Auvergnats, l'an passé, après la bataille du Puy... Ton âge ?

— Vingt-neuf ans...

— *Age, vingt-neuf ans,* — écrivit-il sur ses tablettes. — Ton état ?

— Laboureur.

— Laboureur, — reprit le maquignon d'un air déçu en se grattant l'oreille avec son stylet. — Oh! oh! tu n'es que laboureur... tu n'as pas d'autre profession?

— Je suis soldat aussi.

— Oh! oh! soldat... qui porte le carcan ne touche de sa vie ni lance ni épée... Ainsi donc, — ajouta le maquignon en soupirant et relisant ses tablettes, où il écrivit :

« *N° 7, Taureau, race gauloise bretonne, de première vigueur et de la plus grande taille, âgé de vingt-neuf ans, excellent laboureur.* » Et il me dit :

— Ton caractère?...

— Mon caractère?...

— Oui, quel est-il? rebelle ou docile? ouvert ou sournois? violent ou paisible? joyeux ou taciturne?... Les acheteurs s'enquièrent toujours du caractère de l'esclave qu'ils achètent, et quoique l'on ne soit pas tenu de leur répondre, il est d'un mauvais négoce de les tromper... Voyons, ami Taureau, quel est ton caractère?... Dans ton intérêt, sois sincère... Le maître qui t'achètera saura toujours à la longue la vérité, et il te ferait payer un mensonge plus cher qu'à moi.

— Alors, écris ceci sur tes tablettes : Le Taureau de labour aime la servitude, chérit l'esclavage et lèche la main qui le frappe.

— Tu plaisantes; la race gauloise aimer la servitude? Autant dire que l'aigle ou le faucon chérit la cage...

— Alors écris sur tes tablettes que, ses forces revenues, le Taureau, à la première occasion, brisera son joug, éventrera son maître, et fuira dans les bois pour y vivre libre...

— Il y a plus de vérité là dedans; car ces brutes de gardiens, qui t'ont battu, m'ont dit qu'au premier coup de fouet tu t'étais élancé terrible au bout de ta chaîne... Mais, vois-tu, ami Taureau, si je t'offrais aux acheteurs sous la dangereuse enseigne que tu te donnes. je trouverais peu de chalands... Or, si un honnête commerçant ne doit

pas vanter sa marchandise outre mesure, il ne doit pas non plus la trop déprécier... J'annoncerai donc ton caractère ainsi que suit. Et il écrivit :

« *Caractère violent, ombrageux, par suite de son inhabitude de l'esclavage, car il est tout neuf encore ; mais on l'assouplira en employant tour à tour la douceur et le châtiment.* »

— Relis un peu...

— Quoi ?...

— Sous quelle enseigne je serai vendu.

— Tu as raison, mon fils ; il faut s'assurer si cette enseigne sonne bien à l'oreille, et se figurer le crieur d'enchères... voyons :

« *N° 7,* Taureau, *race gauloise bretonne, de première vigueur et de la plus grande taille, âgé de vingt-neuf ans, excellent laboureur, caractère violent, ombrageux, par suite de son inhabitude de l'esclavage, car il est tout neuf encore; mais on l'assouplira en employant tour à tour la douceur et le châtiment.* »

— Voilà donc ce qui reste d'un homme fier et libre, dont le seul crime est d'avoir défendu son pays contre César ! — me suis-je dit tout haut avec une grande amertume. — Et ce César, qui, après nous avoir réduits à l'esclavage, va partager à ses soldats les champs de nos pères, je ne l'ai pas tué lorsque je l'emportais tout armé sur mon cheval !...

— Toi, brave Taureau... tu aurais fait prisonnier le grand César ? — m'a répondu en raillant le maquignon. — Il est fâcheux que je ne puisse faire proclamer ceci à la criée, cela ferait de toi un esclave curieux à posséder.

Je me suis reproché d'avoir prononcé, devant ce trafiquant de chair humaine, des paroles qui ressemblaient à un regret et à une plainte ; revenant à ma première pensée, qui me faisait endurer patiemment le verbiage de cet homme, je lui dis :

— Puisque tu m'as ramassé sur le champ de bataille à la place où je suis tombé, as-tu vu près de là un chariot de guerre attelé de

quatre bœufs noirs, avec une femme pendue au timon, ainsi que ses deux enfants?

— Si je l'ai vue! — s'écria le maquignon en soupirant tristement, — si je l'ai vue!... Ah! que d'excellente marchandise perdue! Nous avons compté, dans ce chariot, jusqu'à onze jeunes femmes ou jeunes filles, toutes belles... oh! belles!... à valoir au moins quarante ou cinquante sous d'or chacune... mais mortes... tout à fait mortes!... Et elles n'ont profité à personne!...

— Et dans ce chariot... il ne restait ni femmes... ni enfants vivants?...

— De femmes?... non... hélas! non... pas une... au grand dommage des soldats romains et au mien; mais, des enfants... il en est resté, je crois, deux ou trois, qui avaient survécu à la mort que leur avaient voulu donner ces féroces Gauloises, furieuses comme des lionnes...

— Et où sont-ils? — m'écriai-je en pensant à mon fils et à ma fille, qui étaient peut-être des survivants, — où sont-ils, ces enfants? Réponds... réponds!...

— Je te l'ai dit, brave Taureau, je n'achète que les blessés; un de mes confrères aura acheté le lot d'enfants... ainsi que d'autres petits, car l'on en a encore ramassé quelques-uns vivants dans d'autres chariots... Mais que t'importe qu'il y ait ou non des enfants à vendre?...

— C'est que moi, j'avais une fille et un fils... dans ce chariot, — ai-je répondu en sentant mon cœur se briser.

— Et de quel âge ces enfants?

— La fille, huit ans... le garçon, neuf ans...

— Et ta femme?

— Si aucune des onze femmes du chariot n'a été trouvée vivante, ma femme est morte.

— Et voilà qui est fâcheux, très-facheux : ta femme était féconde, puisque tu avais déjà deux enfants; on aurait pu faire un bon marché de vous quatre... Ah! que de bien perdu!...

J'ai réprimé un mouvement de vaine colère contre cet infâme vieillard... et j'ai répondu :

— Oui, on aurait mis en vente le taureau et la taure... le taurin et la taurine?...

— Certainement; puisque César va distribuer vos terres dépeuplées à grand nombre de ses vétérans, ceux d'entre eux qui ne se seront pas réservé de prisonniers seront obligés d'acheter des esclaves pour cultiver et repeupler leurs lots de terre, et justement tu es de race rustique et forte; c'est ce qui fait mon espoir de te bien vendre.

— Ecoute-moi... j'aimerais mieux savoir mon fils et ma fille tués, comme leur mère, que réservés à l'esclavage... Cependant, puisque l'on a trouvé sur nos chariots quelques enfants ayant survécu à la mort, et cela m'étonne, car la Gauloise frappe toujours d'une main ferme et sûre, lorsqu'il s'agit de soustraire sa race à la honte!... il se peut que mon fils et ma fille soient parmi les enfants que l'on vendra bientôt... Comment pourrai-je le savoir?...

— A quoi bon savoir cela?

— Afin d'avoir du moins avec moi mes deux enfants...

Le maquignon se prit à rire, haussa les épaules et me répondit :

— Tu ne m'as donc pas entendu?... Et, par Jupiter! ne t'avise pas d'être sourd... ce serait un cas rédhibitoire... Je t'ai dit que je n'achète ni ne vends d'enfants, moi...

— Que me fait cela?

— Cela fait que sur cent acheteurs d'esclaves de travail rustique, il n'y en aurait pas dix assez fous pour acheter un homme seul avec ses deux enfants sans leur mère... Aussi te mettre en vente avec tes deux petits, s'ils vivent encore, ce serait m'exposer à perdre la moitié de ta valeur, en grevant ton acheteur de deux bouches inutiles... Me comprends-tu... crâne épais?... Non, car tu me regardes d'un air farouche et hébété... Je te répète que j'aurais été obligé d'acheter deux enfants avec toi dans un lot, ou bien on me les eût donnés par-dessus le marché en *réjouissance*, comme le vieux *Perce-Peau*, que

mon premier soin eût été de te mettre en vente sans eux... Comprends-tu, à la fin?...

J'ai compris, à la fin; car jusqu'alors je n'avais pas songé à ce raffinement de torture dans l'esclavage... Penser que mes deux enfants, s'ils vivaient, pouvaient être vendus... je ne savais où, ni à qui, et loin de moi... je ne ne l'ai pas cru possible, tant cela me paraissait affreux!... Mon cœur s'est gonflé de douleur... et j'ai dit presque en suppliant, tant je souffrais, j'ai dit au maquignon:

— Tu me trompes!... qu'en ferait-on, de mes enfants? Qui voudrait acheter de pauvres petites créatures si jeunes? des bouches inutiles... tu l'as dit toi-même?...

— Oh! oh! ceux qui font le commerce des enfants ont une clientèle à part et assurée, surtout si les enfants sont jolis... Les tiens le sont-ils?

— Oui, — ai-je répondu malgré moi, me rappelant alors plus que jamais, hélas! les jolies figures blondes de mon petit Sylvest et de ma petite Siomara, qui se ressemblaient comme deux jumeaux, et que j'avais embrassés une dernière fois un moment avant la bataille de Vannes. — Ah! oui, ils sont beaux!... comme était leur mère...

— Sils sont beaux, rassure-toi, mon brave Taureau de labour; ils seront faciles à placer : les marchands d'enfants ont surtout pour clientèle des sénateurs romains décrépits et blasés qui aiment les fruits verts... et justement on annonce la prochaine arrivée du très-riche et très-noble seigneur Trymalcion... un vieil amateur fort capricieux... Il voyageait dans les colonies romaines du midi de la Gaule, et il doit, dit-on, venir ici avec sa galère, aussi splendide qu'un palais... Il voudra sans doute ramener en Italie quelques gentils échantillons de la marmaille gauloise... Et si tes enfants sont jolis, leur sort est assuré (G), car le seigneur Trymalcion est un des clients de mon confrère.

J'avais écouté d'abord le maquignon sans savoir ce qu'il voulait dire; mais bientôt j'ai eu comme un vertige d'horreur, à cette pensée, que mes enfants, s'ils avaient malheureusement échappé à la

mort que leur mère si prévoyante voulait leur donner, pouvaient être conduits en Italie pour y accomplir de monstrueuses destinées... Ce n'est pas de la colère, de la fureur que j'ai ressenti ; non... mais une douleur si grande, une épouvante si terrible, que je me suis agenouillé sur ma paille, et j'ai tendu, malgré mes menottes, mes mains suppliantes vers le maquignon ; puis, ne trouvant pas une parole, j'ai pleuré... à genoux...

Le maquignon m'a regardé fort surpris, et m'a dit :

— Eh bien ! qu'est-ce, mon brave Taureau ? qu'y a-t-il?

— Mes enfants !... — ai-je pu seulement répondre, car les sanglots étouffaient ma voix. — Mes enfants... s'ils vivent !...

— Tes enfants ?...

— Ce que tu as dit... le sort qui les attend... si on les vend à ces hommes...

– Comment... ce sort t'alarme pour eux?...

— Hésus ! Hésus !... — me suis-je écrié en invoquant Dieu et me lamentant, — c'est horrible !...

— Deviens-tu fou ? — a repris le maquignon. — Et qu'y a-t-il d'horrible dans le sort qui attend tes enfants?... Ah ! que vous êtes bien, en Gaule, de vrais barbares ! Mais, sache-le donc : il n'est pas d'existence plus douce, plus fleurie, que celle de ces petites joueuses de flûte et de ces petits danseurs (H), dont s'amusent ces vieux richards... Si tu les voyais, les petits fripons, les joues couvertes de fard, le front couronné de roses, avec leurs robes flottantes pailletées d'or et leurs riches pendants d'oreilles... Et les petites filles... si tu les voyais, avec leurs tuniques et...

Je n'ai pu laisser le maquignon continuer... un nuage sanglant a passé devant mes yeux ; je me suis élancé furieux, désespéré, vers cet infâme ; mais cette fois encore, ma chaîne, en se tendant brusquement, m'a fait trébucher, tomber et rouler sur ma paille... J'ai regardé autour de moi... rien, pas un bâton, pas une pierre... rien... Alors, devenant, je crois, insensé, je me suis replié sur moi-

même, et j'ai mordu ma chaîne comme aurait fait une bête sauvage enchaînée...

— Quelle brute gauloise ! — s'est écrié le maquignon en haussant les épaules et en se tenant hors de ma portée. — Il est là à rugir, à bondir, à mordre sa chaîne comme un loup à l'attache, parce qu'on lui dit que ses enfants, s'ils sont beaux, auront à vivre dans l'opulence, la mollesse et les voluptés... Que serait-ce donc, sot que tu es, s'ils étaient laids ou difformes, tes enfants? sais-tu à qui on les vendrait? à ces riches seigneurs, très-curieux de lire l'avenir dans les entrailles palpitantes d'enfants fraîchement égorgés pour cette expérience divinatoire (I).

— Oh ! Hésus ! — me suis-je écrié plein d'espoir à cette pensée, — faites qu'il en soit ainsi des miens, malgré leur beauté ! Oh ! pour eux, la mort... mais qu'ils aillent revivre ailleurs dans leur innocence, auprès de leur chaste mère... — Et je n'ai pu m'empêcher de pleurer encore...

— Ami Taureau, — a repris le maquignon d'un air fâché, — je ne m'étais point trompé en te portant sur mes tablettes comme violent et emporté; mais je crains que tu n'aies un défaut pire que ceux-là... je veux dire une tendance à la tristesse... J'ai vu des esclaves chagrins fondre comme neige d'hiver au soleil du printemps, devenir aussi secs que des parchemins, et causer grand dommage à leur propriétaire par cette chétive apparence... Ainsi, prends garde à toi; il me reste à peine quinze jours avant l'encan où tu dois être vendu; c'est peu pour te ramener à ton embonpoint naturel, pour te donner un teint frais et reposé, une peau souple et lisse, enfin tous les signes de la vigueur et de la santé, qui allèchent les amateurs jaloux de posséder un esclave sain et robuste. Pour obtenir ce résultat, je ne veux rien ménager, ni bonne nourriture, ni soins, ni aucun de ces petits artifices à nous connus, pour parer agréablement notre marchandise. Mais il faut que de ton côté tu me secondes; or si, loin de là, tu ne décolères pas, si (et cela est pire encore), si tu te mets à larmoyer, à

te désoler, c'est-à-dire à dépérir, en rêvant creux à tes enfants, au lieu de me faire honneur et profit par ta bonne mine, ainsi que le doit tout bon esclave jaloux de l'intérêt de son maître... prends garde, ami Taureau, pends garde ! je ne suis pas novice dans mon commerce... je le fais depuis longtemps, et dans tous les pays... J'en ai dompté de plus intraitables que toi ; j'ai rendu des *Sardes* dociles, et des *Sarmates* doux comme des agneaux (J)... juge de mon savoir-faire... Ainsi, crois-moi, ne t'évertue pas à me causer préjudice en dépérissant : je suis très-doux, très-clément ; je n'aime point par goût les châtiments ; ils laissent souvent des traces qui déprécient les esclaves... cependant, si tu m'y obliges, tu feras connaissance avec les mystères de l'*ergastule* (K) des récalcitrants... Songe à cela, ami Taureau... Voici bientôt l'heure du repas : le médecin affirme que l'on peut maintenant te donner une nourriture substantielle ; on va t'apporter de la poule bouillie avec du gruau arrosé de jus de mouton rôti, de bon pain et de bon vin mélangé d'eau... Je saurai si tu as mangé de bon appétit et de manière à réparer tes forces, au lieu de les perdre en larmoyant... Ainsi donc, mange, c'est le seul moyen de gagner mes bonnes grâces... mange beaucoup... mange toujours... j'y pourvoirai : tu ne mangeras jamais assez à mon gré, car tu es loin d'être à *pleine peau*... et il faut que tu y sois, à pleine peau... et cela, tu m'entends, avant quinze jours, terme de l'encan... Je te laisse sur ces réflexions, prie les dieux qu'elles te profitent, sinon... oh ! sinon, je te plains, ami Taureau...

Et en disant cela, le maquignon m'a laissé seul, enchaîné dans ce réduit dont la porte épaise s'est refermée sur moi.

CHAPITRE VI.

La soirée du supplice. — Les anciens de la tribu *de Vannes*. — Le Maure bourreau. — L'exécution. — Derniers cris d'un barde et de deux druides. — La veillée de l'encan. — Toilette de Guilhern. — Philtre magique. — Guilhern se croit victime des sortiléges du maquignon. — Le marché aux esclaves. — *La cage*. — Guilhern est *essayé* et vendu. — Les captives gauloises. — Indignes outrages que subit leur chasteté. — Le noble seigneur *Trymalcion*. — Les enfants à l'encan. — *Sylvest* et *Siomara*, fils et fille de Guilhern. — Horreurs sans nom qui rompent le charme magique dont Guilhern se croyait victime. — Il se souvient à propos de son vieux dogue de guerre, *Deber-Trud*, le mangeur d'hommes.

Sans mon incertitude sur le sort de mes enfants, je me serais tué après le départ du maquignon, en me brisant la tête sur la muraille de ma prison, ou en refusant toute nourriture. Beaucoup de Gaulois avaient ainsi échappé à l'esclavage ; mais je ne devais pas mourir avant de savoir si mes enfants étaient vivants ; et en ce cas, je ne devais pas non plus mourir sans avoir fait ce qui dépendait de moi pour les arracher à la destinée dont ils étaient menacés. J'ai d'abord examiné mon réduit, afin de voir si, mes forces une fois revenues, j'avais quelque chance de m'échapper... Il était formé de trois côtés par une muraille, et de l'autre par une épaisse cloison renforcée de poutres, entre deux desquelles s'ouvrait la porte, toujours soigneusement verrouillée au dehors : un barreau de fer traversait la fenêtre, trop étroite pour me donner passage. Je visitai ma chaîne et les anneaux, dont l'un était rivé à ma jambe et l'autre fixé à l'une des

barres transversales de ma couche; il m'était impossible de me déchaîner, eussé-je été aussi vigoureux qu'auparavant... Alors, moi, Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, j'ai dû songer à la ruse... à la ruse!... A me mettre dans les bonnes grâces du maquignon, afin d'obtenir de lui quelques renseignements sur mon petit Sylvest et ma petite Siomara... Pour cela, il ne fallait ni dépérir, ni paraître triste et effrayé du sort réservé à mes enfants... J'ai craint de ne pouvoir réussir à feindre : notre race gauloise n'a jamais connu la fourbe et le mensonge; elle triomphe ou elle meurt!...

Le soir même de ce jour où, revenant à moi, j'ai eu conscience de mon esclavage, j'ai assisté à un spectacle d'une terrible grandeur; il a relevé mon courage... je n'ai pas désespéré du salut et de la liberté de la Gaule. La nuit allait venir, j'ai entendu d'abord le piétinement de plusieurs troupes de cavalerie arrivant au pas sur la grande place de la ville de Vannes, que je pouvais apercevoir par l'étroite fenêtre de ma prison. J'ai regardé, voici ce que j'ai vu :

Deux cohortes d'infanterie romaine et une légion de cavalerie, rangées en bataille, entouraient un grand espace vide, au milieu duquel s'élevait une plate-forme en charpente. Sur cette plate-forme était placé un de ces lourds billots de bois dont on se sert pour dépecer les viandes. Un *Maure*, de gigantesque stature, au teint bronzé, les cheveux ceints d'une bandelette écarlate, les bras et les jambes nus, portant une casaque et un court caleçon de peau tannée, çà et là taché d'un rouge sombre, se tenait debout à côté de ce billot, une hache à la main.

J'ai entendu retentir au loin les longs clairons des Romains; ils sonnaient une marche lugubre. Le bruit s'est rapproché; une des cohortes rangées sur la place a ouvert ses rangs en formant la haie: les clairons romains sont entrés les premiers sur la place; ils précédaient des *légionnaires* bardés de fer. Après cette troupe venaient des prisonniers de notre armée, garrottés deux à deux; puis (et mon cœur a commencé de battre avec angoisse), puis venaient des femmes, des

enfants, aussi garrottés... Plus de deux portées de fronde me séparaient de ces captifs ; à une si grande distance je ne pouvais distinguer leurs traits, malgré mes efforts... Pourtant, mon fils et ma fille se trouvaient peut-être là... Ces prisonniers, de tout âge, de tout sexe, serrés entre deux haies de soldats, ont été rangés au pied de la plate-forme : d'autres troupes ont encore défilé, et, après elles, j'ai compté vingt-deux autres captifs, marchant un à un ; mais non pas enchaînés, ceux-là ; je l'ai reconnu à leur libre et fière allure : c'étaient les chefs et les *anciens* de la ville et de la tribu de Vannes, tous vieillards à cheveux blancs... Parmi eux, et marchant les derniers, j'ai distingué deux *druides* et un *barde* du collége de la forêt de *Karnak*, reconnaissables, les premiers, à leurs longues robes blanches ; le second, à sa tunique rayée de pourpre. Ensuite a paru encore de l'infanterie romaine ; et enfin, entre deux escortes de cavaliers numides, couverts de leurs longs manteaux blancs, César à cheval et entouré de ses officiers. J'ai reconnu le fléau des Gaules à l'armure dont il était revêtu lorsque, à l'aide de mon bien-aimé frère Mikaël, l'armurier, j'emportais César tout armé sur mon cheval... Oh ! combien à sa vue j'ai maudit de nouveau mon ébahissement stupide, qui fut le salut du bourreau de mon pays !

César s'est arrêté à quelque distance de la plate-forme ; il a fait un signe de la main droite... Aussitôt les vingt-deux prisonniers, le barde et les deux druides passant les derniers, sont montés d'un pas tranquille sur la plate-forme... Tour à tour ils ont posé leur tête blanche sur le billot, et chacune de ces têtes vénérées, abattue par la hache du Maure, a roulé aux pieds des captifs garrottés.

Le barde et les deux druides restaient seuls à mourir... Ils se sont tous trois enlacés dans une dernière étreinte, la tête et les mains levées vers le ciel... Puis ils ont crié d'une voix forte ces paroles de ma sœur Hêna, la vierge de l'île de Sên, à l'heure de son sacrifice volontaire sur les pierres de Karnak... ces paroles qui avaient été le signal du soulèvement de la Bretagne contre les Romains :

« Hésus! Hésus!... par ce sang qui va couler, clémence pour la » Gaule!...

» Gaulois, par ce sang qui va couler, victoire à nos armes!... »

Et le barde a ajouté :

« Le *chef des cent vallées* est sauf... espoir pour nos armes!... »

Et tous les captifs gaulois, hommes, femmes, enfants, qui assistaient au supplice, ont ensemble répété les dernières paroles des druides, les acclamant d'une voix si puissante, que l'air en a vibré jusque dans ma prison.

Après ce chant suprême, le barde et les deux druides ont tour à tour porté leurs têtes sacrées sur le billot, et elles ont roulé comme les têtes des anciens de la ville de Vannes (A).

A ce moment, tous les captifs ont entonné d'une voix si forte et si menaçante le refrain de guerre des bardes : « Frappe le Romain!... frappe... frappe à la tête!... frappe fort le Romain!... » que les légionnaires, abaissant leurs lances, ont resserré précipitamment les captifs, désarmés et garrottés pourtant, dans un cercle de fer, hérissé de piques... Mais cette grande voix de nos frères était venue jusqu'aux blessés, renfermés comme moi dans le hangar, et tous, et moi-même, nous avons répondu aux cris des autres prisonniers par le refrain de guerre :

« Frappe le Romain!... frappe... frappe à la tête!... frappe fort le » Romain!... »

Telle a été la fin de la guerre de Bretagne, de cet appel aux armes, fait par les druides, du haut des pierres sacrées de la forêt de Karnak, après le sacrifice volontaire de ma sœur Hêna... de cet appel aux armes, terminé par la bataille de Vannes. Mais la Gaule, quoique envahie de toutes parts, devait résister encore. Le *chef des cent vallées*, forcé d'abandonner la Bretagne, allait soulever les autres populations restées libres.

Hésus! Hésus! ce ne sont pas seulement les malheurs de ma sainte et bien-aimée patrie qui ont déchiré mon cœur... ce sont aussi les

malheurs de ma famille... Hélas ! à chaque blessure de la patrie, la famille saigne !

Forcément résigné à mon sort, j'ai repris peu à peu mes forces, espérant chaque jour obtenir du maquignon quelques renseignements sur mes enfants... Je les lui avais dépeints le plus fidèlement possible ; il me répondait toujours que parmi les petits captifs qu'il avait vus, il n'en connaissait pas de semblables au signalement que je lui donnais, mais que plusieurs marchands avaient l'habitude de cacher à tous les yeux leurs esclaves de choix jusqu'au jour de la vente publique. Il m'apprit aussi que le noble seigneur Trymalcion, cet homme qui achetait les enfants, et dont le nom seul me faisait frémir d'horreur, était arrivé à Vannes sur sa galère.

Après quinze jours de captivité vint le moment de la vente.

La veille, le maquignon entra dans ma prison : c'était le soir ; il me présenta lui-même mon repas, et y assista. Il avait en outre apporté un flacon de vieux vin des Gaules.

— Ami Taureau, — m'a-t-il dit avec sa jovialité habituelle, — je suis content de toi ; ta peau s'est à peu près remplie ; tu n'as plus d'emportements insensés, et si tu ne te montres pas très-joyeux, du moins je ne te trouve plus triste et larmoyant... Nous allons boire ensemble ce flacon à ton heureux placement chez un bon maître, et au gain que tu me produiras.

— Non, — lui ai-je répondu ; — je ne boirai pas...

— Pourquoi cela ?

— La servitude rend le vin amer... et surtout le vin du pays où l'on est né.

Le maquignon m'a regardé d'un air fâché.

— Tu réponds mal à mes bontés ; tu ne veux pas boire... libre à toi... Je voulais vider une première coupe à ton heureux placement, et la seconde à ton rapprochement de tes enfants : j'avais mes raisons pour cela.

— Que dis-tu? — me suis-je écrié plein d'espoir et d'angoisse. — Tu saurais quelque chose sur eux?

— Je ne sais rien... — a-t-il repris brusquement, et se levant comme pour sortir. — Tu refuses une avance amicale... Tu as bien soupé... dors bien...

— Mais que sais-tu de mes enfants? Parle! je t'en conjure... parle!...

— Le vin seul me délie la langue, ami Taureau, et je ne suis point de ces gens qui aiment à boire seuls... Tu es trop fier pour vider une coupe avec ton maître... Dors bien jusqu'à demain, jour de l'encan.

Et il fit de nouveau un pas vers la porte. J'ai craint d'irriter cet homme en refusant de céder à sa fantaisie, et surtout de perdre cette occasion d'avoir des nouvelles de mon petit Sylvest et de ma petite Siomara...

— Tu le veux absolument? — lui ai-je dit; — je boirai donc, et surtout je boirai à l'espoir de revoir bientôt mon fils et ma fille.

— Tu te fais prier beaucoup, — reprit le maquignon en se rapprochant de moi à la longueur de ma chaîne; puis il me versa une pleine coupe de vin, et s'en versa une à lui-même. Je me souvins plus tard qu'il la porta longuement à ses lèvres, sans qu'il me fût possible de m'assurer qu'il avait bu. — Allons, — ajouta-t-il, — allons, buvons... au bon gain que je ferai sur toi.

— Oui, buvons à mon espoir de revoir mes enfants.

A mon tour je vidai ma coupe; ce vin me sembla excellent.

— J'ai promis, — reprit cet homme, — je tiendrai ma promesse. Tu m'as dit que le chariot où se trouvait ta famille, le jour de la bataille de Vannes, était attelé de quatre bœufs noirs?

— Oui.

— De quatre bœufs noirs portant chacun une petite marque blanche au milieu du front?

— Oui, ils étaient tous quatre frères et pareils, — ai-je répondu

sans pouvoir m'empêcher de soupirer, songeant à ce bel attelage, élevé dans nos prairies, et que mon père et ma mère admiraient toujours.

— Ces bœufs portaient au cou des colliers de cuir garnis de clochettes d'airain, pareilles à celle-ci, — poursuivit le maquignon en fouillant à sa poche... et il en tira une clochette qu'il me montra.

Je la reconnus ; elle avait été fabriquée par mon frère Mikaël, l'armurier, et portait la marque de tous les objets façonnés par lui.

— Cette clochette vient de nos bœufs, — lui dis-je. — Veux-tu me la donner?... Elle n'a aucune valeur.

— Quoi ! — me répondit-il en riant, — tu voudrais ausssi te pendre des clochettes au cou, ami Taureau?... C'est ton droit... Tiens, prends-la... Je l'avais seulement apportée pour savoir de toi si l'attelage dont elle provient était celui du chariot de ta famille.

— Oui, — ai-je dit en mettant cette clochette dans la poche de mes braies, comme le seul souvenir qui devait peut-être me rester du passé. — Oui, cet attelage était le nôtre ; mais il m'a semblé voir un ou deux bœufs tomber blesser dans la mêlée?

— Tu ne te trompes pas... deux de ces bœufs ont été tués dans la bataille ; les deux autres, quoique légèrement blessés, sont vivants et ont été achetés (j'ai seulement su cela aujourd'hui) par un de mes confrères, qui a aussi acheté trois enfants restés dans ce chariot : deux, dont un petit garçon et une petite fille de huit à neuf ans, à demi étranglés, avaient encore le lacet autour du cou ; mais l'on a pu les rappeler à la vie...

— Et ce marchand... — me suis-je écrié tout tremblant, — où est-il?...

— Ici, à Vannes... Tu le verras demain ; nous avons tiré au sort nos places pour l'encan, et elles sont voisines l'une de l'autre... Si les enfants qu'il a à vendre sont les tiens, tu vois que tu seras rapproché d'eux.

— En serai-je bien près?

— Tu en seras loin comme deux fois la longueur de ta prison... Mais qu'as-tu à porter ainsi les mains à ton front?

— Je ne sais... Il y a longtemps que je n'ai bu de vin ; la chaleur de celui que tu m'as versé me monte à la tête... depuis quelques instants... je me sens étourdi...

— Cela prouve, ami Taureau, que mon vin est généreux, — a repris le maquignon avec un sourire étrange; puis, se levant, il est sorti, a appelé un des gardiens, et est rentré avec un coffret sous le bras... Il a ensuite soigneusement refermé la porte, et étendu un lambeau de couverture devant la fenêtre, afin que l'on ne pût pas voir du dehors dans mon réduit, éclairé par une lampe... Ceci fait, il m'a regardé de nouveau très-attentivement, sans prononcer une parole, tout en ouvrant son coffret, dont il a tiré plusieurs flacons, des éponges, un petit vase d'argent avec un long tube recourbé, ainsi que différents instruments, dont l'un en acier me parut très-tranchant. A mesure que je contemplais le maquignon, toujours silencieux, je sentais s'augmenter en moi un engourdissement inexplicable, mes paupières alourdies se fermèrent deux ou trois fois malgré moi. Assis jusqu'alors sur ma couche de paille, où j'étais toujours enchaîné, j'ai été obligé d'appuyer ma tête au mur, tant elle devenait pesante, embarrassée. Le maquignon me dit en riant :

— Ami Taureau, il ne faut pas t'inquiéter de ce qui t'arrive.

— Quoi? — répondis-je en tâchant de sortir de ma torpeur. — Que m'arrive-t-il?

— Tu sens une espèce de demi-sommeil te gagner malgré toi?

— C'est vrai.

— Tu m'entends, tu me vois; mais comme si ta vue et ton oreille étaient couvertes d'un voile?

— C'est vrai, — murmurai-je, car ma voix faiblissait aussi, et sans éprouver aucune douleur, tout en moi semblait s'éteindre peu à peu. Je fis cependant un effort pour dire à cet homme :

— Pourquoi suis-je ainsi?

— Parce que je t'ai préparé à *ta toilette* d'esclave.

— Quelle toilette?

— Je possède, ami Taureau, certains philtres magiques pour parer ma marchandise... Ainsi, quoique tu sois maintenant assez bien en chair, la privation d'exercice et de grand air, la fièvre allumée par tes blessures, la tristesse qu'occasionne toujours la captivité, d'autres causes encore ont séché, terni ta peau, jauni ton teint; mais grâce à mes philtres, demain matin tu auras la peau aussi fraîche et aussi souple, le teint aussi vermeil que si tu arrivais des champs par une belle matinée de printemps, mon brave rustique; cette apparence ne durera guère qu'un jour ou deux; mais je compte, par Jupiter, que demain soir tu seras vendu : libre à toi de rejaunir et de dépérir chez ton nouveau maître... Je vais donc commencer par te mettre nu et t'oindre le corps de cette huile préparée, — dit le maquignon en débouchant un de ses flacons (B).

Ces apprêts me parurent si honteux pour ma dignité d'homme, que, malgré l'engourdissement qui m'accablait de plus en plus, je me dressai sur mon séant et m'écriai en agitant mes mains et mes bras libres de toute entrave:

— Je n'ai pas mes menottes aujourd'hui... Si tu approches je t'étrangle!

— Voici ce que j'avais prévu, ami Taureau, — dit le maquignon en versant tranquillement l'huile de son flacon dans un vase où il mit tremper une éponge. — Tu vas vouloir résister, t'emporter... J'aurais pu te faire garrotter par les gardiens; mais dans ta violence tu te serais meurtri les membres, détestable enseigne pour la vente; car ces meurtrissures annoncent toujours un esclave récalcitrant... Et tout à l'heure, quels cris n'aurais-tu pas poussés! quelle révolte! lorsqu'il va falloir te raser la tête en signe d'esclavage (C)!

A cette dernière et insultante menace (un des plus grands outrages que l'on puisse faire endurer à un Gaulois n'est-il pas de le priver de sa chevelure (D)?) j'ai rassemblé ce qui me restait de forces

pour me lever, et je me suis écrié en menaçant le maquignon :

— Par *Rhitha-Gawr !* ce saint des Gaules, qui se faisait, lui, une saie de la barbe des rois qu'il avait rasés, je te tue si tu oses toucher à un seul cheveu de ma tête !...

— Oh ! oh ! rassure-toi, ami Taureau, — me répondit le maquignon en me montrant un instrument tranchant, — rassure-toi... ce n'est pas un seul de tes cheveux que je couperai... mais tous.

Je ne pus me tenir plus longtemps debout; vacillant bientôt sur mes jambes comme un homme ivre, je retombai sur ma paille, tandis que le maquignon, riant aux éclats, me disait en me montrant toujours son instrument d'acier :

— Grâce à ceci, ton front sera tout à l'heure aussi chauve que celui du grand César, que tu as, dis-tu, emporté tout armé sur ton cheval, ami Taureau... Et le philtre magique que tu as bu dans ce vin des Gaules va te mettre à ma merci, aussi inerte qu'un cadavre.

Et le maquignon a dit vrai; ces paroles ont été les dernières dont je me souvienne... Un sommeil de plomb s'est appesanti sur moi; je n'ai plus eu conscience de ce que l'on me faisait.

Et cela n'était que le prélude d'une journée horrible, rendue doublement horrible par le mystère dont elle est encore à cette heure enveloppée.

Oui, à cette heure où j'écris ceci pour toi, ô mon fils Sylvest, afin que dans ce récit sincère et détaillé, où je te dis une à une les souffrances, les hontes infligées à notre pays et à notre race, tu puises une haine impitoyable contre les Romains... en attendant le jour de la vengeance et de la délivrance... oui, à cette heure encore, les mystères de cette horrible journée de vente sont impénétrables pour moi, à moins que je ne les explique par les sortiléges du maquignon, plusieurs de ces gens étant, dit-on, adonnés à la magie; mais nos druides vénérés affirment que la magie n'existe pas.

Le jour de l'encan, j'ai été éveillé le matin par mon maître, car je dormais profondément; je me suis souvenu de ce qui s'était passé

la veille ; mon premier mouvement a été de porter mes deux mains à ma tête : j'ai senti qu'elle était rasée, ainsi que ma barbe... Cela m'a grandement affligé ; mais, au lieu d'entrer en fureur, comme je l'aurais fait la veille, j'ai seulement versé quelques larmes en regardant le maquignon avec beaucoup de crainte... Oui, j'ai pleuré devant cet homme... oui, je l'ai regardé avec beaucoup de crainte !...

Que s'était-il donc passé en moi depuis la veille ? Étais-je encore sous l'influence de ce philtre versé dans le vin ? Non... ma torpeur avait disparu : je me trouvais dispos de corps, sain d'entendement ; mais, quant au caractère et au courage, je me sentais amolli, énervé, craintif, et, pourquoi ne pas le dire ? lâche !... oui... lâche !... Moi, Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, je regardais timidement autour de moi, presque à chaque instant mon cœur semblait se fondre, et les larmes me montaient aux yeux, de même qu'auparavant le sang de la colère et de la fierté me montait au front... De cette inexplicable transformation, due peut-être au sortilége, j'avais vaguement conscience, et je m'en étonnais... puisque aujourd'hui je m'en souviens, je m'en étonne, et qu'aucun des détails de cette horrible journée ne s'est effacé de ma mémoire.

Le maquignon m'observait en silence d'un air triomphant ; il ne m'avait laissé que mes braies. J'étais nu jusqu'à la ceinture ; je restais assis sur ma couche. Il m'a dit :

— Lève-toi...

Je me suis hâté d'obéir. Il a tiré de sa poche un petit miroir d'acier, me l'a tendu, et a repris :

— Regarde-toi.

Je me suis regardé : grâce aux sortiléges de cet homme, j'avais les joues vermeilles, le teint clair et reposé, comme si d'affreux malheurs ne s'étaient pas appesantis sur moi et sur les miens. Cependant, en voyant pour la première fois dans le miroir ma figure et ma tête complétement rasées, en signe de servitude... j'ai de nouveau versé des larmes, tâchant de les dissimuler au maquignon, de crainte de l'in-

disposer... Il a remis le miroir dans sa poche, a pris sur la table une couronne tressée de feuilles de hêtre (E), et m'a dit :

— Baisse la tête.

J'ai obéi... mon maître m'a posé cette couronne sur le front; ensuite il a pris un parchemin où étaient écrites plusieurs lignes en gros caractères latins, et au moyen de deux lacets noués derrière mon cou, il a attaché cet écriteau, qui pendait sur ma poitrine (F); il ma jeté sur les épaules une longue couverture de laine, a ouvert le ressort secret qui attachait ma chaîne à l'extrémité de ma couche; puis cette chaîne a été fixée par lui à un anneau de fer, que l'on m'avait rivé à l'autre cheville pendant mon lourd sommeil; de sorte que, quoique enchaîné par les deux jambes, je pouvais marcher à petits pas, ayant de plus les deux mains liées derrière le dos.

D'après l'ordre du maquignon, que j'ai suivi, docile et soumis comme le chien qui suit son maître, j'ai ainsi descendu péniblement, à cause du peu de longueur de ma chaîne, les degrés qui de mon réduit conduisaient au hangar; là, couchés sur la paille, j'ai retrouvé plusieurs captifs, parmi lesquels j'avais passé ma première nuit; leur guérison n'était pas sans doute assez avancée pour qu'ils pussent être mis en vente. D'autres esclaves, dont la tête avait été rasée comme la mienne, par surprise ou par force, portaient aussi des couronnes de feuillage, des écriteaux sur la poitrine, des menottes aux mains, de lourdes entraves aux pieds. Ils commencèrent, sous la surveillance des gardiens armés, à défiler par une porte qui s'ouvrait sur la grande place de la ville de Vannes, là se tenait l'encan; presque tous les captifs me parurent mornes, abattus, soumis comme moi; ils baissaient les yeux, ainsi que des gens honteux de s'entre-regarder. Parmi les derniers, j'ai reconnu deux ou trois hommes de notre tribu; l'un d'eux me dit à demi-voix, en passant près de moi :

— Guilhern... nous sommes rasés, mais les cheveux repoussent et les ongles aussi !

J'ai compris que le Gaulois voulait me donner à entendre que

l'heure de la vengeance viendrait un jour; mais dans l'inconcevable lâcheté qui m'énervait depuis le matin, j'ai feint de ne pas comprendre le captif, tant j'avais peur du maquignon (G).

L'emplacement occupé par notre maître pour l'encan de ses esclaves n'était pas éloigné du hangar où nous avions été retenus prisonniers; nous sommes bientôt arrivés dans une espèce de loge, entourée de planches de trois côtés, recouverte d'une toile et jonchée de paille; d'autres loges pareilles, que je vis en me rendant à la nôtre, étaient disposées à droite et à gauche d'un long espace formant comme une rue. Là se promenaient en foule des officiers et des soldats romains, des acheteurs ou revendeurs d'esclaves, et autres gens qui suivaient les armées; ils regardaient les captifs enchaînés dans les loges, avec une railleuse et outrageante curiosité. Mon maître m'avait averti que sa place au marché se trouvait en face de celle de son confrère, au pouvoir de qui étaient mes enfants. J'ai jeté les yeux sur la loge située vis-à-vis la nôtre; je n'ai rien pu voir, une toile abaissée en cachait l'entrée; j'ai seulement entendu, au bout de quelques instants, des imprécations et des cris perçants, mêlés de gémissements douloureux poussés par des femmes, qui disaient en gaulois :

— La mort... la mort, mais pas d'outrages!

— Ces sottes timorées font les vestales, parce qu'on les met toutes nues pour les montrer aux acheteurs, — me dit le maquignon, qui m'avait gardé près de lui. Bientôt il m'a emmené dans le fond de notre loge; en la traversant j'y ai compté neuf captifs, les uns adolescents, les autres de mon âge, deux seulement avaient dépassé l'âge mur. Ceux-ci s'assirent sur la paille, le front baissé, pour échapper aux regards des curieux; ceux-là s'étendirent la face contre terre; quelques-uns restèrent debout, jetant autour d'eux des regards farouches; les gardiens, le fouet à la main, le sabre au côté, les surveillaient. Le maquignon me montra une cage en charpente, espèce de grande boîte placée au fond de la loge, et me dit :

— Ami Taureau, tu es la perle, l'escarboucle de mon lot : entre dans cette cage; la comparaison que l'on ferait de toi aux autres esclaves les déprécierait trop; en habile marchand, je vais d'abord tâcher de vendre ce que j'ai de moins vaillant... on écoule le fretin avant le gros poisson (H).

J'ai obéi, je suis entré dans la cage, mon maître en a fermé la porte; je pouvais me tenir debout, une ouverture pratiquée au plafond me permettait de respirer sans être vu du dehors; bientôt une cloche a sonné, c'était le signal de la vente. De tous côtés se sont élevées les voix glapissantes des crieurs annonçant les enchères des marchands de chair humaine, qui en langue romaine vantaient leurs esclaves, en invitant les acheteurs à entrer dans les loges. Plusieurs chalands sont venus visiter le lot du maquignon; sans comprendre les paroles qu'il leur adressait, j'ai deviné, aux inflexions de sa voix, qu'il s'efforçait de les capter pendant que le crieur annonçait les enchères offertes. De temps à autre un grand tumulte s'élevant dans la loge, se mêlait aux imprécations du marchand et au bruit du fouet des gardiens; ils frappaient sans doute quelques-uns de mes compagnons de captivité, qui refusaient de suivre le nouveau maître auquel ils venaient d'être adjugés par *la criée;* mais bientôt ces clameurs cessaient, étouffées sous le bâillon. D'autres fois j'entendais les piétinements d'une lutte sourde, désespérée, quoique muette... Cette lutte se terminait aussi sous les efforts des gardiens. J'étais effrayé du courage que montraient ces captifs; je ne comprenais plus ni la résistance ni l'audace; j'étais plongé dans ma lâche inertie, lorsque la porte de ma cage s'est ouverte, le maquignon, tout joyeux, s'est écrié :

— Tout est vendu, sauf toi, ma perle, mon escarboucle! Et par *Mercure!* à qui je promets une offrande, en reconnaissance de mon gain d'aujourd'hui, je crois avoir trouvé pour toi un acquéreur de gré à gré.

Mon maître m'a fait sortir de la cage; j'ai traversé la loge, je n'y ai plus vu aucun esclave, je me suis trouvé en face d'un homme à

cheveux gris, d'une figure froide et dure; il portait l'habit militaire, boitait très-bas, et s'appuyait sur la canne en cep de vigne qui distingue le rang des *centurions* dans l'armée romaine; le maquignon ayant enlevé de dessus mes épaules la couverture de laine dont j'étais enveloppé, je suis resté nu jusqu'à la ceinture... puis j'ai été obligé de quitter mes braies : mon maître, en homme fier de sa marchandise, exposait ainsi ma nudité aux yeux de l'acheteur.

Plusieurs curieux rassemblés au dehors me regardaient; j'ai baissé les yeux, ressentant de la honte, de l'affliction... non de la colère.

Après avoir lu l'écriteau qui pendait à mon cou, l'acheteur m'examina longuement, tout en répondant, par plusieurs signes de tête approbatifs, à ce que le marchand lui disait en langue romaine, avec sa volubilité habituelle; souvent il l'interrompait pour mesurer, au moyen de ses doigts qu'il écartait, tantôt la largeur de ma poitrine, tantôt la grosseur de mes bras, de mes cuisses ou la carrure de mes épaules.

Ce premier examen parut satisfaire le centurion, car le maquignon me dit :

— Sois fier pour ton maître, ami Taureau, ta structure est trouvée sans défaut... « Voyez, — ai-je dit à l'acheteur, — voyez si les sta- » tuaires grecs ne feraient pas de ce superbe esclave le modèle d'une » statue d'Hercule? » Mon client est de mon avis; il faut maintenant lui montrer que ta vigueur et ton agilité sont dignes de ton apparence.

Mon maître, me montrant alors un poids de plomb placé là pour cette épreuve, me dit en me déliant les bras :

— Tu vas remettre tes braies, puis prendre ce poids entre tes deux mains, le lever au-dessus de ta tête, et le tenir ainsi suspendu le plus longtemps que tu le pourras.

J'allais exécuter cet ordre avec ma stupide docilité, lorsque le centurion se baissa vers le poids de plomb, et essaya de l'enlever de terre, ce qu'il fit à grand'peine, pendant que le maquignon me disait :

— Ce malin boiteux est un vieux renard aussi fin que moi; il

sait que beaucoup de marchands ont, pour éprouver la force de leurs esclaves, des poids demi-creux qui semblent peser deux et trois fois plus qu'ils ne pèsent réellement; allons, ami Taureau, montre à ce défiant que tu es aussi vigoureux que solidement bâti.

Mes forces n'étaient pas encore entièrement revenues; cependant je pris ce lourd poids entre mes deux mains, et je l'élevai au-dessus de ma tête, où je le balançai un moment; j'eus alors la vague pensée de le laisser retomber sur le crâne de mon maître, et de l'écraser ainsi à mes pieds... Mais ce ressouvenir de mon courage passé s'éteignit bien vite dans ma timidité présente, et je rejetai le poids sur le sol.

Le Romain boiteux parut satisfait.

— De mieux en mieux, ami Taureau, — me dit le maquignon; — par Hercule, ton patron, jamais esclave n'a fait plus d'honneur à son propriétaire. Ta force est démontrée; maintenant, voyons ton agilité. Deux gardiens vont tenir cette barre de bois à la hauteur d'une coudée; tu vas, quoique tes pieds soient enchaînés, sauter par-dessus cette barre à plusieurs reprises (I); rien ne prouve mieux la vigueur et l'élasticité des membres.

Malgré mes récentes cicatrices et la pesanteur de ma chaîne, je sautai plusieurs fois à pieds joints par-dessus la barre, au nouveau contentement du centurion.

— De mieux en mieux, — reprit le maquignon; — tu es reconnu aussi fortement construit et aussi agile que vigoureux; reste à montrer l'inoffensive douceur de ton caractère... Quant à cette dernière épreuve... je suis certain d'avance de son succès...

Et de nouveau il m'attacha les mains derrière le dos.

Je ne compris pas d'abord ce que voulait dire le marchand, car il prit un fouet de la main d'un gardien, puis me désignant du bout de ce fouet, il parla tout bas à l'acheteur : celui-ci fit un signe d'assentiment; déjà le maquignon s'avançait vers moi, lorsque le boiteux prit lui-même le fouet.

— Le vieux renard, toujours défiant, craint que je ne te fouaille

pas assez dru, ami Taureau; allons, ne bronche pas... fais-moi une dernière fois honneur et profit en montrant que tu endures patiemment les châtiments.

A peine avait-il prononcé ces mots, que le boiteux m'asséna sur les épaules et sur la poitrine une grêle de coups; je ressentis la douleur, mais non la honte de l'outrage; je pleurai en tombant à genoux et demandai grâce... pendant que les curieux amassés à l'entrée de la loge riaient aux éclats.

Le centurion, surpris de tant de résignation chez un Gaulois, abaissa son fouet et regarda le maquignon, qui par son geste semblait lui dire:

— Vous avais-je trompé...?

Alors, me flattant du plat de la main qu'il passa sur mon échine meurtrie, de même que l'on flatte un animal dont on est satisfait, mon maître reprit :

— Si tu es taureau pour la force, tu es agneau pour la douceur; je m'attendais à cette patience. Maintenant, quelques questions sur ton métier de laboureur, et le marché sera conclu; l'acheteur demande : Où étais-tu laboureur?

— Dans la tribu de Karnak, — ai-je répondu avec un lâche soupir; — là, je cultivais avec ma famille les champs de nos pères...

Le maquignon reporta ma réponse au boiteux; celui-ci parut à la fois aussi surpris que content; il échangea quelques mots avec le marchand, qui reprit :

— L'acheteur demande où étaient placées la maison et les terres de ta famille?

— Non loin et à l'orient des pierres de Karnak, sur la hauteur de Craig'h.

A cette réponse le Romain fut si satisfait, qu'il parut à peine croire à ce qu'il apprenait, car le maquignon me dit :

— Rien de plus défiant que ce boiteux... Pour être certain que je ne le trompe pas, et que je lui traduis fidèlement tes paroles, il exige

que tu traces devant lui, là sur le sable, la position des terres et de la maison de ta famille par rapport aux pierres de Karnak et au bord de la mer; je ne sais malheureusement pas quel intérêt il a à savoir cela, car si c'est une convenance pour lui, je la lui ferais payer cher... Mais obéis à son ordre.

Mes mains furent de nouveau déliées; je pris le manche du fouet de l'un des gardiens, et je traçai sur le sable, sous les yeux attentifs du centurion, la position des pierres de Karnak et de la côte de Craig'h, puis l'emplacement de notre maison et de nos champs à l'orient de Karnak.

Le boiteux frappa dans ses mains en signe de joie; il tira de sa poche une longue bourse, y puisa un grand nombre de pièces d'or qu'il offrit au maquignon; après un assez long débat sur le prix de mon corps, le vendeur et l'acheteur tombèrent d'accord.

— Par Mercure, — me dit le maquignon, — je t'ai vendu trente-huit sous d'or, moitié comptant, comme arrhes, moitié à la fin de la vente, lorsque le boiteux te viendra prendre... Avais-je tort de te dire l'escarboucle de mon lot?

Puis il ajouta, d'après quelques paroles du centurion :

— Ton nouveau maître... et je comprends cela lorsqu'il s'agit d'un esclave que l'on a chèrement payé, ton nouveau maître ne te trouve pas assez sûrement enchaîné, il veut qu'on ajoute des entraves à ta chaîne, il viendra te chercher en chariot.

En outre de ma chaîne, on me mit aux pieds deux pesantes entraves de fer, qui m'auraient empêché de marcher autrement qu'en sautant à pieds joints si j'avais pu sauter en enlevant un poids si lourd; mes menottes furent soigneusement visitées, et je m'assis dans un coin de la loge pendant que le maquignon comptait et recomptait son or.

A ce moment, la toile qui cachait l'entrée de la loge située vis-à-vis de celle où je me trouvais s'est relevée... Voici ce que j'ai vu.

D'un côté, trois belles jeunes femmes ou jeunes filles... les mêmes

sans doute que j'avais entendues supplier et gémir pendant qu'on les dépouillait de leurs vêtements pour les livrer aux regards des acheteurs, étaient assises encore demi-nues, leurs pieds nus aussi, enduits de craie (J), passés dans les anneaux d'une longue barre de fer. Serrées les unes contre les autres, elles s'enlaçaient de telle sorte, que deux d'entre elles, encore écrasées de honte, cachaient leur figure dans le sein de la troisième. Celle-ci, pâle et sombre, sa longue chevelure noire dénouée, baissait la tête sur sa poitrine découverte et meurtrie... meurtrie sans doute pendant la lutte de ces infortunées contre les gardiens qui les avaient déshabillées. A peu de distance d'elles, deux petits enfants de trois à quatre ans au plus, et seulement attachés par la ceinture à une corde légère fixée à un pieu, riaient et s'ébattaient sur la paille avec l'insouciance de leur âge ; j'ai pensé, sans me tromper, j'en suis certain, que ces enfants n'appartenaient à aucune des trois Gauloises.

A l'autre coin de la loge, je vis une matrone de taille aussi élevée que celle de ma mère Margarid, les menottes aux mains, les entraves aux pieds; elle se tenait debout, appuyée à une poutre à laquelle elle était enchaînée par le milieu du corps, immobile comme une statue, sa chevelure grise en désordre, les yeux fixes, la figure livide, effrayante ; elle poussait de temps à autre un éclat de rire à la fois menaçant et insensé... Enfin, au fond de la loge, j'ai aperçu une cage semblable à celle d'où je sortais; dans cette cage devaient se trouver mes deux enfants, selon ce que m'avait dit le maquignon. Les larmes me sont venues aux yeux... Cependant, malgré la faiblesse qui m'énervait et me glaçait encore, j'ai senti, en pensant que mes enfants étaient là... si près de moi... j'ai senti une légère chaleur me monter du cœur à la tête, comme un symptôme encore lointain du réveil de mon énergie.

(Maintenant, mon fils, Sylvest, toi pour qui j'écris ceci... lis lentement ce qui va suivre... Oui, lis lentement... afin que chaque mot de ce récit pénètre à jamais ton âme d'une haine implacable contre les

Romains... haine qui doit éclater terrible au jour de la vengeance... Lis ceci, mon fils, et tu comprendras que ta mère, après vous avoir donné la vie à ta sœur et à toi, après vous avoir comblés de sa tendresse, ne pouvait mieux vous prouver à tous deux son maternel amour qu'en essayant de vous tuer... afin de vous emmener d'ici pour aller revivre ailleurs, auprès d'elle et des nôtres... Hélas! vous avez survécu à sa céleste prévoyance...)

Voici donc, mon fils, ce qui s'est passé...

J'avais les yeux fixés sur la cage où je te supposais prisonnier avec ta sœur, lorsque j'ai vu entrer dans cette loge un vieillard magnifiquement vêtu; c'était le riche et noble seigneur Trymalcion, aussi usé par la débauche que par les années : ses yeux ternes, froids, comme ceux d'un mort, semblaient sans regards; sa figure hideuse et ridée disparaissait à demi sous une épaisse couche de fard. Il portait une perruque blonde frisée (K), des boucles d'oreilles ornées de pierreries et un gros bouquet à la ceinture de sa longue robe brodée, que son manteau de peluche rouge laissait entrevoir. Il traînait péniblement ses pas, appuyant ses mains sur les épaules de deux jeunes esclaves de quinze à seize ans, vêtus avec luxe, mais d'une façon si étrange, si efféminée, que l'on ne savait si l'on devait les prendre pour des hommes ou pour des femmes. Deux autres esclaves plus âgés suivaient : l'un tenait sur son bras la pelisse fourrée de son maître, l'autre un vase de nuit en or (L).

Le marchand de la loge est accouru au-devant du seigneur Trymalcion avec empressement et respect, lui a adressé quelques mots, puis il a avancé un escabeau où le vieillard s'est assis. Ce siége n'ayant pas de dossier, un des jeunes esclaves s'est aussitôt placé debout et immobile derrière son maître, afin de lui servir d'appui, tandis que l'autre esclave s'est couché par terre à un signe du noble seigneur, a soulevé ses pieds, chaussés de riches sandales, et les enveloppant d'un pli de sa robe, il les a tenus pressés contre sa poitrine, afin sans doute de les réchauffer (M).

Le vieillard, ainsi appuyé, le dos et les pieds sur le corps de ses esclaves, a dit quelques mots au marchand. Celui-ci lui a d'abord montré du geste les trois esclaves demi-nues... Alors le seigneur Trymalcion (lis toujours, mon fils; que le cœur ne te faiblisse point à ces horreurs, et à de plus monstrueuses encore!... elles amasseront le terrible levain de haine qui d'âge en âge doit fermenter dans notre race jusqu'au jour de la justice et de la délivrance), alors le noble et riche seigneur, à la vue de ces trois belles jeunes femmes, que lui désignait le marchand, s'est tourné vers les Gauloises captives, et a craché de leur côté, comme pour témoigner de son souverain mépris!...

A cet outrage, les esclaves du vieillard et les Romains rassemblés aux abords de la loge ont ri aux éclats. Le marchand a ensuite indiqué au seigneur Trymalcion les deux tout petits enfants jouant sur la paille; il a haussé les épaules en prononçant je ne sais quelles horribles paroles; elles devaient être horribles, car les éclats de rire des Romains ont redoublé.

Le marchand, espérant enfin contenter ce difficile acheteur, s'est dirigé vers la cage, l'a ouverte, et en a fait sortir trois enfants enveloppés de longs voiles blancs, qui cachaient leur visage : deux de ces enfants étaient de la taille de mon fils et de ma fille; l'autre, plus petit. Celui-ci a d'abord été dévoilé aux yeux du vieillard; j'ai reconnu la fille d'une de nos parentes, dont le mari avait été tué en défendant notre chariot de guerre; elle s'était tuée ensuite comme les autres femmes de notre famille, oubliant sans doute dans ce moment suprême de mettre son enfant à mort. Cette petite fille était chétive et sans beauté; le seigneur Trymalcion, après un coup d'œil rapide jeté sur elle, fit de la main un geste impatient, comme s'il eût été irrité de ce que l'on osât offrir à ses regards un objet si peu digne de les fixer... Elle fut reconduite dans la cage par un gardien : les deux autres enfants restèrent là, toujours voilés.

Moi, mon fils, je voyais ceci du fond de la loge du maquignon, les bras liés derrière le dos par des menottes et de doubles anneaux

de fer, les jambes enchaînées et les deux pieds joints par une entrave d'un poids énorme. Je me sentais toujours sous l'empire du sortilége. Cependant, mon sang, jusqu'alors figé dans mes veines, commençait à y circuler de plus en plus vivement... Un vague frémissement faisait de temps à autre tressaillir mes membres... Le réveil approchait... Je n'étais pas le seul à frémir : les trois jeunes Gauloises et la matrone, oubliant leur honte et leur désespoir, trouvaient dans leurs cœurs de fille, d'épouse ou de mère, une douloureuse épouvante pour le sort de ces enfants offerts à cet horrible vieillard. Quoique demi-nues, elles ne songeaient plus à se soustraire aux regards licencieux des spectateurs du dehors, et couvaient des yeux, avec une sorte de terreur maternelle, les deux enfants voilés, tandis que la matrone, liée à un poteau, les yeux étincelants, les dents serrées par une rage impuissante, levait au ciel ses bras enchaînés comme pour appeler le châtiment des dieux sur ces monstruosités...

A un signe du seigneur Trymalcion, les voiles sont tombés... et je vous ai reconnus tous deux... toi, mon fils Sylvest et ta sœur Siomara...

Lis toujours, mon fils... lis toujours et attends...

Vous étiez tous deux pâles, amaigris, vous frissonniez d'effroi; la douleur se lisait sur vos visages baignés de larmes... Les longs cheveux blonds de ma petite fille tombaient sur ses épaules; elle n'osait lever les yeux, non plus que toi; vous vous teniez tous deux par la main, serrés l'un contre l'autre... Malgré la terreur qui bouleversait sa figure, je revoyais ma fille dans sa rare et enfantine beauté... beauté maudite! car à son aspect les yeux morts du seigneur Trymalcion s'allumèrent et brillèrent comme des charbons ardents au milieu de son visage ridé, couvert de fard. Il se redressa, tendit vers ma fille ses mains décharnées, comme pour s'emparer de sa proie, et un sourire affreux découvrit ses dents jaunes... Siomara épouvantée se rejeta en arrière, et se cramponna à ton cou. Le marchand vous eut bientôt séparés, et la ramena près du vieillard. Celui-ci, repoussant

Pradeline chez le Comte de Plonernel.

alors du pied son esclave couché à terre, s'empara de ma fille, la saisit entre ses genoux, maîtrisa facilement les efforts qu'elle faisait afin de lui échapper en poussant des cris perçants, rompit violemment les cordons qui attachaient la petite robe de mon enfant, et la mit à moitié nue pour examiner sa poitrine et ses épaules, tandis que le marchand te contenait, mon fils.

Et moi... le père des deux victimes... moi, qui, chargé de chaînes, voyais cela... que faisais-je?... Lis toujours, mon fils... lis toujours et attends...

A ce crime du seigneur Trymalcion... le plus exécrable des crimes!... outrager la chasteté d'un enfant!... les trois Gauloises enchaînées et la matrone firent un effort désespéré, mais vain, pour rompre leurs fers, et se mirent à pousser des imprécations et des gémissements...

Le seigneur Trymalcion acheva paisiblement son horrible examen, dit quelques mots au marchand, et aussitôt un gardien rajusta la robe de mon enfant, plus morte que vive, l'enveloppa dans son long voile, qu'il lia autour d'elle, et prenant entre ses bras ce léger fardeau, il se tint prêt à suivre le vieillard, qui, pour payer le marchand, prenait de l'or dans sa bourse... A ce moment de désespoir suprême... toi et ta sœur... pauvres enfants égarés par la terreur! vous avez crié comme si vous croyiez pouvoir être entendus et secourus... vous avez crié : *Ma mère!... mon père!...*

Jusqu'à ce moment, vois-tu, mon fils, moi, j'avais assisté à cette scène haletant, presque fou de douleur et de rage, à mesure que, luttant de toute la puissance de mon cœur paternel contre les sortiléges du maquignon, j'en triomphais peu à peu... Mais à ces cris poussés par toi et par ta sœur : *Ma mère!... mon père!...* le charme se rompit tout à fait... je retrouvai toute ma raison, tout mon courage; votre vue me donna une telle secousse, un tel élan de fureur, que, ne pouvant briser mes fers, je me suis dressé, et, les mains toujours enchaînées derrière le dos, les jambes toujours chargées de lourdes

entraves, je me suis élancé hors de ma loge, et en deux bonds, sautés à pieds joints, je suis tombé comme la foudre sur le noble seigneur Trymalcion... Il a du choc roulé sous moi; alors, faute de la liberté de mes mains pour l'étrangler, je l'ai mordu au visage... où j'ai pu... à la joue, je crois, près du cou... et puis je n'ai plus démordu... Les maquignons, leurs gardiens, se sont jetés sur nous; mais pesant de tout mon poids sur ce hideux vieillard, qui poussait des hurlements, je n'ai pas démordu... Le sang de ce monstre m'inondait la bouche... on a frappé sur moi à coups de fouet, à coups de bâton, à coups de pierre... je n'ai pas démordu, je n'ai pas plus quitté ma proie que notre vieux dogue de guerre, Deber-Trud, le mangeur d'hommes, ne quittait la sienne... Non... et ainsi que lui, je n'ai démordu qu'en emportant entre mes dents un lambeau de la chair du riche et noble seigneur Trymalcion, lambeau sanglant que j'ai craché à sa face hideuse, livide, agonisante, comme il avait craché sur les captives gauloises.

— Père! père!... — me criais-tu pendant ce temps-là, toi. Alors, voulant me rapprocher de vous deux, mes enfants, je me suis redressé effrayant... oui, effrayant... car, pendant un moment, un cercle d'épouvante s'est fait autour de l'esclave gaulois chargé de fers...

— Père... père!... — t'es-tu encore écrié en tendant vers moi tes petits bras, malgré le gardien qui te retenait... J'ai fait un bond vers toi; mais aussitôt, le marchand, monté sur la cage où vous aviez été renfermés, mes enfants, m'a jeté à l'improviste une couverture sur la tête; l'on m'a en même temps saisi par les jambes : j'ai été renversé, garrotté de mille liens... la couverture, dont j'avais la tête et les épaules enveloppées, a été liée autour de mon cou, et dans cette couverture les bourreaux ont pratiqué un trou qui me permit malheureusement de respirer... car j'espérais étouffer...

J'ai senti que l'on me transportait dans notre loge, où l'on m'a jeté sur la paille, mis hors d'état de faire un mouvement; puis, assez longtemps après cela, j'ai entendu le centurion, mon nouveau

maître, se disputer vivement avec le maquignon et le marchand qui avait vendu Siomara au seigneur Trymalcion... Puis, tous sont sortis; le silence s'est fait autour de moi. Plus tard, le maquignon, de retour, s'est approché de moi, et me crossant du pied avec rage, après avoir écarté la couverture qui cachait mon visage, il m'a dit d'une voix tremblante de colère :

— Scélérat!... sais-tu ce que m'a coûté la bouchée de chair humaine que tu as arrachée de la figure du noble seigneur Trymalcion? dis... le sais-tu, bête féroce?... Cette bouchée de chair m'a coûté vingt sous d'or!... plus de la moitié de ce que je t'avais acheté; car je suis responsable de tes méfaits, infâme! tant que tu es dans ma loge (N), double scélérat!... De sorte que c'est moi qui ai fait cadeau de ta fille au vieillard; on la lui vendait vingt sous d'or, que j'ai payés pour lui; il a exigé... et j'en suis encore quitte à bon marché... il a exigé ce dédommagement.

— Ce monstre n'est pas mort... Hésus!... il n'est pas mort!... — me suis-je écrié avec désespoir... — et ma fille non plus n'est pas morte!...

— Ta fille... gibier de potence!... ta fille est entre les mains du seigneur Trymalcion... et c'est sur elle qu'il se vengera de toi... il s'en réjouit d'avance; car il a parfois des caprices féroces, et il est assez riche pour se les passer...

Je n'ai pu répondre à ces paroles que par de longs gémissements.

— Et cela n'est pas tout, infâme scélérat!... J'ai perdu la confiance du centurion à qui je t'ai vendu... Il m'a reproché de l'avoir indignement trompé, de lui avoir vendu, au lieu d'un agneau, un tigre qui dévore à belles dents les riches seigneurs... Aussi a-t-il voulu te revendre sur l'heure... te revendre!... comme si quelqu'un pouvait consentir à t'acheter... après un coup pareil... Autant acheter une bête enragée... Heureusement pour moi, j'avais reçu des arrhes devant témoins... la férocité de caractère n'est pas un cas rédhibitoire, et il faut bien que le centurion te garde... Il te gardera donc... mais

il te fera payer cher ta scélératesse... Oh! tu ne sais pas la vie qui t'attend dans son ergastule!... tu ne sais pas non plus...

— Et mon fils?... — ai-je demandé au maquignon en l'interrompant, et sachant bien que par cruauté il me répondrait. — Aussi vendu, mon fils?... A qui vendu?...

— Vendu!... et qui donc en voudrait encore de celui-là? Vendu!... dis donc donné pour rien! car tu portes malheur à tout le monde, double traître!... Tes fureurs et les cris de cet avorton n'ont-ils pas appris à tous qu'il était de ta race de bête féroce?... Personne n'en a seulement offert une obole!... Achetez donc un pareil louveteau... J'allais d'ailleurs t'en parler, de ton fils, afin de réjouir ton cœur de père... Apprends donc que mon confrère l'a donné par-dessus le marché, *en réjouissance*, à l'acheteur auquel il a vendu la matrone à cheveux gris, qui sera bonne à tourner la roue d'un moulin...

— Et cet acheteur, — lui ai-je dit, — qui est-il? que va-t-il faire de mon fils?...

— Cet acheteur! c'est le centurion... c'est ton maître!...

— Hésus! — me suis-je écrié, pouvant à peine croire ce que j'entendais. — Hésus!... vous êtes bon et miséricordieux... J'aurai du moins mon fils près de moi...

— Ton fils près de toi!... Mais tu ès donc aussi brute que scélérat?... Ah! tu crois que c'est pour ton contentement paternel que ton maître s'est chargé de ce louveteau?... Sais-tu ce qu'il m'a dit, ton maître? « Je n'ai qu'un moyen de dompter cet animal sauvage que » tu m'as vendu, fourbe insigne! » (Voilà les douceurs que tu me vaux, infâme!) « Cet enragé aime peut-être son petit... Je prends le » petit; je le tiendrai en cage, et le fils me répondra de la docilité » du père... aussi, à sa première... à sa moindre faute... il verra les » tortures que, sous ses yeux, je lui ferai souffrir, à son louveteau!... »

Je n'ai plus fait attention à ce que m'a dit le maquignon... J'étais du moins certain de te voir ou de te savoir près de moi, mon enfant; cela m'aiderait à supporter l'horrible douleur que me causait le sort

de ma pauvre petite Siomara, qui, deux jours après avoir été vendue, a quitté Vannes à bord de la galère du seigneur Trymalcion, qui l'emmenait en Italie...

. . . . . .

(Mon père Guilhern, à moi, Sylvest, n'a pu achever ce récit...

La mort!... oh! quelle mort!... la mort l'a frappé, le lendemain du jour même où il avait écrit ces dernières lignes!...

« Ce récit des souffrances de notre race, je le continuerai pour obéir à mon père Guilhern, comme il avait obéi à son père Joel, le brenn de la tribu de Karnak...

» Hésus a été miséricordieux pour toi, ô mon père!... Tu n'as pas su la vie de ta fille Siomara...

» Et c'est à moi, mon fils, de raconter la vie de ma sœur!... »)

L'AUTEUR AUX ABONNÉS

DES MYSTÈRES DU PEUPLE.

Chers lecteurs,

Permettez-moi de vous remercier d'abord de l'intérêt croissant que vous voulez bien accorder à cette œuvre. Maintenant, quelques mots sur le récit suivant, *le Collier de fer.*

Dans *Iléna, la vierge de l'île de Sén*, et dans *le Chariot de la Mort*, j'ai tâché de vous peindre le plus fidèlement le plus historiquement possible, notre famille gauloise plébéienne, libre, heureuse, et vivant dans l'aisance par son labeur; je vous ai fait connaître ses mœurs, ses coutumes, ses travaux, ses lois, ses croyances religieuses, son caractère pour ainsi dire typique et conservé à peu près tel jusqu'à nos jours.

Puis l'invasion de l'étranger est venue, et avec lui, la guerre, la guerre sans merci ni pitié, telle que la faisaient César et les Romains; guerre inique, sanglante, spoliatrice, infâme, comme toutes les guerres des conquérants, et aboutissant à l'asservissement de notre antique patrie, et à la mort ou à l'esclavage de ses enfants. A cette guerre impie, les Gaulois ont répondu par une guerre sainte; car sainte est toujours la guerre que fait un peuple pour combattre l'oppression. Vous avez vu avec quelle loyale grandeur, avec quel sublime héroïsme nos pères ont défendu leur nationalité, leur liberté, leur sol, leur foyer, leur famille et leurs dieux. Malgré ces prodiges de dévouement et de vaillance, les armes romaines ont triomphé; notre famille gauloise a été, comme tant d'autres, anéantie par la bataille ou par la mort volontaire, seul refuge contre un épouvantable asservissement. Il ne reste des fils de Joel le brenn que Guilhern et ses deux enfants, Sylvest et Siomara; tous trois sont réduits à l'esclavage et vendus.

Le récit suivant, *le Collier de fer,* est surtout destiné à vous faire connaître, chers lecteurs, le sort de nos PÈRES ESCLAVES, et à quel degré de dépravation et de férocité en étaient venus les riches et les puissants de cette société romaine, implantée en Gaule par la conquête; dépravation et férocité dont les esclaves des villes, de l'industrie ou des champs étaient les victimes.

Nous avons, quoique à regret, et en les affaiblissant beaucoup, tracé quelques tableaux qui vous donneront du moins une idée des horreurs sans nom familières aux hommes ou aux femmes de race noble et opulente qui tenaient nos pères et nos mères sous le double joug de la conquête et de l'esclavage. Cette peinture, si horrible qu'elle soit, est indispensable, et pour la connaissance des temps qu'elle reproduit, et surtout pour l'intelligence des temps postérieurs. Je m'explique.

L'époque à laquelle se passe le récit suivant précède de peu d'années l'ère chrétienne, et l'on ne saurait comprendre le subit et prodigieux retentissement de la parole du Christ, cette sublime paraphrase des éternelles vérités morales écrites depuis des siècles à chaque page de la *Bible* ou des livres sacrés de l'*Inde* et de la *Gaule;* l'on ne saurait comprendre, disons-nous, la toute-puissance soudaine du divin appel de Jesus, le pauvre charpentier de Nazareth, aux opprimés et aux souffrants, si les épouvantables débordements de l'aristocratie romaine, en ces temps-là souveraine du monde, arrivés à un excès jusqu'alors inconnu à l'humanité, n'avaient comblé la mesure des iniquités et des tortures sociales, accumulant ainsi des ferments de révolte qui devaient éclater à la parole du Christ (1), partout où il existerait des opprimés et des oppresseurs.

Nous allons donc raconter cette époque, dont la monstrueuse pression a fait pour ainsi dire tout à coup jaillir la divine ÉMANCIPATION CHRÉTIENNE des profondeurs de l'abîme où gémissaient les populations dépouillées, asservies, torturées par des maîtres implacables.

Dans ce récit, comme dans tous les autres, chers lecteurs, vous reconnaîtrez à la lecture des notes, que si étranges, si exorbitants que vous semblent les faits, je me suis toujours tenu dans les limites de la plus rigoureuse réalité historique.

E. S.

(1) La révolution chrétienne, en outre de son caractère religieux, fut une révolution éminemment SOCIALE. — « Voilà » donc la vraie cause de la condamnation de Jésus, nous en avons la preuve *judiciaire* et *légale*. Jésus fut victime d'une » ACCUSATION POLITIQUE (*Jésus devant Caïphe et Pilate*, par M. Dujin aîné. 1840, p. 113).

» Mais les accusateurs de Jésus-Christ insistant de plus en plus ajoutèrent : IL SOULÈVE LE PEUPLE *par la doctrine qu'il* » *enseigne dans toute la Judée* (Evangile, S. Luc, XIII, 5). »

LE COLLIER DE FER,

OU

FAUSTINE ET SIOMARA.

(DE 40 AVANT JÉSUS-CHRIST A L'AN 10 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.)

CHAPITRE PREMIER.

Société secrète des *Enfants du Gui.* — Réception de Sylvest. — Serment — Plan d'insurrection des esclaves. — Chant des bardes sur la mort du *chef des cent vallées.*

A l'heure où j'écris ceci, moi, SYLVEST, pour accomplir les dernières volontés de mon père Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, j'ai atteint ma soixante-douzième année.

Ma femme, *Loyse la Parisienne*, est morte esclave.

Mon fils *Pëaron* est mort esclave.

Sa femme *Foëny* est morte esclave.

Il ne me reste que toi, mon petit-fils *Fergan*, esclave comme ton vieux grand-père, qui était né libre pourtant!... libre comme tes aïeux!...

Chanceuse est notre vie, elle dépend du caprice ou de la barbarie du maître... Bien souvent je me demande comment j'ai pu survivre à tant de douleurs, de chagrins, de périls! Cette vie pouvait m'être retirée d'un jour à l'autre; je n'avais pas attendu d'être si avancé en âge pour obéir aux ordres de mon père Guilhern... J'avais, dans le

courant des années, écrit çà et là quelques pages destinées à mon fils. Ces pages, tu les liras, toi, le fils de mon fils.

Le plus ancien de ces récits est le suivant ; les faits qu'il raconte se sont passés alors que j'avais vingt-sept ans... C'était sous le règne d'*Octave-Auguste*, empereur, seize ans après que César, le fléau des Gaules, avait été puni comme traître et parjure à la république romaine, par le poignard de *Brutus*...

Octave-Auguste régnait sur l'Italie et sur la Gaule, notre patrie, complétement asservie, après des luttes héroïques !...

. . . . . .

La ville d'*Orange*, une des villes les plus riches de la Gaule provençale ou narbonnaise, dont les Romains se sont emparés, et où ils se sont établis depuis plus de deux cents ans, est devenue une ville complétement romaine par son luxe, ses mœurs et sa dépravation. Dans ces contrées, moins âpres que notre Bretagne, le climat est doux comme le climat d'Italie ; le printemps et l'été y sont perpétuels, et, comme en Italie, le citronnier, l'oranger, le grenadier, le figuier, le laurier rose, se mêlent aux colonnades des temples de marbre, bâtis par les Romains, depuis qu'ils sont maîtres de ces belles provinces de notre pays.

Par une nuit d'été, qu'éclairait une lune brillante, un homme... non... un esclave gaulois (car il avait la tête rasée, portait au cou un collier de fer poli, et était vêtu d'une livrée), sortait des faubourgs de la ville d'Orange. Attaché au service intérieur de la maison de son maître, il n'était pas enchaîné comme les esclaves des champs ou de la plupart des fabriques, appelés pour cela *gente-ferrée* (A).

Après avoir passé devant le cirque immense où se donnent les combats de gladiateurs, et où sont renfermés les bêtes féroces, lions, éléphants et tigres, dont on sentait au loin la fauve et âcre odeur, l'esclave suivit pendant quelque temps les avenues de lauriers roses et de citronniers en fleurs, dont sont entourées les somptueuses

villas romaines. Mais, abandonnant bientôt ce riant paysage, il s'enfonça dans les bois, traversa, non sans péril, un torrent rapide et profond, en sautant de l'une à l'autre de plusieurs grandes roches, disséminées dans la largeur de son courant, gagna la pente escarpée d'une montagne, çà et là couverte de blocs de granit; puis, arrivé sur la crête de cette colline, il redescendit au fond d'un vallon inculte, désert, sauvage, sans arbres, sans verdure, et non moins rocheux que la montagne. Au milieu du profond silence de la nuit et de cette solitude éclairée par la vive clarté de la lune à son déclin, l'esclave gaulois entendit au loin, et dans des directions diverses et opposées à celle qu'il avait suivie, le pas précipité de plusieurs hommes, mêlé au cliquetis des chaînes que quelques-uns d'entre eux portaient au pied. Après s'être arrêté un instant pour écouter, l'esclave hâta sa marche. Il arriva devant l'entrée d'une grotte pleine de ténèbres; son ouverture était si basse, qu'il lui fallut ramper pour s'y introduire. Il rampait ainsi depuis quelques instants, lorsqu'une voix, sortant de l'obscurité, lui dit en langue gauloise:

— Arrête... la hache est levée sur ta tête...

— La branche du chêne sacré me couvrira de son ombre et me protégera, — répondit l'esclave.

— La branche de chêne est fanée, — reprit la voix; — le vent de la tempête a emporté ses feuilles; tu ne peux plus te mettre à l'abri de son ombre sacrée; qui te protégera?

— La branche de chêne perd ses feuilles à la saison mauvaise; mais le gui sacré reste toujours verdoyant, — dit l'esclave : — sept brins de gui me protégeront.

— Que signifient ces sept brins de gui?

— Sept lettres.

— Ces sept lettres, quel mot font-elles?

— Liberté...

— Passe...

Et l'esclave, continuant de ramper, passa; peu à peu, grâce à l'é-

lévation croissante de la grotte, il put marcher à demi courbé, puis debout... mais toujours dans la plus profonde obscurité. Bientôt une autre voix sortant des ténèbres lui dit :

— Arrête... le couteau est levé sur ta poitrine.

— Sept brins de gui me protégent.

— A cette heure, — reprit la voix, — le gui sacré dégoutte de larmes, de sueurs et de sang.

— Ces larmes, ces sueurs, ce sang, se changeront un jour en une rosée féconde...

— Que fécondera-t-elle ?

— L'indépendance de la Gaule.

— Qui veille sur la Gaule asservie ?

— Hésus le tout-puissant, et ses druides vénérés, errants dans les bois, se cachant dans des cavernes comme celle-ci (B).

— Ton nom?

— *Bretagne...*

— Qui es-tu?

— *Enfant du Gui...*

— Passe...

L'esclave gaulois, après avoir ainsi répondu aux questions que l'on adresse toujours aux *Enfants du Gui* venant aux réunions nocturnes, fit encore quelques pas et s'arrêta ; les ténèbres étaient toujours profondes, et quoique l'on fît silence, l'on entendait les mouvements de plusieurs personnes réunies en cet endroit, et le sourd cliquetis des fers qu'elles portaient, pour la plupart ; bientôt la voix d'un druide présidant la réunion secrète s'éleva dans l'ombre et dit :

— *Auvergne ?*

— Je suis là, — reprit une voix.

— *Artois ?*

— Je suis là...

— *Bretagne ?*

— Je suis là, — dit l'esclave ; et après lui, chacun répondit à cet

appel de presque toutes les provinces de France, que représentaient à cette réunion des esclaves vendus et amenés de diverses contrées dans la Gaule provençale, devenue romaine par la conquête. Après cet appel, un grand silence s'est fait, et le druide a continué :

— Artois et Bourgogne présentent un nouvel affilié.

— Oui... oui, — répondirent deux voix.

— Est-il éprouvé par les larmes et par le sang? — demanda le druide.

— Il est éprouvé.

— Vous le jurez par Hésus?

— Par Hésus nous le jurons.

— Qu'il écoute et réponde, — reprit le druide; et il ajouta : — Toi, nouveau venu ici, que veux-tu?

— Être l'un des *Enfants du Gui*...

— Dans quel but?

— Pour obtenir justice... liberté... vengeance, — reprit la voix du néophyte.

— Toi, qui demandes justice, liberté, vengeance, — dit le druide, — es-tu dépouillé, asservi par l'étranger? Travailles-tu sous son fouet, la chaîne au pied, le carcan au cou?

— Oui.

— Tes labeurs, commencés à l'aube, terminés le soir, souvent prolongés dans la nuit, enrichissent-ils le Romain qui t'a acheté comme un vil bétail? Vit-il ainsi dans l'opulence et l'oisiveté, tandis que tu vis dans la misère et l'esclavage?

— Oui... je travaille, et le Romain profite... je souffre, et il jouit.

— Les champs que tu laboures, que tu moissonnes aujourd'hui, pour l'étranger conquérant, appartenaient-ils à tes pères de race libre?

— Oui...

— Les douces et pures joies de la famille te sont-elles défendues?

La sainteté du mariage t'est-elle interdite? Le Romain, te regardant comme un animal qui s'accouple, peut-il, à son gré, séparer le mari de la femme, les enfants de la mère, pour les vendre et les envoyer au loin?

— Oui...

— Tes enfants sont-ils, par corruption ou par violence, prostitués aux plaisirs de tes maîtres?

— Oui...

— Tes dieux sont-ils proscrits? leurs ministres poursuivis? traqués comme des bêtes fauves et crucifiés comme des larrons?

— Oui...

— Le Romain peut-il à son gré te battre, te marquer au front, te mutiler, te torturer, toi et les tiens? Peut-il vous faire périr au milieu d'affreux supplices, par cela seul que cela plaît à sa méchanceté?

— Oui...

— Ce joug abhorré... veux-tu le briser?

— Je le veux.

— Veux-tu que la Gaule, redevenue libre et fière, puisse en paix honorer ses héros, adorer ses dieux, assurer le bonheur de tous ses enfants?

— Je le veux... je le veux...

— Sais-tu que la tâche sera longue, remplie de douleurs, hérissée d'épreuves, de périls?...

— Je le sais...

— Sais-tu qu'il y va de la vie?... je ne dis pas de la mort... car ce n'est plus le temps de sortir de la vie d'ici par une mort facile et volontaire, afin de plaire à Hésus, et d'aller revivre ailleurs, auprès de ceux que nous avons aimés?... Non, non, mourir n'est rien pour le Gaulois, mais il est cruel pour lui de vivre esclave... et pour plaire aujourd'hui à Hésus, il faut à cela te résigner, afin de travailler lentement, péniblement à la délivrance de notre race... T'y résignes-tu?...

— Je m'y résigne...

— Quels que soient les maux dont tu souffriras, toi et les tiens, jures-tu par Hésus de ne porter ni sur toi ni sur eux une main homicide, et d'attendre, pour t'en aller d'ici, que l'ange de la mort t'appelle à lui ?

— Je le jure par Hésus !

— Jures-tu, lorsque le signal de l'insurrection et du combat sera donné, du nord au midi, de l'orient à l'occident de la Gaule, jures-tu de frapper le Romain, ton maître, et de combattre jusqu'à la fin ?

— Je le jure...

— Jures-tu d'attendre, patient et résigné, le jour d'une terrible vengeance, et de ne te soulever qu'à la voix des druides, afin qu'un sang précieux ne coule pas en vain dans une révolte isolée ?

— Je le jure...

— Jures-tu d'envelopper dans une haine commune et les Romains et ces lâches Gaulois, traîtres à leur pays, qui se sont ralliés à nos oppresseurs pour accabler la vaillante plèbe gauloise, épuisée par vingt ans de luttes ? Les hais-tu ces parjures, qui ont déserté la cause de la liberté afin de jouir en paix de leurs richesses, sous la protection de Rome, en mendiant aujourd'hui le titre de citoyens romains ?

— Je jure de haïr ceux-là autant que les Romains, et, lorsque l'heure sonnera, de les envelopper dans une même et terrible vengeance.

— Jures-tu... rude épreuve pour notre race, d'employer la dissimulation, la ruse, seules armes de l'esclave, afin d'endormir ton maître dans la sécurité, pour qu'au jour de la justice il se réveille dans l'épouvante ?

— Je le jure.

— Jures-tu de tenir secrètes et cachées à tes maîtres les réunions nocturnes des *Enfants du Gui?* jures-tu d'endurer toutes les tortures plutôt que de révéler la cause de ton absence de cette nuit, et que demain, sans doute, tu vas expier par le fouet et la prison ?

— Je le jure...

— Par Hésus ! sois donc l'un des braves *Enfants du Gui*, si ceux-là qui sont ici présents dans l'ombre t'acceptent pour leur frère, comme moi je t'accepte pour le mien.

Il n'y eut qu'une voix pour accepter le nouvel enfant du Gui. Cela fait, un autre druide reprit :

— Vous tous, qui êtes là, m'écoutant dans l'ombre, entendez ceci... Lointaine peut-être est la délivrance de la Gaule... mais prochaine aussi... Je vais vous apprendre une nouvelle heureuse, moi, *Ronan*, fils de Talyessin, qui fut le plus vénéré des druides de Karnak... pierres sacrées, d'où est parti, ne l'oubliez jamais, le premier cri de guerre de la Bretagne ! pierres sacrées, arrosées du sang généreux d'Hêna, la vierge de l'île de Sên... glorieuse vierge gauloise dont les bardes chantent encore de nos jours le courage et la beauté !

— Oh ! oui... Hêna... c'est une sainte ; les chants des bardes nous l'ont appris, — dirent plusieurs voix. — Glorieuse soit-elle... la fille de Joel, le brenn de la tribu de Karnak !

— Glorifiée soit-elle ! la vaillante et douce vierge qui a offert son sang innocent à Hésus pour apaiser sa colère !

— Gloire aux chants des bardes, notre seule consolation dans la servitude ! car ils racontent la grandeur de nos pères.

L'esclave gaulois, en entendant cela, n'a pu retenir ses larmes, et elles ont coulé dans l'ombre, ces larmes douces, parce que Hêna, depuis longtemps chantée par les bardes, Hêna, la vierge de l'île de Sên, dont on glorifiait en ce moment le nom et la mémoire, c'était la sœur de Guilhern, père de l'esclave qui pleurait... car celui-ci se nommait Sylvest... et avait pour aïeul Joel, le brenn de la tribu de Karnak.

Le druide a continué ainsi :

— Lointaine peut être notre délivrance, mais prochaine aussi..... Moi, Ronan, fils de Talyessin, j'arrive du centre de la Gaule ; j'ai marché la nuit ; le jour, je me suis caché dans les bois et dans les cavernes servant, comme celle-ci, aux réunions secrètes des *Enfants*

du Gui; car, par tout le pays, malgré obstacles et périls, les *Enfants du Gui* se rassemblent en secret... Là est notre force... là est notre espoir... Oui, notre espoir, — a repris le druide. — Ayons espoir; voici la bonne nouvelle! Les Romains, rassurés par le calme apparent des provinces depuis les dernières guerres, font rentrer leur grande armée en Italie. L'avant-garde est en marche, elle se dirige vers cette province où nous sommes, pour aller s'embarquer à Marseille... Le passage de cette armée dans les contrées qu'elle traverse sera le signal pour les *Enfants du Gui* de se préparer à la sainte nuit de la révolte et de la vengeance...

— Nous sommes prêts... — s'écrièrent plusieurs voix, — vienne cette nuit...

— Et de cette nuit de révolte et de vengeance, qui donnera au même instant le signal par toute la Gaule? du nord au midi, de l'orient à l'occident? — reprit le druide. — Oui, ce signal nocturne, visible aux yeux de chacun... à la même heure... au même instant, qui le donnera? Ce sera l'astre sacré des Gaules!... Ecoutez... écoutez... La lune commence aujourd'hui son décours... A mesure que son orbe va se rétrécir, l'armée romaine fera un pas vers le lieu de son embarquement; ses étapes militaires sont comptées... Lorsque la lune aura atteint le terme de son décours, les Romains seront au moment de quitter la Gaule, n'y laissant qu'une faible garnison...

— Et cette nuit-là, — s'écria Sylvest dans son ardeur impatiente, toute la Gaule se soulève!

— Non... pas encore cette nuit-là, — répondit le druide. — Quoique, en cette saison, les vents soient toujours favorables, une brise contraire peut s'élever et retarder le départ de l'ennemi.

— Et si le soulèvement suivait de trop près l'embarquement des Romains, — dit une voix, — un bâtiment léger pourrait rejoindre les galères en haute mer, et donner l'ordre de ramener les troupes...

— Cela est juste, — reprit le druide; — il faut donner aux troupes le temps de s'éloigner. La révolte ne doit éclater que la nuit du second

croissant de la lune nouvelle. Oh! Gaulois opprimés, — ajouta le druide inspiré, — oh! vous tous, de toutes contrées, qui gémissez dans l'esclavage... je vous vois... je vous vois à l'approche de ce moment solennel!... les yeux levés vers le ciel, n'ayant tous qu'un seul regard! attendant le signal, tant de fois aussi attendu par nos pères... Il paraît... il a paru le croissant d'or sur le bleu du firmament! Alors, je n'entends qu'un seul bruit d'un bout à l'autre de la Gaule!... le bruit des fers qui se brisent! Je n'entends qu'un seul cri : vengeance et liberté!

— Vengeance et liberté! — répétèrent les *Enfants du Gui* en secouant leurs fers.

— Toute insurrection sans chef, sans ordre, est funeste et stérile, — reprit le druide. — Que l'heure de la délivrance sonne... êtes-vous prêts?

— Nous sommes prêts, — dit un esclave de labour; — la nuit de la délivrance venue, les esclaves de chaque métairie isolée assomment les Romains et les gardiens...

— En épargnant les femmes et les enfants, — dit le druide; — les femmes et les enfants de nos ennemis sont sacrés pour nous...

— Il est des femmes qui méritent la mort aussi bien que les hommes, — reprit une voix; — car elles surpassent la férocité des hommes...

— C'est vrai... — ajoutèrent plusieurs autres voix; — combien est-il de grandes dames romaines qui rivalisent avec les seigneurs... par leurs monstrueuses débauches et leur cruauté envers leurs esclaves!...

— Feriez-vous donc grâce à Faustine? — reprit la voix de l'enfant du Gui qui le premier avait parlé de la férocité de certaines femmes; — lui feriez-vous grâce à Faustine, de la ville d'Orange? cette noble dame, dont la noblesse remonte, dit-on, jusqu'à Junon, une des divinités de ces païens!

A ce nom de Faustine, que Sylvest exécrait aussi, un murmure

d'horreur et d'épouvante circula parmi les *Enfants du Gui*, et plusieurs s'écrièrent :

— Non, pas de pitié pour celle-là et pour ses pareilles!... la mort aussi pour elles! La mort, qu'elles ont donnée à tant d'esclaves !

— Faustine et ses semblables sont des monstres de luxure et de férocité, — reprit le druide ; — leurs passions infâmes et sanglantes n'ont pas de nom dans la langue des hommes ; que le sang qu'elles auront versé retombe donc sur elles... Je vous parle des enfants et des femmes des Romains, vos maîtres ; quoique celles-ci soient souvent impitoyables envers vous, et que, par avidité, elles vous écrasent de travaux, ce sont des êtres faibles, sans défense ; épargnez-les...

— Celles-là... oui, — reprit l'esclave de labour, — elles seront épargnées ; mais nos maîtres romains, mais nos gardiens, assommés sans pitié!... Cela fait, nous autres des métairies isolées, nous nous emparons des armes, des vivres, des chariots ; nous choisissons un chef, et nous nous retirons dans le bourg le plus voisin...

— Dans ce bourg, — reprit un esclave demi-laboureur, demi-artisan, — les esclaves de métiers ou de location, se sont au même signal débarrassés des Romains, ont pris les armes et élu un chef ; ils accueillent leurs frères des campagnes et fortifient de leur mieux le bourg, en attendant un avis de la ville voisine...

— Dans la ville, — dit alors Sylvest, esclave citadin, — les esclaves domestiques, artisans ou loués aux fabriques, ont au même signal fait justice des Romains et de leur faible garnison, se sont armés et formés en compagnies ; chacune d'elles a élu un chef, ces chefs ont élu un chef général ; les postes militaires sont occupés, les portes de la ville fermées, et l'on attend les avis de la réunion suprême des *Enfants du Gui*.

— Et cet avis ne se fait pas attendre, — dit le druide, — le conseil suprême s'est assemblé au même signal, dans la forêt de Chartres, au cœur de la Gaule... Ses avis partent dans toutes les directions, nous retrouvons la force par notre union. Les levées en masse s'organi-

sent, afin de pouvoir soutenir une lutte suprême contre Rome, si elle veut nous envahir de nouveau... Tous unis cette fois contre l'ennemi, la victoire n'est pas douteuse... la Gaule rentre en possession d'elle-même... Et il arrive enfin ce jour, ce jour béni, où elle peut honorer en paix ses héros, adorer ses dieux, et assurer le bonheur de tous ses enfants.

— Espoir à la Gaule! — s'écrièrent alors les *Enfants du Gui.*

— Oh! que cette nuit n'est-elle celle de demain! — dit l'un d'eux.

— Enfants, — reprit un des druides, — pas d'impatience... On vous l'a dit... prochaine peut être la délivrance de la Gaule, mais lointaine aussi... Qui sait? l'armée romaine, déjà en marche pour regagner l'Italie, peut s'arrêter ou revenir sur ses pas... et prolonger longtemps encore son occupation! Depuis trente ans, le plus pur, le plus généreux sang de la Gaule a coulé dans de terribles luttes; aujourd'hui épuisée, désarmée, enchaînée, elle ne peut songer à attaquer à ciel ouvert cette innombrable armée romaine aguerrie, disciplinée! nous serions écrasés dans notre sang! Si cette fois les troupes étrangères trompaient notre attente, en restant dans le pays, ajournons nos projets, et jusque-là... patience... enfants... patience... calme et résignation! Que la foi dans la justice de notre cause soit notre force impérissable; songeons à tout le sang versé par nos pères! que le souvenir de leur martyre et de leur héroïsme nous console, nous soutienne!...

— Oui, que ce souvenir nous console et nous soutienne, — s'écria la voix d'un barde inspiré, — car à chacune de ces réunions des *Enfants du Gui*, les bardes, avant quelle fût close, chantaient toujours quelque mâle *bardit*, qui nous rechauffait le cœur, à nous pauvres esclaves, et dont le refrain répété entre nous à voix basse, durant nos rudes labeurs et nos misères, semblait les adoucir. — Oui, — reprit le barde, — que ce souvenir nous soutienne, nous console et nous rende fiers, esclaves que nous sommes, nous rende plus fiers que des rois... Écoutez, écoutez ce chant inspiré par l'un des plus

grands héros de la Gaule... le *chef des cent vallées*, ce héros dont César, à jamais maudit, a été le lâche bourreau !

Au nom du *chef des cent vallées* un grand frémissement d'orgueil patriotique a couru parmi les *Enfants du Gui*, et Sylvest a doublement partagé cet orgueil ; il se souvenait que, dans son enfance, avant la bataille de Vannes, VERCINGETORIX, le *chef des cent vallées*, avait été l'hôte de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, aïeul de Sylvest.

Et le barde a ainsi commencé ses chants :

« Combien en est-il mort de guerriers gaulois, depuis la ba-
» taille de Vannes jusqu'au siége d'Alais?... — Oui, — pendant
» ces quatre ans, combien en est-il mort de guerriers, pour la li-
» berté? — Cent mille? est-ce trop? — Non. — Deux cent mille? —
» Non. — Trois cent, quatre cent mille? — Non, ce n'est pas trop;
» — non, ce n'est pas assez ! — Nombrez les feuilles mortes tombées
» de nos chênes sacrés durant ces quatre ans, — vous n'aurez pas
» nombré les guerriers gaulois dont les os blanchissent dans les
» champs de leurs pères !

» Et tous ces guerriers, dont les chefs se nommaient — *Luctère*,
» — *Camulogène* (le vieux défenseur de Paris), — *Corrès*, — *Cava-*
» *rill*, — *Épidorix*, — *Comm* (de l'Artois), — *Virdumar*, — *Versa-*
» *gillaüm*, — *Ambiorix*, — tous ces guerriers, à la voix de quel
» guerrier s'étaient-ils levés pour l'indépendance de la patrie? —
» Tous ils s'étaient levés à la voix du *chef des cent vallées*, — celui-là
» qui, depuis la bataille de Vannes jusqu'au siége d'Alais, a pendant
» quatre années tenu la campagne et deux fois battu César. — Un
» effort encore... un effort suprême... et la Gaule était délivrée...

» Mais, non, — de lâches Gaulois n'ont pas voulu cela, — non,
» — ils ont préféré aux rudes et sanglants labeurs de la délivrance
» le repos et la richesse sous le joug de l'étranger ; — ils ont aban-

» donné, trahi la fière plèbe gauloise ! — Magistrats, ils ont ouvert » leurs villes aux Romains ; — chefs militaires, ils ont laissé leurs » troupes sans ordres, sans direction, — leur ont soufflé la défiance, » le découragement, — et la plupart de ces troupes se sont dispersées.

» On les attend pourtant, ces troupes vaillantes. — Qui cela ?... » où cela ?... qui les attend ? — C'est le *chef des cent vallées*. — Où » les attend-il ? — Dans la ville d'Alais, au milieu des Cévennes, — » là il est renfermé avec les débris de son armée et les femmes et les » enfants de ses soldats. — César l'assiége en personne ; — dix contre » un sont les Romains. — Les vivres manquent ; — la famine mois- » sonne les plus faibles. — Mais, de jour en jour, d'heure en heure, » on espère le secours des traîtres, et l'on dit : — Ils vont venir... ils » vont venir... — Non, — ils ne doivent pas venir !... — Non, — » ils ne viendront pas...

» Non, — ils ne doivent pas venir ! — non, — ils ne sont pas » venus !... — Un dernier effort pourtant délivrait la Gaule. — Les » lâches ont reculé. — Alors, voyant cela, le *chef des cent vallées* se » montre encore plus grand par le cœur que par le courage ; — il » peut fuir seul... une issue est préparée ; —mais il sait que c'est lui, » — lui l'âme de la guerre sainte, que César poursuit de sa haine. — » Il sait qu'Alais, hors d'état de résister désormais, va tomber au » pouvoir des Romains ; — il sait ce que les Romains font des pri- » sonniers, des femmes, des enfants ; — il dépêche pendant la nuit » un de ses officiers à César. — Au bout de deux heures, l'officier » revient.

» Voici que le lendemain, dès l'aube, le soleil se lève sur les rem- » parts d'Alais. — Quel est ce tribunal, couvert de tapis de pourpre, » qui s'élève entre les retranchements du camp romain et les mu- » railles de la ville gauloise assiégée ? — Quel est cet homme pâle,

» au front chauve, à l'œil ardent et cave, au sourire cruel, qui siége » sur ce tribunal ? — oui... qui siége sur ce tribunal, dans son fau- » teuil d'ivoire, seul assis au milieu de ses généraux, debout autour » de lui ? — Cet homme chauve et pâle, c'est César...

» Et ce guerrier à cheval, qui sort seul d'une des portes de la ville » d'Alais ? quel est-il ? — Sa longue épée pend à son côté ; — d'une » main il tient un javelot ; — fière et martiale est sa grande taille » sous sa cuirasse d'acier, qui étincelle aux premiers feux du jour ; » — fière et triste est sa mâle figure sous la visière de son casque » d'argent, surmonté du coq doré aux ailes demi-ouvertes, emblème » de la Gaule ; — flottante au vent est la housse rouge brodée qui » cache à demi son cheval noir... son ardent cheval noir... tout » écumant et hennissant. — Oui, ce fier guerrier, quel est-il ? — Ce » fier guerrier, c'est le *chef des cent vallées*.

» Où va-t-il ainsi ? — Que va-t-il faire ? — Le voilà qui presse son » noir coursier de l'éperon, son noir coursier, qui bondit jusqu'au » pied du tribunal où est assis le chauve et pâle César, — alors le » *chef des cent vallées* lui dit ceci : — César, ma mort n'assouvirait » pas ta haine ; tu veux me posséder vivant... me voilà. César, tu as » juré à mon envoyé d'épargner les habitants de la ville d'Alais si je » me rendais prisonnier... Je suis ton prisonnier. — Et le *chef des* » *cent vallées* a sauté à bas de son cheval ; — son casque brillant, » son lourd javelot, sa forte épée, il les a jetés au loin ; — et tête » nue, il a tendu ses mains... — ses mains vaillantes, — aux chaî- » nes des licteurs de César, — du pâle César, qui, du haut de son » siége, accable d'injures son ennemi désarmé, vaincu, — et il l'en- » voie à Rome (C).

» Quatre ans se sont passés ; — une longue marche triomphale se » déroule à Rome, sur la place du Capitole. — César, couvert de la

» pourpre impériale, couronné de lauriers, s'avance, enivré d'orgueil, » debout dans un char d'or, traîné par huit chevaux blancs. — Quel » est cet esclave livide, décharné, à peine vêtu de haillons, chargé » de chaînes, et conduit par des licteurs armés de haches?... — Il » marche, d'un pas ferme encore, devant le char triomphal de » César. — Oui, — quel est-il cet esclave? — Cet esclave, — c'est le » *chef des cent vallées*. — Ce jour-là, César l'a tiré du cachot où il se » mourait depuis quatre ans, — et le plus glorieux ornement du » triomphe de ce vainqueur du monde : — c'est le captif gaulois. » — Mais la marche triomphale s'arrête. — César fait un geste, — » un homme s'agenouille, — une tête tombe sous la hache des lic- » teurs. — Quelle est cette tête qui vient de tomber? — c'est la tête » du *chef des cent vallées*... — Ce sang qui coule, — c'est le sang du » plus grand héros de la Gaule... — Esclave comme nous, — martyr » comme nous...

» Deux ans s'écoulent encore après le supplice. — Les dieux sont » justes. — Quel est cet homme vêtu de la pourpre impériale, dont » vingt poignards labourent la poitrine? — Oui. — Quel est-il, cet » homme, à qui ces vengeurs disent : — Meurs, tyran! — meurs, » traître à la république! — meurs, traître à la liberté! — Cet homme, » enfin frappé par la main d'un homme libre — (que ton nom » soit à jamais glorifié, ô Brutus!), — cet homme, qui a été pen- » dant sa longue vie le bourreau sanglant des libertés du monde, — » c'est César, — c'est le meurtrier du *chef des cent vallées*. — César, » le lâche meurtrier du captif enchaîné...

» Oh! oui! les dieux sont justes! — Coule, coule, sang du captif! — » Tombe, tombe, rosée sanglante! — Germe, grandis, moisson ven- » geresse! — A toi, faucheur, à toi!... la voilà mûre! — Aiguise ta » faux... aiguise, — aiguise ta faux! »

Et les *Enfants du Gui*, entraînés par ce refrain du barde, répétèrent tous, en agitant leurs chaînes dans une sinistre cadence :

« — Oh ! coule, coule, sang du captif ! — Tombe, tombe, rosée » sanglante ! — Germe, grandis, moisson vengeresse ! — A toi, fau- » cheur, à toi !... la voilà mûre !—Aiguise ta faux... aiguise,—aiguise » ta faux ! »

Et tous les *Enfants du Gui* ont quitté la grotte, par ses différentes issues, pour regagner les champs, les bourgs ou la ville, dont ils avaient pu, à grand'peine, s'échapper ; nocturne absence, que la plupart d'entre eux devaient payer bien cher le lendemain.

CHAPITRE II.

Sylvest s'introduit dans la villa de la noble Faustine. — Le temple du Canal. — Les délassements d'une grande dame romaine. — Torture. — La sorcière. — Empoisonnement d'une esclave. — L'orgie. — Sylvest rencontre Loyse. — Il est surpris avec elle dans les jardins de Faustine.

La lune couchée... la nuit était devenue noire... Sylvest, après avoir traversé de nouveau la vallée déserte et couverte de roches, franchit le torrent, gagna les grands bois et le chemin d'Orange; mais il ne se dirigea pas vers cette ville, où habitait son maître; il suivit un sentier, à droite de la route, marcha longtemps, et arriva près d'un grand mur de briques, clôture d'un parc immense, dépendant de la villa de Faustine, cette grande dame romaine, dont le nom avait été prononcé avec horreur dans la réunion des *Enfants du Gui;* s'arrêtant alors un instant, Sylvest prit dans les broussailles, où elle était cachée, une longue perche garnie çà et là de bâtons formant autant d'échelons, et la dressa contre la muraille : jeune, agile et robuste, il l'eut bientôt escaladée; passant alors sa perche de l'autre côté, il descendit dans le parc.

L'ombre des grands arbres était si épaisse, que l'on voyait à peine devant soi; mais l'esclave, connaissant ce lieu, gagna bientôt les bords d'un canal ornés de balustrades de marbre; près de là, s'élevait un temple, construit en rotonde, entouré d'une riche colonnade à jour, formant, autour du bâtiment, un portique circulaire qui

communiquait avec le canal au moyen d'un large escalier dont les dernières marches baignaient dans l'eau.

Sylvest, marchant alors d'un pied léger, l'oreille au guet, entra sous la colonnade et appela à plusieurs reprises et à voix basse :

— Loyse !... Loyse !...

Personne ne répondit à son appel ; étonné de ce silence, car, s'étant attardé à la réunion nocturne des *Enfants du Gui*, il croyait trouver Loyse depuis longtemps arrivée en ce lieu, l'esclave continua de s'avancer à tâtons ; il se rapprocha ainsi de l'escalier donnant sur le canal, pensant que peut-être Loyse l'attendait sur une des marches; vain espoir.

Soudain il vit les eaux réfléchir au loin une grande clarté, tandis qu'une bouffée de vent lui apportait, avec la senteur des citronniers et des amandiers en fleurs, un bruit confus de lyres et de flûtes accompagnées de chants.

Sylvest supposa que Faustine, par cette chaude et belle nuit d'été, se promenait en gondole sur le canal, avec ses esclaves chanteuses et musiciennes ; ces bruits harmonieux se rapprochant de plus en plus, ainsi que les reflets des lumières sur les eaux, il crut que la gondole allait passer devant l'escalier du temple, et se retira prudemment dans l'ombre, surpris et inquiet de n'avoir pas rencontré Loyse ; il ne perdait pas encore toute espérance, et prêtait toujours l'oreille du côté des jardins. Sylvest vit tout à coup dans cette direction, à travers l'obscurité, la clarté de plusieurs lanternes, et il entendit le pas et la voix des hommes qui les portaient ; saisi d'une grande épouvante, car il l'avoue en ce moment, il redoutait la mort, et surpris dans le parc de la grande dame romaine, il pouvait être tué sur l'heure... l'esclave hésita. Retourner vers l'escalier du canal, c'était s'exposer à être éclairé par les flambeaux de la gondole qui, dans quelques instants, devait longer les marches du temple... Rester sous la colonnade, c'était, pour lui, risquer d'être découvert par les gens qui, venant des jardins, se rendaient peut-être dans ce bâtiment.

Sylvest, voyant les lanternes encore à une assez grande distance, eut le temps de grimper le long d'une des colonnes, et, se cramponnant à la forte saillie du chapiteau, d'atteindre le rebord d'une large corniche circulaire, régnant autour du dôme de cette rotonde; puis il se mit à plat ventre sur cet entablement; les hommes, porteurs de lanternes, contournèrent le temple et passèrent...

Sylvest respira; cependant, craignant que ces hommes revinssent sur leurs pas, il n'osa pas redescendre encore de sa cachette... Mais ses alarmes, un moment apaisées, redoublèrent bientôt, la gondole s'arrêta devant l'escalier du canal et les chants cessèrent... Plus de doute, Faustine allait entrer dans cette rotonde, pendant que ses esclaves veilleraient peut-être au dehors, à moins que la noble dame n'eût voulu quitter sa gondole pour se promener dans ses jardins. Entouré de dangers, Sylvest resta sur le rebord de la corniche; bientôt il remarqua, au niveau du large entablement sur lequel il se tenait blotti, plusieurs cintres à jour, destinés sans doute, en raison de la chaleur du climat, à laisser pénétrer des courants d'air frais en ce lieu; il pouvait ainsi du haut de sa cachette plonger ses regards dans l'intérieur de la rotonde. Durant quelques instants, il n'aperçut que des ténèbres; mais il entendit bientôt s'ouvrir la porte donnant sur le canal, et il vit entrer, tenant à la main un flambeau, un noir d'Éthiopie d'une taille gigantesque, coiffé d'un bonnet écarlate et vêtu d'une courte robe orange lamée d'argent; cet esclave portait au cou un large carcan aussi d'argent, et à ses jambes nues et musculeuses des anneaux du même métal.

L'Ethiopien alluma plusieurs candélabres dorés, placés autour d'une statue représentant le dieu Priape; une grande lumière remplit alors la rotonde, tandis que la cavité des cintres de la coupole supérieure où se cachait Sylvest resta dans l'ombre; entre les colonnes intérieures de marbre blanc, enrichies de cannelures dorées comme leurs chapiteaux, l'on voyait des peintures à fresque, tellement obscènes, que Sylvest rougirait de les décrire; le plancher du temple disparais-

sait sous un épais matelas recouvert d'étoffe pourpre, ainsi qu'un grand nombre de coussins jetés çà et là... Entre deux des colonnes, et se faisant face, étaient des buffets d'ivoire incrustés d'écaille et précieusement sculptés; sur leurs tablettes de porphyre l'on voyait de grands vases d'or ciselés, des coupes ornées de pierreries, et d'autres plus précieuses encore : ces coupes de *murhe* que l'on fait venir à si grands frais d'Orient, qui sont d'une sorte de pâte odorante et polie, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel (A); dans des bassins d'argent remplis de neige, plongeaient de petites amphores en argile de *Sagonte;* de grandes cassolettes remplies de parfums, posées sur des trépieds, étaient disposées autour de la statue du dieu des jardins; le noir les alluma, et aussitôt une vapeur balsamique, mais d'une force presque enivrante, monta des trépieds d'or et remplit la coupole...

Ces préparatifs terminés, le gigantesque Éthiopien disparut par la porte du bord de l'eau et rentra bientôt; il tenait entre ses bras, comme on tient un enfant qui dort, une femme enveloppée de longs voiles; plusieurs jeunes esclaves, d'une rare beauté, vêtues avec magnificence, suivaient le noir; c'étaient les femmes esclaves de la grande dame romaine, la riche et noble Faustine : *habilleuses, berceuses, coiffeuses, noueuses de sandales, porteuses de coffret, chanteuses musiciennes et autres* (B).

Dès leur entrée dans le temple, elles s'empressèrent d'empiler des coussins, afin de coucher le plus mollement possible leur maîtresse, que le noir portait toujours entre ses bras... Celles des esclaves qui avaient joué de la flûte et de la lyre en se rendant au temple tenaient encore à la main leurs instruments de musique; parmi elles se trouvaient deux jeunes et beaux affranchis grecs, de seize à dix-huit ans, reconnaissables, comme tous ceux de leur nation voués à cette condition servile, reconnaissables à leur démarche lascive, à leur physionomie effrontée, à leurs cheveux courts et frisés, ainsi qu'à leur costume aussi riche qu'efféminé. Ils portaient de grands

éventails en plumes de paon, destinés à rafraîchir l'air autour de leur maîtresse.

Les coussins soigneusement disposés, l'Éthiopien y plaça la noble Faustine avec autant de précaution que s'il eût craint de la briser; puis les deux jeunes Grecs, déposant leurs évantails, s'agenouillèrent auprès de leur maîtresse, et écartèrent doucement les voiles dont elle était entourée.

Sylvest avait souvent, et cette nuit-là même, entendu parler de Faustine, célèbre comme tant d'autres dames romaines par sa beauté, son opulence et ses monstrueuses débauches (C); mais Sylvest n'avait jamais vu cette femme redoutée; il put la contempler avec un mélange d'horreur, de haine et de curiosité.

De taille moyenne et frêle, âgée de trente ans au plus, Faustine aurait été d'une beauté rare, si des excès sans nom n'eussent déjà flétri, amaigri, ce visage fin et régulier; on apercevait ses épais cheveux noirs à travers les mailles de la résille d'or qui ceignait son front pâle et bombé. Ses yeux noirs, profondément cernés et demi-clos, parurent un moment offusqués par l'éclat des lumières; aussi, à un simple froncement de sourcils de la grande dame, deux de ses esclaves, prévenant sa pensée, par la peur du châtiment, se hâtèrent de développer un voile qu'elles tinrent étendu entre la lumière des candélabres et leur maîtresse.

Faustine portait deux tuniques de soie tyrienne, l'une longue et blanche brodée d'or, l'autre beaucoup plus courte, de couleur vert-clair brodée d'argent; pour corsage, elle n'avait autre chose qu'une résille d'or, comme celle de ses cheveux, et à travers ses mailles on apercevait son sein et ses épaules nus comme ses bras frêles et d'une blancheur de cire. Un collier de grosses perles et de rubis d'Orient faisait plusieurs fois le tour de son cou flexible un peu allongé; ses petites oreilles se distendaient presque sous le poids des nombreuses pendeloques de diamants, d'émeraudes et d'escarboucles qui descendaient presque sur ses épaules (D); ses bas de soie étaient roses et ses

sandales, à semelles d'or, attachées à ses pieds par des cothurnes de soie verte, disparaissaient sous les pierres précieuses dont elles étaient ornées.

La grande dame, ainsi mollement couchée sur ses coussins, fit un signe aux deux jeunes Grecs ; ils s'agenouillèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de leur maîtresse, et commencèrent de l'éventer doucement, tandis que le noir gigantesque, agenouillé derrière elle, se tenait prêt à remédier au moindre dérangement des carreaux.

Faustine dit alors d'une voix languissante :

— J'ai soif.

Aussitôt plusieurs de ses femmes se précipitèrent vers les buffets d'ivoire : celle-ci mit une coupe de *murhe* sur un plateau de jaspe, celle-là prit un vase d'or, tandis qu'une autre apportait un des grands bassins d'argent remplis de neige, où plongeaient plusieurs flacons d'argile de *Sagonte*. Faustine indiqua du geste qu'elle voulait boire de ce vin glacé dans la neige. Une esclave tendit la coupe, qui fut aussitôt remplie ; mais en se hâtant d'apporter ce breuvage à sa maîtresse, la jeune fille trébucha sur un des coussins, la coupe déborda, et quelques gouttes de la liqueur glacée tombèrent sur les pieds de Faustine. Elle fronça le sourcil, et tout en prenant le vase de l'une de ses mains blanches et fluettes, couvertes de pierreries, de l'autre elle fit voir à l'esclave la tache humide du vin sur sa chaussure ; puis elle vida lentement la coupe, sans quitter de son noir et profond regard la jeune fille. Celle-ci commença de trembler et de pâlir...

A peine la grande dame eut-elle bu, que plusieurs mains se tendirent à l'envi pour recevoir la coupe... Se renversant alors en arrière, et s'accoudant sur l'un des coussins, tandis que les deux Grecs continuaient de l'éventer, Faustine, tout en jouant avec les pendants d'oreilles que portait l'un de ces deux jeunes gens, se mit à sourire d'un rire cruel ; ce rire montra deux rangées de petites dents blanches entre ses lèvres rouges... d'un rouge de sang... Elle dit alors à l'esclave qui avait maladroitement répandu quelques gouttes de vin :

— *Philènie*, à genoux...

L'esclave effrayée obéit.

— Plus près, — dit Faustine, — plus près... à ma portée.

Philènie obéit encore.

— J'ai grand chaud ! — dit la noble dame, pendant que sa jeune esclave, de plus en plus épouvantée, marchant sur ses deux genoux, se rapprochait de sa maîtresse presque à la toucher... Lorsque celle-ci eut dit qu'elle avait grand chaud, les deux jeunes Grecs agitèrent plus vivement encore leurs éventails, et la porteuse de mouchoirs, fouillant dans sa corbeille parfumée, donna un carré de lin richement brodé à l'une de ses compagnes, qui s'empressa de venir essuyer respectueusement le front moite de sa maîtresse. Philènie, coupable de maladresse, toujours agenouillée, attendait son sort en frémissant.

Faustine la contempla quelques instants d'un air de satisfaction féroce, et dit :

— La *pelote*...

A ces mots, l'esclave tendit vers sa maîtresse ses mains suppliantes ; mais elle, sans paraître seulement voir ce geste implorant, dit au noir gigantesque :

— Érèbe, découvre son sein... et tiens-la bien...

Le noir, dans sa joie dissolue, exécuta les ordres de la grande dame, qui prit alors, des mains d'une de ses femmes, un singulier et horrible instrument de torture (E). C'était une assez longue tige d'acier, très-flexible, terminée par une plaque d'or ronde, recouvrant une pelote de soie rouge... Dans cette pelote étaient fixées par la tête, et assez écartées l'une de l'autre, un grand nombre d'aiguilles, de façon que leurs pointes acérées sortaient de la pelote au lieu d'y être enfoncées.

Le noir s'était emparé de Philènie... Celle-ci, pâle comme une morte, n'essaya pas de résister... Son sein fut brutalement mis à nu. Alors, au milieu du morne silence de tous, car l'on savait quel châtiment était réservé à la moindre marque de pitié, Faustine, accoudée

sur un coussin, la joue appuyée dans sa main gauche, prit la pelote de sa main droite, imprima un léger balancement à la tige flexible, et en frappa le sein de Philènie, contenue dans les bras nerveux de l'Éthiopien agenouillé derrière elle... A cette douleur aiguë, la malheureuse enfant poussa un cri, et la blancheur de sa poitrine se teignit de quelques petites gouttelettes de sang vermeil, sortant à fleur de peau...

A la vue de ce sang, au cri de la victime, les yeux noirs de Faustine, jusqu'alors presque éteints, reprirent un vif éclat; le sourire de ce monstre devint effrayant, et elle dit en se dressant très-animée sur son séant avec une sorte de férocité doucereuse et passionnée :

— Crie... mon doux trésor! crie... cela m'excite! Crie donc, ma belle Lesbienne... crie donc, ma colombe, crie donc!

Et en disant : *crie donc*... Faustine redoubla de coups et de piqûres, de sorte que le sein de l'esclave fut bientôt couvert d'une légère rosée de sang...

Philènie eut la force d'étouffer le gémissement de sa douleur, de peur d'exciter davantage encore la barbarie de sa maîtresse, dont les traits devenaient d'une expression de plus en plus étrange... effrayante... Mais, jetant soudain la pelote loin d'elle, la grande dame, refermant à demi ses yeux, dit languissamment en se renversant sur ses coussins, pendant que sa victime, à demi évanouie de douleur, allait tomber dans les bras de ses compagnes :

— J'ai encore soif...

Au moment où l'on s'empressait de lui obéir, le son retentissant de deux petites cymbales retentit au dehors, du côté du canal.

— La sorcière de Thessalie! la sorcière! déjà... — dit Faustine en se dressant sur son séant, après avoir vidé sa coupe. — Par les trois Parques! sœurs de cette rusée vieille, je ne l'attendais pas sitôt.

Et, s'adressant à Erèbe :

— Fais-la entrer sur l'heure, et que la barque qui l'a amenée reste près des marches de l'escalier.

La sorcière thessalienne fut introduite par l'Éthiopien. Son teint était d'un brun cuivré, sa figure hideuse disparaissait à demi sous de longs cheveux gris emmêlés sortant de son capuchon rabattu et noir comme sa robe, que serrait à sa taille une ceinture de cuir rouge, où l'on voyait, tracés en blanc, des caractères magiques, et à laquelle pendait une pochette. La Thessalienne tenait à la main un brin de coudrier.

A l'aspect de cette sorcière, tous les esclaves ont paru troublés, effrayés ; mais Faustine, impassible comme une statue de marbre, dont elle avait la pâleur, est restée accoudée, et a dit à la Thessalienne, debout au seuil de la porte :

— Approche... approche... orfraie des enfers !...

— Tu m'as envoyé quérir, — reprit la sorcière en s'approchant; — que veux-tu de moi?

Sylvest fut frappé de la voix de la sorcière ; cette femme était vieille et sa voix douce et fraîche.

— Je ne crois pas plus à ta science magique qu'au pouvoir des dieux, dont je me raille, — reprit Faustine, — et pourtant je veux te consulter... Je suis dans un jour de faiblesse.

— La vie ne croit pas à la mort... le soleil ne croit pas à la nuit... — répondit la vieille en hochant la tête. — Et pourtant vient la nuit noire... et pourtant vient la tombe noire... Que veux-tu de moi, noble Faustine? que veux-tu de moi?

— Tu as entendu parler du fameux gladiateur... *Mont-Liban?*

— Ah! ah! — dit la sorcière avec un étrange éclat de rire, — encore lui! encore cet Hercule au bras de fer! au cœur de tigre!

— Que veux-tu dire?

— Vois-tu, noble Faustine, sur dix grandes dames qui ont recours à mes charmes magiques, il y en a neuf qui commencent ainsi que toi... en me nommant le fameux gladiateur Mont-Liban (F).

— Je l'aime! — dit audacieusement Faustine devant ses esclaves, en fronçant ses sourcils, tandis que ses narines s'enflaient, et que

tout son corps semblait tressaillir. — J'adore Mont-Liban ! je suis folle de lui !

— Tu n'es pas la seule...

— Je lui ai écrit... ma lettre est restée sans réponse.

— Tu n'es pas la seule...

— Peu m'importe qu'il soit aimé, — reprit impétueusement cette odieuse impudique; — je veux savoir s'il aime?

— S'il aime?

— Oui... s'il aime?

La sorcière hocha la tête, et, attachant fixement ses regards sur la grande dame, comme pour lire au fond de sa pensée, elle répondit :

— Faustine, tu me demandes ce que tu sais... car toute la ville d'Orange le sait...

— Explique-toi... — répondit Faustine, dont le front d'airain, pour la première fois, parut troublé ; — explique-toi !

— Lors du dernier combat du cirque, — poursuivit la sorcière, — chaque fois que Mont-Liban, vainqueur, tenait sous son pied son adversaire, avant de lui enfoncer son fer dans la gorge, est-ce qu'il ne se tournait pas, avec un sauvage sourire, vers certaine place de la galerie dorée, en saluant de son épée... après quoi il égorgeait délicieusement son adversaire vaincu?

— Et qui occupait cette place? — demanda Faustine les dents serrées de rage. — Réponds...

— Tu me demandes ce que tu sais ; car toute la ville d'Orange le sait... — reprit de nouveau la sorcière. — Ah ! tu veux ignorer qui occupait cette place?... je vais te l'apprendre. C'était une nouvelle courtisane, venue d'Italie... belle à rendre Vénus jalouse... blonde aux yeux noirs et au teint de rose... Une nymphe pour la taille... vingt-cinq à vingt-six ans au plus... et d'une telle renommée de beauté qu'on ne la nomme pas autrement que la *belle Gauloise*...

A mesure que la magicienne parlait, Sylvest sentait son cœur se briser, une sueur froide inonder son front. Il avait entendu parler déjà

d'une courtisane gauloise, arrivée depuis peu à Orange, sans savoir d'autres détails sur elle; mais, apprenant par la sorcière que cette courtisane venait d'Italie, qu'elle avait vingt-cinq à vingt-six ans, les cheveux blonds et les yeux noirs, il se souvint que sa sœur Siomara, autrefois vendue toute enfant, après la bataille de Vannes, au seigneur Trymalcion, partant alors pour l'Italie, il se souvint que sa sœur devait être aussi âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, et avait aussi les cheveux blonds et les yeux noirs... Un horrible pressentiment traversa l'esprit de Sylvest; il écouta la sorcière avec un redoublement d'angoisse.

Faustine, de plus en plus sombre et sinistre, à mesure que la vieille parlait de la rare beauté de la courtisane gauloise, Faustine, les yeux fixes, son front appuyé sur sa main, écoutait, sans l'interrompre, la Thessalienne. Celle-ci poursuivit au milieu du profond silence des esclaves, considérés par leur maîtresse, et selon l'habitude, comme n'ayant pas plus d'importance que des animaux familiers, avec qui et devant qui l'on fait tout, l'on dit tout, l'on ose tout...

— La belle Gauloise!... oh! oh!... j'en sais long sur elle... grâce à mes secrets magiques! — ajouta la Thessalienne d'un air mystérieux. — Ç'a été un beau jour pour moi quand j'ai appris sa venue à Orange!

Et, éclatant d'un rire singulier, qui fit tressaillir la grande dame, l'horrible vieille s'écria :

— Ah! ah! ah! belle Gauloise!... belle adorée!... tu verras une nuit... par une nuit profonde comme la tombe... tu verras que la *poule noire a couvé des œufs de serpent!...*

Sylvest ne comprit pas ces mots étranges, mais l'expression cruelle de la Thessalienne l'épouvanta.

— Parle plus clairement, — lui dit Faustine; — que signifient ces paroles mystérieuses?

La sorcière secoua la tête et reprit :

— L'heure n'est pas venue de t'en dire davantage... Mais ce que je peux t'apprendre, et cela n'est pas un secret... c'est que la belle

Gauloise s'appelle Siomara... Elle a été revendue lors de la succession du vieux et riche seigneur Trymalcion, qui a laissé de si grands souvenirs d'opulence et d'impériale débauche en Italie !

Les derniers doutes de Sylvest s'évanouirent... La courtisane gauloise... c'était sa sœur... sa sœur Siomara, qu'il n'avait pas revue depuis dix-huit ans...

Faustine avait écouté la sorcière dans un sombre silence ; elle lui dit :

— Ainsi, Mont-Liban aime cette courtisane?... il en est aimé?...

— Tu l'as dit, noble dame.

— Ecoute... Tu prétends ton art puissant : peux-tu rompre à l'instant le charme qui attache cet homme à cette vile créature ?

— Non ; mais je peux te prédire si ce charme sera ou non rompu... et s'il le sera tard... ou bientôt.

— Alors parle, — s'écria Faustine, qui en ce moment semblait plus sinistre et plus pâle encore ; — si ton art n'est pas un mensonge... dis-moi l'avenir à l'instant... Parle...

— Crois-tu donc que l'avenir se dévoile à nous sans cérémonie propitiatoire?...

— Fais ta cérémonie... hâte-toi...

— Il me faut trois choses...

— Lesquelles ?...

— Un de tes cheveux.

— Le voilà, — dit Faustine en arrachant un de ses noirs cheveux, à travers les mailles de sa résille d'or.

— Il me faut encore une boulette de cire ; elle représentera le cœur de Siomara, la belle Gauloise, et je percerai d'une aiguille ce cœur figuré.

— Érèbe, — dit Faustine au gigantesque Éthiopien, — prends un morceau de cire à ce flambeau...

Et s'adressant à la sorcière :

— Que veux-tu encore?

La Thessalienne parla bas à l'oreille de la grande dame, qui lui dit tout en l'écoutant :

— Te la faut-il jeune... belle ?...

— Oui, jeune et belle, — répondit la magicienne avec un sourire qui fit frémir Sylvest, — j'aime ce qui est jeune... ce qui est beau.

— Choisis, — dit Faustine en lui désignant du geste ses esclaves muettes, immobiles et debout autour de leur maîtresse.

La sorcière s'approcha d'elles, examina soigneusement la paume des mains de plusieurs de ces jeunes filles qui, osant à peine manifester leur inquiétude devant Faustine, échangeaient quelques regards à la dérobée. Enfin la vieille fit son choix ; c'était une charmante enfant de quinze ans ; à son teint brun, à ses cheveux d'un noir bleuâtre, on la reconnaissait pour une Gauloise du Midi. La Thessalienne la saisit par la main, l'amena toute tremblante devant la grande dame, et lui dit :

— Celle-ci convient !

— Prends-la ! — répondit Faustine pensive, sans même regarder la jeune fille, dont les yeux déjà humides de larmes l'imploraient humblement.

— Une coupe pleine de vin ! — demanda la sorcière.

Le noir Ethiopien alla chercher une coupe sur l'un des buffets d'ivoire et la remplit.

Faustine devenait de plus en plus sombre ; par deux fois elle passa ses mains sur son front, et dit durement aux deux jeunes Grecs qui, attentifs à cette scène, avaient cessé le jeu de leurs éventails :

— De l'air... donc... de l'air !... j'étouffe ici... Pas de négligence... ou je vous fais couper les épaules à coups de fouet !

Les deux affranchis, à cette menace, firent jouer leurs évantails avec une nouvelle activité.

Le noir ayant rapporté du buffet une coupe remplie de vin, la sorcière tira de sa pochette un petit flacon, en vida le contenu dans le vase d'or, et le présentant à la jeune esclave, lui dit :

—Bois...

Sans doute frappée d'un sinistre soupçon, la malheureuse enfant hésita... et tâcha de chercher soit un conseil, soit un regard de pitié chez ses compagnes; mais, hélas! telle est l'horrible condition de la servitude, que toutes les esclaves détournèrent les yeux de cette infortunée, craignant d'être compromises en répondant au muet appel qu'elle faisait à leur pitié.

Faustine, courroucée de l'hésitation de son esclave, s'écria d'une voix menaçante:

—Par Pluton... boiras-tu?

La jeune fille, se voyant abandonnée de tous, devint d'une pâleur mortelle, se résigna, leva les yeux au ciel, approcha la coupe de ses lèvres d'une main si tremblante, que Sylvest entendit le choc du métal sur les dents de cette pauvre enfant; puis elle but, rendit la coupe à l'Éthiopien, et secoua la tête avec accablement, comme quelqu'un qui renonce à la vie.

—Maintenant, — lui dit la sorcière, — donne-moi tes mains...

La jeune Gauloise obéit; la sorcière prit un morceau de craie dans sa pochette et en blanchit les doigts de l'esclave.

A peine la vieille avait-elle terminé cette opération, que la jeune Gauloise devint livide, ses lèvres bleuirent, ses yeux semblèrent se renfoncer dans leur orbite, ses membres frissonnèrent, et se sentant sans doute défaillir, elle s'appuya sur l'un des trépieds où brûlaient des parfums, et porta d'un air égaré ses mains tantôt à son cœur, tantôt à sa tête...

La grande dame, toujours accoudée, le menton dans sa main, avait attentivement suivi les mouvements de la sorcière, et lui dit:

— Pourquoi lui as-tu ainsi enduit les doigts de craie?

—Pour qu'elle écrive.

— Quoi?

— Les caractères qu'elle va tracer sur ce tapis rouge, avec ses doigts enduits de blanc.

— Quels sont ces caractères?

— Attends un instant, — répondit la Thessalienne en examinant l'esclave, — tu vas voir.

Il régna dans le temple un silence de mort...

Tous les regards s'attachèrent alors sans crainte sur la jeune Gauloise... Elle n'implorait plus personne, et l'on devinait son sort...

Après s'être appuyée toute chancelante sur le trépied, elle parut soudain saisie de vertige, balbutia quelques mots, s'affaissa sur elle-même, roula sur le tapis et bientôt s'y tordit, en proie à des convulsions horribles; de sorte que ses mains, tour à tour étendues et crispées par la douleur, labouraient l'étoffe rouge dont était couvert le plancher, y laissant ainsi des traces blanches avec ses doigts enduits de craie.

— Vois-tu?... vois-tu? — dit la magicienne à la grande dame, qui, toujours son menton dans sa main, regardait avec une curiosité tranquille son esclave se tordre et agoniser.

— Vois-tu ces caractères blancs... tracés par ses doigts convulsifs? vois-tu qu'elle écrit?... C'est là mon grimoire, c'est là que je vais lire si le charme qui unit Mont-Liban à Siomara... sera bientôt rompu...

Les autres esclaves, habituées à de pareils spectacles, restaient impassibles devant les tortures de leur compagne; elles auraient payé trop cher la moindre marque de commisération. Peu à peu les convulsions de la jeune Gauloise devinrent moins violentes, elle ne se débattit plus que faiblement contre la mort... Après quelques derniers tressaillements, elle expira, et tout son corps se raidit d'une manière effrayante.

— Otez ce corps... il me gêne, — dit la sorcière, — il faut que je lise maintenant les arrêts du destin tracés par cette main mourante.

Le gigantesque Ethiopien, comme s'il eût été habitué à de pareilles choses, prit le corps inanimé de la Gauloise, se dirigea vers la porte qui donnait sur le canal et disparut.

Sylvest, de l'endroit où il était caché, entendit le bruit d'un corps

tombant au milieu des eaux profondes, et vit peu d'instants après l'Ethiopien rentrer dans le temple.

Faustine quitta ses coussins, se leva et s'approcha de la sorcière, qui, courbée vers le tapis, semblait y déchiffrer les caractères tracés par la main de la mourante...

Faustine se courba aussi, et suivit d'un œil sombre tous les mouvements de la Thessalienne; celle-ci avait traversé d'une aiguille la boule de cire symbolisant le cœur de Siomara, rivale de la grande dame, et ensuite attaché le cheveu de Faustine à cette aiguille; puis, tout en marmottant des paroles confuses, elle la piquait çà et là, sur les caractères blancs tracés par l'esclave agonisante.

De temps à autre Faustine demandait à la sorcière avec anxiété:

— Que lis-tu?... que lis-tu?...

— Rien de bon jusqu'ici...

— Chimère... fourberie que ta magie! — s'écria la noble dame en se redressant avec dédain; — vains jeux que tout cela!...

— Voici pourtant un signe meilleur, — reprit la vieille en se parlant à elle-même et sans s'inquiéter des paroles de la Romaine. — Oui... oui... En comparant ce signe à cet autre à demi effacé... c'est bon... très-bon...

— Tu as de l'espoir? — dit Faustine; et de nouveau elle se courba auprès de la vieille.

— Pourtant, — reprit celle-ci en hochant la tête, — voici le cœur de Siomara qui vient de tourner trois fois sur lui-même... Mauvais... mauvais présage!

— Je suis folle de t'écouter! — s'écria Faustine en se redressant courroucée. — Va-t'en... sors d'ici... orfraie de l'enfer... oiseau de malheur! grande est mon envie de te faire payer cher ton effronterie et tes impostures.

— Par Vénus! — s'écria soudain la magicienne, sans avoir paru entendre les imprécations de Faustine, — je n'ai jamais vu prédiction plus évidente, plus assurée, car ces trois derniers signes le disent...

Oui, le charme qui enchaîne le gladiateur Mont-Liban à Siomara, la Gauloise, sera rompu... Mont-Liban préférera la noble Faustine à toutes les femmes... Et, ce n'est pas tout, non, car ces derniers signes sont infaillibles... l'avenir tout entier s'ouvre devant moi... Oui, je vous vois, furies de l'enfer... avec vos chevelures de vipères... Secouez, secouez vos torches... elles m'éclairent, je vois! je vois! — ajouta la Thessalienne, et en proie à une sorte de délire qui alla croissant, elle agita ses bras qu'elle levait en tournant sur elle-même avec rapidité.

Sylvest remarqua une chose étrange: les longues et larges manches de la magicienne s'étant un instant relevées pendant ses brusques mouvements, il lui sembla que les bras de cette horrible vieille à figure ridée, bronzée, étaient ronds et blancs comme ceux d'une jeune fille.

La magicienne poursuivit de plus en plus agitée :

— Furies, secouez vos torches! Je vois... je vois la Gauloise Siomara! elle tombe au pouvoir de la noble Faustine... Oui, Faustine la tient... Va-t-elle brûler la chair de sa rivale... scier ses os, arracher son cœur palpitant... le dévorer?... Furies... secouez vos torches! secouez-les.... qu'elles éclairent pour moi l'avenir... tout l'avenir!... Furies... furies... à moi!... à moi!... Mais ces lueurs funèbres ont disparu, — poursuivit la sorcière d'une voix défaillante. — Je ne vois plus... rien... rien... La nuit... de la tombe... rien... plus rien...

Et l'horrible vieille, livide, baignée de sueur, haletante, épuisée, les yeux fermés, s'appuya sur une des colonnes, tandis que Faustine, ne pouvant contenir la joie féroce que lui causait cette prédiction, s'écriait en saisissant une des mains de la Thessalienne pour la rappeler à elle-même :

— Dix mille sous d'or pour toi si ta prédiction se réalise!... Entends-tu?... dix mille sous d'or!

— Quelle prédiction? — reprit la vieille en paraissant sortir d'un rêve et passant sa main sur son front pour écarter ses cheveux gris; — de quelle prédiction parles-tu?... qu'ai-je prédit?

— Tu as prédit que Mont-Liban me préférerait à toutes les

femmes! — s'écria Faustine d'une voix pantelante; — tu as prédit que la Siomara tomberait entre mes mains... serait à moi... toute à moi...

— Quand l'esprit s'est retiré, — répondit la sorcière en revenant à elle, — je ne me souviens plus de rien... Si j'ai prédit... ma prédiction s'accomplira...

— Et alors dix mille sous d'or pour toi!... Oh! elle s'accomplira cette prédiction, je le sens à mon cœur embrasé d'amour et de vengeance, — dit Faustine.

Et de plus en plus effrayante de luxure, de haine, de férocité, les yeux étincelants, les narines frémissantes, ce monstre s'écria, dans sa farouche ardeur :

— Le gladiateur pour amant!... ma rivale pour victime!... de l'amour et du sang!... *Évoë*... furies!... Évoë... Priape!... Évoë... Bacchus!... du vin, du vin!... Venez tous... qu'une même ronde nous enchaîne; toi, mon Hercule africain... vous, mes Adonis grecs... vous, mes nymphes lesbiennes!... Du vin pour tous... pour tous du vin... des fleurs... des parfums... des chants... toutes les ivresses... toutes... et que l'aube nous trouve épuisés, mais non pas assouvis (G)!

Et d'un geste furieux, la noble dame arracha la résille d'or de sa coiffure, la résille d'or de son corsage; sa noire chevelure, qu'elle secoua comme une lionne sa crinière, tomba sur son sein, sur ses épaules nues, et entoura ce pâle visage, alors éclatant d'une épouvantable beauté. Elle vida d'un trait une large coupe d'or, donna le signal de l'orgie. Les coupes circulèrent, et bientôt, au bruit retentissant des lyres, des flûtes, des cymbales, affranchis et esclaves, entraînés par le vin, la corruption, la terreur et l'exemple de leur maîtresse infâme, commencèrent, au son des instruments et des chants obscènes, une danse sans nom... monstrueuse (H).

Sylvest, saisi d'un vertige d'horreur, et au risque d'être découvert et tué s'il rencontrait quelqu'un dans les jardins, quitta le rebord de l'entablement, se laissa glisser le long d'une des colonnes, toujours

poursuivi par les chants frénétiques de cette infernale orgie, à laquelle succéda bientôt un silence plus hideux encore que ces cris délirants!

Éperdu, insensé, oubliant toute prudence, l'esclave s'éloignait de ce temple maudit, marchant à l'aventure, lorsqu'une voix bien chère à son cœur le rappela à lui-même.

— Sylvest! — disait cette voix dans l'ombre, — Sylvest!

C'était la voix de Loyse, sa femme... sa femme bien-aimée... sa femme devant leurs serments secrets, jurés au nom des dieux de leurs pères, car l'esclave n'a pas d'épouse devant les hommes!

Quoique l'aube ne dût pas tarder à paraître, la nuit était encore sombre, l'esclave se dirigea à tâtons vers l'endroit d'où était partie la voix de Loyse, et tomba dans ses bras, sans pouvoir d'abord prononcer une parole.

Loyse, effrayée de l'accablement de Sylvest, le soutint et guida péniblement ses pas au fond d'un bosquet de rosiers et de citronniers en fleurs; l'esclave s'assit sur un banc de mousse, entourant le pied d'une statue de marbre.

— Sylvest, — lui dit sa femme avec inquiétude, — reviens à toi... Dis... qu'as-tu? parle-moi, je t'en supplie!

L'esclave, revenant peu à peu à lui, a dit à sa femme en la serrant passionnément contre son cœur :

— Oh! je renais... je renais... Auprès de toi je respire un air pur; celui de ce temple maudit est empoisonné... il m'avait rendu fou!

— Que dis-tu? — s'écria Loyse épouvantée; — tu es entré dans le temple?

— Je t'attendais près du canal, lieu ordinaire de nos rendez-vous. J'ai vu venir au loin des gens avec des lanternes; pour n'être pas découvert, j'ai monté le long d'une des colonnes du temple : caché sur la corniche, j'ai assisté à de monstrueux mystères... Le vertige m'a saisi... et j'accours, ne sachant encore si je n'ai pas été le jouet d'une vision horrible!...

— Non, ce n'est pas une vision, — reprit la jeune femme en frémissant. — Tu l'as dit, il se passe de monstrueux mystères, dans ce temple, où Faustine, ma maîtresse, ne se rend que le jour consacré à *Vénus* chez les païens... C'était avant-hier, ce jour-là; je pensais que les environs du temple seraient déserts cette nuit; aussi, songeant à notre rendez-vous, j'ai été ce soir surprise et effrayée lorsque, de la filandrie où nous travaillons pour Faustine, j'ai vu au loin la lueur des flambeaux de la gondole qui, suivant le canal, se dirigeait vers le temple.

— Attardé moi-même, ma Loyse bien-aimée, je croyais te trouver déjà arrivée ici.

— En effet... je suis venue plus tard que je ne l'aurais voulu, — répondit la jeune femme avec embarras et un accent de tristesse dont fut frappé Sylvest.

— Loyse, que s'est-il passé? — reprit-il. — Ta voix est triste... tu soupires... ta main tremble... tu me caches quelque chose...

— Non... non... rien, mon Sylvest... Il m'est toujours difficile, tu le sais, de sortir de la filandrie... il m'a fallu attendre ce soir longtemps... plus longtemps qu'à l'ordinaire, une occasion favorable...

— Vrai?... il ne t'est rien arrivé de fâcheux?

— Non, je t'assure...

— Loyse, mon amour, tu ne me réponds pas, ce me semble, avec ta sincérité habituelle... tu es troublée...

— Parce que je frémis encore du danger que tu courais si tu avais été surpris caché près du temple...

— Ah! Loyse... je te le dis... c'est comme un rêve effrayant! Ces supplices... cette mort... cette sorcière... et puis... ma sœur... dieux pitoyables!... ma sœur, rivale de ce monstre! ma sœur, courtisane! Ah! je te le dis... je deviendrai fou!...

— Ta sœur, rivale de Faustine... ta sœur, courtisane... Mais depuis dix-huit ans... tu ignorais si elle était morte ou vivante!

— Elle vit, elle habite Orange depuis peu... On la connaît sous le nom de la *belle Gauloise!* Et pour comble, ce matin, mon maître m'a dit qu'il était amoureux de cette courtisane...

— Ton maître? le seigneur *Diavole?*

— Oui... juge... de mon anxiété, maintenant que je sais qu'il s'agit de ma sœur... faut-il bénir ce jour où je retrouve la compagne de mon enfance... cette sœur si souvent pleurée... tu le sais, Loyse... cette sœur, à qui ma mère Hénory avait donné, comme présage d'honneur, le nom de notre aïeule *Siomara*, la fière et chaste Gauloise!... Faut-il le maudire ce jour où j'apprends l'infamie de ma sœur... courtisane?... Oh! honte et douleur sur moi!... Oh! honte et mépris sur elle!...

— Hélas!... arrachée toute enfant à ses parents, vendue, m'as-tu dit, à des infâmes... elle était belle et esclave!... et la beauté dans l'esclavage c'est l'opprobre... c'est l'asservissement aux débauches du maître... la mort seule peut vous y soustraire...

— Tiens, Loyse... tu ne sais pas une des plus affreuses pensées qui me soient venues pendant cette nuit d'horreurs!... Je me disais, en voyant ces malheureuses jeunes filles, esclaves comme toi, belles comme toi...

— Belles comme moi! — répondit la jeune femme avec un accent singulier et un soupir étouffé. Belles comme moi!...

— Non, — reprit Sylvest sans avoir alors remarqué l'expression de la voix de sa femme. — Non, moins belles que toi, Loyse!... car elles n'ont plus, comme toi, cette beauté céleste, pure de toute souillure!... Aussi, cette nuit, les voyant si jeunes et déjà si profondément corrompues par l'esclavage et par la terreur des supplices, je me disais: Si Loyse, au lieu d'avoir toujours été, par la bédiction des dieux, reléguée loin des regards de sa maîtresse infâme et de ses affranchis, était tombée sous leurs yeux, peut-être ce soir, dans cette orgie infernale, je l'aurais vue... elle aussi...

Mais, frissonnant à ce souvenir et à cette crainte, Sylvest, s'aper-

cevant qu'au loin l'aube naissante blanchissait déjà faiblement l'horizon, reprit en serrant sa femme entre ses bras :

— Loin de nous ces affreuses pensées, ma Loyse!... Le jour va bientôt paraître... quelques instants nous restent à peine... qu'ils ne soient pas attristés davantage... Parlons de toi, de cet espoir à la fois si cruel et si doux... Mère! toi, mère!... Ah! pourquoi faut-il que l'esclavage me fasse prononcer avec angoisse, presque avec effroi, ce mot béni des dieux pourtant : *mère!...*

— Mon époux bien-aimé! — reprit Loyse d'une voix pleine de larmes, et comme impatiente d'abréger l'entretien, — tu l'as dit, le jour va bientôt paraître... Il y a loin d'ici à Orange; il te faut sortir du parc sans être vu... Les esclaves des champs vont être bientôt conduits à leurs travaux; leurs gardiens pourraient te rencontrer... éloigne-toi, je t'en supplie... Adieu... adieu!...

— Loyse, quelques moments encore!... Attends au moins que la première clarté du matin m'ait permis de voir tes traits chéris! il y a si longtemps, hélas! que je n'ai joui de ce bonheur! car c'est la nuit, toujours la nuit, qu'il m'est seulement possible de venir près de toi...

Et Sylvest, enlaçant tendrement de ses bras sa femme, toujours assise sur le banc de mousse, est tombé à ses genoux, a pris ses mains, les a baisées dans un ravissement qui lui faisait oublier un instant les misères et les douleurs de sa vie d'esclave... Le jour naissant colorait les arbres d'un rose pâle : les citronniers, par cette fraîcheur matinale, répandaient une senteur plus pénétrante et plus douce; des milliers d'oiseaux commençaient à gazouiller sous les feuilles aux approches du soleil levant... Et il y eut bientôt assez de clarté au ciel pour que Sylvest pût remarquer que sa femme détournait la tête et tenait sa figure cachée dans une de ses mains; puis il vit, à l'agitation de son sein, qu'elle versait des larmes et tâchait d'étouffer ses sanglots.

— Tu pleures!... — s'écria-t-il, — tu détournes ta vue de moi... Loyse, au nom de notre amour, dis, qu'as-tu? réponds-moi?...

— Mon ami, je t'en conjure! — reprit-elle en essayant de dérober

d'autant plus ses traits à son mari que le jour augmentait. — Retourne chez ton maître... pars... pars à l'instant si tu m'aimes!...

— Partir! sans avoir vu tes traits!... partir? sans un baiser, un seul et dernier baiser!...

— Oui... — a-t-elle repris d'une voix entrecoupée. — Oui, pars... va-t'en sans me regarder... il le faut... je le veux... je t'en supplie...

— Partir sans te regarder? — répéta Sylvest stupéfait. — Loyse... que signifie cela?...

Et comme sa femme, retirant brusquement son autre main d'entre les mains de son époux, cachait complétement sa figure, et ne pouvait plus retenir ses sanglots, Sylvest, effrayé, abaissa, malgré elle, les mains de sa femme, se renversa en arrière à mesure qu'il la contemplait... et poussa enfin un grand cri de douleur déchirante... Oui, un cri de douleur horrible...

La dernière fois qu'il avait vue Loyse, son teint semblait plus blanc que le lis; ses yeux bleus, comme le bleu du ciel, se voilaient de longs cils; ses traits charmants étaient d'une incomparable pureté, et, lorsqu'elle souriait, sourire d'esclave cependant, sourire triste et résigné, ses lèvres vermeilles avaient une expression de douceur céleste...

Oui, voilà quelle était Loyse, et voici comme la revoyait Sylvest aux clartés du soleil levant: un des yeux de sa femme paraissait mort; l'autre éraillé, sans cils, s'ouvrait entre deux paupières rougies. Son teint était aussi brûlé, aussi couturé, que si elle eût exposé sa figure à un brasier ardent. Ses lèvres étaient boursoufflées, cicatrisées, comme si elle avait bu quelque liquide bouillant... et pourtant, malgré sa hideur effrayante, ce pauvre visage exprimait encore, et plus que jamais peut-être, une douceur ineffable.

Le premier mouvement de Sylvest fut de pleurer en silence toutes les larmes de son cœur, en regardant sa femme, qui lui dit d'une voix navrée:

— Je suis bien laide, n'est-ce pas?

Mais lui, croyant que sa femme avait été ainsi torturée, défigurée par Faustine, qu'il savait capable de tous les crimes, se releva en bondissant de fureur, et s'écria, montrant le poing au temple des orgies infâmes :

— Faustine... je te tuerai !... Oui, quand je devrais être brûlé à petit feu... je t'arracherai les entrailles !...

— Sylvest, tu te trompes... ce n'est pas elle !...

— Qui donc alors t'a ainsi mutilée, défigurée ?...

— Moi...

— Toi, Loyse ! toi !... Non... non... tu veux calmer ma fureur...

— C'est moi, te dis-je !... je te le jure, mon Sylvest ! je te le jure par l'enfant que je porte dans mon sein...

Que faire devant un pareil serment ? croire... croire sans le comprendre, ce douloureux mystère...

— Écoute, Sylvest, — reprit Loyse. — Nous toutes, les esclaves filandières de la fabrique, reléguées dans des bâtiments éloignés du palais de Faustine, nous ne la voyions jamais, ni ses affranchis, aussi cruels, aussi corrompus qu'elle... Ce matin, je ne sais quel funeste hasard a amené dans la filandrie l'esclave favori de notre maîtresse, un noir d'Éthiopie...

— Cette nuit, je l'ai vu.

— Il a traversé la cour au moment où j'étendais au soleil les toiles de lin tissées par nous... Il s'est arrêté devant moi, m'a regardée fixement... Ses premiers mots ont été un outrage ; j'ai pleuré... il a ri de mes larmes, et a dit à la gardienne qui surveille nos travaux : « Tu » amèneras cette esclave au palais. » La gardienne a répondu qu'elle obéirait. Le noir a ajouté que si je refusais de me rendre de bon gré chez ma maîtresse, on m'y traînerait de force...

— Il faudra pourtant qu'il se lève terrible... oh ! terrible ! le jour de la vengeance !...

— Sylvest, je ne suis pas, tu le sais, comme la plupart de nos malheureuses compagnes, fille d'esclave, et déjà forcément corrompue

dès ma naissance... J'avais quinze ans lorsque, faite prisonnière par les Romains, lors du siége de Paris, défendu par le vieux Camulogène, bataille où ma famille a vaillamment péri, j'ai été vendue à un marchand d'esclaves. Amenée dans ce pays, j'ai été achetée par l'intendant des fabriques de Faustine... J'ai conservé ma fierté de race, sucée avec le lait de ma mère... S'il ne s'était agi que de toi, mon Sylvest, j'aurais, ce matin, en vraie Gauloise, comme nos aïeules, échappé par la mort à la honte d'un outrage inévitable, sûre de vivre honorée dans ta mémoire et d'être louée par ta digne mère Hénory, que je serais allée rejoindre *ailleurs*... où sont aussi les miens... Mais, je suis mère... je porte dans mon sein, depuis quelque temps, le fruit de notre amour... Faiblesse ou raison, je n'ai pas voulu mourir ; mais j'ai voulu détourner de moi l'outrage dont j'étais menacée... Alors, ce soir, avant de venir ici, et c'est cela qui m'a retardée, je me suis introduite dans l'officine où l'on teint les étoffes... je me suis armée de courage, mon Sylvest, en songeant à toi... à notre enfant... à l'outrage qu'il me faudrait subir... Alors, j'ai versé dans un vase un liquide corrosif, et j'y ai plongé ma figure...

Et la Gauloise ajouta avec un geste superbe :

— Ta femme est-elle digne de ta mère?...

— O Loyse ! — s'écria Sylvest en tombant en adoration devant cette fière et courageuse créature, — tu es maintenant plus que belle à mes yeux... tu es sainte !... sainte comme notre aïeule Hêna, la vierge de l'île de Sên !... sainte comme notre aïeule Siomara !...

— Sylvest, — dit soudain Loyse à voix basse en se levant brusquement, et prêtant l'oreille avec épouvante, — tais-toi... j'entends des pas... le bruit des chaînes... Oh ! malheur à nous !... tu seras surpris ici... Nous avons oublié qu'il est grand jour... Malheur à nous !...

— Ta maîtresse, peut-être?...

— Non... elle a dû retourner au palais par le canal.

— Qui donc vient alors?

— Les esclaves... on les conduit au travail des champs... Tu es perdu...

La jeune femme achevait à peine ces mots, que les deux époux furent découverts au milieu de ces touffes de rosiers et de citronniers, qui ne pouvaient les cacher, par trois hommes armés, tenant à la main de longs fouets; à quelques pas derrière eux venait une troupe d'esclaves enchaînés deux à deux, vêtus de haillons, la tête rasée; les uns portaient des instruments aratoires, d'autres étaient attelés à des chariots.

A la vue de Sylvest et de sa femme, les trois gardiens accoururent, la troupe d'esclaves s'arrêta, et les deux époux furent entourés par les hommes armés.

— Que fais-tu là? — dit l'un deux en levant son fouet sur Loyse, tandis que les deux autres se jetaient sur Sylvest, qui, désarmé, ne pouvait et ne voulait d'ailleurs opposer de résistance.

— Je suis esclave de la fabrique, — répondit Loyse, tandis que Sylvest tremblait pour sa femme.

— Tu mens, — dit le gardien à Loyse en la regardant avec dégoût, tant son pauvre visage était repoussant; — je vais souvent à la fabrique, et s'il y avait parmi les esclaves qui travaillent un monstre tel que toi, je l'aurais remarqué.

— Lis mon nom sur mon collier, — répondit la femme de Sylvest en montrant du geste au gardien le carcan qu'elle portait au cou; et il lut tout haut en langue romaine:

LOYSE EST L'ESCLAVE DE FAUSTINE, PATRICIENNE.

— Toi... Loyse! — s'écria le gardien, — toi, dont avant-hier encore j'avais remarqué la beauté en traversant la fabrique! Réponds, pendarde, qui t'a défigurée de la sorte? Est-ce sortilége ou maléfice? Aurais-tu imité ces gibiers de potence qui se mutilent pour faire pièce à leur maître en se détériorant? Achèveras-tu cette belle œuvre en allant, comme d'autres garnements plus malicieux encore, te précipiter au milieu des combats d'animaux féroces (I) pour t'y faire dé-

vorer, dans la méchante intention de détruire en ta personne une valeur appartenant à notre maîtresse? Ah! scélérate! voilà comme tu t'es arrangée! Ah! tu t'es méchamment retiré, au détriment de notre honorée maîtresse, les trois quarts de ton prix? Car maintenant, personne ne voudrait un monstre pareil à toi, sinon comme épouvantail pour les enfants!... Ah! tu as eu l'audace de te défigurer! toi... une des plus belles esclaves de notre noble maîtresse!... Toi que l'on pouvait vendre non-seulement comme bonne esclave de travail, mais comme esclave de beauté de premier choix! Ah! double scélérate! marche devant moi, tu vas être fouaillée comme il convient; et par Pollux, je vais recommander à l'exécuteur de mettre des lanières neuves à son fouet.

Loyse calma d'un regard angélique la rage désespérée que ces injures et ces menaces soulevaient chez Sylvest, et elle répondit tranquillement au gardien :

— Non... tu ne me feras subir aucun mauvais traitement!

— Et qui m'en empêchera, *délice des houssines?*

— L'intérêt de ta maîtresse... Je suis mère... en battant la mère on tuerait l'enfant... Or c'est une valeur qu'un enfant... ça grandit... et ça se vend...

— Tu es mère? Chanson! elles sont toujours mères, les effrontées coquines, lorsqu'il s'agit de leur marbrer la peau!!! Du reste, la matrone des esclaves en gésine dira bien si tu mens...

Et se retournant vers Sylvest, toujours maintenu par les deux autres veilleurs :

— Et toi, pilier de prison, que fais-tu ici? A qui appartiens-tu, *enfant chéri des étrivières* (J)?

— Il se nomme Sylvest; il appartient au seigneur Diavole, noble romain à Orange, — répondit un des gardiens en lisant cette inscription gravée sur le collier que l'esclave portait au cou.

— Ah! tu appartiens au seigneur Diavole? — reprit le gardien; — ta livrée annonce que tu es esclave d'intérieur?

— Oui.

— Et comment t'es-tu introduit dans ce parc?

— En passant par-dessus le mur.

— Pour tenter quelque mauvais coup, pendard.

— Pour voir ma femme; — et d'un regard il montra Loyse.

— Qui? ta femme? ta femme! Voilà, par Hercule, un plaisant et effronté coquin, avec sa femme! Est-ce que les esclaves ont des femmes? est-ce qu'il y a mariage entre eux? Ta femme? autant vaudrait entendre l'âne dire à l'ânesse : Mon épouse!... Il est heureux pour ton dos que le seigneur Diavole soit des amis de notre honorée maîtresse; la politesse veut qu'entre nobles personnes on se réserve le châtiment des esclaves... Tu vas être reconduit chez ton maître, et j'espère qu'il te fera payer selon tes mérites... Justement, nos esclaves vont travailler aux champs près les portes d'Orange; on va t'enchaîner jusque-là entre deux d'entre eux, et l'on te reconduira ensuite chez le seigneur Diavole.

— Il est inutile de m'enchaîner, je ne veux pas m'échapper; je retournerai librement chez mon maître, — répondit Sylvest; et il disait vrai; mais le gardien ne le crut pas, et le fit enchaîner au milieu de deux esclaves des champs, Espagnols de nation.

Au moment de se séparer de sa femme, Sylvest lui dit en langue gauloise, que les surveillants n'entendaient pas :

— A la prochaine lune, viens m'attendre près des murs du parc, à gauche du canal... Quoi qu'il arrive, et à moins que d'ici là je meure, je viendrai... Adieu, mon adorée femme, ma sainte! songe à notre enfant!

— Songe à toi, — répondit Loyse; — songe à nous, mon Sylvest!

— Assez! assez de ce jargon barbare, bon à cacher de mauvais desseins! — dit brusquement le gardien en poussant Loyse devant lui pour la reconduire à la fabrique, tandis que Sylvest regagnait la ville d'Orange sous la conduite des gardiens.

Parmi les esclaves de Faustine, au milieu desquels marchait Sylvest,

enchaîné aux deux Espagnols, se trouvaient plusieurs Gaulois; il reconnut bientôt qu'il n'était pas le seul de la bande qui se fût rendu pendant cette nuit à la réunion secrète des *Enfants du Gui*, car au moment où les gardiens s'éloignèrent, il entendit deux robustes esclaves attelés à un chariot non loin de lui, fredonner, tout en tirant péniblement leur lourde charge :

Coule, coule, sang du captif, — Tombe, tombe, rosée sanglante!

Sylvest répondit à mi-voix par les vers suivants, du chant du barde :

Germe, grandis, moisson vengeresse...

Ce chant avait été improvisé cette nuit-là dans la caverne de la vallée déserte; les deux esclaves reconnurent Sylvest pour un des *Enfants du Gui*, échangèrent avec lui un coup d'œil d'intelligence, puis tous trois murmurèrent les derniers vers du barde, en agitant leurs chaînes avec une sorte de sinistre cadence :

A toi, à toi, faucheur, à toi! — Aiguise ta faux gauloise, aiguise... aiguise ta faux!

Les gardiens revenant sur leurs pas, les trois Gaulois se turent. On arriva bientôt près des portes de la ville d'Orange, et, tandis que les esclaves de labour furent conduits au lieu de leurs travaux par l'un des gardiens, l'autre fit marcher Sylvest devant lui pour le reconduire chez son maître, le seigneur Diavole.

CHAPITRE III.

Le seigneur Diavole. — Le portier *Camus*. — Le cuisinier *Quatre-Epices*. — Le seigneur Norbiac. — Les amoureux de la belle Gauloise. — Sylvest se rend à la maison de Siomara. — L'eunuque. — Les prodiges. — La magicienne. — Belphégor.

Sylvest avait pour maître le seigneur Diavole, descendant d'une noble famille romaine établie dans la Gaule provençale, conquise par les Romains depuis près de deux siècles, et ainsi devenue une nouvelle Italie. Jeune, dissipateur, débauché, oisif, comme tous les gens de race noble, il se serait cru déshonoré par le travail (A), et il empruntait aux usuriers, en attendant impatiemment la mort de son père, le seigneur Claude, riche homme, dont le revenu considérable provenait du travail de deux ou trois mille esclaves, artisans de toutes sortes de métiers, qu'il louait tant la journée à des entrepreneurs (B). Ceux-ci exploitaient à leur tour ces malheureux, de sorte que leur travail devait ainsi produire à la fois un gros revenu pour leur maître et un bénéfice pour l'entrepreneur, qui chargé de la nourriture et de l'entretien des esclaves, les laissait presque nus, et leur donnait une nourriture insuffisante, qui eût répugné à des animaux. Écrasé de travail, épuisé par la fatigue et la faim, l'esclave sentait-il les forces lui manquer, l'entrepreneur les réveillait au moyen du fouet, de l'ai-

guillon, et souvent lui sillonnait le dos et les membres avec des lames ardentes rougies au feu (C), menus supplices, car l'évasion, le refus de travail, la révolte étaient punis de peines aussi atroces que variées, commençant à la torture et finissant à la mort.

Sylvest, reconduit chez le seigneur Diavole, son maître, par les gens de Faustine, s'attendait à un rude châtiment. Absent pendant toute la nuit sans permission, il rentrait à une heure assez avancée de la matinée, manquant ainsi à tous ses devoirs domestiques, puisque Sylvest était valet. Cette servitude, moins dure peut-être, mais souvent plus cruelle que celle d'esclave artisan ou d'esclave de labour, il l'avait subie en suite de plusieurs événements qui suivirent l'horrible mort de son père Guilhern, dont il parlera plus tard. Oui, cette condition servile il l'avait subie, lui de race fière et libre, lui petit-fils du *brenn de la tribu de Karnak*, préférant même cet esclavage, parce qu'il savait qu'au grand jour de la justice et de la délivrance, les Gaulois de l'intérieur des villes et des maisons devaient puissamment aider à la révolte contre les Romains.

Réduit à la ruse jusqu'au moment où il pourrait utilement employer la force, Sylvest, comme tant d'autres de ses compagnons, cachait sa haine de l'oppression, son amour pour la liberté de son pays, sous un masque humble et riant; car avec Diavole il avait toujours le mot pour rire, oui, il faisait le plaisant, le bon valet, l'effronté coquin; il se réjouissait des odieux penchants de son maître cruel et pervers, voyant avec contentement cette dure et méchante âme se perdre en ce monde-ci, pour aller revivre de plus en plus malheureuse dans les autres mondes. Cela aidait Sylvest à attendre patiemment le grand jour de la vengeance.

(O mon fils!... toi pour qui j'écris ce récit, afin d'obéir aux ordres de mon père, comme il a obéi aux ordres du sien, tu excuseras ma lâche dissimulation... tu maudiras ceux qui m'y forçaient; hélas! le temps de briser nos fers et de combattre à ciel ouvert, comme nos aïeux, n'était pas encore venu; et puis, mon enfant, si ferme-

ment trempée que soit une race, l'air empoisonné de l'esclavage la pénètre et l'abâtardit toujours.

Tu le verras dans ces récits, notre aïeule Margarid et les autres femmes de notre famille, ont tué leurs enfants et se sont tuées ensuite, dans leur indomptable horreur de la servitude. Mon père Guilhern, homme mûr cependant, s'est jusqu'à sa mort, et surtout, il est vrai, par tendresse pour moi, résigné à un esclavage que son père Joel, n'aurait pas supporté un seul jour... Non, à la première occasion, il eût tué son fils et après se serait tué. De même aussi, mon père, toujours taciturne et farouche, comme un loup à la chaîne, n'aurait pu prendre son parti de l'esclavage, comme moi je le prends. Peut-être, enfin, pauvre enfant, condamné par ta naissance à la servitude, peut-être, si nos libertés ne sont pas reconquises de ton vivant, dégénéreras-tu encore plus que moi de cette superbe haine de l'asservissement... une des mâles vertus de nos ancêtres... Pourtant, c'est dans l'espoir que leur exemple te donnera des forces pour lutter contre cette dégradation que je te lègue ces pieux récits de famille, en y ajoutant celui-ci.)

Sylvest a donc été ramené dans la matinée chez son maître. Le seigneur Diavole habitait une belle maison de la ville d'Orange, maison située non loin du cirque où combattent les gladiateurs, et où les esclaves sont parfois livrés aux bêtes féroces.

Le portier, vêtu d'une livrée verte, couleur de la livrée du maître, était comme d'habitude enchaîné par le cou dans le vestibule, ainsi que l'est un chien de garde (D). Deux fois fugitif, il avait été puni par la perte des oreilles et du nez, cela lui donnait une figure hideuse; à la place du nez on ne voyait que deux trous lui servant à respirer; sur son front rasé, on voyait deux lettres marquées au fer chaud, dans la chair vive, une F romaine et un O grec (E). C'était un Gaulois d'Auvergne, toujours sombre et morne. Le seigneur Diavole l'avait d'abord surnommé *Cerbère*, en raison de ses fonctions de portier; mais lorsqu'il lui eut fait couper le nez, il le nomma, par dérision, *Camus*. La

longueur de sa chaîne lui permettait d'ouvrir la porte; il l'ouvrit au gardien qui ramenait Sylvest, lorsque celui-ci eut frappé avec le marteau de bronze représentant une figure obscène.

L'esclave cuisinier, nommé *Quatre-Épices*, sortait d'un couloir et entrait dans le vestibule au même instant que Sylvest et le gardien. Quatre-Épices, s'étant une fois évadé de chez un de ses maître, avait eu le pied droit coupé; il marchait au moyen d'une jambe de bois. Il était Suisse de nation et d'une inébranlable fermeté dans la douleur. Un jour, le seigneur Diavole ayant fait venir un *surmulet* d'Italie, au prix de deux cents sous d'or, convia ses amis à manger ce mets délicat et dispendieux. Le surmulet fut mal cuit; Diavole, irrité, fit venir Quatre-Epices devant ses convives : on l'attacha sur un banc, et, au moyen de lardoires garnies de lard, l'aide cuisinier, sous la menace du même traitement, fut obligé de larder l'échine de Quatre-Épices. (F) Celui-ci ne poussa pas une plainte : les jours suivants ses repas furent encore plus exquis que de coutume... Mais, deux mois après son supplice, il prévint en confidence Sylvest et les autres esclaves que ce jour-là, jour de grand festin, tous les mets seraient empoisonnés. Sylvest, malgré la cruauté du seigneur Diavole, trouvant cette vengeance lâche et atroce, dissuada difficilement Quatre-Épices de cette action, lui disant que peut-être l'heure de la révolte sonnerait bientôt : cela fit patienter Quatre-Épices.

— Ah ! mon pauvre camarade ! — dit le cuisinier à Sylvest en l'apercevant, — une lamproie écorchée vive est moins rouge et moins saignante que ton dos ne le sera tout à l'heure... Notre maître est furieux... je ne l'ai jamais vu dans une pareille colère... Si tu avais voulu... pourtant...

Et il fit à la dérobée le geste de prendre une pincée de poudre entre ses deux doigts, rappelant ainsi ses projets d'empoisonnement. Sylvest, certain d'avance du sort qui l'attendait, dit au gardien :

— Suis-moi... je vais te conduire à l'appartement de mon maître.

Et tous deux sont entrés dans la chambre du seigneur Diavole. Il

Les Croisés en Palestine.

était en robe du matin... A la vue de son esclave, il devint pâle de rage, et le menaçant du poing, il s'écria avant que le surveillant eût dit un mot :

— Ah ! te voilà enfin, scélérat !... par Pollux ! je ne te laisserai pas un pouce de peau sur les épaules et un ongle aux mains !... Je rentre cette nuit impérialement ivre, et personne pour me porter à mon lit ! Ce matin, personne pour me chausser, m'habiller, me peigner, me friser, me raser... (G) D'où viens-tu, infâme coquin ?...

— Seigneur, — dit le surveillant, — nous avons surpris ce vagabond, dès l'aube, dans le parc de la villa de notre honorée maîtresse Faustine... Il se trouvait là avec une des esclaves du logis... Au lieu de châtier ce misérable, nous l'avons amené ici, instruits par notre honorée maîtresse des égards que l'on se doit entre nobles personnes.

— Tiens, voilà pour toi, — reprit Diavole en donnant au surveillant une pièce d'argent. — Tu salueras Faustine de la part de Diavole, et tu l'assureras que ce bandit sera puni selon ses mérites, pour avoir eu l'audace de s'introduire dans le parc de cette noble dame.

Le surveillant sortit : Sylvest resta seul avec son maître.

— Ainsi, gibier de potence ! — s'écria Diavole, — tu vas courir la nuit hors des portes de la ville pour t'accoupler avec une...

— C'est cela... risquez les étrivières, les aiguillons, la mort peut-être, pour le service de votre maître, — répondit effrontément Sylvest à Diavole en l'interrompant ; — telle est la récompense qu'on reçoit ici !

— Comment, pendard ! tu oses...

— Privez-vous de sommeil, épuisez-vous de fatigue... et voilà comme on est accueilli !...

— Par Hercule ! est-ce que je veille ? est-ce que je rêve ?...

— Allez, seigneur, vous ne méritez pas d'avoir un esclave tel que moi...

— Voilà du nouveau... il me réprimande...

— Mais désormais je ne serai point si sot que de me crever à votre service...

— Et je n'ai pas là un bâton! — reprit Diavole en regardant autour de lui, stupéfait du redoublement d'effronterie de son esclave. — Comment, pendard! c'est pour mon service que tu vas courtiser une de tes pareilles à une lieue d'ici?...

— C'est pour moi, peut-être?

— Quel impudent coquin!... Ainsi, c'est pour moi que...

— Tous les maîtres sont des ingrats, vous dis-je!...

— Décidément, ce misérable fait-il le fou pour échapper au châtiment qu'il mérite?

— Fou! moi!... jamais je n'ai eu plus de raison... Ecoutez, seigneur: que m'avez-vous dit hier matin?

— Hier matin?...

— Oui, seigneur... Ne m'avez-vous pas dit : « Ah! mon cher » Sylvest! » Car, lorsque vous avez besoin de moi, je suis votre cher Sylvest.

— Par Jupiter! est-ce assez d'insolence? y aura-t-il jamais assez de verges à te casser sur les épaules?... (H)

— « Ah! mon cher Sylvest! » me disiez-vous, seigneur, « nuit et » jour je pense à l'admirable beauté de cette courtisane, que l'on ap» pelle la *belle Gauloise*, tout nouvellement arrivée d'Italie à Orange. » Je ne l'ai vue qu'une fois au cirque, au dernier combat des gladia» teurs, et j'en raffole... Mais il faudrait un pont d'or pour arriver » jusqu'à elle... et mon bourreau de père! mon ladre, mon avari» cieux, mon grippe-sous de père, ne veut pas mourir, le traître!... » Pardonnez-moi, mon maître, de parler ainsi du seigneur Claude; mais ce sont vos propres paroles que je répète...

— Comment, impudent hableur! tu veux me persuader que ta course de cette nuit, employée à aller courtiser une esclave de Faustine, a le moindre rapport avec mon amour pour la belle Gauloise?

— Certes...

— Tu oses...

— Dire la vérité, seigneur.

— Par Hercule! c'est aussi trop se jouer de moi!... Écoute ceci : Tu connais, n'est-ce pas? certain banc garni de chevalets, de poulies et de poids?

— Oui, seigneur, je le connais parfaitement; j'en ai tâté... On vous étend d'abord sur le banc, les mains liées au-dessus de la tête; ensuite on vous attache aux pieds un poids fort lourd; puis, au moyen d'un très-ingenieux tourniquet, on tend violemment la corde qui vous lie les mains : il en résulte nécessairement que le poids qui pend à vos pieds pesant de son côté, vous avez tous les membres disloqués (I); de sorte qu'à la longue on finit par y gagner quelques lignes de taille...

— Tu serais devenu géant, effronté drôle! si tu avais seulement gagné une ligne chaque fois que tu as été attaché sur ce banc pour tes scélératesses... Mais je t'y fais étendre à l'instant si à l'instant tu ne me prouves quel rapport il y a entre ta fuite de cette nuit et la belle Gauloise... Comprends-tu?

— Seigneur, rien n'est plus clair.

— Prends garde à toi...

— N'avez-vous pas ajouté, seigneur, en parlant de la belle Gauloise : « Ah! mon cher Sylvest! si tu pouvais imaginer un moyen » pour me rapprocher de cet astre de beauté!... »

— Mais, misérable!... qu'a de commun avec cela l'esclave de Faustine?...

— Un peu de patience, seigneur... Or, moi, n'ayant plus qu'une pensée, celle de servir un maître... qui pourtant me récompense si mal de mon zèle...

— Encore!...

— Un heureux hasard me rappelle qu'une esclave de mon pays, filandière dans les fabriques de l'intendant de la noble Faustine, m'avait parlé, il y a peu de jours, ou plutôt peu de nuits; car, seigneur,

lorsque vous allez à ces festins, qui doivent durer deux jours et trois nuits, vous me permettez parfois de disposer de quelques heures...

— Et j'en suis bien payé, — reprit Diavole singulièrement radouci au nom de la belle Gauloise. — Continue, drôle.

— Je me souvins donc que cette esclave m'avait dit quelques mots de la belle Gauloise, notre compatriote; ignorant alors que cela vous pouvait intéresser, seigneur, je n'avais pas prêté grande attention à ses paroles... Mais, hier, après votre confidence de la matinée, elles me sont revenues à l'esprit... J'étais à peu près certain de rencontrer l'esclave à l'endroit où elle vient souvent m'attendre à tout hasard ; comptant être de retour ici avant vous, seigneur, je cours à la villa de la noble Faustine, je trouve l'esclave, je lui parle de la belle Gauloise... Ah! seigneur!...

— Quoi? achève donc...

— Si vous saviez ce que j'apprends!...

— Finiras-tu, pendard?...

— La belle Gauloise... est ma sœur...

— Ta sœur!...

— Oui, seigneur...

— Ta sœur? mensonge!... Tu veux échapper au fouet en me faisant ce conte...

— Seigneur, je vous dis la vérité... La belle Gauloise doit avoir de vingt-cinq à vingt-six ans; elle est, comme moi, de la Gaule bretonne; elle a été achetée tout enfant, après la bataille de Vannes, par un vieux et riche seigneur romain, nommé Trymalcion.

— En effet, Trymalcion, mort depuis longtemps, a laissé en Italie un renom de magnificence et d'extrême originalité dans ses débauches. Comment! il serait possible... la belle Gauloise est ta sœur? — reprit Diavole ayant tout à fait oublié sa colère. — Ta sœur... elle?...

Sylvest, quoiqu'il lui en eût coûté de parler de sa femme et de sa sœur avec cette apparence de légèreté, s'était résigné à cette feinte; il avait ses projets... Mais son entretien avec son maître fut interrompu

par l'arrivée d'un ami de Diavole, un jeune et riche Gaulois de Gascogne, nommé Norbiac, fils d'un de ces traîtres ralliés à la conquête romaine.

Diavole était célèbre par ses débauches, ses dettes et ses maîtresses; le seigneur Norbiac le prenait pour modèle, s'efforçant d'imiter son insolence, sa corruption et jusqu'à la façon de ses vêtements; car ces Gaulois dégénérés, reniant leurs costumes, leur langue, leurs dieux, mettaient leur vanité à copier servilement les mœurs et les vices des Romains.

Après avoir échangé quelques paroles amicales, le maître de Sylvest dit au jeune Gaulois :

— Vous permettez, Norbiac, que l'on me rase devant vous; je suis ce matin fort en retard pour ma toilette, grâce à ce pendard, — et Diavole montra Sylvest, — que j'allais rouer de coups quand vous êtes entré...

— J'ai, ce matin aussi, assommé un de mes esclaves... — répondit Norbiac en gonflant ses joues. — C'est la seule manière de traiter ces animaux-là...

Sylvest s'était mis en devoir de raser Diavole... Toutes les fois que l'esclave tenait ainsi à sa portée la gorge de son maître, sur laquelle il promenait le tranchant du rasoir, il se demandait, avec un étonnement toujours nouveau, si c'était par excès de confiance envers ses esclaves, ou par excès de mépris pour eux, qu'un maître, souvent impitoyable, livrait ainsi chaque jour sa vie à leur merci; mais Sylvest eût été incapable de se venger par un meurtre si lâche!... Or, pendant qu'il rasait Diavole, l'entretien continua de la sorte entre lui et Norbiac :

— Je viens, — dit le jeune Gaulois, — vous apprendre une mauvaise nouvelle et vous demander un service, mon cher Diavole!

— Débarrassons-nous d'abord de la mauvaise nouvelle, nous parlerons ensuite du service que vous attendez de moi... L'ennui avant le plaisir...

— Ah ! mon ami ! il n'y a que vous autres Romains pour donner aux choses ce tour agréable : *L'ennui avant le plaisir*... — répéta Norbiac d'un air charmé. — Combien nous sommes barbares auprès de vous, nous autres de cette grossière et sauvage race gauloise !... Enfin, soit, débarrassons-nous donc d'abord de la mauvaise nouvelle.

— Quelle est-elle ?

— Je viens d'apprendre, par un de mes amis, qui arrive du centre de la Gaule, que notre brave armée romaine s'est mise, hélas !... en route pour retourner en Italie...

— Vous dites *notre* brave armée romaine ? vous, Gaulois conquis ? — reprit Diavole en riant. — Voilà qui est d'un cœur pacifique !

— Certes, *notre* brave armée romaine... et n'est-ce pas, en effet, notre brave armée ? notre chère armée ? notre armée bien-aimée ? la protectrice de notre sécurité ? de nos plaisirs ?... Qu'elle s'éloigne, ainsi qu'Octave-Auguste en a donné l'ordre funeste, qu'allons-nous voir peut-être ? les troubles renaître... ces misérables populations du centre et de l'ouest de la Gaule, comprimées à grand'peine, tenter de se soulever encore à la voix de leurs endiablés druides !... Alors de nouveaux *chefs des cent vallées*, de nouveaux *Ambiorix*, de nouveaux *Drapès*, sortent de dessous terre... car plus on en tue, de ces bêtes enragées, plus il en renaît : la révolte gagne du terrain, arrive jusqu'ici, et je vous demande un peu ce que deviennent nos plaisirs, nos folles nuits d'orgie, nos festins, qui durent d'un soleil à l'autre ?

— Rassurez-vous, Norbiac... Octave-Auguste sait ce qu'il fait ; s'il retire l'armée romaine de l'ouest et du centre de la Gaule, c'est qu'il est certain que toute pensée de rébellion est éteinte chez vos sauvages compatriotes !... Eh ! eh ! ils ont été si souvent et si rudement châtiés par le grand César, qu'il leur a bien fallu renoncer à leurs ridicules idées d'indépendance... Et puis, voyez-vous, avec un bon joug ferré, un aiguillon pointu, une lourde charrue derrière eux, peu de sommeil et très-peu de nourriture, les plus farouches taureaux s'assouplissent à la longue...

— Que les dieux vous entendent, cher Diavole! mais je ne suis pas rassuré... Ah! si vous saviez où l'on peut mener ces brutes, avec ces mots insipides : *Liberté de la Gaule! haine à l'étranger!*... Or, je vous demande un peu en quoi vous nous gênez, vous autres Romains, depuis que vous nous avez conquis?... Rendez-vous notre vin moins généreux? nos maîtresses moins belles? nos repas moins délicieux? nos chevaux moins ardents? nos vêtements moins riches? Voyons... parce que l'on est *sujet romain* au lieu d'être *Gaulois indépendant*, comme disent ces bêtes farouches!... en dîne-t-on moins bien?... On paye de lourds impôts, soit; qu'est-ce que l'impôt pour nous autres seigneurs? une parcelle de notre superflu... Mais *on est gouverné par l'étranger!* comme ils disent encore... Eh bien! où est le mal? Au moins l'on jouit en paix de ce qui vous reste... Révoltez-vous, au contraire, qu'y gagnez-vous? de risquer votre peau et d'être traîné en esclavage... Aussi, moi, quand je vois des Gaulois esclaves, je leur dis : Tant mieux, maîtres sots! voilà où conduit l'amour de la liberté... Mon père n'a pas cru à cette chimère; il a vendu ses biens, est venu s'établir dans cette riante Provence, sous la protection des Romains, et il y a vécu, et j'y vis avec délices!...

— Et au lieu d'adorer vos sombres et barbares divinités, mon cher Norbiac, — reprit en riant Diavole, — vous adorez le gai Bacchus, aux pampres verts, le robuste Priape, le gracieux Ganymède, ou Vénus aphrodite, la mère des amours faciles!...

— Tenez, Diavole, j'ai doublement honte d'être Gaulois, quand je songe que pendant d'innombrables siècles nos pères ont été assez sauvages, assez stupides, pour courber le front devant ces divinités refrognées qui leur apprenaient à mourir! à superbement mourir! Par Bacchus et Vénus, vos aimables dieux, ce qu'il faut apprendre, c'est à vivre, à joyeusement vivre... et pour professer et pratiquer la joyeuse vie, je m'incline devant vous, seigneurs Romains, humble écolier que je suis... Car, s'ils dominent le monde par les armes, ils l'asservissent par le plaisir, — ajouta Norbiac semblant très-flatté de

son esprit ; — mais maintenant que je vous ai dit ma mauvaise nouvelle, et bien que je ne partage pas votre sécurité, j'arrive au service que je viens vous demander.

— Un mot, cher Norbiac ; vous êtes voisin de Junius.... Savez-vous si sa fille, la belle Lydia...

— Morte... mon cher... morte ce matin au point du jour...

— Voilà ce que je craignais d'apprendre ; car hier soir, l'on conservait à peine l'espoir de la sauver.

— Pauvre jeune fille !... Une vestale n'était pas plus chaste, dit-on...

— Aussi, excitait-elle autant d'admiration que de curiosité ; car les vestales sont rares à Orange, mon cher Norbiac. Ah ! les gardiens du tombeau de Lydia vont avoir fort affaire cette nuit...

— Pourquoi ?

— Et les magiciennes ?

— Comment ?

— Ignorez-vous donc qu'elles rôdent toujours autour des tombeaux (J), afin d'emporter quelque bribe humaine pour leurs sortiléges... ?

— En effet, j'ai ouï dire...

— Et il paraît surtout que le corps d'une jeune vierge trépassée est précieux pour leurs maléfices ; aussi, vous le disais-je, comme peu de filles meurent vestales, à Orange, les gardiens du tombeau de Lydia auront à repousser des assauts de sorcières... Junius est de mes amis... Il sera inconsolable de la mort de sa fille... Que Bacchus et Vénus lui viennent en aide !... Et maintenant, cher Norbiac, dites-moi quel service je peux vous rendre, et disposez de moi...

— Votre charmant poëte Ovide vient d'écrire *l'Art d'aimer*, c'est bien ; mais qu'est-ce que l'art d'aimer sans *l'art de plaire* ? — Et Norbiac se sourit encore à lui-même avec satisfaction. — Or, je vous reconnais humblement passé maître en cet art de plaire, mon cher Diavole ; aussi je viens, moi, Gaulois barbare, vous demander conseil.

— Vous êtes amoureux ?

— Passionnément, éperdument, follement.

— D'une femme ?

— Comment ? — dit Norbiac surpris.

Puis, se ravisant, il répondit en riant :

— Que je suis novice encore !... Oui, je suis amoureux d'une femme... et vous allez rire de la bassesse de mes goûts : j'aime une courtisane...

— La belle Gauloise, peut-être ?...

— D'où vient votre étonnement, Diavole ?... Est-ce que, vous aussi... ?

— Moi ?... Par Hercule ! je me soucie de la belle Gauloise comme de faire donner les étrivières à ce drôle que voilà, et qui n'a jamais été plus longtemps à me raser... Finiras-tu, pendard ?...

— Seigneur, vous remuez tellement en parlant, — dit Sylvest à son maître, — que je crains de vous couper.

— Commets une pareille maladresse, et la plus légère égratignure à mon menton se traduira, je t'en préviens, en lambeaux de chair enlevés sur ton dos... Vous disiez donc, mon cher Norbiac, que vous étiez amoureux fou de la belle Gauloise ?... Sans partager votre goût, je l'approuve ; car, par Vénus ! sa patronne, on ne saurait être plus charmante... Mais, qui vous arrête ? vous êtes riche, très-riche ; vous avez la clef d'or ; le bon Jupin s'en est servi pour entrer chez Danaë... imitez-le...

— Combien cet exemple prouve encore la supériorité des vos dieux sur les nôtres !... Ce n'est pas chez ces farouches que l'on trouverait ces divins enseignements... Mais, hélas ! la clef d'or ne sert de rien pour entrer chez la belle Gauloise.

— Comment ! une courtisane ?

— Ignorez-vous donc que celle-ci, mon cher Diavole, n'est pas une courtisane comme une autre ?

— Et quelle différence y a-t-il ?

— D'immenses et de toutes sortes...

— Vraiment?

— D'abord, vous savez que dès qu'une célèbre courtisane arrive dans une ville, ces honnêtes commères, dont votre obligeant Mercure est le patron... encore un fort aimable Dieu que celui-là...

— Ils sont tous ainsi, sauf le bonhomme Pluton... et encore s'amuse-t-il parfois à chiffonner les parques.

— Je disais donc que dès l'arrivée d'une nouvelle courtisane, ces honnêtes commères, dont nous parlons, se rendaient aussitôt près d'elle pour lui offrir leurs services.

— Sans doute, de même que les courtiers vont faire leurs offres aux capitaines de tous les navires entrant dans le port; c'est la règle du commerce.

— Eh bien! non-seulement ces honnêtes commères n'ont pas été reçues par la belle Gauloise, mais elles ont été brutalement accueillies, et non moins brutalement chassées, par un vieil eunuque, méchant comme un Cerbère.

— Hum!... cela commence à devenir très-inquiétant pour vous, mon cher Norbiac.

— Ce n'est pas tout; car vous saurez que j'ai dix espions en campagne.

— Bonne précaution.

— La belle Gauloise habite une petite maison près du temple de Diane; mes espions n'ont pas quitté son logis de l'œil, depuis le jour où je l'ai vue au cirque et où elle a produit une si profonde sensation...

— C'est la vérité... j'y étais... Vous disiez, cher Norbiac, que vos espions...

— Se sont relayés nuit et jour, et sauf deux servantes, ils n'ont vu sortir ni entrer personne chez la Gauloise... Je ne sais combien de litières, de chars, de cavaliers, se sont arrêtés à sa porte; mais toujours le vieil eunuque, à figure farouche, les renvoyait sans vouloir entendre à rien...

— Alors que vient-elle faire à Orange, cette belle Gauloise?

— C'est ce que tout le monde se demande; enfin, avant-hier, plusieurs jeunes seigneurs romains, trouvant impertinente cette sauvagerie de la belle Gauloise... Mais vous savez sans doute l'aventure?

— Non, par Hercule!... Continuez.

— Ces jeunes seigneurs, accompagnés de plusieurs esclaves armés de haches et de leviers, ont ordonné à ces coquins d'enfoncer la porte de la belle Gauloise...

— Par la vaillance de Mars! un assaut en règle...

— L'assaut a été aussi vain que le reste; car, grâce à je ne sais quelle intelligence secrète, le préfet de la ville, presque aussitôt instruit du siége de la maison de la courtisane, a envoyé à son secours un centurion suivi de ses soldats... Et malgré la qualité des jeunes seigneurs, deux d'entre eux ont été conduits dans la prison du prétoire...

Sylvest, durant cet entretien qui l'intéressait profondément, avait prolongé autant que possible les soins de son service; cependant, craignant d'éveiller les soupçons de son maître, il allait s'éloigner, lorsque Diavole lui dit:

— Reste!... — Et s'adressant à Norbiac:

— Je dis à ce drôle de rester, parce qu'il pourra nous servir.

— Comment? — demanda le Gaulois, — cet esclave pourra?...

— Je m'expliquerai tout à l'heure. Continuez...

Sylvest resta donc dans un coin de la chambre, à la fois satisfait et très-surpris de l'ordre de son maître.

Norbiac continua :

— Il ne me reste presque plus rien à vous apprendre, mon cher Diavole, sinon que je suis allé moi-même affronter le Cerbère... le vieil eunuque, homme à figure blafarde et gros comme un muid; je lui ai offert cinq cents sous d'or pour lui, s'il voulait seulement m'écouter...

— Par Plutus! voilà parler... et surtout agir en homme sensé... Eh bien, l'eunuque a-t-il ouvert l'oreille?

— Il m'a répondu dans je ne sais quel barbare langage... moitié romain...

— Moitié gaulois peut-être? — dit en raillant Diavole.

— Probablement; car, grâce aux dieux, j'ai presque oublié le peu que m'avait appris ma nourrice de cette langue sauvage; mais enfin, j'ai suffisamment compris l'eunuque, pour être certain que toutes mes offres seraient vaines; maintenant, mon cher Diavole, que me conseillez-vous? Non-seulement je suis fou de la belle Gauloise, mais la résistance, la difficulté augmentent encore ma passion... Jugez donc... triompher là où tant d'autres ont échoué!...

— Cela ferait la réputation d'un homme... et huit jours durant, l'on ne parlerait que de vous dans Orange!

— Aussi me suis-je dit : Le cher Diavole peut seul me conseiller en sa qualité de passé-maître en fait de séductions et d'intrigues amoureuses.

— Mon cher Norbiac, faites ce soir offrande à Vénus de deux couples de colombes en or ciselé... Les prêtres de la bonne déesse préfèrent l'or à la plume.

— Une offrande à Vénus? Pourquoi?

— Parce qu'elle vous protége.

— Expliquez-vous.

Diavole s'adressant alors à Sylvest, lui dit:

— Approche...

Sylvest approcha.

Son maître reprit:

— Cher Norbiac, regardez ce drôle.

— Cet esclave! votre valet?

— Oui, examinez-le attentivement.

— Est-ce une plaisanterie?

— Non, par Hercule!... Voyons, ne trouvez-vous pas une certaine et vague ressemblance... environ comme celle d'une oie à un cygne?

— Une ressemblance... avec quel cygne ?

— Avec la belle Gauloise... vos amours.

— Lui ?... vous vous moquez?

— Je ne me moque point... Sur cette tête rasée, figurez-vous des cheveux blonds; au lieu de cette face brûlée par le soleil, imaginez un teint de lis et de roses.

— En effet, je ne l'avais pas attentivement regardé, cet esclave, — dit Norbiac en examinant Sylvest, — et s'il est blond, il a, comme la belle Gauloise, chose peu commune, les yeux noirs. Oui, plus je le considère, plus je trouve en effet une vague ressemblance...

— Cela vient sans doute de ce qu'il n'est pas tout à fait du même père que sa sœur, — reprit Diavole en éclatant de rire.

Sylvest sentit que s'il avait tenu en ce moment son maître sous son rasoir, il l'eût peut-être égorgé.

— Mais enfin, — reprit Diavole, — le père a été suffisamment représenté, pour que vous reconnaissiez dans ce drôle le frère de la belle Gauloise.

— Son frère !... Cet esclave?

— Lui et votre belle ont été vendus enfants, il y a environ dix-huit ans de cela, après la bataille de Vannes; il me contait justement tout à l'heure cette histoire. Est-ce vrai, pendard ?

— C'est la vérité, seigneur, — a répondu Sylvest, croyant rêver, car il ne pouvait concevoir le dessein de son maître.

— Tu es son frère ! — s'écria le Gaulois en s'adressant à Sylvest, — alors tu dois savoir...

Diavole l'interrompit :

— Il a seulement appris hier sa parenté, — se hâta-t-il de dire ; — jusqu'alors il n'avait pas vu la belle Gauloise, et il ignorait qu'elle fût sa sœur. Comprenez-vous, maintenant, cher Norbiac, que si les entremetteuses, les riches seigneurs ont vu la porte se fermer à leur nez, elle s'ouvrira devant un frère ?

— Ah ! Diavole... mon ami ! mon généreux ami, vous me sauvez !

— Maintenant retenez bien ceci ; il n'y a pas non-seulement de courtisane, mais de femme, mais de patricienne, mais d'impératrice, qui ne se puisse acheter, il faut seulement choisir l'heure et mettre le prix.

— Toute ma fortune s'il le faut !

— C'est déjà quelque chose.

— Mon oncle est très-riche, j'emprunterai sur son héritage.

— Cela suffira peut-être... Mais vous le savez, ou vous devez le savoir, cher Norbiac, une femme aime toujours voir la couleur des promesses qu'on lui fait ; il y a tant de fripons, même parmi nous autres ! Je suis donc certain que si ce drôle se présente d'abord de votre part, avec une bonne cassette pleine d'or, comme simple échantillon de votre magnificence...

— Diavole, vous êtes la perle des amis ; je cours chez mon banquier prendre deux mille sous d'or... Mais de cet esclave... vous répondez ?

— Il sait d'abord que je lui ferais couper les pieds et les mains s'il refusait de vous servir ; puis, comme cette race est naturellement pillarde, si vous lui confiez votre or, je ne le quitterai pas que je ne l'aie vu entrer devant moi chez la belle Gauloise.

— Ah ! mon ami, voilà de ces services... impossibles à reconnaître, — s'écria Norbiac. — Je cours chercher l'or... ma litière est en bas, et je reviens bientôt.

Et il sortit.

Sylvest, resté seul avec son maître, le regardait tout ébahi.

— A nous deux maintenant, pendard... As-tu compris mon dessein ?

— Non, seigneur.

— Quelle brute ! En vertu de ton titre de frère... tu auras accès chez la belle Gauloise...

— Peut-être, seigneur... Je ne sais si je pourrais...

— Je te fais écorcher vif si aujourd'hui tu n'es pas reçu chez elle. Est-ce clair ?

— Très-clair, seigneur. Je m'introduirai donc chez ma sœur.

— Avec la cassette d'or du Gaulois.

— Cassette que je lui offrirai comme un échantillon de la générosité du seigneur...?

— Du seigneur Diavole... double butor!... Oui, tu offriras cette cassette à la belle Gauloise comme une faible preuve de la magnificence de ton maître, qui t'a accompagné, diras-tu, jusqu'à la porte de la maison; et, pour convaincre ta sœur, tu la feras venir à sa fenêtre, afin qu'elle me voie attendant sur la place... Comprends-tu, enfin, pendard?

— Seigneur, je comprends. Vous vous servirez de l'or du seigneur Norbiac pour séduire la belle Gauloise à votre profit... J'admire tant de génie!

Sylvest avait feint de vouloir servir l'amour de son maître, pour trouver le moyen et la facilité de se rapprocher de Siomara et d'échapper, non aux tortures, il les savait endurer, mais à la prison, dont aurait pu être punie sa dernière absence nocturne, captivité qui l'eût empêché de voir sa sœur aussi prochainement qu'il le désirait.

Le seigneur Norbiac, ayant apporté sa cassette remplie d'or, combla Diavole de nouveaux remercîments, et se retira en le suppliant de l'instruire le plus promptement possible du bon ou mauvais succès de l'entrevue de Siomara et de l'esclave. Celui-ci, portant la cassette, et suivi de près par son maître, se rendit à la tombée du jour vers le temple de Diane, non loin duquel se trouvait la maison de la belle Gauloise; il frappa : bientôt, à travers la porte entrebâillée, il aperçut la figure de l'eunuque, vieillard d'une grosseur démesurée. Au milieu de sa face bouffie, imberbe, grasse et blafarde, l'on ne voyait que deux petits yeux noirs, perçants et méchants comme ceux d'un reptile; quelques mèches de cheveux blancs sortaient de dessous son chaperon, noir comme sa robe. Il portait des chausses rouges et de vieilles bottines jaunes. Ce vieillard dit brusquement à Sylvest, de sa voix claire et perçante :

— Que veux-tu ?

— Voir ma sœur.

— Qui, ta sœur ?

— Siomara.

— Tu es le frère de Siomara ?

— Oui.

— Sauve-toi, imposteur ! sinon je te fais goûter d'un bâton de cormier que j'ai là derrière la porte... Hors d'ici, drôle !

— J'avais prévu votre incrédulité, j'apporte avec moi les preuves que Siomara est ma sœur ; si vous me refusez accès auprès d'elle, je saurai, par un moyen ou par un autre, lui apprendre qui je suis, et que j'habite Orange.

Ces mots parurent à la fois surprendre l'eunuque et le faire réfléchir ; il devint soucieux, inquiet, et, tenant toujours la porte entrebâillée, il dit à l'esclave, en attachant sur lui ses petits yeux de vipère :

— Ton nom ?

— Sylvest.

— Le nom de ton père ?

— Guilhern.

— De ton grand-père ?

— Joel, le brenn de la tribu de Karnak.

— Le nom de ta mère ? de ta grand'mère ?

— Ma mère s'appelait Hénory, ma grand'mère Margarid.

— Où as-tu été vendu ?

— A Vannes, avec mon père et ma sœur, après la bataille.

L'eunuque parut de plus en plus pensif et contrarié ; il garda le silence pendant quelques instants, laissant toujours Sylvest dehors, tandis que le seigneur Diavole, placé à peu de distance, ne quittait pas son esclave des yeux... Enfin l'eunuque dit à Sylvest :

— Viens...

Et la porte se referma sur lui.

L'eunuque, marchant le premier, suivit un étroit corridor, et entra bientôt dans une petite chambre dont il ferma soigneusement la porte ; puis il s'assit à côté d'une table, sortit de sa robe un long poignard très-acéré, le plaça près de lui à sa portée, et s'adressant à Sylvest d'un ton bourru :

— Quelques vains mots ne me prouvent pas, à moi, que tu sois le frère de Siomara...

— J'ai d'autres preuves

— Lesquelles ?

— J'ai sur moi une petite faucille d'or, une clochette d'airain, legs de notre père, et de plus quelques rouleaux où sont racontés divers événements de famille... Si ma sœur vous a parlé de son enfance et de nos parents, vous verrez par ces écrits que je ne mens pas, et que je suis son frère.

— A moins, chose fort possible, que tu ne sois un vagabond qui aura volé ces objets après avoir tué le vrai Sylvest.

— Il est beaucoup d'autres choses relatives à notre famille dont je suis instruit ; moi seul peux les savoir... quand je les aurai dites à Siomara, elle reconnaîtra qui je suis...

— Approche-toi de cette fenêtre, — dit l'eunuque, car le jour baissait de plus en plus ; — ou bien, attends, — reprit-il ; et prenant un briquet et de l'amadou, il alluma une lampe, et ayant, à sa clarté, examiné longtemps et attentivement l'esclave, il dit :

— Ta figure sera peut-être pour moi une meilleure preuve de ce que tu avances que ces brimborions de *faucille* et de *clochette*.

Après avoir assez longtemps examiné les traits de Sylvest, l'eunuque hocha la tête et murmura, comme se parlant à lui-même :

— Une pareille ressemblance n'est pas due au hasard... La Gauloise disait vrai... on devait, dans leur enfance, les prendre l'un pour l'autre...

— Ma sœur vous a donc parlé de moi ? — reprit Sylvest à l'eunuque les larmes aux yeux. — Elle s'est peut-être souvent rappelé son frère !...

— Oh! très-souvent... C'est une créature qui n'oublie rien...

Et les traits du vieillard prirent une expression de raillerie sinistre.

— Et de mon père? de ma mère? ma sœur vous a-t-elle aussi souvent parlé?...

— Très-souvent, — répondit le vieillard avec la même expression, — très-souvent... C'est la perle des filles et des sœurs!... Il est dommage qu'elle ne soit pas mariée, elle serait aussi la perle des épouses! Mais que lui veux-tu, à ta sœur?

— La voir... m'entretenir longuement avec elle.

— Vraiment!... Et qu'est-ce que cette cassette, que tu tiens-là sous ton bras?

— C'est de l'or...

— Pour la belle Gauloise?

— On m'a ordonné de le lui offrir.

— Ton maître, sans doute? car ta tête rasée et ta livrée annoncent que tu es esclave domestique... Un valet pour frère!... il y a de quoi enorgueillir Siomara... De plus, tu fais l'entremetteur auprès de ta sœur... c'est d'un bon parent...

La fureur monta au front de Sylvest; mais il se contint et reprit :

— Le hasard m'a offert ce soir le moyen de me rapprocher de ma sœur... je l'emploie...

— Soit... pose cette cassette sur la table... Et comment, et quand as-tu su que la belle Gauloise était ta sœur?

— Peu vous importe!...

— Ce maraud est tout abandon, toute confiance... Ainsi, tu veux voir ta sœur? sans doute pour lui demander de te racheter des mains de ton maître? ou pour gueuser auprès d'elle quelque aumône?

— En cherchant à voir la fille de mon père, je cède au besoin de mon cœur! — répondit fièrement Sylvest. — Une parcelle de l'or infâme qu'elle gagne pourrait me racheter de la torture et de la mort... que je préférerais la torture et la mort!...

— Entendez-vous ce coquin? avec sa tête rasée et sa souquenille de

valet, parler de son honneur! — dit l'eunuque; et regardant Sylvest avec un redoublement de défiance, il ajouta : — Viendrais-tu, scélérat, faire honte à ta sœur de son métier?...

— Plût aux dieux! car j'aimerais mieux la voir tourner, pieds nus, la meule d'un moulin, sous le fouet d'un gardien, que vivre dans une honteuse opulence!... — s'écria Sylvest.

Ces mots prononcés, il les regretta, pensant qu'ils pouvaient empêcher l'eunuque de le conduire auprès de Siomara, de peur qu'elle écoutât les bons conseils de son frère. Mais, à sa grande surprise, l'eunuque, après avoir longtemps et de nouveau réfléchi, se frappa le front, comme frappé d'une idée subite, prit la lampe d'une main, de l'autre son poignard, et dit à Sylvest :

— Suis-moi...

Le vieillard ouvrit la porte, précéda l'esclave dans un couloir tortueux, où ils marchèrent durant quelques instants; puis, soufflant soudain la lampe, il dit à Sylvest, au milieu d'une obscurité profonde:

— Passe devant moi.

Sylvest obéit, quoique très-surpris, et se glissa, non sans peine, entre le gros eunuque et la muraille de l'étroit couloir.

— Maintenant, — reprit le vieillard, — va toujours devant toi jusqu'à ce que tu trouves un mur... L'as-tu rencontré?

— Je viens de m'y heurter.

— Ne bouge pas et écoute bien.

L'eunuque cessa de parler, puis bientôt il ajouta :

— Qu'as-tu entendu?

— J'ai entendu comme le bruit d'une coulisse glissant dans sa rainure.

— Tu devrais t'appeler *Fine-Oreille*... Adosse-toi au mur... Est-ce fait?...

— Oui.

— Avance avec précaution un de tes pieds à un pas devant toi, comme pour tâter le terrain... Que sens-tu?

— Le vide... — reprit Sylvest effrayé en se retirant vivement en arrière et s'adossant à la muraille.

— Oui, c'est le vide ! — reprit la voix de l'eunuque. — Si tu fais un pas pour sortir de ce recoin... tu tombes au fond d'un abîme... citerne abandonnée, où tu te briseras les os, et dont tu ne sortiras plus, car je refermerai sur toi la trappe... maintenant béante à tes pieds !

— Pourquoi cette menace ?... Quel est votre but ?...

— Mon but est d'être certain que tu ne bougeras pas de là pendant que je vais ailleurs... Attends-moi...

Et l'esclave, entendant les pas du vieillard qui se retirait, s'écria :

— Mais, ma sœur ! ma sœur !...

— Tu vas la voir...

— Où cela ?...

— Où tu es... — reprit la voix de l'eunuque, de plus en plus lointaine. — Tourne-toi du côté du mur... regarde de toutes tes forces... et.....

Les derniers mots de l'eunuque ne parvinrent pas aux oreilles de Sylvest... Il se crut le jouet de ce méchant vieillard... Cependant il se retourna machinalement du côté de la muraille, et fut frappé d'une chose étrange... Peu à peu, et de même que la vue, s'habituant à l'obscurité, finit par distinguer des objets d'abord inaperçus, il lui sembla que le mur devenait vaguement transparent à la hauteur de ses yeux... Ce fut d'abord une sorte de brouillard blanchâtre ; puis il s'éclaircit lentement, et fit place à une faible lueur, semblable à l'aube du jour... L'esclave aurait pu couvrir de ses deux mains le point le plus lumineux de cette lueur circulaire, qui, se dégradant ensuite insensiblement, se fondait dans les ténèbres environnantes. Il tâta la muraille à cet endroit : il rencontra une surface polie, dure et froide comme le marbre ou l'acier. La clarté allait toujours grandissant ; l'on aurait dit l'orbe de la lune en son plein, se dégageant de moment en moment des légères vapeurs grises dont parfois elle est voilée... Enfin ce disque devint tout à

fait transparent, et Sylvest vit à travers cette transparence une chambre voûtée dont son regard ne pouvait embrasser qu'une partie. Une lampe, semblable à celles qui brûlent incessamment dans l'intérieur des tombeaux romains, pendait à une chaîne de fer et éclairait ces lieux. Il remarqua, non sans horreur, sur des tablettes placées au long du mur, plusieurs têtes de morts aux os blanchis, mais qui conservaient encore leurs chevelures longues, soyeuses comme des chevelures de femmes... Sur une table couverte d'instruments bizarres, en acier, il vit encore des vases de forme étrange, des mains de squelettes aux doigs osseux, couvertes de pierreries... Et, chose effrayante!... une petite main d'enfant fraîchement coupée... encore saignante!...

Près de cette table un trépied de bronze, rempli de braise, supportait un vase d'airain, d'où sortait une vapeur bleuâtre; de l'autre côté de la table se trouvait un grand coffre de bois précieux, et au-dessus un miroir composé d'une plaque d'argent bruni. Sur ce coffre était une ceinture rouge, couverte de caractères magiques, pareille à la ceinture que portait la sorcière thessalienne que l'esclave avait vue chez Faustine la nuit précédente. Dans l'un des angles de cette chambre était un lit de repos en bois de cèdre, incrusté d'ivoire et recouvert d'un tapis richement brodé. A la tête de ce lit s'élevait une petite colonne de porphyre au chapiteau d'argent, précieusement ciselé, sur lequel on voyait placé, ainsi qu'une relique, le sabot d'un âne à la corne luisante comme l'ébène, et tourné de telle sorte que Sylvest s'aperçut que ce sabot avait un fer d'or, et que cinq gros diamants remplaçaient les clous de la ferrure. Il crut d'abord cette chambre inoccupée, car son regard ne pouvait en embrasser qu'une partie. Soudain apparut une femme, marchant à reculons et lui tournant le dos. Elle envoyait de nombreux baisers vers un endroit invisible. A demi vêtue d'une tunique de lin, qui laissait nus ses épaules et ses bras aussi blancs que l'albâtre, cette femme était d'une taille élevée, svelte et aussi accomplie que celle de la Diane des Romains. L'une des

épaisses et longues tresses de ses cheveux blonds, détachée de sa coiffure, pendait presque jusqu'à ses pieds. A la vue de ses cheveux blonds... blonds comme ceux de sa sœur, Sylvest tressaillit; puis cette femme, après avoir envoyé du bout de ses doigts délicats un dernier baiser dans la même direction que les premiers, se jeta sur le lit de repos, et ainsi tourna la tête du côté de Sylvest...

C'était elle... Siomara... oui, c'était bien elle. Grâce à la présence de ses doux souvenirs d'enfance, seule consolation de sa servitude... grâce à la ressemblance frappante de sa sœur avec leur mère Hénory, Sylvest ne pouvait méconnaître Siomara, et jamais il n'avait rencontré plus éblouissante beauté. Aussi, oubliant la perdition de cette infortunée, oubliant les objets étranges, hideux, horribles, dont elle était entourée, il n'eut pour elle que des regards humides de tendresse et d'admiration.

Siomara, la joue animée d'un rose vif, ses grands yeux noirs brillants comme des étoiles, sous leurs longs cils, sa chevelure blonde et dorée, à demi dénouée, tombant sur ses blanches épaules, s'accouda sur le lit de repos, de son autre main essuya son front tiède... puis laissa tomber sa tête allanguie sur un des coussins en fermant à demi les yeux, cherchant sans doute le repos ou le sommeil.

Sylvest put ainsi contempler longuement sa sœur... Alors il versa des larmes cruelles... Cette figure enchanteresse, rose, fraîche, ingénue comme celle d'une jeune vierge, était celle d'une courtisane, vouée par l'esclavage, et dès son enfance, à un métier infâme!... La honte au front, la colère au cœur, il pensa que ces baisers, envoyés par sa sœur à un être invisible, s'adressaient peut-être au gladiateur Mont-Liban; puis enfin les objets sinistres dont cette chambre était remplie frappèrent de nouveau les regards de Sylvest... ces têtes de morts aux longues chevelures, ces doigts de squelettes, chargés de pierreries... cette main d'enfant fraîchement coupée... saignante encore... Et Siomara, étendue sur le lit de repos, sommeillait, paisible et riante, au milieu de ces débris humains... Il trouvait fatal ce ha-

sard, qui, durant deux nuits de suite, l'une chez Faustine, l'autre en ce dernier lieu, le rendait spectateur invisible de mystères étranges...

Bientôt Siomara sembla sortir en sursaut de son assoupissement, elle tressaillit, se redressa comme si elle eût entendu quelque bruit ou quelque signal, abandonna le lit de repos, se leva et alla regarder un sablier à moitié vide, qui lui rappela sans doute une heure fixée par elle, car elle se hâta de rajuster les nattes de sa coiffure... Alors elle prit sur la table un flacon de forme bizarre, et en versa plusieurs gouttes dans le vase d'airain posé sur un trépied, d'où sortait une lueur bleuâtre; cette lueur se changea en plusieurs jets de flamme d'un rouge vif; tant qu'ils durèrent, Siomara exposa au-dessus d'eux une plaque de métal polie... Les jets de flamme rouge éteints, elle examina curieusement les traces noirâtres laissées par le feu sur le poli du métal... L'esclave ne put s'empêcher de se rappeler en frémissant les sortiléges de la hideuse sorcière thessalienne. Mais bientôt Siomara jeta la plaque loin d'elle, frappa dans ses mains en signe de contentement; sa figure devint rayonnante, et elle courut au coffre de bois de cèdre, placé au-dessous du miroir d'argent bruni... Ainsi posée, elle tournait de nouveau le dos à Sylvest; elle ouvrit le coffre, en tira une longue robe noire, s'en vêtit, et la serra à sa taille au moyen de la ceinture rouge accrochée près du miroir... A la vue de cette robe noire et de cette ceinture magique, une sueur froide inonda le front de Sylvest; il voyait sa sœur absolument vêtue comme la sorcière thessalienne introduite chez Faustine... Siomara, le dos toujours tourné, s'étant baissée de nouveau vers le coffre, y prit une sorte de moule à capuchon, dont elle couvrit soigneusement sa tête, et se retourna pour se rapprocher de nouveau du trépied d'airain.

Dieux secourables! la raison de Sylvest était ferme, car en ce moment il n'est pas devenu fou!... mais le vertige l'a saisi... Non, ce n'était plus Siomara qu'il voyait... c'était la sorcière thessalienne, qui, la nuit précédente, avait demandé, chez la grande dame ro-

maine, la mort d'une esclave... Oui, c'était la magicienne... c'était elle-même... son teint cuivré, son visage sillonné des rides de la vieillesse, son nez en bec d'oiseau de nuit, ses épais sourcils gris comme les mèches de cheveux sortant çà et là de son capuce... Oui, c'était la Thessalienne... Avait-elle, par un charme magique, pris jusqu'alors les traits de Siomara? ou Siomara prenait-elle, par sortilége, les traits de la hideuse vieille?... Sylvest l'ignorait; mais il avait devant les yeux la Thessalienne... Cette transformation surhumaine, égarant presque sa raison, le frappa d'épouvante; ne songeant qu'à fuir cette infernale demeure, il oublia l'abîme infranchissable ouvert devant lui... Mais à peine eut-il, marchant à tâtons, avancé l'un de ses pieds, qu'il rencontra le vide... Il voulut se jeter en arrière... Ce brusque mouvement le fit trébucher, tomber, glisser dans l'ouverture béante... Il n'eut que le temps de se cramponner de ses deux mains au rebord du plancher, et resta ainsi un instant le corps suspendu au-dessus de cette profondeur inconnue.

Oh! sans le souvenir de Loyse et de l'enfant qu'elle portait dans son sein, l'esclave n'eût pas tenté d'échapper à la mort... il se serait laissé rouler dans le gouffre; mais son amour pour sa femme lui donna des forces surhumaines : il raidit ses poignets, parvint à s'enlever assez pour pouvoir appuyer l'un de ses genoux sur le bord de l'ouverture de la trappe, et à sortir de ce danger... Alors, épuisé par ces efforts, écrasé par son affreuse découverte, il se laissa tomber sur le plancher.

Combien de temps resta-t-il dans cet anéantissement du corps et de l'esprit? il l'ignore... Lorsqu'il revint à lui, il crut d'abord avoir été le jouet d'un songe; puis, la réalité se retraçant à sa mémoire, il reconnut, hélas! que ce n'était pas là un songe... Il supposa que l'eunuque l'avait fait ainsi assister, invisible, à d'affreux mystères... pour lui inspirer l'horreur de sa sœur, et rendre impossible un rapprochement entre eux : entrevue peut-être redoutée par le vieillard. Sylvest, sans le gouffre ouvert à ses pieds, aurait à jamais fui ce lieu maudit!

Ses sens ranimés, il s'aperçut que la clarté transparente, quoique obscurcie, régnait toujours dans l'épaisseur de la muraille... Cédant malgré lui à une terrible curiosité, il se leva et regarda. La chambre était déserte, la lampe de fer éteinte, la lueur bleuâtre du vase d'airain, placé sur le trépied, éclairait seule ce lieu sinistre. Au bout de peu de temps, la sorcière reparut, tenant à la main un paquet enveloppé d'une étoffe noire; elle le déroula précipitamment, et en retira une tête fraîchement coupée... Sylvest reconnut, à la clarté bleuâtre du trépied, la tête de la belle Lydia... cette jeune vierge morte depuis la veille, qu'il avait souvent vue passer et admirée dans les rues d'Orange... Il se souvint alors des paroles de son maître, disant le matin au seigneur Norbiac, que les gardiens du tombeau de Lydia auraient grand'peine à préserver ses restes des profanations des magiciennes... ajoutant avec cynisme que les jeunes filles mortes vestales devenaient rares à Orange, et que leurs corps étaient incomparables pour les sortiléges.

L'horrible vieille, car Sylvest commençait à se croire le jouet d'une vision ou de l'erreur de ses yeux, et se refusait à croire que Siomara et la magicienne ne fussent qu'une seule et même personne, l'horrible vieille posa la tête de Lydia sur la table, ainsi qu'un autre lambeau de chair sanglant et informe, mit ce lambeau dans la main d'enfant fraîchement coupée, la plaça sur la tête de Lydia, et l'y fixa au moyen des longs cheveux de la morte.

Sylvest sentit soudain une main s'appuyer sur son épaule, la voix claire et railleuse de l'eunuque lui dit dans les ténèbres :

— Le gouffre n'est plus ouvert sous tes pieds... tu peux me suivre sans danger... Es-tu content?... tu as vu ta sœur, Siomara, la belle Gauloise, la courtisane adorée?...

— Non! — s'écria l'esclave en s'avançant éperdu dans l'ombre. — Non, je n'ai pas vu ma sœur... non, cette horrible magicienne n'est pas Siomara!... Tout ceci est magie et sortiléges... Laissez-moi fuir cette maison maudite!...

Mais l'eunuque, barrant avec son gros corps l'étroit passage du couloir, força l'esclave de rester à sa place, et lui dit :

— Quoi ! maintenant, tu veux t'en aller sans parler à ta sœur? Qu'est donc devenue cette furieuse tendresse de tantôt pour la fille de ta mère?...

— Non, ce n'est pas là ma sœur... ou si c'est elle... je n'ai plus de sœur... laisse-moi fuir !...

— Ce n'est pas ta sœur? et pourquoi? — reprit l'eunuque en éclatant de rire. — Est-ce parce que, belle comme Vénus, elle s'est tout à coup changée en vieille hideuse comme l'une des trois parques?... Et avant-hier donc, si tu l'avais vue... nue comme Cypris sortant des flots, se frotter d'une huile magique, et aussitôt ce beau corps se couvrir d'un léger duvet, ces bras charmants s'amoindrir et disparaître sous de longues ailes, ces jambes de Diane chasseresse et ces pieds délicats se changer en serres d'oiseau de nuit... son cou gracieux se gonfler, s'emplumer, et cette tête adorée prendre la figure d'une orfraie, qui, poussant trois cris funèbres, s'est envolée à travers la voûte de la salle... (K)

— Laissez-moi fuir... vous me rendrez fou !...

— Qu'aurais-tu dit l'autre soir, où Siomara s'est changée en louve fauve, pour aller, au déclin de la lune, rôder autour des gibets et en rapporter ici entre ses dents le crâne d'un supplicié nécessaire à ses enchantements (L)?

— Dieux secourables, ayez pitié de moi !...

— Et l'autre nuit, où, prenant la forme d'une couleuvre noire, Siomara est allée se glisser dans le berceau d'un nouveau-né, dormant près du lit de sa mère, et, s'enroulant doucement autour du cou de l'enfant, tandis qu'elle approchait sa tête de reptile des petites lèvres roses de l'enfant, afin d'aspirer son dernier souffle... Siomara l'a étranglé, ce nouveau-né, dont le dernier souffle était nécessaire à ses sortiléges !

— Je suis dans l'épouvante ! — a murmuré Sylvest. — Est-ce que je rêve? est-que je veille?...

— Tu veilles, par Hercule!... Oui, tu es bien éveillé... mais tu as peur... Comment, infâme poltron! tu as une sœur qui, par sa puissance magique, peut devenir tour à tour la belle Gauloise, orfraie, louve, couleuvre... qui peut enfin revêtir toutes les figures, et tu ne te réjouis pas... pour l'honneur de ta famille!...

Sylvest sentit sa raison un instant défaillir; il crut aux paroles de l'eunuque... Siomara, se métamorphosant en hideuse magicienne, ne pouvait-elle pas aussi se transformer en orfraie, en louve ou en couleuvre?

Le vieillard, barrant toujours le passage avec son gros corps, continua :

— Quoi, butor! tu ne me remercies pas, moi qui t'ai placé en ce bon endroit afin de t'initier aux secrets de la vie de Siomara... de sorte qu'en la voyant tout à l'heure tu puisses la serrer tendrement contre ton cœur de frère, et lui dire : « Tu es la digne fille de notre » mère!... »

— O tout-puissant Hésus! sois miséricordieux!... ôte-moi la vie, ou éteins tout à fait ma pensée, que je n'entende plus ce démon!... — dit Sylvest, tellement abattu, étourdi, qu'il ne se sentait ni la force ni le courage d'employer la violence pour fuir.

— Quoi! je te place là, afin que tu puisses voir aussi et connaître le galant de ta sœur... approuver son bon goût, la féliciter tout à l'heure de son choix, et tu restes là... stupide comme une borne, sans m'en dire un mot?... Réponds donc!... Tu le connais maintenant, j'espère, le galant de Siomara... tu l'as vu, son beau *Belphégor!*

— Je n'ai vu personne... — murmura Sylvest, de plus en plus éperdu, et répondant pour ainsi dire malgré sa volonté. — La jeune femme qui était là... oh! non! ce n'était pas ma sœur... est entrée en envoyant des baisers... à quelqu'un que je ne pouvais apercevoir... J'ai cru que c'était au gladiateur Mont-Liban qu'elle les adressait...

— Mont-Liban! — reprit l'eunuque en éclatant de rire. — Siomara méprise Mont-Liban comme la boue de ses sandales... elle don-

nerait dix Mont-Liban pour un Belphégor... Comment, tu ne l'as pas vu, ce beau mignon?...

— Non...

— C'est possible... elle sera entrée chez lui au lieu de le faire entrer chez elle... Leurs chambres sont de plain-pied; aussi, en sortant, lui aura-t-elle envoyé d'amoureux baisers à travers la porte... Ah! tu n'as pas vu Belphégor! c'est dommage... Veux-tu savoir qui est ce mignon chéri? ce galant que bien des grandes dames envieraient à Siomara, si elles le lui connaissaient? Eh bien, ce galant, c'est...

Et l'eunuque a dit deux mots à Sylvest (M).

Celui-ci a poussé un cri horrible, car un souvenir récent traversait son esprit... Alors, dans sa terreur et sa rage, il s'est précipité violemment sur l'eunuque, l'a renversé, foulé aux pieds, s'est ainsi ouvert un passage, a couru devant lui dans les ténèbres, se heurtant çà et là aux murailles, poursuivi par les rires affreux de l'eunuque, qui, s'étant relevé, le poursuivait en répétant :

— Belphégor!... Belphégor!...

CHAPITRE IV.

Le gladiateur Mont-Liban. — Siomara. — Le lion amoureux. — Siomara reconnaît Sylvest. — Ce qui est advenu à Sylvest et à sa sœur depuis leur séparation. — Sylvest arrêté chez Siomara est ramené chez le seigneur Diavole, et ensuite conduit au cirque pour être livré aux bêtes féroces lors du prochain spectacle.

Sylvest, toujours fuyant la poursuite de l'eunuque, aperçut, à l'extrémité du couloir, une vive lumière, se précipita de ce côté, reconnut le vestibule, tira le verrou intérieur de la porte de la rue; il se crut sauvé ; mais au moment où il mettait le pied dehors, il se trouva en face d'un homme d'une taille gigantesque, qui, d'une main de fer, le saisit à la gorge, le rejeta au loin dans le vestibule, puis verrouilla et ferma la porte en dedans, au moment où l'eunuque arrivait essoufflé, en criant :

— Belphégor !... Belphégor !...

A la vue du géant, l'eunuque, reculant de deux pas, s'écria d'un air courroucé :

— Mont-Liban !... toi ici !...

— Mort et massacre !... — s'écria le gladiateur d'un ton menaçant; — la belle Gauloise ne se jouera pas plus longtemps de moi... Depuis la chute du jour, je suis embusqué dans une maison en face de celle-ci... J'ai vu venir ce misérable esclave, accompagné de son maître,

le seigneur Diavole ; ils se sont arrêtés à quelques pas de ce logis : le maître a parlé à l'esclave, celui-ci, tenant sous son bras une cassette, a frappé à cette porte ; elle s'est ouverte et refermée sur lui... Cela se passait à la nuit tombante... et voici bientôt l'aube... Ravage et furies ! me prend-on pour un oison, à la fin ?...

— On te prend pour ce que tu vaux, pour ce que tu es, boucher de chair humaine ! sac à vin ! désolation des outres pleines !... — s'écria l'eunuque de sa voix claire et perçante. — Hors d'ici, pilier de taverne ! effroi des cabaretiers ! hors de céans, taureau de combat !... Il n'y a personne à transpercer ici, et tes beuglements ne me font pas peur !...

— Veux-tu que je t'étouffe dans ta graisse ? vieux chapon bardé de lard ! veux-tu que je te crève à coups de bâton ? molle et flasque panse ! — s'écria le gladiateur en levant sur le vieillard une grande canne d'ébène, ayant pour pomme la tête arrondie d'un os humain. — Sang et entrailles ! si tu dis encore un mot, tu n'en diras pas un second... Prends garde à toi, tonne de lard rance !...

Ainsi parlait Mont-Liban, ce gladiateur célèbre, que les grandes dames romaines poursuivaient de leurs impudiques désirs... Il paraissait jeune encore ; mais l'expression de ses traits rudes, grossiers, était insolente et stupide... Un coup de sabre, commençant au front et allant se perdre dans son épaisse barbe fauve, lui avait crevé l'œil gauche. Des taches de vin et de graisse souillaient ses riches vêtements ; sa tunique, brodée d'argent, mais en désordre, et mal agrafée, laissait voir sa poitrine d'Hercule, velue comme celle d'un ours. Ses chausses de peau de daim et ses bottines militaires, bordées de galons d'or, semblaient aussi sordides que le reste de son accoutrement. Une large et longue épée pendait à son côté ; sur sa tête il portait un chaperon de feutre, orné d'une longue aigrette rouge, et tenait à la main sa grosse canne d'ébène, ayant pour pomme la tête arrondie d'un os humain, souvenir d'un de ses combats, sans doute. Oui, tel était ce Mont-Liban, dont les nobles dames d'Orange se dis-

putaient la possession, et qui avait répondu par un dédaigneux refus aux provocations de Faustine...

Au bruit croissant de la dispute du gladiateur et de l'eunuque, une porte intérieure du vestibule s'ouvrit... Sylvest vit paraître Siomara, non plus transfigurée en hideuse sorcière, mais jeune, mais fière, mais belle! oh! mille fois plus belle encore que l'esclave ne l'avait vue au commencement de cette nuit maudite... Mais ce n'était pas elle... non, ce n'était pas elle qu'il avait vue... Il ne pouvait le croire. Les épais cheveux blonds de Siomara étaient retenus dans une résille à mailles d'argent : elle portait deux tuniques, l'une blanche et très-longue; l'autre, bleu céleste, courte et brodée d'or et de perles, laissait son cou et ses bras nus... En revoyant sa sœur d'une beauté si brillante, si pure, Sylvest crut plus que jamais avoir fait un songe horrible pendant cette nuit... Non, non, pensait-il, une courtisane monstrueusement débauchée, une sorcière maudite, n'auraient pas ce front à la fois chaste et fier, ce doux et noble regard; non, l'infâme eunuque a menti, les apparences mentent, mes yeux même, cette nuit, m'ont menti... Il y a là un mystère impénétrable à ma raison... Mais la Siomara que je vois là est bien ma sœur... celle de cette nuit m'était apparue sans doute par sortilége...

Ainsi pensait l'esclave, caché dans l'ombre du vestibule par l'épaisseur d'une colonne... Jusqu'alors inaperçu de la courtisane, il attendait ce qui allait advenir entre elle, l'eunuque et le gladiateur. Celui-ci avait paru perdre sa grossière audace à la vue de Siomara, qui, le regard impérieux, menaçant, la tête haute, fit un pas vers le géant.

— Quel est ce bruit dans ma maison? — lui dit-elle durement. — Mont-Liban se croit-il ici dans une de ces tavernes où il va s'enivrer chaque nuit?...

— Cette brute sauvage ne sait que rugir, — reprit l'eunuque. — Et, par Jupiter! je...

— Tais-toi... — dit Siomara au vieillard en l'interrompant; puis, s'adressant au gladiateur, elle ajouta d'un ton d'impératrice :

— A genoux!... et demande pardon de ton insolence...

— Siomara, écoute, — balbutia Mont-Liban, dont le trouble et la confusion augmentaient; — je veux t'expliquer...

— A genoux d'abord... Repens-toi de ton insolence...tu parleras ensuite, si je le veux...

— Siomara! — reprit le gladiateur en joignant les mains d'un air suppliant, — un mot... un seul...

— A genoux!... — reprit-elle impatiemment, — à genoux donc!...

L'Hercule, avec la docilité craintive de l'ours à la chaîne, qui obéit à son maître, s'agenouilla en disant:

— Me voilà donc à genoux... moi... Mont-Liban... moi, qui vois à mes pieds les plus grandes dames d'Orange...

— Et c'est sur elles que je marche en marchant sur toi... — dit Siomara avec un geste de dédain superbe. — Baisse la tête... plus bas... plus bas encore!...

Le géant obéit, se prosterna la face presque sur la dalle... Alors Siomara, appuyant le bout de sa petite sandale brodée sur la nuque de ce taureau, lui dit:

— Te repens-tu de ton insolence?

— Je m'en repens...

— Maintenant, hors d'ici! — ajouta Siomara en le repoussant du pied, — hors d'ici au plus vite, et n'y rentre jamais!...

— Siomara... tu méprises mon amour! — reprit le gladiateur en se redressant sur ses genoux, où il resta un moment l'air implorant et désolé, — et pourtant je ne donne pas un coup d'épée sans prononcer ton nom; je n'égorge pas un vaincu sans t'en faire honneur! Je me ris de toutes les femmes qui me poursuivent de leur amour... Et quand je me trouve trop malheureux de tes dédains, je vais m'enivrer dans les tavernes...

— Oui, — ajouta l'eunuque, — et il casse ensuite les pots sur la tête des cabaretiers.

— C'est ta faute, Siomara, — reprit le géant d'une voix lamentable.

— Pour t'oublier, je m'enivre... Je me résignerais à tes mépris sans me plaindre, si chacun était rebuté comme moi... Mais enfin, ce vil esclave, — et le gladiateur désigna Sylvest en se relevant, — ce vil esclave est resté presque toute la nuit chez toi, Siomara... pour son compte ou pour celui de son maître... Aussi, je n'ai pu vaincre mon courroux...

La sœur de Sylvest, ayant suivi du regard le geste de Mont-Liban, remarqua, pour la première fois, l'esclave, jusqu'alors toujours caché dans l'ombre et par l'épaisseur d'une des colonnes du vestibule.

— Quel est cet homme? — dit-elle en s'avançant rapidement vers Sylvest; puis, le prenant vivement par le bras, elle lui fit faire un pas, de sorte qu'il eut la figure entièrement éclairée par la lumière de la lampe. — Qui es-tu? à qui appartiens-tu? — ajouta-t-elle en le regardant fixement. — Que fais-tu là?...

L'eunuque paraissait attendre avec crainte la réponse de Sylvest, tandis que lui ne trouvait pas une parole, s'efforçant d'oublier les mystères de cette nuit fatale; il sentait sa tendresse fraternelle lutter contre l'épouvante que lui avait inspirée Siomara... Mais celle-ci, après avoir un instant contemplé l'esclave en silence, tressaillit, l'attira encore plus près de la lampe, et alors, l'examinant avec un redoublement d'attention et de curiosité, ses deux mains placées sur ses épaules... et ces mains, Sylvest les sentit légèrement trembler... Siomara lui dit :

— De quel pays es-tu?

Sylvest hésita un moment encore; il fut sur le point de répondre de manière à tromper sa sœur... Mais en voyant si près de lui ce beau visage, qui lui rappelait tant celui de sa mère... mais en sentant sur ses épaules ces mains si souvent enlacées dans les siennes, au temps heureux de son enfance, il ne vit plus que sa sœur, qui reprit avec impatience :

— N'entends-tu donc pas la langue romaine?... Je te demande de quel pays tu es?...

— Je suis Gaulois.

— De quelle province?... — lui dit alors Siomara en langue gauloise.

— De Bretagne.

— De quelle tribu?

— De la tribu de Karnak.

— Depuis quand es-tu esclave?

— J'ai été vendu tout enfant après la bataille de Vannes.

— Avais-tu une sœur?

— Oui... elle était moins âgée que moi d'une année.

— Et elle a été vendue comme toi, tout enfant?

— Oui.

— Tu ne l'as jamais revue depuis ce temps-là?

— Non...

— Viens, suis-moi... — dit à l'esclave Siomara, pendant que le gladiateur et l'eunuque semblaient, l'un soucieux, l'autre courroucé de cet entretien en langue gauloise, que sans doute ils ne comprenaient pas. La courtisane fit un pas vers l'appartement intérieur, paraissant avoir complétement oublié Mont-Liban ; mais, se ravisant, elle se tourna vers lui... et lui adressant cette fois le plus doux sourire :

— Tu as humilié ton front sous mon pied... toi, le vaillant des vaillants ! — lui dit-elle. — Baise cette main... — et elle la lui tendit. — Continue de désespérer les grandes dames romaines, comme je désespère les nobles seigneurs... Mais ne te désespère pas... entends-tu, cœur de lion?...

Le gladiateur s'était jeté à genoux pour presser contre ses grosses lèvres la main de Siomara, la courtisane... Il fallait que cet homme féroce, brutal, débauché, fût profondément épris, malgré la grossièreté de sa nature ; car pendant qu'il baisait la main de Siomara avec une sorte de respect mêlé d'ardeur, une larme tomba de son œil attendri : puis, se relevant, pendant que Siomara faisait signe à son frère de la suivre, Mont-Liban s'écria d'un air exalté :

— Par toutes les gorges que j'ai coupées! par toutes celles que je couperai encore! Siomara... tu peux dire à l'univers que le sang, le cœur et l'épée de Mont-Liban sont à toi!...

La courtisane, laissant le gladiateur exclamer sa passion, et l'eunuque dévorer sans doute la colère que lui causait le rapprochement du frère et de la sœur, quitta le vestibule, fit signe à Sylvest de la suivre, et le conduisit dans une chambre meublée avec magnificence, où tous deux restèrent seuls... Alors Siomara se jeta au cou de son frère, et lui dit avec une expression d'inexprimable tendresse, et le serrant passionnément contre sa poitrine :

— Sylvest... tu ne me reconnais pas? moi qui t'ai eu sitôt reconnu? Je suis ta sœur... vendue comme toi, il y a dix-huit ans, après la bataille de Vannes!...

— Je t'avais reconnue...

— Tu dis cela froidement, frère... tu détournes les yeux... ton visage est sombre... Est-ce ainsi que l'on accueille la compagne de son enfance... après une si longue séparation?... Ingrat... moi qui ne passais pas un jour sans penser à toi... Oh! c'est à en pleurer!...

Et, en effet, ses yeux se remplirent de larmes.

— Écoute, Siomara... d'un mot tu peux me rendre le plus misérable des hommes ou le plus heureux des frères!...

— Oh! parle!...

— D'un mot tu peux appeler de mon cœur à mes lèvres tout ce que j'ai thésaurisé d'affection pour toi depuis tant d'années!...

— Parle... parle vite!...

— Un mot de toi enfin, et nous continuerons cet entretien, qu'hier j'aurais acheté au prix de mon sang, sinon je quitte cette maison à l'instant pour ne jamais te revoir...

— Ne jamais me revoir!... et pourquoi? que t'ai-je fait?

— Siomara, les dieux de nos pères m'en sont témoins... lorsque j'ai appris que la belle Gauloise... la célèbre courtisane, c'était toi... grande a été ma douleur et ma honte, ma sœur... Mais j'ai songé à

la corruption forcée que presque toujours l'esclavage impose... lorsqu'il vous prend tout enfant... et surtout j'ai songé que ton maître, qui t'avait achetée à l'âge de neuf ans, se nommait Trymalcion... C'est donc une profonde pitié que j'ai ressentie pour toi... c'est ce sentiment qui m'a conduit ici dans ta maison... hier soir, à la tombée du jour...

— Tu es ici depuis hier soir?... — dit Siomara en regardant son frère avec stupeur. — Cette nuit... tu l'as passée ici?...

— Oui...

— C'est impossible!...

— Je te l'ai dit, Siomara, d'un mot tu vas décider si je dois te chérir en te plaignant, ou m'éloigner de toi avec horreur!...

— Moi... t'inspirer de l'horreur!... — reprit-elle d'un air si ingénument surpris, d'un ton de si doux reproche, que Sylvest en fut saisi. — Pourquoi, frère, aurais-tu horreur de moi?

Et elle attacha tranquillement ses beaux grands yeux sur ceux de l'esclave... Il se sentit de plus en plus ébranlé; ses doutes renaissant pourtant, il reprit:

— Écoute encore : hier soir j'ai frappé à ta porte, l'eunuque m'a ouvert... je lui ai dit que j'étais ton frère...

— Tu lui as confié cela?... — s'écria-t-elle... Puis elle sembla réfléchir...

— Il a paru inquiet et courroucé de ma révélation; puis il m'a dit: Tu veux voir ta sœur, tu vas la voir, viens... Et il m'a précédé dans un étroit couloir... Au bout d'un instant, il a éteint sa lampe, me disant d'avancer toujours... J'ai obéi, j'ai rencontré un mur... En même temps un gouffre s'est ouvert à mes pieds... L'eunuque m'a dit alors de ne pas bouger de là au péril de ma vie, et de regarder la muraille...

— Comment! — reprit-elle avec autant d'étonnement que de candeur, tandis qu'un léger sourire d'incrédulité effleurait ses lèvres. —

Pour me voir, il t'a dit de regarder la muraille... Parles-tu sérieusement, bon et cher frère?...

— Je parle si sérieusement, Siomara, qu'en cet instant je ressens une terrible angoise... car ce mot fatal que j'attends de toi, tu vas le prononcer... Écoute encore... J'ai donc suivi le conseil de l'eunuque, j'ai regardé la muraille, et alors...

— Et alors?...

— Par je ne sais quel prodige, ce mur est devenu transparent... et j'ai vu, dans une chambre voûtée, une femme... Elle avait ta ressemblance... cette femme... Etait-ce toi, Siomara? était-ce toi ou ton spectre?... était-ce toi... oui ou non?...

Et pendant que Sylvest tremblait de tous ses membres, attendant la réponse de sa sœur:

— Moi... dans une chambre voûtée? — répéta-t-elle, comme si son frère lui eût dit quelque chose d'impossible, d'insensé. — Moi... vue à travers la transparence d'une muraille?...

Puis, portant vivement ses deux petites mains à son front, comme frappée d'un brusque souvenir, elle se prit à rire aux éclats; mais d'un rire tellement naïf et franc, que son visage enchanteur devint d'un rose vif, et ses yeux se noyèrent de ces larmes que provoque souvent l'excès du rire. L'esclave la regardait bien étonné; mais aussi bien heureux... oh! de plus en plus heureux de sentir ses soupçons se dissiper. Alors, elle, se rapprochant davantage encore de son frère, assis à ses côtés, appuya l'un de ses bras sur son épaule, et lui dit de sa voix douce:

— Te rappelles-tu, dans notre rustique maison de Karnak... à gauche de la bergerie, et donnant sur le pâtis des jeunes génisses?... Te rappelles-tu, au pied d'un grand chêne, une petite logette couverte d'ajoncs marins et...

— Certes... — répondit Sylvest, surpris de cette question, mais se laissant aller malgré lui à ces chères souvenances. — Cette logette, je l'avais construite pour toi...

— Oui, et quand le soleil d'été brûlait, ou que les pluies de printemps tombaient, nous nous mettions, tu sais, à l'ombre ou à l'abri dans ce réduit...

— On y était si bien !... Au-dessus de soi, ce grand chêne ; devant soi, le beau pâturage des jeunes génisses... et plus loin, le joli ruisseau bordé de cette belle saulée, où l'on étendait les toiles nouvellement tissées...

— Frère, te rappelles-tu qu'une fois retirés là, nous aimions beaucoup à jouer à des *jeux parlés*, comme nous disions?

— Oui, oui... je m'en souviens...

— Te rappelles-tu qu'un de ces jeux s'appelait celui *des conditions?*

— Sans doute...

— Et bien, frère, jouons-y encore... à cette heure comme autrefois.

— Que veux-tu dire?

Elle reprit avec une grâce charmante:

— Première condition : Le petit Sylvest, qui voit des Siomara à travers les murailles, n'interrogera plus sa sœur sur ce sujet... car celle-ci, malgré le profond respect qu'elle a pour son aîné, ne pourrait s'empêcher de rire de lui... Seconde condition : Le petit Sylvest répondra aux questions que lui adressera sa sœur; et ces conditions remplies, il apprendra tout ce qu'il veut savoir, même au sujet de la muraille transparente, — ajouta Siomara en paraissant contenir à peine une nouvelle envie de rire. — Et il n'aura plus qu'un embarras... celui d'exprimer assez vivement sa tendresse à cette pauvre sœur... qu'il menaçait pourtant, tout à l'heure, de ne revoir jamais, le méchant frère...

Bien des années se sont passées depuis cet entretien jusqu'au jour où Sylvest écrit ceci; mais il lui semble encore entendre la voix de Siomara, son accent plein de gaieté naïve, en rappelant à son frère ces souvenirs de leur enfance... Il lui semble voir encore cette adorable figure, d'une expression à la fois si ingénue, si sincère... Il crut donc aux paroles de sa sœur... il se confirma dans cette pensée:

qu'il s'agissait de mystères impénétrables à sa raison... Ces mystères, Siomara devait, selon sa promesse, les éclaircir, et prouver à son frère qu'elle ne démériterait en rien de sa tendresse... Il s'abandonna donc de nouveau à ce doux besoin de remémorance des seules années de bonheur qu'il eût jamais connues et partagées avec sa sœur, au sein de sa famille, alors heureuse et libre!... Se rapprochant de Siomara, il prit ses deux mains entre les siennes, et tâchant de sourire comme elle au ressouvenir de leurs jeux enfantins, il lui dit:

— Sylvest accepte les conditions de la petite Siomara... Il ne fera plus de questions... Que sa sœur l'interroge, il répondra...

Siomara, serrant non moins tendrement entre ses mains les mains de son frère, lui dit d'une voix touchante et attristée, comme si elle eût attendu d'avance une sinistre réponse :

— Sylvest... et notre père?...

— Mort... mort par un affreux supplice...

De grosses larmes coulèrent des yeux de la courtisane, et après un sombre silence elle reprit:

— Et il y a longtemps que notre père a été ainsi supplicié?

— Trois ans après avoir été fait esclave comme nous, après la bataille de Vannes...

— Je me rappelle notre douleur lorsque nous avons été séparés l'un de l'autre, à la vue de mon père chargé de chaînes, faisant un effort surhumain pour accourir à notre secours... Mais toi, frère, qu'es-tu devenu? Tu n'as donc pas été séparé de lui?

— Non... Son maître m'a aussi acheté, pour peu de chose, je crois... Notre père s'étant montré de race indomptable... on a craint que le louveteau ne devînt loup.

— Et dans quelle contrée avez-vous été emmenés tous deux?

— Dans notre tribu... pour cultiver sous le fouet et à la chaîne... les champs de nos pères...

— Que dis-tu?

— César, après la bataille de Vannes, avait distribué des terres à

ses officiers invalides; l'un d'eux a eu pour lot notre maison et une partie de nos guérets...

— Pauvre père!... pauvre frère!... quelle douleur pour vous, de revoir notre maison, nos compagnes, au pouvoir de l'étranger! Mais du moins tu n'étais pas séparé de notre père?

— Il habitait la nuit, comme les autre esclaves, un souterrain creusé pour eux (A), tandis que l'officier romain, ses femmes esclaves et nos gardiens, demeuraient dans notre maison, où je logeais aussi, renfermé dans une sorte de cage...

— Dans une cage? Et pourquoi cette barbarie?

— Le lendemain de notre arrivée chez nous, notre maître a dit a mon père, en me montrant à lui : « Chaque journée où ton travail » ne m'aura pas satisfait, on arrachera une dent à ton fils... Si tu » essayes de te révolter, on lui arrachera un ongle; si tu tentes de » t'évader, à chaque tentative on lui coupera soit un pied, soit une » main, soit le nez, les oreilles ou la langue... Si tu parviens à t'é- » chapper, on lui arrachera les yeux; puis il sera mis au four ou » enduit de miel, et ainsi exposé aux guêpes, ou bien encore brûlé » à petit feu dans une robe enduite de poix (B). Libre à toi, mainte- » nant, de faire que ton fils compte ses jours par les tortures. »

Siomara frémit et cacha son visage entre ses mains.

« — Tu n'auras pas d'esclave plus docile, plus laborieux que moi, » — a répondu mon père à notre maître; — seulement, promets-moi » que si tu es satisfait de ma conduite et de mon travail, je verrai » quelquefois mon fils. » — Conduis-toi bien, j'aviserai, — a répondu le Romain. — Notre père tint sa promesse, ne pensant qu'à m'épargner des tortures... Il s'est montré le plus laborieux, le plus docile des esclaves...

— Lui... le plus docile des esclaves! — dit Siomara les yeux humides de larmes, — lui, notre père... lui si fier de l'indépendance de notre race... lui, Guilhern, fils de Joel!... Ah! jamais père n'a donné à son enfant plus grande preuve de tendresse.

— Une mère... un père ont seuls un pareil courage... Cependant, malgré sa soumission, notre maître fut longtemps sans lui permettre de se rapprocher de moi ; de temps à autre je l'apercevais de loin, le soir ou le matin, lorsqu'il rentrait à l'ergastule ou qu'il en sortait; car à ces heures, notre maître, pour me faire prendre un peu d'exercice, me sortait de ma cage, après m'avoir accouplé avec un grand chien très-méchant, qui ne le quittait jamais.

— Toi, frère... ainsi traité?...

— Oui, j'avais au cou un petit collier de fer, et une chaînette assez longue s'ajustant au collier du chien, m'accouplait avec lui; enfin, notre père puisa un tel courage dans l'espoir qu'on lui donnait de le laisser un jour se rapprocher de moi, qu'il accomplit parfois des travaux presque au-dessus des forces humaines. Ainsi, la première fois qu'il lui fut permis de me parler, depuis notre commun esclavage, il dut cette faveur à l'achèvement d'un labour de sept mesures de terre, à la houe, commencé au lever du soleil et terminé à son déclin... tandis qu'en pleine force et santé, libre, heureux, il n'eût peut-être pas mené à fin une pareille tâche en deux jours en travaillant rudement. Ce soir-là notre père, brûlé par le soleil, inondé de sueur, encore haletant de fatigue, fut amené par un gardien auprès de ma cage. Pour plus de sûreté, en outre de la chaîne qu'il portait aux jambes, on lui avait mis les menottes. Le gardien ne nous quittait pas des yeux... Oh ! ma sœur...je fondis en larmes à l'aspect de notre père; jusqu'alors je l'avais seulement aperçu de loin ; mais de près... sa tête rasée, son visage amaigri, creusé, les haillons dont il était couvert... il était méconnaissable.

— Lui si beau ! si fier ! si joyeux ! t'en souviens-tu, Sylvest? lorsque les jours de fêtes... et d'exercices militaires, monté sur son vaillant étalon gris de fer, à housse et à bride rouge, il courait à toutes brides dans nos prairies, tandis que notre oncle Mikaël, l'armurier, le suivait à pied, comme suspendu à la crinière du cheval?

— Et pourtant, ma sœur, la première fois où il lui fut permis de

s'approcher de moi, de me parler, la figure de mon père devint aussi rayonnante que lors de nos plus heureux jours d'autrefois. A peine fut-il à portée de ma cage, qu'il me dit d'une voix entrecoupée par des larmes de bonheur : — Ta joue... mon pauvre enfant, ta joue. — Alors j'appuyai ma joue sur le grillage, et il tâcha de la baiser à travers les barreaux; puis, malgré notre contentement de nous revoir, nous avons beaucoup pleuré. Il a le premier séché ses larmes pour me consoler, pour m'encourager, pour me rappeler les mâles exemples de notre famille, les préceptes de nos dieux. Nous avons aussi longtemps parlé de toi, ma sœur. Enfin, après bien des tendresses échangées, le gardien l'a reconduit au souterrain. Rares étaient ces entrevues, mais, chaque fois, elles donnaient à notre père un nouveau courage.

— Et toi, pauvre frère, toujours prisonnier?

— Toujours... C'était pour notre maître la seule garantie de la docilité de mon père... Trois ans se sont ainsi passés. Le Romain ayant eu à correspondre dans notre langue pour des ventes de blés avec les Gaulois d'Angleterre, chargea mon père de ce soin... Ce fut ainsi qu'il put, obéissant aux dernières volontés de notre aïeul Joel, écrire à la dérobée, çà et là pour moi, quelques récits de sa vie... Il avait caché dans le creux d'un tronc d'arbre, dont je savais la place, les récits de Joel et d'Albinik, ainsi que la petite faucille d'or venant de notre tante Hêna, et une des clochettes d'airain que portaient nos taureaux de guerre à la bataille de Vannes; il déposait aussi dans sa cachette ce qu'il pouvait écrire. Ces pieuses reliques de notre famille, je les ai là, ma sœur; je te les apportais, pour te prouver au besoin que j'étais ton frère... Hélas! les dernières lignes écrites par notre père n'ont précédé sa mort que de peu de jours...

— Et cette mort... si horrible... sais-tu, quelle en a été la cause?

— Mon père rendant de nombreux services à notre maître, finit par jouir d'un peu plus de liberté que les autres esclaves, il en profita pour nous préparer à tous deux les moyens de fuir. Lors de notre

dernière entrevue, il me dit : « Si la nuit l'incendie envahit l'endroit » où tu loges, ne crains rien, ne cherche pas à fuir... attends-moi. » Tu te rappelles, ma sœur, le bâtiment où l'on mettait sécher le chanvre?

— Oui, le *toit au chanvre;* il communiquait à l'étable des taureaux... Ah! Sylvest, que de fois nous et notre famille nous avons passé là joyeusement les longues veillées d'hiver, à mettre le chanvre en écheveaux! quelle joyeuseté présidait à ces travaux!... Et notre pauvre père donnait le premier le signal de la gaieté.

— Oui... il avait alors comme Joel, notre aïeul, la gaieté des bons et vaillants cœurs... J'étais donc renfermé d'habitude dans le toit au chanvre; ma cage, construite d'épaisses planches de chêne, avait un côté à jour, garni de barreaux de fer; j'entrais là dedans par une porte dont le Romain fermait chaque fois les verroux extérieurs... Une nuit, je suis éveillé par une épaisse fumée, puis j'aperçois une vive lueur sous la porte qui communiquait aux étables; soudain elle s'ouvre, et à travers un nuage de feu et de fumée, mon père entre, une hache à la main, et délivré de ses chaînes. Comment? je ne l'ai jamais su... Il accourt, tire les verroux de ma cage, me dit de le suivre, s'élance au fond du toit au chanvre, déjà envahi par l'incendie; à coups de hache il perce une trouée à travers les claies enduites de terre servant de murailles, me fait passer par cette ouverture et me suit...

— Et vous vous trouvez dans l'étroit chemin de ronde environné d'une palissade, et où, pendant la nuit, on lâchait les dogues de guerre?

— Oui... mais cette palissade, trop élevée pour être franchie, mon père l'attaque avec sa hache; la lueur de l'incendie nous éclairait comme en plein jour; enfin la palissade cède; derrière elle se trouvait, tu le sais, un profond et large fossé...

— Et comment le franchir ?... impossible.

— Il y avait, du bord au fond de ce fossé, deux fois la hauteur de

mon père... Il y saute, me tend les bras, me dit de l'imiter : je me trouble ; je prends trop d'élan... mon père peut à peine amortir ma chute ; et en tombant au fond du fossé, je me démets le pied... La douleur m'arrache un cri perçant... mon père l'étouffe en me mettant la main sur la bouche, et je perds connaissance... Revenu à moi, longtemps après, sans doute, voici ce que j'ai vu... Tu te souviens que non loin de la source du lavoir, il y avait deux vieux saules, dont l'un était creux ?...

— Oui... et nous tendions, de l'un à l'autre, une corde pour nous balancer...

— Dans le creux de l'un d'eux étaient cachées nos reliques de famille... et ces arbres, autrefois témoins de nos jeux enfantins, devaient voir mon supplice et celui de notre père... Après m'être évanoui au fond du fossé, j'ai été rappelé à moi par une douleur extraordinaire, c'était comme le fourmillement d'une infinité de petites morsures aiguës que je sentais par tout mon corps... J'ai ouvert les yeux ; mais un soleil brûlant, dardant en plein sur ma tête rasée, m'a d'abord obligé de baisser mes paupières... Je me suis senti nu, debout et garrotté à l'un des deux saules... J'ai de nouveau ouvert les yeux ; et en face de moi, nu et garrotté, à l'autre arbre, j'ai aperçu notre père... Son corps, sa figure, d'abord enduite de miel, ainsi que j'en avais été enduit moi-même, disparaissaient presque entièrement sous une nuée de grosses fourmis rouges, dont les nids étaient placés dans les racines des deux saules... Je me suis alors expliqué ces milliers de petites morsures qui me rongeaient... Ces fourmis, ne m'avaient pas encore envahi le visage, mais je les sentais déjà monter autour de mon cou... Mon premier cri fut d'appeler mon père ; seulement alors je me suis aperçu que, tour à tour, il riait d'un rire affreux, prononçait des paroles sans suite, ou poussait des cris de douleur horrible ; les fourmis commençaient sans doute à lui pénétrer dans la tête par les oreilles, et à lui dévorer les yeux ; car ses paupières fermées disparaissaient sous les in-

sectes (C). Cette souffrance atroce, et surtout le soleil ardent, frappant depuis longtemps sur sa tête nue et rasée, l'avait rendu fou... Je lui criais : Mon père, au secours !... il ne m'entendait plus... Mes cris ont attiré un autre colon romain, voisin de notre maître, et que l'on disait humain envers ses esclaves... Se promenant, par hasard de ce côté, il est accouru à moi... Emu de pitié, il a coupé mes liens, m'a traîné jusqu'à la source du lavoir, et m'a plongé dans ses eaux, afin de me délivrer des fourmis... Mes premières souffrances apaisées, je suppliais ce Romain d'aller au secours de mon père... A ce moment est arrivé un de nos gardiens ; et bientôt après lui notre maître... Il a consenti, par cupidité, à me vendre à l'autre colon ; mais il a déclaré, dans sa fureur, que mon père, ayant incendié, la nuit précédente, une partie des bâtiments de la métairie, afin de profiter du tumulte pour s'échapper avec moi, subirait son supplice jusqu'à la fin... et il l'a subi... Entraîné loin de là par mon nouveau maître, j'ai été ensuite longtemps malade, et traité avec humanité ; car quelques Romains ne sont pas les bourreaux de leurs esclaves... La première fois que j'ai pu sortir seul, je me suis rendu près des deux saules... j'y ai trouvé les os blanchis de notre père...

— Mourir ainsi ! ô Dieu ! — s'est écriée Siomara en essuyant ses larmes, — mourir esclave, et d'une mort affreuse... dans ces mêmes lieux où soi-même et les siens l'on a si longtemps vécu heureux et libres !

— Comme toi, Siomara, j'ai eu le cœur déchiré à cette pensée ; quoique jeune encore, j'ai fait un serment de vengeance sur ces restes sacrés de notre père... Puis, j'ai pris dans le creux du saule, où ils étaient cachés, nos récits de famille... Je suis resté quelques années chez mon nouveau maître, comme esclave domestique... A cette époque, j'ai appris à parler la langue romaine ; malheureusement mon maître est mort : mis à l'encan, ainsi que ses autres esclaves, un procurateur romain, en tournée dans notre pays, m'a acheté ; il était violent et cruel, ma vie a recommencé plus misérable que jamais ; puis il s'est défait de moi ; d'esclavage en esclavage, j'ai été revendu au

seigneur Diavole, l'un des plus méchants maîtres que j'aie servis et que je sers... Un dernier mot, ma sœur : il y a bientôt deux ans, ayant accompagné Diavole dans une villa voisine de celle d'une grande dame romaine, dont l'intendant fait travailler beaucoup d'esclaves de fabriques, j'ai rencontré là une jeune Gauloise de Paris, vendue après le siége de cette ville ; nous nous sommes aimés, et, une nuit, devant l'astre sacré des Gaules, nous nous sommes donné notre foi... seul mariage permis aux esclaves malgré leurs misères... Les dieux ont béni notre amour ; car Loyse, ma femme, a l'espoir d'être mère... Enfin, hier, apprenant, par hasard, que la belle Gauloise arrivée récemment à Orange, c'était toi, ma sœur, j'ai feint de flatter la corruption de mon maître pour trouver le moyen de m'introduire chez toi... Durant la nuit que je viens d'y passer, j'ai été témoin de mystères effrayants... ils ont un moment ébranlé ma raison... Oui... un moment j'ai été le jouet de visions ou de sortiléges... Ton spectre m'est apparu pour me glacer d'horreur... Ma folle épouvante t'a fait sourire, et tu m'as dit : Frère, réponds d'abord à mes questions ; puis ce qui te semble inexplicable te paraîtra naturel, et tu reconnaîtras que jamais ta sœur Siomara n'a démérité de ta tendresse.... Ma sœur, au nom de nos souvenirs d'enfance, dont tu as été si attendrie... au nom de notre père, que tu viens de pleurer, accomplis ta promesse... Crois enfin que j'ai pardon et pitié pour la honte où tu vis et où tu es tombée malgré toi... Hélas ! que pouvais-tu devenir, achetée tout enfant par Trymalcion... ce monstre de débauche et de cruauté ?...

— Lui ! — reprit Siomara avec son doux sourire, — non vraiment ce Trymalcion n'était pas un monstre...

— Que dis-tu ?... cet horrible vieillard...

— Oh ! laid jusqu'à l'horrible, c'est vrai... il m'a même inspiré, d'abord, un grand effroi... cela a duré quelques jours... Et puis, — ajouta-t-elle ingénument, — mes sentiments pour lui sont devenus tout différents...

— Qu'entends-je !... Toi ! ma sœur... toi ! parler ainsi !...

— Voudrais-tu me voir ingrate ?

— Dieux justes !... que dit-elle ?...

— Toi, pauvre frère, — reprit Siomara en redoublant de tendresse caressante... — toi... soumis tout enfant à un dur esclavage, ayant toujours sous les yeux le spectacle des misères, des maux de notre père, tu devais voir la servitude avec haine, avec horreur ; rien de plus naturel... et puis tu comparais à ta vie présente les paisibles jours de notre enfance dans notre humble maison... mais moi, Sylvest ! quelle différence !...

— Quoi ! c'est ainsi que tu parles de l'esclavage ?

— Esclave ?... moi ? — et elle se prit à rire, d'un rire si sincère, qu'il effraya Sylvest. — Dis donc, au contraire, qu'au bout de huit jours, moi, enfant de neuf ans, j'avais pour premier esclave le vieux seigneur Trymalcion ; tous ses esclaves, à lui, étaient aussi les miens, car je ne sais quel philtre avait rendu ce vieillard, si redouté de tous, un véritable agneau pour moi. Et puis, tu ne peux t'imaginer les merveilles de sa galère, qui m'a conduite de Vannes en Italie... La galère de la reine Cléopâtre n'était rien auprès de cela... Figure-toi que ma chambre, la plus belle de toutes, car Trymalcion l'habitait avant de me la donner, avait pour lambris des plaques d'ivoire incrustées d'or ; de charmantes peintures qui, d'abord, me surprirent beaucoup, couvraient le plafond... Le tapis, composé des dépouilles des petits oiseaux les plus rares par la variété et l'éclat de leur plumage, semblait aussi brillamment nuancé que l'arc-en-ciel. Mon lit et tous les meubles de ma chambre, ciselés par des Grecs, étaient de l'or le plus pur ; le duvet des jeunes cygnes gonflait mes matelas, recouverts de soie tyrienne ; et telle était la blancheur et la finesse de mes draps de lin, qu'auprès d'eux la toile d'araignée eût semblé grossière et la neige grise. Dix femmes esclaves, destinées à me servir, travaillant jour et nuit, m'avaient taillé dans des étoffes d'Orient, d'un prix inestimable, les plus riches, les plus charmants habits... et,

chaque jour, offraient une parure nouvelle à mes yeux enchantés. Des colliers, des bracelets, des bijoux de toutes sortes, étincelants de pierreries, remplissaient mes coffrets; des mets exquis, des vins précieux couvraient ma table, et le vieux seigneur Trymalcion se divertissait à me servir d'échanson. Voulais-je jouer? on m'apportait des chiens de Perse gros comme le poing, des singes vêtus d'habits grotesques, de petites filles mauresques de mon âge, pour me servir de poupées, ou, dans leur cage d'argent à grillage d'or, des perroquets rouges et bleus sachant déjà dire *Siomara*... Ces amusements m'ennuyaient-ils? le vieux seigneur me donnait des boîtes d'onyx, remplies de perles et de pierres précieuses, que j'aimais beaucoup à jeter dans la mer; ces seuls jeux ont peut-être coûté dix mille sous d'or à Trymalcion... A notre arrivée en Italie, les magnificences qui m'attendaient m'ont fait presque prendre en pitié mes naïfs éblouissements de la galère.

Sylvest n'eut pas le courage d'interrompre sa sœur. Jamais jusqu'alors il n'avait songé à ce côté monstrueux de l'esclavage, à ces séductions infâmes, plus effroyables encore (pour une âme fière et juste) que les plus rudes labeurs et les supplices, car ceux-ci ne brisent et ne tuent que le corps...

— Quoi, — dit-il à Siomara, les yeux pleins de larmes de pitié, — quoi? malheureuse enfant, à cet âge si tendre, pas un regret pour ton père... pour ta mère... pour les tiens? Pas un regret pour l'innocente vie de tes premières années?

— Oh! si... J'ai d'abord pleuré, toi, ma mère, mon père; mais à force de pleurer, les larmes se tarissent... et puis, l'enfance est si mobile! Et puis enfin, frère, je ne pouvais sincèrement regretter longtemps mes grosses robes de laine brune, mes épais souliers de cuir, mes coiffes de toile, nos jeux aux cailloux sur la grève, lorsque, régnant en souveraine sur la galère du vieux seigneur Trymalcion, je me voyais vêtue comme la fille d'une impératrice, et m'amusais à jeter perles et rubis dans la mer...

— Dieux miséricordieux! — s'écria Sylvest, — soyez bénis de m'a-

Le supplice du banc.

voir fait l'esclavage si cruel! de m'avoir mis au cou un carcan de fer, au lieu d'un collier d'or! j'aurais sans doute, comme cette infortunée, porté joyeusement ce collier d'infamie. Ainsi, l'opulence, la mollesse, les plaisirs, te tenaient lieu de tout! Famille, pudeur, pays, liberté, dieux! il n'existait plus rien pour toi!...

— Que veux-tu? Sylvest, — reprit Siomara en étendant à demi ses bras, comme si un inexprimable souvenir d'ennui et de satiété eût à ce moment encore pesé sur son âme, — que veux-tu? A quatorze ans à peine, j'étais depuis longtemps la reine de ces gigantesques bacchanales, que le vieux Trymalcion donnait, de mois en mois, pour me divertir, dans son immense villa souterraine de l'île de Caprée, où, par un goût bizarre de ce noble seigneur, dix mille flambeaux de cire parfumée remplaçaient la lumière du jour. On eût acheté des provinces avec l'or que coûtait chacune de ces saturnales, où l'on noyait de jeunes et beaux esclaves dans des bassins de porphyre remplis des vins les plus rares, où l'on étouffait des enfants et de jeunes vierges sous des montagnes de feuilles de roses mêlées de fleurs de jasmin et d'oranger, sans te parler de mille autres inventions capricieuses de Trymalcion, qui ne savait qu'imaginer pour me plaire ou pour me distraire de mon ennui croissant... Ah! Sylvest, on parle à Orange des orgies de Faustine... ce sont des jeux d'innocentes vestales auprès des orgies nocturnes et souterraines de ce vieux seigneur, qui a prolongé ses jours jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans en prenant chaque matin un bain magique, où entrait le sang encore tiède d'une jeune fille... (D) Ce vieillard est mort à temps pour lui et pour les autres... Il était à bout d'inventions pour combattre le dégoût, la satiété, qui, de jour en jour, me minaient... Heureusement (et je peux te dire ceci, maintenant que ton récit, ta tendresse pour moi me prouvent que j'ai retrouvé un frère, dont je ne veux plus me séparer), heureusement, de cet ennui, de cette satiété, de ce dégoût de toutes choses, j'ai, depuis deux ans, trouvé la guérison... Oh! frère, — ajouta Siomara avec une exaltation dont

tout son visage sembla rayonner, — si tu savais quelle âpre et terrible volupté l'on trouve dans certains mystères!... Si tu savais!... Mais qu'as-tu? ta figure pâlit et peint l'épouvante... Sylvest, qu'as-tu? réponds-moi...

Siomara disait vrai; son frère pâlissait, ses traits exprimaient l'horreur l'épouvante... car, en lui faisant ces abominables révélations, la figure de sa sœur était restée indifférente, presque souriante... Sa voix calme et douce venait seulement de s'animer en parlant de ces âpres et terribles voluptés que trouvait Siomara dans certains mystères. Ces paroles réveillant ses doutes plus poignants que jamais en lui rappelant la vision de la nuit, Sylvest frémit de tout son corps et s'éloigna brusquement de sa sœur, dont le bras s'était jusqu'alors appuyé sur son épaule; puis, levant au ciel ses mains jointes, il s'écria, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il voyait, à ce qu'il entendait :

— O dieux tout-puissants! cette malheureuse s'attendrissait pourtant il y a un instant aux souvenirs de notre enfance! elle pleurait au récit des tortures de mon père et des miennes! Dieux secourables! est-ce encore une vision? est-ce encore un fantôme qui prend la ressemblance de ma sœur?...

Siomara, regardant à son tour Sylvest avec surprise, fit un mouvement pour se rapprocher de lui; mais il l'arrêta d'un geste plein d'effroi.

Alors, elle, attachant sur lui ses grands yeux étonnés, lui dit de sa voix toujours douce et tendre :

— Pauvre frère! qu'as-tu donc? D'où vient ton inquiétude? Tu m'as vue, dis-tu, m'attendrir et pleurer aux souvenirs de notre enfance... au récit des misères, des tortures de notre père et des tiennes...

— Oui... et en voyant couler tes larmes, mes derniers soupçons s'étaient évanouis.

— Quels soupçons?

— Ne t'avais-je pas raconté mon horrible vision de cette nuit?...

Siomara resta un moment silencieuse, pensive, puis, s'adressant à l'esclave, sans rougeur, sans effroi, elle lui dit à demi voix, et de même qu'on fait une confidence amicale

— Frère, je puis maintenant te l'avouer, ce n'était pas une vision; c'est moi que tu as vue cette nuit...

A cette révélation, Sylvest s'est élancé vers la porte, et s'est seulement alors aperçu qu'elle était fermée. Il ne put parvenir à l'ouvrir, quoiqu'il redoublât d'efforts en entendant Siomara répéter encore :

— Non, ce n'était pas une vision... La Siomara de cette nuit... la Siomara la magicienne... c'était moi, ta sœur...

Et elle ajouta d'un ton de doux reproche :

— Ne sois donc pas ainsi un cœur faible...

— Dieux secourables! — s'écria-t-il avec joie, frappé d'une idée subite, — vous l'avez rendue insensée... Oh! maintenant, ce n'est plus de l'horreur que tu m'inspires, infortunée! — ajouta-t-il, ne pouvant contenir ses sanglots et se rapprochant de sa sœur; — c'est de la pitié que je ressens... Oh! mon cœur se brise de douleur en te voyant si jeune, si belle, et ta raison perdue... Oui, mon cœur se brise, mais il ne se soulève plus à la vue d'un monstre; car tu n'es qu'une pauvre folle...

— Folle!... moi! parce que mes larmes ont coulé à tes récits? Est-ce cela qui te surprend? Cela m'a surprise moi-même, je l'avoue... Mais ces larmes étaient sincères; dans quel but les aurai-je feintes? à quoi bon? puisque je devais te faire cette révélation et te dire : La magicienne de cette nuit, c'était moi...

— Oui, c'était toi, pauvre créature, — répondit Sylvest avec cette complaisance que l'on emploie à l'égard des insensés, afin de ne point les irriter. — Oui, c'était toi... oui...

— Frère... tu parles de faiblesse d'esprit? c'est le tien qui est faible; tu veux nier ce que tu ne comprends pas... Cette nuit, par la trahison de l'eunuque, tu m'as vue jeune et belle; je me suis transformée à tes yeux en une hideuse vieille... Comprends-tu cela davantage que mes

larmes de tout à l'heure ? Et pourtant cette transfiguration était vraie comme les pleurs que j'ai versés devant toi, et qui te semblent inexplicables.

Au souvenir de ce sortilége, dont il avait été témoin, l'esprit de Sylvest se troubla de nouveau. Folle ou non, sa sœur était sorcière, un de ces monstres, l'horreur de la nature, des hommes et des dieux. Il voulut tenter une dernière et redoutable épreuvre ; se contraignant, il reprit :

— Pauvre insensée ! si tu es véritablement magicienne, dis, qu'as-tu fait la nuit précédente ? où es-tu allée ?

— Chez Faustine... dans le temple sur le canal.

— Comment étais-tu vêtue ?

— Ainsi que je l'étais cette nuit à l'heure où je suis sortie pour mes enchantements.

— Non, non ! — s'est écrié Sylvest éperdu, voyant sa dernière espérance lui échapper ; — non, ce n'était pas toi, car la magicienne a prédit à Faustine que Siomara serait sa victime. Aurais-tu fait cette prédiction contre toi-même ?

— Qui t'a instruit de cela ?

— Oh ! prédiction horrible !... déchiffrée par toi ou par ton spectre à travers les traces blanches que laissaient sur le tapis rouge les doigts crispés de l'esclave empoisonnée...

— Encore une fois, qui t'a dit ?...

— Dieux secourables ! ayez pitié de moi !

— Puisque tu sais tout, frère, apprends donc que, pour tromper Faustine, que je hais, oh ! que je hais depuis longtemps... car cette haine remonte à trois ans... nous étions alors toutes deux à Naples... j'ai voulu, la nuit dernière, donner à Faustine un vain espoir, dont la perte lui portera un coup affreux. Alors, par sortilége, j'ai pris les traits de la magicienne de Thessalie, qu'elle avait demandée ; et ces traits, je les ai de nouveau pris cette nuit devant toi, en sortant pour accomplir d'autres charmes magiques...

— Tu l'avoues !... c'était toi qui as fait périr cette enfant de seize ans par une mort affreuse, afin de tromper Faustine...

— Oui, — reprit Siomara d'un air inspiré, — oui, cette esclave est morte pour mes sortiléges... car ce que m'a révélé son agonie, Faustine, abusée par mes trompeuses paroles, l'ignore... et moi, dans ces traces laissées par une main agonisante, j'ai lu des choses mystérieuses qui m'ouvrent l'avenir... oui, cette esclave est morte comme d'autres sont mortes et mourront encore !!! L'agonie nous livre des secrets certains et redoutables. Le trépas renferme des trésors pour qui les sait découvrir. Aussi, je cherche... je cherche, — ajouta-t-elle d'un air de plus en plus pensif et inspiré, — je cherche, j'interroge tout, car tout possède une puissance magique ! La fleur croissant dans les fentes du tombeau, le sang figé dans les veines d'une jeune vierge, la direction que l'air imprime à la flamme d'un flambeau funèbre, le bouillonnement des métaux en fusion, le rire de l'enfant qui joue avec le couteau dont il va être frappé, le rire sardonique du supplicié sur la croix, j'interroge tout... je cherche, je cherche... j'ai trouvé... je trouverai plus encore !

— Que cherches-tu ? — s'écria Sylvest éperdu, — que trouveras-tu ?

— L'inconnu !!! le pouvoir magique de vivre à la fois dans le passé... dans l'avenir... et de soumettre le présent à nos volontés... le pouvoir de franchir l'air comme l'oiseau... l'onde comme le poisson ; de changer les feuilles sèches en pierreries... le sable en or pur, le pouvoir de prolonger éternellement ma beauté, ma jeunesse, le pouvoir de revêtir toutes les formes... Oh ! devenir à mon gré fleur des bois pour sentir mon calice inondé de la rosée des nuits, tressaillir sous les baisers des petits génies, nocturnes amants des fleurs... devenir lionne au désert pour attirer les grands lions par mes rugissements... couleuvre argentée, pour m'enlacer aux noirs serpents et nous abriter sous les grandes feuilles du lotos à fleurs bleues, qui borde les eaux dormantes... tourterelle au cou d'iris et au bec rose, pour nicher dans la mousse avec les oiseaux chéris de Vénus !...

Oh! égaler les dieux par la toute-puissance... pouvoir dire : *Je veux! et cela est!*... Aussi, je cherche... je cherche... je trouverai!... Rien ne me coûtera... rien... Oh! frère! je te l'ai dit... si tu savais les angoisses, les terreurs de ces recherches... par l'emploi des sortiléges... Voluptés étranges et sans égales!... Tiens... cette nuit... depuis le moment où, transfigurée en magicienne de Thessalie, je suis parvenue, par mille enchantements, à tromper et à endormir les gardiens du tombeau de Lydia... jusqu'à l'heure où, enfin seule, dans le silence et la nuit de ce sépulcre... j'ai pu m'emparer du corps de la jeune vierge pour accomplir mes charmes magiques... j'ai éprouvé, vois-tu, frère... de ces épouvantes... de ces frémissements... de ces extases... dont aucune langue humaine ne sait... ne saura jamais le nom!...

— Courroux du ciel!... — s'écria Sylvest. — Horreur à toi! Siomara!... mais exécration à l'esclavage qui t'a faite ce que tu es!... Toi, l'innocente enfant de ma mère!... un démon t'a emportée toute petite, ta égarée, dépravée, perdue... et de débauche en débauche, rassasiée à quatorze ans des monstruosités de Trymalcion... tu en es venue à chercher l'inconnu, l'impossible, dans le meurtre... la profanation des tombeaux... et les effroyables mystères d'une magie sacilége!... Oh! par mon père mort dans les tortures!... par ma sœur, devenue l'épouvante de la nature et des dieux!... exécration à l'esclavage! haine implacable!... vengeance féroce contre ceux qui font des esclaves!...

— Oui... haine! exécration! vengeance! frère... elles tuent! elles tuent.... et les morts servent aux sortiléges!... Écoute... il est de puissants enchantements, infaillibles, disent les Égyptiennes, s'ils sont évoqués par le fils et la fille d'un même sang, ayant tous deux sacrifié aux secrètes cérémonies de la déesse Isis... Sois ce frère... je te ferai affilier, et saurai bien te racheter à ton maître...

Sylvest allait repousser cette offre avec indignation, lorsque l'entretien fut interrompu par la voix de l'eunuque. Il criait en frappant à la porte :

— Ouvrez, Siomara... ouvrez... le soleil est levé... Un magistrat vient d'entrer au logis avec des soldats pour chercher un esclave caché ici, et qui a fui la maison du seigneur Diavole en s'emparant d'une cassette pleine d'or... Ouvrez, ouvrez...

— Je m'informerai de la demeure de ton maître, — dit Siomara à Sylvest. — Je ne veux plus me séparer de toi, bon et tendre frère ! Je te rachèterai à quelque prix que ce soit... Et d'ailleurs, Diavole est épris de la belle Gauloise... que pourra-t-il lui refuser?...

Jamais Sylvest n'avait songé à une pareille honte... être racheté par l'infamie de sa sœur !... Aussi, pour échapper à ce dernier coup, il dit à Siomara, tandis que l'eunuque heurtait toujours à la porte :

— Élevé dans la foi de nos pères, la magie me semble redoutable. Cependant, je te servirais peut-être dans tes sortiléges si tu me promettais, par ton art magique, de me donner le moyen de tirer de mon maître et de ses pareils une vengeance terrible !...

— Frère... ne nous quittons plus... et, grâce à mes sortiléges, parmi les plus atroces vengeances, tu n'auras que le choix...

— Afin de satisfaire ma haine... il me faut rester quelques jours encore au service de Diavole... J'ai mes projets... Jure-moi, par notre affection, de ne tenter aucune démarche auprès de mon maître pour racheter ma liberté, avant que je t'aie revue... et bientôt j'en trouverai facilement le moyen... Me promets-tu cela?...

— Je te le jure ! — répondit Siomara radieuse...

Et elle enlaça son frère d'une dernière et tendre étreinte, sans qu'il osât s'en défendre, de peur d'éveiller les soupçons de la magicienne. Celle-ci, s'approchant alors de la porte, toucha sans doute un ressort caché, car elle s'ouvrit aussitôt, et avant que Sylvest ait eu le temps de se retourner, Siomara avait disparu, ou par une invisible issue, ou par un nouvel enchantement.

— Voici ce misérable esclave ! — s'écria l'eunuque entrant avec le magistrat, et paraissant triompher d'une joie cruelle en expulsant Sylvest de la maison...

Il le désigna au magistrat et ajouta :

— La belle Gauloise, ignorant que ce pendard eût volé une cassette, car personne ici n'a vu de cassette, avait été assez faible pour croire aux lamentations de ce coquin, se disant son compatriote, afin de gueuser quelque aumône... Allons, hors d'ici, gibier de potence!... Heureusement le seigneur Diavole va régler tes comptes...

Sylvest quitta la maison de Siomara, emmené par le magistrat et par les soldats. Au dehors, il trouva son maître; celui-ci l'attendait; il pria le magistrat de faire à l'instant lier les mains de l'esclave, que deux soldats escorteraient jusqu'à la maison, de peur qu'il n'essayât de fuir...

Le secret désir de Sylvest commençait de s'accomplir; il fut reconduit chez le seigneur Diavole, qui, sans prononcer un mot, marchait à côté des soldats. Ses colères froides étaient plus redoutées par ses esclaves que ses colères bruyantes. Arrivé à son logis, il dit aux deux soldats d'attendre dans le vestibule; puis il fit entrer Sylvest dans une chambre basse, et s'y enferma seul avec lui.

Les traits de Diavole étaient pâles : de temps à autre ses mains semblaient, malgré lui, se crisper de rage, tandis que, les sourcils froncés, l'œil féroce, les dents serrées, il regardait son esclave dans un farouche silence. Enfin, après avoir suffisamment savouré, sans doute, ses projets de vengeance, il dit à Sylvest, dont les mains étaient toujours garrottées :

— Je t'ai attendu toute la nuit à la porte de la belle Gauloise... oui, à sa porte... moi... j'ai attendu... Que faisais-tu chez elle, pendant que ton maître se morfondait dehors?...

— Je lui parlais de vous, seigneur.

— Vraiment... honnête serviteur?... Et que lui disais-tu?

— Je lui disais, seigneur, que, couvert de dettes, ne reculant devant aucune basse friponnerie, aucune honte... vous lui envoyiez, comme présent, une cassette d'or, que vous aviez à peu près volée à un de vos amis, jeune imbécile fort riche... « Or, m'est avis, — disais-

» je à la belle Gauloise, — que tu ne peux faire un choix plus lucratif » qu'en prenant ce jeune imbécile et son or... Quant à mon maître, » le seigneur Diavole, crois-moi, ferme-lui ta porte : ce noble fripon » te grugerait; témoin Fulvie, la noble dame, Bassa, la joueuse de » flûte, et tant d'autres pauvres sottes qu'il a mises sur la paille... » La belle Gauloise a écouté mes conseils fraternels; vous en aurez la certitude si vous allez frapper à son logis... Ne pensez pas que je plaisante seigneur; non, cette fois, ainsi que tant d'autres, je ne m'amuse pas de votre stupide crédulité... J'ai dit... et je dis sincèrement ce que je pense de vous, ô mon méprisable seigneur! ô maître plus infâme que le dernier des misérables!...

Diavole, quoique habitué aux réparties effrontées de son esclave, ne l'interrompit pas d'abord, croyant sans doute qu'après ces insolences, dites en manière de contre-vérité, Sylvest chercherait à excuser sa faute... Mais, Diavole, détrompé par les dernières paroles de son valet, ne put contenir sa fureur, saisit un escabeau, orné de sculptures de bronze, s'élança, et levant ce meuble des deux mains, il allait briser d'un coup la tête de l'esclave, qui, impassible et plein d'espoir, attendait la mort... Cependant, se ravisant, et tenant toujours l'escabeau suspendu, Diavole s'écria :

— Oh! non... je ne veux pas te tuer là... non... tu ne souffrirais pas assez...

Sylvest vit avec chagrin sa dernière espérance déçue; il ne se rebuta point encore. Ses mains étaient garrottées, mais il avait les jambes libres; aussi profita-t-il de cette liberté pour donner au seigneur Diavole un si furieux coup de pied dans le ventre, qu'il alla rouler à quelques pas de là, en criant à l'aide et au meurtre...

— A cette heure, — pensa Sylvest, — il ne peut manquer de me tuer; je ne devrai pas la liberté à l'infamie de Siomara, et je serai à l'abri de ses sortiléges; ils me poursuivraient sans cesse... je finirais par en être victime...

Aux cris du seigneur Diavole, les deux soldats et quelques esclaves,

entre autres le cuisinier Quatre-Epices, se précipitèrent dans la chambre, tandis que leur maître se relevait péniblement, la figure bouleversée par la douleur et par la rage... Il se laissa tomber tout essoufflé sur un siége, en disant aux soldats :

— Saisissez ce scélérat... il a voulu me tuer !...

Les soldats s'emparèrent de Sylvest, tandis que ses compagnons d'esclavage, silencieux et consternés, car ils l'aimaient, échangeaient de mornes regards.

Diavole, sentant alors sans doute sa douleur un peu calmée, se leva, et, s'appuyant sur une table, dit aux soldats d'une voix calme, après avoir assez longtemps réfléchi :

— Conduisez ce meurtrier aux souterrains du cirque... Dans trois jours il y a spectacle, dans trois jours il sera livré aux bêtes féroces...

— Enfin, — pensa Sylvest, — mon heure va donc bientôt venir !

Un frémissement d'épouvante agita ses compagnons, pendant que les deux soldats l'entraînaient; mais Quatre-Epices, le cuisinier, fit en cachette, à Sylvest, un signe mystérieux, en rapprochant deux des doigts de sa main, comme s'il prenait une pincée de quelque poudre. Sylvest comprit que Quatre-Épices revenait à ses projets d'empoisonnement.

Avant de continuer ce douloureux récit, mon enfant, je veux te dire pourquoi la noble Faustine ne doit t'inspirer aucune pitié, tandis que Siomara, si criminelle, si monstrueuse qu'elle te paraisse, a droit peut-être à quelque commisération.

Faustine, c'est la personnification de ce féroce mépris des créatures humaines, né du pouvoir illimité que le maître s'arroge sur l'esclave, le conquérant sur le conquis, l'oppresseur sur l'opprimé... Faustine, c'est l'exemple le plus épouvantable de ces débordements auxquels on arrive presque forcément par l'oisiveté, par l'opulence, par des volontés sans frein, des désirs sans bornes, bientôt suivis de la satiété, qui engendre alors ces raffinements de barbarie et ces débauches dont frémit la nature !...

Siomara, c'est la personnification de l'épouvantable dépravation où nous plonge presque forcément l'esclavage lorsqu'il nous prend jeunes, et surtout lorsque, au lieu d'être rude et cruel, il caresse le corps par toutes les jouissances du luxe, et empoisonne à jamais l'âme par une corruption précoce. L'esclave, voué aux plus pénibles labeurs, battu, torturé, retrempe incessamment son énergie dans la douleur, dans la haine; le sentiment de sa dignité n'est pas éteint en lui, car il songe à la révolte! Et cette horreur de l'oppression, seule vertu de l'esclavage, l'esclave amolli, énervé par d'infâmes délices, la perd, cette vertu; et souvent par ses crimes, il égale et dépasse ses maîtres.

Siomara, achetée tout enfant et élevée par un vieillard infâme, dont la monstruosité semblait aller au delà des limites du possible, devait imiter Trymalcion... elle l'a surpassé...

Honte et malheur à notre race! mais l'esclave Siomara n'avait pas le choix entre le bien et le mal; la noble Faustine, libre et riche, pouvait choisir entre le bien et le mal:

L'une est devenue un monstre par condition, l'autre par nature.

CHAPITRE V.

Sylvest est conduit dans les souterrains du cirque d'Orange. — Conseils paternels du guichetier et des bestiaires à l'encontre des lions, des tigres, des éléphants et des crocodiles. — Le jour de la fête arrive. — Gladiateurs à cheval et gladiateurs esclaves. — Les Mercures. — Les Plutons. — Les buveurs de sang. — Les femmes gladiateurs. — Faustine et Siomara. — Mont-Liban et Bibrix. — Diavole et ses amis. — Esclaves livrés aux bêtes féroces. — Dernier chant des enfants du Gui. — Le temple du Canal. — Fuite.

Sylvest, conduit au cirque par les soldats, fut chargé de chaînes et enfermé seul dans une cellule souterraine; les esclaves destinés aux bêtes féroces étaient emprisonnés séparément, de peur qu'ils ne s'étranglassent les uns les autres, afin d'échapper à une mort horrible par sa longue agonie.

De son cachot, il entendait les rugissements des animaux auxquels il devait être livré, le soir du troisième jour après son emprisonnement, les combats de gladiateurs et de bêtes féroces se donnant aux flambeaux.

Tel avait été le trouble de l'esprit de Sylvest à la fin de cette nuit passée dans la maison de Siomara, surtout lorsque celle-ci lui eut offert de l'associer à ses sortiléges, qu'oubliant Loyse, il avait, en outrageant et frappant son maître, cherché une mort qu'il ne pouvait pas se donner, ayant eu les mains liées au moment de son arrestation

chez la courtisane. Son esprit se raffermissant dans la solitude du cachot, l'esclave se souvint de sa femme, et par la pensée lui adressa ses adieux, songeant, non sans regrets, il avoue cette faiblesse, que le soir même où il serait livré aux bêtes féroces, Loyse devait, ainsi qu'ils en étaient tous deux convenus lors de leur dernière entrevue, tenter de venir l'attendre à tout hasard dans le parc de Faustine. Il regrettait aussi de n'avoir pas, un mois auparavant, accepté l'offre de Loyse, qui lui proposait de fuir.

Pour certains esclaves domestiques, de fabrique ou de labour, la fuite était parfois possible; mais il fallait se réfugier dans des solitudes profondes, loin de tous les lieux habités; alors souvent l'on mourait par la faim. C'est à une pareille mort qu'il n'avait pas voulu exposer sa femme, déjà mère; mais, ce moment venu, où le seul espoir de Sylvest était d'être étranglé du premier coup de dent par un lion ou par un tigre de l'amphithéâtre, et d'échapper ainsi à une lente agonie, il regrettait de n'avoir pas voulu braver avec Loyse les redoutables chances d'une évasion. Sans le souvenir de sa femme, l'esclave aurait d'ailleurs attendu le jour de son supplice avec indifférence; la Gaule asservie ne devait peut-être pas de sitôt briser ses fers par la révolte des *Enfants du Gui;* et il serait allé rejoindre ses aïeux dans les mondes inconnus...

Cependant une seule crainte faisait parfois frémir Sylvest, et alors il regardait avec angoisse la voûte épaisse et les dalles de pierre de son cachot : Siomara était magicienne, il redoutait à chaque instant de la voir lui apparaître et d'être emporté par elle, grâce à la puissance de ses sortiléges. Enfin, un chagrin pesait sur le cœur de Sylvest: il avait, selon son usage, replacé dans la forte et épaisse ceinture de ses braies la petite *faucille d'or* et la *clochette d'airain*, provenant d'Hêna et de son père Guilhern, ainsi que les minces rouleaux de peau tannée contenant les récits de sa famille. Se voyant inévitablement destiné à mourir, il pensait avec tristesse que ces pieuses reliques seraient bientôt dispersées sur le sable ensanglanté de l'arène,

au lieu d'être transmises à sa descendance, selon l'espoir de son aïeul Joel, le brenn de la tribu de Karnak...

Le guichetier, qui, une fois par jour, apportait à Sylvest sa pitance, était un soldat invalide, ancien archer crétois, *aussi bavard qu'un Gaulois*, eût dit le bon Joel. Ce guichetier, vieil habitué des combats du cirque et endurci à ce spectacle, entretenait toujours Sylvest durant son repas, et cela sans méchante intention, du nombre et de la férocité des animaux, dont son ami et compagnon le *bestiaire* en chef avait la surveillance. La veille de la fête sanglante, il dit à l'esclave d'un ton paternel :

— Ah ! mon fils, il vient de nous arriver juste à point pour demain un superbe couple de lions d'Afrique; j'ai songé à toi, car mon bon ami, le bestiaire en chef, n'a jamais vu de bêtes plus farouches. A quatre lieues d'ici, dans un repos, et après s'être pourtant bien repus de viande, ces lions ont, par pure malice, mis en morceaux leur gardien arabe, auquel ils étaient depuis longtemps accoutumés, et qui ne se défiait aucunement d'eux. Que sera-ce demain soir, lorsqu'ils auront été privés de nourriture pendant tout un jour? Aussi, mon fils, je te souhaite de tomber sous la griffe d'un de ces compères, il ne te fera pas languir... Et surtout, je t'en conjure, car ta jeunesse m'intéresse, surtout rappelle-toi ceci... N'imite pas ces malavisés qui, une fois les bêtes féroces lâchées dans l'amphithéâtre, se jettent maladroitement la face contre terre, et présentent le dos au lieu du ventre... Maladroits ! leur agonie, leur supplice durent cent fois davantage; tu vas comprendre pourquoi : aucune des parties nobles du corps n'étant tout de suite attaquée, la mort est beaucoup plus lente... tandis qu'au contraire, on en finit vite en se mettant, n'oublie pas ceci, mon fils, en se mettant à genoux face à face avec le lion ou le tigre, la gorge et la poitrine franchement à portée de leurs dents; l'on a du moins la bonne chance d'être étranglé ou éventré du premier coup...

— Le conseil est bon, je m'en souviendrai.

— Mais rappelle-toi, mon fils, que s'agenouiller ainsi, face à face

de la bête, ne convient qu'à l'encontre des tigres ou des lions... A-t-on affaire à un éléphant? c'est une manœuvre contraire.

— Il y aura donc des éléphants à cette fête romaine? Je ne croyais pas qu'il y eût à Orange de ces animaux?

— Les édiles, voulant rendre le spectacle de demain non pareil dans la Gaule romaine, se sont mis en grands frais; ils ont acheté l'éléphant de combat du cirque de Nîmes; on le dit féroce; il est arrivé depuis plusieurs jours. Et ce n'est pas tout, car, par Jupiter, nos vénérables édiles font impérialement les choses: il y aura encore un combat extraordinaire, que je n'ai vu, moi, que deux fois en ma vie, une fois à Rome, l'autre à Alexandrie en Egypte.

— Et ce combat extraordinaire, quel est-il?

— Avant de t'en parler, mon fils, laisse-moi te donner un précepte excellent. Quant à l'éléphant, tu le vois venir à toi furieux, n'est-ce pas?

— Oui...

— Tâche de ne pas te laisser enlacer dans les replis de sa trompe, jette-toi à plat ventre, glisse-toi sous lui, et cramponne-toi à l'une de ses jambes de derrière... aussitôt il te piétinera pour se débarrasser de ton étreinte; or, en un instant il t'aura brisé les os, et aplati aussi facilement que tu aplatirais sous ton soulier un escargot dans sa coquille...

— Je tâcherai donc de m'adresser de préférence aux éléphants, avec eux il y a plus de chance de mourir vite...

— Certes! mais il te faudra être preste et leste pour arriver l'un des premiers à la portée de l'éléphant; il sera très-couru, et dès son apparition dans l'arène tu verras tous les esclaves condamnés aux bêtes se précipiter vers lui.

— Et ce combat extraordinaire dont vous parlez, offrirait-il une chance de mort plus prompte?

— Non, non! aussi, par Hercule, je ne te souhaite pas d'avoir à affronter ces monstrueux animaux. J'ai vu à Rome trois esclaves

avoir en un instant les cuisses et les bras aussi nettement tranchés par les dents de scie du crocodile (A) que par une hache...

— Je le vois... cette fête romaine sera complète... Ours, tigres, lions, éléphants, monstres marins... Y aura-t-il seulement assez d'esclaves pour le régal de tant d'hôtes?

— Sans compter ceux que leurs maîtres offriront sans doute encore généreusement d'ici à demain pour le spectacle, vous êtes déjà près de quatre-vingts... c'est fort suffisant.

— Oui, il y a là de quoi divertir les ennuyés... Mais ce crocodile ne pourra combattre sur le sable de l'amphithéâtre?

— Non; aussi lui a-t-on creusé un bassin au milieu du cirque, à fleur de terre; de sorte que les esclaves en fuyant de ci de là les bêtes féroces ne pourront manquer d'y tomber. Ce bassin aura cent pas de tour et deux coudées de profondeur. Le crocodile vient de Rome par mer, dans une galère disposée exprès pour lui.

— Ainsi qu'un proconsul, ou un riche et noble seigneur?

— Oui, mon fils. Et tiens, ce qui m'intéresse encore à toi, c'est le ferme courage que tu montres... De quel pays es-tu donc?

— Je suis né dans la Gaule bretonne!

— Par le vaillant dieu Mars! c'étaient de rudes épées que ces Bretons!... Je les connais : le bras qui me manque, je l'ai perdu d'un coup de hache sous les yeux de César, du grand César! à la bataille de Vannes... Terrible combat, où César a failli être prisonnier.

— Oui, mon père l'emportait tout armé sur son cheval...

— Tu dis vrai; j'étais là lorsque les cavaliers numides sont accourus au secours de César, qu'une espèce de géant gaulois emportait sur son cheval... Comment, ce Breton, c'était ton père?

— Le seul de ma famille qui ait survécu à la bataille de Vannes... Mais, — reprit Sylvest, de crainte que ce Romain ne crût qu'il le voulait apitoyer en lui parlant de la bravoure gauloise, — mais nous voici loin du crocodile venu de Rome dans sa galère, ainsi qu'un proconsul ou un riche et noble seigneur! Où a-t-il débarqué?

— A Narbonne, et de Narbonne ici il est venu dans une immense cuve remplie d'eau et traînée par vingt couples de bœufs. Ce matin on a donné à ce monstre une génisse vivante... Ah ! mon fils, il lui a broyé les os aussi facilement qu'un chat croque une souris.

— Les esclaves qui lui seront livrés pourront, il me semble, se noyer avant d'être dévorés... C'est une bonne chance...

— Non, ils ne pourront pas se noyer... l'on a prévu ceci... Le bassin du cirque sera rempli d'une coudée de limon, puis d'un peu d'eau par-dessus, de sorte que les esclaves auront les épaules et la tête hors de la vase... Quant à la manière d'aller à l'encontre du crocodile, mon fils, je ne peux rien te conseiller, n'ayant pas d'expérience à leur sujet... Du reste, comme les esclaves ne sont livrés aux bêtes qu'à la fin... tu attendras ton heure, en assistant à l'un des plus fameux combats de gladiateurs qu'on ait vus ; il y en aura huit couples à cheval et vingt-cinq couples à pied... Et l'on dit même, cela n'est pas encore certain, mais la fête serait complète, qu'à l'instar de la nouvelle mode de Rome, plusieurs de nos grandes dames combattront entre elles (B).

— Des femmes ? de nobles dames ?

— Certes, et des plus nobles ; le gardien qui a amené le crocodile d'Italie nous disait tantôt avoir vu, dans le cirque de Rome, cinq couples de femmes, épouses de sénateurs et de chevaliers, se battre, soit entre elles, soit contre des femmes esclaves, avec une furie incroyable ; de même que souvent des seigneurs et des chevaliers combattent en gladiateurs contre des esclaves, désarmés, bien entendu... On n'arme les esclaves que pour qu'ils combattent entre eux jusqu'à la mort, ainsi que les gladiateurs de profession, tels que le célèbre Mont-Liban de ce pays et autres batteurs d'épée, luttent entre eux... Oh ! la soirée sera bonne... Aussi, — ajouta le guichetier en riant, — grâce à la nouvelle méthode des médecins, les servants du cirque, et je suis du nombre, auront demain d'excellents profits, les compères.

— Quels profits ?

— Ignores-tu les merveilleux effets que, pour la guérison de certaines maladies, l'on retire maintenant du foie de gladiateur fraîchement tué ?... Les médecins sont là, tout prêts à s'abattre, comme une nuée de vautours, sur les corps des gladiateurs encore chauds... Car il faut que le foie soit retiré chaud des entrailles pour conserver toute sa vertu... et cette vente de foies, sans compter les générosités des vieillards et des épileptiques qui viennent aussi là chercher la vie dans la mort... (tu verras comment) constitue nos petits profits. Mais, par Pluton ! tout n'est pas plaisir pour nous ; car, une fois la fête terminée, les flambeaux éteints, l'amphithéâtre désert et noir comme la nuit... Ah ! mon fils !...

— Qu'avez-vous à frissonner ainsi ? que se passe-t-il lorsque l'amphithéâtre est désert et noir comme la nuit ?

— Alors... vient l'heure des sorcières !...

— Des sorcières ! — dit Sylvest en tressaillant à son tour. — Et que viennent-elles faire au cirque... à cette heure de la nuit ?

— Oh ! c'est l'heure où, prenant la forme de hyènes, de louves, de couleuvres, d'oiseaux de proie ou d'animaux inconnus, plus effrayants encore, les magiciennes, se glissant dans les ténèbres, viennent se disputer, pour leurs sortiléges, les débris humains dont est jonché le sable ensanglanté de l'arène... Ah ! que de fois, frémissant dans ma logette, moi, vieux soldat pourtant, j'ai entendu au loin les cris, les grondements effrayants des sorcières s'arrachant ces lambeaux de chair à demi dévorés, ces têtes arrachées du tronc, labourées et trouées par l'ongle et la dent des bêtes féroces !... Ah ! mon fils ! la sueur me vient au front en songeant aux bruits mystérieux, formidables, que j'entendrai encore dans la nuit de demain après la fête...

Et le guichetier laissa Sylvest dans de nouvelles angoisses... Peut-être Siomara, sous la forme d'une louve, viendrait-elle, dans la nuit du lendemain, disputer les débris du corps de son frère aux autres magiciennes.

Sylvest passa la dernière nuit dans sa prison presque sans sommeil, craignant toujours de voir apparaître Siomara... Grâce aux dieux, elle ne lui apparut pas... Sans doute aussi, fidèle à sa promesse de ne pas s'adresser au seigneur Diavole, afin d'acheter, à un prix infâme, la liberté de Sylvest avant de l'avoir revu, elle l'attendait, ignorant qu'il était condamné à mourir dans l'arène.

La soirée consacrée à la fête romaine arriva; deux heures auparavant le vieil invalide crétois, le guichetier, au lieu d'apporter à Sylvest sa pitance habituelle, lui dit :

— Mon fils... tu as aujourd'hui le *repas libre* (C).

— Qu'est-ce qu'un repas libre?

— Tu peux demander à manger tout ce que tu voudras, jusqu'à la valeur d'un demi-sou d'or... Les quatre-vingts esclaves, destinés, comme toi, aux bêtes, ont la même liberté... pour leur dernier repas... C'est un ancien et généreux usage...

— Oui... les édiles tiennent sans doute à ce que lions, tigres et crocodiles aient pour festin des esclaves délicatement nourris pendant leur dernier jour... Quant à moi, je n'offrirai pas ce régal à ces nobles animaux; je ne mangerai rien aujourd'hui; ils me prendront tel que m'a fait le régime de la prison.

— Voilà qui est singulier, — reprit le guichetier en réfléchissant et regardant Sylvest. — Vous êtes ici à peu près une trentaine d'esclaves gaulois condamnés aux bêtes, et vous êtes fermes comme des rocs; tandis que les autres esclaves romains, espagnols, allemands, arabes, hébreux, tous... non, pas tous... les esclaves hébreux se montrent aussi d'un grand courage... ils se soucient assez peu de mourir, disant que leur véritable Messie viendra un jour.

— Qu'est-ce que leur Messie?...

— Je n'en sais rien, mon fils... Un homme, disent-ils, qui, plus heureux que les nombreux Messies qui se sont produits naguère, affranchira leur peuple du joug des Romains, car Rome domine le pays des Hébreux comme le reste du monde... Mais enfin, ces Hébreux

aussi sont très-fermes devant la mort, tandis que les autres, sauf vous, Gaulois, ont vu arriver le soir de ce jour-ci avec une terreur croissante ou un désespoir farouche ; vous autres, au contraire, vous ne sourcillez point ; plusieurs même font, comme toi, les plaisants. Mon fils, d'où vient cela ? par Hercule !

— C'est que nos dieux et leurs druides nous ont appris que l'on ne meurt jamais.

— Toujours plaisant, mon fils !... Comment, lorsque dans quelques heures tes os craqueront sous la dent des bêtes féroces... lorsque ton corps sera déchiré en lambeaux, tu ne mourras pas ?

— Le corps meurt-il parce que les vêtements dont on le couvre s'usent et se remplacent ? non : les vêtements passent, le corps reste... Il en est ainsi de notre vie... elle est éternelle... et change d'enveloppe comme nous changeons de vêtements... A peine, ce soir, le dernier lambeau de mon vêtement de chair sera-t-il déchiré par les bêtes féroces, que, prenant un corps nouveau, comme l'on prend un vêtement nouveau, j'irai continuer de vivre dans des mondes inconnus, où je retrouverai ceux que j'ai aimés ici.

L'invalide regarda Sylvest d'un air surpris, hocha la tête et dit :

— Si vous croyez cela, vous autres Gaulois, le courage vous est facile ; je ne m'étonne plus que vous soyez des enragés à la bataille... Ainsi, tu ne veux pas faire honneur au *repas libre ?*

— Non...

— Tu as tort... J'ai toujours ouï dire que l'agonie d'un homme à ventre vide dure plus longtemps que celle d'un homme à ventre plein... Mais, fais à ta guise... Au soleil couché, je te viendrai chercher ; tu pourras, du moins, te vanter d'avoir assisté à l'un des plus beaux spectacles du monde : d'abord, combat de huit couples de gladiateurs à cheval, gladiateurs de métier, ceux-là ; puis vingt-cinq couples de gladiateurs esclaves, forcés de combattre jusqu'à la mort ; ensuite, le jeune et riche seigneur Norbiac paraîtra dans le cirque.

— Pour se battre ?... le seigneur Norbiac ?... et contre qui ?...

— Pure comédie, mais c'est la mode... Il se battra, lui, armé jusqu'aux dents, contre un esclave *armé à blanc* (D), comme on dit au cirque, c'est-à-dire nu et armé d'un sabre de fer blanc, sans pointe ni tranchant ; nos jeunes seigneurs se donnent ces divertissements... Ensuite viendra le combat de femmes, dont je t'ai parlé ; car décidée ment il aura lieu.

— Entre qui ?

— Entre deux des plus belles femmes d'Orange... une grande dame et une célèbre courtisane affranchie...

— Leur nom ? — demanda Sylvest avec anxiété, — oh ! leur nom... le sais-tu ?

— La grande dame est Faustine, patricienne de cette ville... La courtisane affranchie est depuis peu à Orange ; elle se nomme la belle Gauloise... Ensuite, nous aurons un combat à mort entre le fameux Mont-Liban et Bibrix, le plus célèbre gladiateur de Nîmes... Enfin, pour terminer la fête, les esclaves seront livrés aux bêtes... et à ce propos, mon fils, n'oublie pas mes conseils selon l'encontre d'un lion, d'un tigre ou d'un éléphant ; quant au crocodile, je ne peux te donner d'avis.

Sylvest resta seul ; il venait d'apprendre, avec surprise, l'annonce du combat de Siomara et de Faustine. Pour quelle cause ces deux femmes devaient-elles se battre ? Mont-Liban était-il l'objet de cette rivalité ? Sylvest hésitait à le croire : il se rappelait avec quel dédain Siomara avait traité le gladiateur, quoiqu'elle l'eût congédié en lui adressant quelques douces paroles... Mais, depuis cette nuit-là, trois jours s'étaient passés : Siomara avait peut-être pris Mont-Liban pour amant, par haine contre Faustine, plutôt que par amour pour ce gladiateur stupide et brutal ; car Sylvest se souvenait des aveux de Siomara se jetant dans les sortiléges par satiété de débauche... il se souvenait enfin, en frémissant et sans vouloir y croire, de l'horrible révélation de l'eunuque au sujet de Belphégor... D'ailleurs, il ne s'étonnait pas de voir la noble Faustine franchir, pour ce combat,

la distance qui la séparait de la courtisane affranchie... A Rome, les plus grandes dames combattaient soit entre elles, soit contre des femmes esclaves, et une courtisane affranchie rentrait à peu près dans la condition d'une esclave. Ce dont il était surpris, c'est que Siomara eût accepté cette lutte meurtrière : peut-être, pour en sortir victorieuse, elle comptait sur la puissance de ses sortiléges...

Ces pensées occupèrent Sylvest jusqu'à la fin du jour...

Au soleil couché, le guichetier vint chercher l'esclave pour la fête romaine.

— Serai-je donc livré aux bêtes les menottes aux mains et la chaîne aux pieds? — demanda-t-il à l'invalide. — N'allez-vous donc pas me déferrer?

— Non, mon fils. Vous allez être conduits tous ensemble sous une voûte grillée, communiquant de plain-pied avec l'arène, et comme vous resterez enfermés là jusqu'au moment où vous serez livrés aux bêtes, on craindrait qu'en attendant vous ne vous tuiez les uns les autres. Quelques instants avant votre entrée dans le cirque, vous serez déferrés... Allons, mon fils, suis-moi : bonne et surtout prompte chance je te souhaite.

En sortant de son cachot, Sylvest se trouva dans une longue galerie souterraine, de chaque côté de laquelle s'ouvraient les portes de cellules, d'où étaient sans doute sortis avant lui un grand nombre de ses pareils, aussi condamnés. A l'extrémité de ce souterrain, vers laquelle se dirigeaient les esclaves, poussés par les guichetiers et les gardiens armés, on apercevait, à travers d'épais barreaux de fer, une éclatante lumière, produite par l'éclairage de l'amphithéâtre. Sylvest, plein d'angoisses en songeant au combat de sa sœur et de Faustine, voulut arriver l'un des premiers à la grille de cet immense soupirail, d'où il pouvait voir le spectacle, et fendit la foule de ses compagnons, moins hâtés que lui. Il arriva l'un des premiers près des barreaux de fer, entendant de plus en plus distinctement le murmure et le tumulte d'une foule immense, car l'amphithéâtre d'Orange, comme

ceux d'Arles, de Nîmes, et autres villes de la Gaule romaine, contenait vingt-cinq mille spectateurs...

(O mon pauvre enfant! le fils de ma Loyse! toi pour qui j'écris ce récit, tu sauras, par la description que je veux te faire d'un des amphithéâtres construits par les Romains dans notre vieille Gaule (E), à quels excès de prodigalité insensée nos oppresseurs, enrichis par le travail de leurs esclaves, en étaient venus pour se donner le divertissement de massacres humains.)

L'arène du cirque d'Orange, destiné aux combats et aux supplices, était de forme ovale, longue de cent cinquante pas, large de cent, et entourée d'une muraille assez massive pour que l'on ait pu prendre dans son épaisseur la voûte sous laquelle se tenaient les victimes destinées aux bêtes. Cette construction, d'une telle hauteur que les éléphants ne pouvaient, du bout de leur trompe, atteindre le rebord de la plate-forme qui la surmontait, était intérieurement décorée de pilastres, séparant des niches ornées de grandes statues de marbre, entourant l'arène de tous côtés, et offrait ainsi, à sa partie supérieure, une sorte de terrasse où se trouvaient les places de *première galerie*. De crainte des bonds des bêtes féroces, et malgré son élévation au-dessus du lieu des combats, l'on avait encore défendu cette galerie par une forte balustrade de bronze doré. Ces places, régnant autour de l'amphitéâtre, étaient réservées aux femmes et aux hommes les plus riches, les plus nobles ou les plus considérables de la ville. On y voyait aussi, se faisant face l'un à l'autre, le trône d'Auguste, empereur de Rome et des Gaules, et la tribune des édiles, magistrats ordonnateurs de la fête.

Derrière cette galerie, et suivant comme elle la forme ovale de l'arène, s'élevaient une inombrable quantité de gradins de marbre superposés les uns aux autres; l'on y arrivait du dehors par plusieurs étages de galeries extérieures, contournant le cirque, et communiquant entre elles par de nombreux escaliers. En temps de pluie ou de soleil trop ardent, l'on abritait les spectateurs sous des *vela-*

rium; mais ces toiles immenses n'avaient pas été tendues ce soir-là; la nuit était si sereine, l'air si calme, que pas un souffle de vent n'agitait la flamme des milliers de gros flambeaux de cire placés dans des torchères de bronze doré fixées autour de l'arène, où l'on avait accès par quatre passages voûtés, pratiqués sous les gradins et dans l'épaisseur de la muraille d'enceinte. Les deux entrées, du nord et du midi, étaient réservées aux gladiateurs à pied et à cheval. A l'orient et à l'occident, se faisant face, se voyaient deux voûtes grillées : l'une destinée aux bêtes féroces, l'autre aux esclaves condamnés à être dévorés. Sous cette voûte avaient été conduits Sylvest et ses compagnons : debout, le long des barreaux de fer, il examinait, avec une curiosité triste, tout ce qu'il pouvait apercevoir au dehors.

Le sol de l'arène, couvert d'une épaisse couche de sable, coloré en rouge, afin que les traces du sang parussent moins, était semé d'une foule de petites parcelles brillantes, qui, à la lueur des flambeaux, étincelaient comme des millions de paillettes d'argent (F). Un certain espace n'avait pas été sablé, mais recouvert d'un épais plancher à claire-voie; au-dessous se trouvait le bassin où le crocodile attendait ses victimes. Ce plancher mobile devait être enlevé au moment où les animaux seraient lâchés dans le cirque. De loin en loin, montés sur des estrades appuyées au mur d'enceinte de l'arène, Sylvest remarqua des hommes vêtus comme le *Mercure* des païens, coiffés d'un casque d'acier arrondi et orné de deux ailes dorées; ces hommes portaient pour tout vêtement un caleçon rouge, et au talon de leurs sandales étaient attachées de petites ailes. Chacun de ces Mercures avait devant lui un réchaud de bronze, rempli de braise, où chauffaient de longues tiges d'airain; ainsi rougies au feu, elles servaient à s'assurer si les gladiateurs esclaves, qui, gravement blessés, feignaient parfois d'être morts pour ne plus combattre, avaient réellement cessé de vivre : le Mercure acquérait cette certitude en sillonnant les plaies des blessés avec sa tige brûlante; car, sous cette affreuse douleur, il était impossible de simuler l'insensibilité de la mort. Ces tiges d'ai-

rain servaient encore à ramener au combat les esclaves qui lâchaient pied devant leur adversaire (G).

Sylvest remarqua aussi, autour du mur d'enceinte de l'arène, immobiles commes les statues des niches qui le décoraient, des hommes à longue barbe, d'une taille gigantesque, vêtus comme Pluton, le dieu de l'enfer des païens ; coiffés d'une couronne de cuivre à dents aiguës, drapés dans leurs toges noires, semées d'étoiles d'argent, ils s'appuyaient sur le long manche de leurs gros marteaux de forgeron : on les nommait *les Plutons;* ils avaient pour office de traîner les cadavres hors du cirque, et d'achever, à coups de marteau, les victimes qui respiraient encore (H).

Enfin, près des deux entrées des gladiateurs se tenaient les *hérauts d'armes*, la tête ceinte d'une bandelette écarlate, ayant à la main une verge d'ivoire et vêtus de chlamydes blanches. A côté de ces hérauts étaient les *buccinateurs*, portant des justaucorps verts brodés d'argent; leurs chausses, de même couleur, disparaissaient sous la tige de leurs grandes bottes de cuir, qui leur montaient jusqu'au milieu des cuisses; ils avaient à la main, prêts à les emboucher, leurs énormes buccins, recourbés à la manière des trompes de chasse.

On attendait l'arrivée des édiles pour commencer la fête, bien que l'amphithéâtre regorgeât de monde. Les cris, les sifflets témoignaient de l'impatience de la multitude. L'éclairage du cirque donnait à ce spectacle une apparence étrange, sinistre; les innombrables flambeaux placés autour de l'arène l'inondaient de clarté, ainsi que les spectateurs de la première galerie et des gradins rapprochés de ce foyer de lumière qui, ensuite, allait toujours décroissant d'intensité vers les gradins supérieurs, de sorte qu'à ces lueurs rougeâtres, presque crépusculaires, les milliers de figures humaines placées aux rangs les plus élevés de l'amphithéâtre ressemblaient à de pâles fantômes, à peine distincts des ténèbres, au dessus desquelles brillaient les étoiles du firmament.

Soudain, il se fit un grand tapage à la première galerie, où plu-

sieurs places avaient été réservées jusqu'alors. Sylvest les vit bientôt occupées par son maître Diavole et par plusieurs jeunes seigneurs de ses amis, vêtus, comme lui, avec magnificence, et, comme lui, sortant d'un festin prolongé, car ils portaient des couronnes de pampres verts, et tenaient à la main de gros bouquets de roses. L'entrée bruyante de ces jeunes gens, leurs éclats de voix, leurs rires prolongés, l'animation de leurs traits, annonçaient leur demi-ivresse. Le seigneur Diavole, penché sur la balustrade, examina longtemps l'aspect de l'amphithéâtre, saluant de côté et d'autre ; puis, comme il se trouvait placé juste en face l'endroit où se tenaient les condamnés aux bêtes, et que Sylvest était debout derrière les barreaux de la voûte, Diavole, ayant par hasard jeté les yeux de ce côté, reconnut son esclave, le désigna du geste à ses amis, et redoubla d'éclats de rire en lui montrant le poing.

Il est au ciel des dieux vengeurs ! Au moment où Diavole insultait ainsi au sort de son esclave, celui-ci entendit prononcer son nom derrière lui parmi ses compagnons ; il prêta l'oreille, une voix disait en langue gauloise :

— Il doit y avoir parmi nous un camarade du nom de Sylvest... comment ne répond-il pas? Voici plusieurs fois que je l'appelle... est-il donc sourd?... Sylvest!... Sylvest!...

— Je suis là, — reprit l'esclave ; — je suis auprès de la grille; je ne veux pas quitter ma place ; viens à moi si tu veux me parler...

Il vit, au bout de quelques instants, s'approcher de lui un des condamnés, marqué au front comme fugitif, et jeune encore, qui lui dit à voix basse en langue gauloise :

— Tu te nommes Sylvest?

— Oui.

— Esclave chez Diavole, tu avais pour compagnon un cuisinier surnommé Quatre-Epices?

— Oui.

— Quatre-Epices m'a chargé pour toi d'une bonne nouvelle; je

l'ai rencontré avant-hier au marché ; je le connais depuis longtemps; c'est un compagnon ferme et sûr ; je lui ai dit : « Dans deux jours, » je serai libre au fond des bois ou condamné aux bêtes lors du pro- » chain spectacle ; car cette nuit j'essaye de me sauver, et mon maître » m'a menacé, si je tentais encore de fuir et qu'il pût me rattraper, » de m'envoyer au cirque... Veux-tu tenter de fuir avec moi cette » nuit?... une évasion à deux offre plus de ressource. — Non, — » m'a répondu Quatre-Épices; — je ne peux t'accompagner cette » nuit. Mais, si tu es rattrapé, ramené à ton maître et conduit au » cirque, tu trouveras parmi les condamnés un Gaulois nommé Syl- » vest, esclave de Diavole : tu lui diras ceci, afin de lui rendre la » mort douce : Notre maître a convié bon nombre de jeunes sei- » gneurs de ses amis à un splendide festin, qui doit avoir lieu demain, » et précéder le spectacle du cirque, où ils se rendront après le repas. » J'attends depuis longtemps l'heure de me venger; Sylvest m'avait » fait ajourner mon projet en m'assurant qu'au prochain départ de » l'armée romaine les esclaves se soulèveraient en armes... Vain es- » poir! hier, on affirmait chez mon maître que l'armée romaine » restait en Gaule. »

— Que dis-tu? — s'écria Sylvest plein d'anxiété. — Cette nouvelle serait vraie?...

— Oui ; car les logements préparés dans les faubourgs d'Orange pour l'avant-garde, qui devait y arriver demain, ont été décommandés hier... je le sais.

— Malheur! malheur! — dit Sylvest désolé. — Quand viendra maintenant le jour de la délivrance?

« — La révolte devenue impossible, — a ajouté Quatre-Épices, — » j'ai hâte de venger moi et Sylvest du même coup. J'ai acheté d'une » sorcière un poison sûr et d'un effet lent ; je l'ai essayé sur un chien : » le poison n'a agi qu'au bout de quelques heures, mais avec une » violence terrible. Au festin de demain, les plats d'honneur les plus » exquis, que l'on ne sert qu'à la fin du repas, seront empoisonnés

» par moi, ainsi que les dernières amphores que l'on videra. D'après » mon expérience sur le chien, Diavole et ses amis doivent expirer » vers le milieu de la fête... Dis ceci à Sylvest si tu vas le rejoindre » au cirque. S'il doit mourir avant d'avoir vu expirer Diavole et sa » bande, il s'en ira du moins certain d'être bientôt suivi par notre » maître et ses dignes amis. Le coup fait, je tâcherai de fuir. Si je » suis repris, j'ai fait d'avance le sacrifice de ma vie. » Et, là dessus, Quatre-Épices m'a quitté. Moi, j'ai tenté mon évasion ; mon maître m'épiait, il m'a surpris au moment où j'escaladais un mur... Trois heures après j'étais amené au cirque... et depuis que nous sommes rassemblés ici, je t'appelle, afin de remplir ma promesse faite à Quatre-Epices... A cette heure, il a sans doute abandonné la maison de son maître... Fasse que le poison soit sûr, et que ces Romains maudits crèvent comme des rats empoisonnés !

— Vois-tu, — dit Sylvest à l'autre condamné, — vois-tu à la galerie, au-dessus de la voûte aux bêtes féroces, ce jeune seigneur couronné de pampres, vêtu d'une chlamyde de soie bleue brodée d'argent, et aspirant le parfum de ce bouquet de roses qu'il tient à la main ?

— Oui, je le vois.

— C'est le seigneur Diavole.

— Ah ! par tout le sang qui va couler ! — s'est écrié l'esclave avec une joie farouche, — nous aurons donc aussi notre fête, nous ?... Riez, riez, jeunes seigneurs avinés ! lancez des œillades amoureuses aux courtisanes... ce soir le marbre de la brillante galerie aura ses morts, comme l'arène ensanglantée aura les siens !... Regardons-nous donc un peu en face, mes joyeux et beaux seigneurs ! mes fiers conquérants romains ! vous, du haut de votre balcon doré... tout parfumé de fleurs... éblouissant de lumière... nous, Gaulois conquis, nous vos esclaves, du fond de notre soupirail funèbre... Oui, regardons-nous donc en face ! et saluons-nous, condamnés que nous sommes, vous et nous, à mourir ce soir !... nous, sous l'ongle et la dent des bêtes féroces... vous, tordus par le poison...

L'esclave ayant, dans son exaltation croissante, assez élevé la voix pour être entendu des autres Gaulois, il leur raconta, afin de leur rendre aussi la mort plus douce, la vengeance de Quatre-Epices. A ces mots, presque tous les esclaves, qui, jusqu'alors sombres et taciturnes, mais résignés à leur sort, s'étaient tenus assis ou couchés sur les dalles, dans l'ombre de la voûte, se précipitèrent aux barreaux, pour contempler avec une joie farouche ces jeunes seigneurs romains si gaiement avinés, et portant dans leur sein une mort terrible et prochaine...

Cette joie farouche, Sylvest la partagea d'abord, puis il se la reprocha, se souvenant que son oncle Albinik, le marin, pilotant les galères romaines, la veille de la bataille de Vannes, avait regardé comme une lâcheté indigne de la valeur et de la loyauté gauloises de traîtreusement engloutir au fond de la mer des milliers de soldats romains, confiants dans sa manœuvre. Si excusable qu'elle fût par la férocité de Diavole, la vengeance de Quatre-Épices fit horreur à Sylvest... tandis qu'il eût donné des premiers le signal d'une révolte armée pour briser les fers de l'esclavage, exterminer les Romains et reconquérir la liberté de la Gaule; mais l'heure de cette révolte, quand sonnerait-elle?... S'il n'eût pas été ferme devant la mort, la nouvelle qu'il venait d'apprendre, au sujet du maintien de l'armée romaine en Gaule, lui eût ôté tout regret de quitter la vie.

— Heureusement, — pensa Sylvest, — si les hommes meurent, les réunions nocturnes des *Enfants du Gui* se succèderont d'âge en âge, grâce aux druides, jusqu'au jour de la justice et de la délivrance...

Le bruit éclatant des fanfares tira Sylvest de sa rêverie; les buccinateurs, soufflant dans leurs buccins, annonçaient l'arrivée des édiles. Ces magistrats prirent place dans leur tribune; les hérauts d'armes donnèrent le signal du combat. Les buccinateurs firent de nouveau résonner leurs instruments de cuivre; un profond silence se fit dans cette foule immense, et quatre couples de gladiateurs à cheval (gladiateurs de profession) se présentèrent dans l'arène par

l'entrée du nord, quatre couples par l'entrée du midi. Les premiers montaient des chevaux blancs, harnachés de vert; les seconds, des chevaux noirs, harnachés de rouge. Chaque gladiateur à cheval était armé d'une lance légère, d'un bouclier peint et doré; leur casque de bronze, à visière baissée, seulement ouverte à la hauteur des deux yeux par deux trous ronds, leur cachait le visage; un brassard et un gantelet de fer couvraient leur bras droit; le reste de leur corps était nu, car ils ne portaient que leur tablier de gladiateur, attaché aux hanches par une ceinture d'airain, à laquelle pendait leur longue épée; des sandales ferrées chaussaient leurs pieds. Ces cavaliers, gladiateurs de profession, étaient libres; du moins ils se combattaient volontairement, en hommes braves, ainsi que s'étaient souvent battus les aïeux de Sylvest, par seule outre-vaillance, mais non comme de malheureux esclaves forcés de s'entr'égorger sans raison, pour le divertissement de leurs maîtres. Glorieuse et digne est la lutte quand elle est volontaire! Grâce au faible du Gaulois pour la bravoure, Sylvest et plusieurs de ses compagnons, collés aux barreaux du souterrain, oublièrent leur mort prochaine, intéressés malgré eux à ce valeureux combat, applaudissant de la voix et du geste l'adresse et l'audace. Un grand nombre de ces cavaliers furent tués, ainsi que leurs chevaux; et pas un gladiateur ne quitta l'arène sans blessure. Le combat des gladiateurs à cheval terminé, les cadavres emportés hors de l'arène par les Plutons, et les chevaux morts entraînés par des mules richement caparaçonnées que l'on attelait après eux, il y eut un moment de repos.

Alors de longs rugissements retentirent au fond de la voûte faisant face à celle où se trouvaient les esclaves condamnés, grillée comme la leur, et divisée en trois loges; bientôt ils virent arriver lentement, et avec de sourds grondements, quatre lions dans l'une des loges, trois tigres dans l'autre, et dans celle du milieu, un éléphant si énorme, que son dos touchait presque au cintre. Ces animaux, un moment éblouis par la vive lumière du cirque, n'approchèrent pas d'abord jusqu'aux barreaux du souterrain; ils restèrent à demi dans l'ombre, où l'on

voyait luire leurs prunelles. Un frémissement d'effroi courut parmi les esclaves : les plus faibles, poussant des gémissements lamentables, défaillirent et se laissèrent tomber à terre en se cachant la figure; d'autres éclatèrent en imprécations contre les Romains ; d'autres enfin, mornes, mais résolus, paraissaient insensibles au péril.

Les buccinateurs firent retentir leurs clairons; les hérauts ouvrirent les barrières de l'arène, et l'on vit entrer un grand nombre de couples de gladiateurs esclaves, offerts ou vendus par leurs maîtres pour cette fête sanglante, et forcés de combattre jusqu'à la mort (I)... Tous étaient coiffés de casques de différentes formes : les uns à visière grillée, d'autres à visière pleine seulement d'un côté ou trouée de deux ouvertures; leur tablier de gladiateur, d'étoffe rouge ou blanche, attaché autour des reins par un ceinturon de cuir, laissant leur corps, leurs cuisses et leur jambes nus. Plusieurs portaient un brassard de fer au bras droit et un jambard de fer à la jambe gauche; tous avaient l'épée à la main, et presque tous le bouclier au bras gauche; quelques-uns remplaçaient cette arme défensive par un filet frangé de plomb, roulé autour de leur bras, et destiné à être lancé sur leur adversaire, afin d'empêcher ses mouvements et de le frapper plus facilement.

L'eslavage énerve souvent les courageux et double la lâcheté des lâches : la plupart de ces gladiateurs forcés, loin de ressentir aucune haine les uns contre les autres, étaient plutôt liés entre eux par la confraternité du malheur : les valeureux se révoltaient à la pensée d'employer leur vaillance au divertissement de maîtres abhorrés et d'être réduits à la condition de chiens de combat. Aussi, dès leur entrée dans l'arène, trois esclaves se tuèrent en s'enfonçant leur épée dans la gorge avant que les couples fussent placés face à face par les hérauts; d'autres, éperdus d'effroi, jetant sabre et bouclier, pleurant à sanglots, se mirent à genoux, les mains étendues vers les spectateurs pour demander grâce du combat; mais ils furent couverts de huées... Parmi eux, un vieillard courut embrasser les pieds d'une des grandes

statues de marbre placées dans les niches de la muraille d'enceinte, et représentant des divinités païennes ; il semblait se mettre sous sa protection... Mais à un des signes des édiles, les Mercures, retirant du brasier leurs longues tiges d'airain ardentes, en menacèrent le vieillard et les esclaves agenouillés... Ainsi placés entre la crainte de ces horribles brûlures et la crainte d'un combat à mort, ils se résignèrent à la lutte... Elle commença : les uns combattirent avec la furie du désespoir, heureux de trouver dans la mort la fin de leurs misères ; d'autres, à la première blessure, s'agenouillèrent, et, hâtés d'en finir, tendirent la gorge à leur adversaire, forcé de les tuer (en attendant qu'il fût tué lui-même), aux grands applaudissements du public... Ceux-ci, couverts de blessures, se traînant à peine, levaient, selon l'usage, la paume de la main gauche vers les spectateurs, pour demander grâce de la vie, oubliant que les seuls gladiateurs de profession avaient ce droit, et que tout esclave entrant dans l'arène n'en sortait que mort, tué par l'épée, ou la tête broyée sous le marteau des Plutons. Plusieurs enfin, grièvement blessés, feignirent d'être morts. L'un de ceux-ci, jeune et vigoureux esclave, avait vaillamment combattu : son corps était criblé de blessures ; au dernier choc, il tomba non loin des barreaux de la voûte où se trouvait Sylvest. Lui-même crut cet esclave mort : les membres raidis, la tête, couverte de son casque à visière baissée, renversée sur le sable, il restait immobile... Un des Mercures l'aperçut, s'approcha de lui, armé de sa longue tige d'airain, rouge comme un charbon ardent, et en sillonna une des plaies de l'esclave... La chair vive grésilla, fuma... le corps resta sans mouvement malgré cette torture... Le Mercure le crut mort ; il s'éloigna... mais, se ravisant, il revint, plongea sa tige d'airain à travers l'un des deux trous de la visière du casque du gladiateur... Sans doute le fer brûlant et aigu pénétra dans l'œil, car l'esclave, vaincu cette fois par la douleur, se releva d'un bond, en poussant des hurlements qui n'avaient rien d'humain, fit quelques pas et retomba ; aussitôt deux Plutons accoururent vers lui, et frappant de leurs lourds

Les Vagres.

[illegible]

marteaux sur ce casque, comme sur une enclume, ils broyèrent tellement cette tête, que Sylvest vit jaillir, à travers les cassures de la visière, un mélange sans nom de chair, de sang, de cervelle et de petits morceaux d'ossements.

A cet horrible spectacle, qui couronnait cette boucherie, Sylvest ne put se contenir : d'une voix éclatante, il chanta ce refrain des bardes gaulois à la réunion nocturne des *Enfants du Gui :*

— *Oh! coule... coule... sang du captif!* — *Tombe, tombe, rosée sanglante!...* — *Germe, grandis, moisson vengeresse!...*

Parmi les condamnés, Sylvest n'était pas le seul *enfant du Gui;* bientôt d'autres voix que la sienne répétèrent avec lui, à la sinistre cadence des chaînes secouées avec fureur :

— *Coule... coule... sang du captif!* — *Tombe, tombe, rosée sanglante!...* — *Germe, grandis, moisson vengeresse!...*

Ces chants de mort furent couverts par un grand tumulte : l'arène était jonchée de cadavres et de mourants; pas un des combattants n'était debout. Soudain on entendit crier par les hérauts :

— Les *malades!...* les *médecins!...*

Et aussitôt se précipitèrent dans le cirque un grand nombre de vieillards débiles, richement vêtus, les uns soutenus par des esclaves, d'autres s'appuyant sur des cannes. Il y avait aussi parmi ces malades des hommes mûrs et des jeunes gens; tous s'agenouillèrent ou s'accroupirent auprès de ces mourants, et chaque malade, appliquant sa bouche avide aux blessures, pompa le sang encore tiède qui s'en échappait : les uns cherchant dans ce sang le ravivement de leurs forces épuisées, les autres la guérison de l'épilepsie (J). Çà et là des médecins, armés d'instruments tranchants, éventraient les morts encore chauds et en retiraient les *foies* (K), dont ils se servaient comme remèdes. Les médecins pourvus, les riches malades rassasiés de sang, les Plutons achevèrent, à coups de marteau, les esclaves encore survivants, et, aidés des Mercures, ils emportèrent les cadavres,

pendant que les servants de l'amphitéâtre, au moyen de longs râteaux, mêlaient au sable le sang de l'arène...

A ce moment, les bêtes féroces, de plus en plus animées par la vue de ce long carnage, ainsi que par la chaude et forte odeur de sang, ont redoublé de rugissements, bondissant avec furie dans leurs cages, dont elles ébranlaient les barreaux avec leurs pattes énormes. A ces rugissements des animaux, dont ils allaient être la proie, Sylvest et les esclaves gaulois ont répondu par ce refrain des bardes en secouant leurs chaînes :

— *Coule... coule... sang du captif!* — *Tombe, tombe, rosée sanglante...* — *Germe, grandis, moisson vengeresse!...*

Il y eut alors un entr'acte à la fête romaine.

Pendant cette interruption, Sylvest et les esclaves jetèrent les yeux sur le seigneur Diavole et sur ses amis; tous continuaient de se montrer joyeux et animés. Diavole avait été l'un des plus obstinés à refuser la vie, même aux gladiateurs libres, qui, blessés, demandaient grâce aux spectateurs d'un geste suppliant.

Cependant, Sylvest remarqua que, sans doute grâce aux lents et sûrs effets du poison de Quatre-Epices, la vive rougeur du visage de son maître, excité par le vin et par la vue de cette fête sanglante, commençait à s'effacer, surtout au front, au nez, au menton, qui devenaient d'un blanc de cire. La même altération s'observait sur les traits des autres jeunes seigneurs; ceux-ci, d'ailleurs, ne se montraient ni moins bruyants ni moins gais que Diavole; car, la comédie ayant pour quelques instants succédé à la tragédie, tous accueillirent avec de grands éclats de rire l'apparition de leur ami Norbiac, qu'un faux pas avait fait trébucher à son entrée dans l'arène.

Ce Gaulois ridicule et lâche, objet des railleries de tous par sa suffisance et sa sottise, ayant ouï dire qu'à Rome les seigneurs à la mode combattaient parfois en gladiateurs, voulait, par vanité, les imiter. Coiffé d'un casque d'acier, ayant pour cimier une chimère dorée d'une hauteur démesurée, sa visière baisée ne laissait pas voir son

visage; il s'était prudemment bardé de fer, hausse-col, cuirasse, brassards, gantelets, cuissards, jambards, bottines à écailles de fer; on aurait dit une tortue dans sa carapace; ployé sous le poids de cette lourde armure, il marchait difficilement, et portait de plus un complet arsenal, sans parler de son bouclier doré, ayant pour emblème un lion peint de vives couleurs, tenant dans sa patte droite une devise où l'on voyait écrit en grosses lettres le nom de Siomara. N'ayant pas renoncé à son amour pour la belle Gauloise, il espérait sans doute la toucher en faisant montre de courage dans ce spectacle où elle devait aussi combattre.

Norbiac tenait à la main une longue épée, et avait à sa ceinture d'un côté un poignard, de l'autre une hache d'armes et une masse à pointes aiguës. A peine se fut-il remis de l'ébranlement causé par son faux pas, que l'on s'aperçut, à l'embarras et à l'hésitation de sa marche, que les trous de sa visière, percés trop bas sans doute, pouvaient à peine lui servir à se conduire, car il essaya deux ou trois fois, mais en vain, de rehausser cette visière au bruit des rires de la foule.

L'esclave destiné à combattre Norbiac était entré par l'autre porte de l'arène : sauf son tablier de gladiateur, aucun vêtement, aucune armure ne le couvrait; pour seule défense il tenait à la main un large sabre de fer-blanc, véritable jouet d'enfant, et paraissait d'ailleurs jeune, agile et vigoureux. Le héraut d'armes et les buccinateurs donnèrent le signal de l'attaque... Norbiac, couvrant de son bouclier son corps déjà défendu par son épaisse cuirasse, fit tournoyer sa longue épée autour de lui, se tenant sur la défensive. L'esclave, armé d'un glaive inutile, restait hors de portée des coups de son adversaire, attendant, pour l'étreindre corps à corps, que Norbiac, peu familier au maniement d'une pesante épée, eût le bras lassé. En effet, déjà le tournoiement du glaive se ralentissait, et de toutes parts, surtout des gradins supérieurs, on entendait des huées, des quolibets :

— Ce moulin à bras va s'arrêter ! — criaient les uns.

— Il faut que la mécanique qui fait mouvoir ce mannequin de fer soit détraquée, — disaient les autres.

Et les esclaves gaulois, du fond de leur souterrain, applaudissaient aux mépris et aux injures dont on poursuivait ce lâche parjure... ce stupide imitateur des Romains... Mais les édiles, ne pouvant souffrir qu'un riche seigneur servît plus longtemps de risée à la foule, firent signe à l'un des Mercures de l'arène. Aussitôt celui-ci, retirant de la fournaise une des tiges d'airain brûlant, en piqua le dos de l'esclave, jusqu'alors toujours hors de portée de l'épée de Norbiac. La surprise et la douleur de la brûlure firent faire à l'esclave un bond en avant; il se jeta malgré lui sur l'épée de son adversaire, et reçut ainsi à la figure et à la poitrine deux larges blessures. Abandonnant alors son sabre de fer-blanc, il se précipita sur son adversaire couvert d'acier, le renversa sous lui, arracha de sa ceinture sa masse de fer, et commença de marteler le casque de Norbiac, qui poussait des cris perçants, et appelait à l'aide, au grand contentement de la foule. Mais les forces de l'esclave, se perdant avec le sang de ses deux larges blessures, il ralentit bientôt ses coups, laissa échapper la masse de fer, éleva sa main défaillante pour demander grâce de la vie, et tomba près de Norbiac, dont les cris aigus s'étaient changés en gémissements lamentables, et qui essayait de se relever.

Les spectateurs des gradins supérieurs, quoique l'esclave fût d'avance destiné à périr, selon la coutume, crièrent:

— La vie à l'esclave! grâce! grâce!...

Mais les spectateurs de la galerie et des gradins voisins, ainsi que Diavole et ses amis, trouvant d'un fâcheux exemple, quoique des premiers ils eussent ri de Norbiac, d'accorder la vie à un esclave qui venait de si rudement marteler son maître, demandèrent la mort, et, sur un signe de l'édile, un des Plutons brisa la tête du blessé. A ce moment, Norbiac, parvenant enfin à se relever, et trouvant des forces dans son effroi, se mit à courir çà et là devant lui, malgré le poids de son armure, étendant les mains au hasard, comme quelqu'un

dont les yeux sont bandés. Il tomba ainsi entre les bras d'un des hérauts, qui le conduisit hors de l'arène au milieu des huées universelles...

L'arène, restant vide un moment, l'esclave, ami de Quatre-Épices, dit à Sylvest et à ses compagnons :

— Voyez donc le Diavole et ses amis... comme leur pâleur augmente et devient verdâtre; l'on dirait que leurs yeux se renfoncent dans l'ombre de leur orbite, qui va toujours se creusant!... Courroux du ciel!... le poison de Quatre-Epices est d'un effet certain; mais ces joyeux seigneurs n'éprouvent encore sans doute aucune douleur? Cependant, voici l'un d'eux qui porte la main à son front; sa tête alourdie semble lui peser...

— Et cet autre... qui vient de se rasseoir en cachant ses yeux, comme s'il était ébloui ou étourdi?...

Un grand frémissement se fit alors dans la foule; les noms de Faustine et de Siomara, circulant dans toutes les bouches, arrivèrent jusqu'aux oreilles de Sylvest, comme s'ils eussent été prononcés par une seule et grande voix composée de ces milliers de voix!

Hélas! Siomara lui inspirait autant d'horreur que d'épouvante; mais en ce moment suprême... où il allait entrevoir sa sœur pour la dernière fois... il oublia la courtisane, la magicienne, il ne se souvint plus que de l'innocente enfant d'autrefois, la douce compagne de sa première jeunesse!

Les buccinateurs sonnèrent une fanfare; tous les spectateurs se levèrent, et se penchèrent avidement vers l'arène, s'écriant d'une voix palpitante d'impatience et de curiosité :

— Les voilà!... les voilà!...

Un instant cette attente fut trompée... cette fanfare n'annonça pas encore l'entrée de Siomara et celle de Faustine, mais Mont-Liban, qui les précédait, non pour se battre à mort avec le célèbre Bibrix, car il était seul, et le combat de deux gladiateurs ne devait avoir lieu qu'après celui de la courtisane et de la grande dame... que venait

faire Mont-Liban dans le cirque, lui peut-être la cause de cette rivalité, qui allait se dénouer par la mort de l'une de ces deux femmes? Le géant se présenta d'un air fanfaron dans l'arène, au milieu d'applaudissements et de cris d'enthousiasme. Sauf son tablier de gladiateur, un jambard de fer à sa jambe gauche et un brassard de fer à son bras droit, son corps, velu comme celui d'un ours, athlétique comme celui de l'Hercule païen, était nu et frotté d'huile; par un raffinement d'orgueil, ses nombreuses cicatrices étaient peintes de vermillon, comme pour rehausser leur éclat aux yeux des spectateurs. Un casque d'acier poli, sans visière, il dédaignait cette défense, recouvrait sa tête énorme. Son poing gauche sur la hanche, et tenant de sa main droite deux épées courtes et légères, il fit le tour de l'arène, jetant des regards effrontés sur les nobles dames de la galerie, pendant que ces grandes impudiques, agitant leurs mouchoirs, criaient avec ardeur :

— Salut... salut à Mont-Liban!... salut au vainqueur des vainqueurs!...

Mais les fanfares des buccinateurs résonnèrent de nouveau... et la foule cria, cette fois avec vérité :

— Les voilà!... les voilà!...

C'étaient elles...

C'étaient Faustine et Siomara se présentant dans l'arène, l'une par la porte du nord, l'autre par la porte du midi...

Hommes, femmes, tous, jusqu'aux édiles, se levèrent de nouveau, et bientôt un profond silence régna dans cette foule immense...

La noble dame et la courtisane s'avancèrent, calmes, résolues, le front haut, le regard assuré, bravant tous les yeux; depuis longtemps elles ne connaissaient plus la retenue, la pudeur ou la honte!

Faustine portait le léger casque de la Minerve païenne, orné d'une touffe de légères plumes écarlates; sa courte visière découvrait son hardi et pâle visage, aux yeux noirs, aux lèvres rouges, encadré de deux grosses tresses de cheveux d'ébène, tressés de perles, qui se per-

daient sous les oreillères du casque... Elle avait pour cuirasse une simple résille d'or, à larges mailles, laissant voir le blanc mat de la peau, et emprisonnant ce corps souple et nerveux depuis la naissance des bras et du sein jusqu'aux hanches, serrées dans un étroit ceinturon d'or enrichi de pierreries, et où se rattachait sa tunique de soie écarlate, coupée bien au-dessus du genou, nu comme la jambe. Des bottines, formées de petites écailles d'or flexibles, montaient jusqu'à sa cheville, emboîtaient le coude-pied, et ne laissaient voir que l'extrémité de sa petite sandale de maroquin, aussi brodée de pierreries.

Si d'horribles débauches, et l'expression habituelle des plus féroces passions n'eussent pas empreint les traits de ce monstre d'un caractère révoltant de sanguinaire et lubrique audace, elle eût paru belle d'une beauté sinistre; car ardent était son regard... et fier était son front au moment de ce combat à mort!

Siomara, par son armure, par sa beauté resplendissante, car ses traits, à la stupeur profonde de Sylvest, conservaient en ce moment, comme toujours, leur sérénité candide, Siomara offrait un contraste frappant avec Faustine.

Son casque grec, d'argent ciselé, orné d'une touffe de légères plumes bleues, découvrait entièrement son visage enchanteur... Ses cheveux blonds, à demi coupés depuis peu, tombaient en nombreuses boucles flottantes autour de ses joues et de son cou d'ivoire... Son corps de nymphe était, comme celui de Faustine, emprisonné dans une résille à mailles d'argent, laissant voir le rose animé de l'épiderme; son étroite ceinture d'argent, sa courte tunique, d'un bleu céleste, brodée de perles, ses bottines à écailles d'argent, étaient pareilles pour la forme à celles de Faustine.

L'expression du visage de Siomara n'était pas fière, impudique et sombre comme la physionomie de sa rivale... Non... ses grands yeux, doux comme son sourire, semblaient annoncer une confiance tranquille; aussi, voyant sa sœur d'une beauté si radieuse sous son casque de guerrière, Sylvest se demandait encore par quel continuel prodige

l'enfant élevée par Trymalcion, la célèbre courtisane, la magicienne empoisonneuse, la hideuse et sacrilége profanatrice des tombeaux, conservait ces dehors ingénus et charmants?

Les deux femmes avaient lentement traversé l'arène pour se joindre à l'endroit où les attendait Mont-Liban, tenant les courtes épées. Le plancher à claire-voie recouvrant le bassin du crocodile, et occupant le milieu du cirque, n'ayant sans doute pas paru une place propice au combat, le gladiateur avait choisi un endroit si voisin de la voûte grillée où les esclaves attendaient la mort, que, Faustine et Siomara s'étant rapprochées de Mont-Liban, Sylvest était à peine éloigné de sa sœur de quelques pas. Cédant à un mouvement involontaire, il se rejeta dans l'ombre de la voûte, afin d'échapper aux regards de Siomara; mais un mélange de tendresse, d'épouvante et de curiosité terrible le ramena bientôt vers la grille. Une puissance au-dessus de sa volonté le retenait là; il put ainsi observer plus attentivement la figure de Mont-Liban. A ses airs de brutalité fanfaronne et effrontée avait succédé une émotion visible. Pâle, troublé, une épée dans chaque main, de la gauche il offrait une arme à Faustine, et de la droite une arme à Siomara; mais ses mains tremblèrent si fort au moment où les deux femmes s'apprêtaient à prendre les épées qu'il leur tendait, que ce tremblement et l'angoisse croissante du gladiateur n'échappèrent pas à Faustine; elle jeta sur lui un de ses profonds et noirs regards, réfléchit un instant, puis, écartant du geste l'épée qui lui était offerte, elle voulut prendre l'autre.

— Non! — dit Mont-Liban en reculant presque effaré d'un pas en arrière, — non... pas celle-ci.

— Pourquoi non? — demanda Faustine d'un air de sombre défiance.

— Parce que, juge du combat, — balbutia le géant, — il m'appartient de donner les armes...

Tout à coup, Siomara, inattentive à ce débat, car, avant qu'il eût commencé, les yeux tournés vers le souterrain des esclaves, elle y at-

tachait ses regards avec une anxiété croissante, tout à coup, Siomara reconnut Sylvest, s'élança vers la grille, et, saisissant de ses deux mains les mains de l'esclave attachées aux barreaux, elle s'écria en gaulois, d'une voix très-émue et de grosses larmes dans les yeux :

— Toi, frère!... toi condamné!... toi ici!...

— Oui... je vais mourir... Fassent les dieux que tu meures aussi! et avant ce soir nous aurons rejoint ceux des nôtres qui nous ont précédés dans les mondes inconnus... Puissent Hésus et nos parents te pardonner comme je te pardonne!...

— Confiante en ta promesse, je t'attendais... Ah! malheur à moi d'avoir cru à ta parole!... tu serais libre à cette heure!...

— C'est pour fuir cette liberté honteuse que j'ai voulu mourir.

Siomara, d'abord émue et effrayée, redevint souriante, presque joyeuse, et dit à son frère :

— Écoute... approche ton oreille...

Il obéit machinalement, et elle lui dit tout bas :

— Frère, tu ne mourras pas... Faustine, par un sortilége, va tomber sous mes coups... Diavole est là... il peut d'un mot t'arracher au supplice... Ce mot, il va le dire... après la mort de Faustine... Courage, frère... ce soir nous souperons ensemble, et tu seras libre!

Puis, Siomara, de plus en plus souriante, fit un signe d'intelligence à son frère, lui envoya du bout des doigts un baiser d'adieu, et courut rejoindre Faustine et Mont-Liban, au bruit d'un murmure de surprise causée dans l'amphithéâtre par ce court entretien de la belle Gauloise avec un esclave condamné.

Lorsque Siomara revint près de Mont-Liban, celui-ci, de plus en plus pâle et troublé, ne tenait plus qu'une épée à la main ; sa figure stupide peignait à la fois l'embarras, la douleur et l'effroi.

— Mon épée... — lui dit Siomara.

Le gladiateur parut faire un violent effort sur lui-même, et, malgré un geste de Faustine, bref et menaçant, il repoussa du geste la main

de la Gauloise étendue vers l'épée, et lui dit d'une voix altérée :

— Pas cette épée... Non... non... pas cette épée...

Et de son œil unique il tâcha de se faire comprendre de la courtisane; mais celle-ci, préoccupée d'une autre pensée, ne remarqua pas les signes du gladiateur, se tourna du côté de la galerie où se trouvait Diavole. Alors, le saluant du geste et du regard, elle arracha une des légères plumes bleues de son casque d'argent, la prit entre ses deux doigts, approcha de cette plume ses lèvres roses, puis d'un souffle gracieux la lança dans la direction de la galerie, en disant à haute voix :

— A toi, beau Diavole !

Ensuite elle jeta à la dérobée un regard vers son frère.

Sylvest comprit alors, en frémissant, que sa sœur donnait à Diavole les arrhes d'un marché infâme, dont sa liberté, à lui, serait le prix; car, ainsi que l'avait dit Siomara, tout maître, jusqu'au dernier moment, pouvait arracher son esclave au supplice... Faustine tuée, la belle courtisane irait pendant le combat de Mont-Liban et de Bibrix demander à Diavole la liberté de Sylvest... Elle obtiendrait cette grâce par une promesse honteuse, et l'on viendrait retirer du souterrain le condamné.

Pendant que l'esclave se désespérait à cette pensée, il préférait la mort à une telle délivrance, tous les regards se tournaient vers Diavole, un murmure d'envie avait circulé parmi les jeunes seigneurs, à l'appel provocant de la belle Gauloise, jusqu'alors dédaigneuse de tous les hommages. Diavole était devenu, ainsi que la plupart de ses compagnons de table, d'une pâleur verdâtre... Mais, soit qu'il n'éprouvât pas encore les atteintes du poison, soit qu'enivré d'orgueil par la flatteuse provocation de la célèbre courtisane, il oubliât les premiers ressentiments de la douleur, il se pencha radieux au-dessus de la balustrade, jeta dans l'arène le bouquet de roses qu'il tenait à la main, après l'avoir passionnément pressé de ses lèvres, et s'écria :

— Victoire et amour à la belle Gauloise !

La courtisane ramassa le bouquet, l'approcha de ses lèvres à son tour, puis, le plaçant au pied d'une des gigantesques statues de marbre qui décoraient les niches profondes du mur d'enceinte de l'arène, elle jeta un dernier regard à son frère, revint auprès de Mont-Liban, et lui dit impatiemment :

— Mon épée... mon épée !

Le gladiateur, cette fois, ne refusa pas l'arme à la courtisane... Il lui mit au contraire l'épée dans la main avec un affreux sourire.

Sylvest devina tout... il avait été témoin des protestations d'amour de Mont-Liban pour Siomara ; mais du moment où, dans l'espoir d'obtenir la liberté de l'esclave, elle eut si impudiquement provoqué Diavole, les traits de Mont-Liban, d'abord aussi troublés qu'attendris, devinrent soudain effrayants de jalousie et de férocité ; tandis que Faustine, immobile comme un spectre, son poing gauche sur la hanche, la pointe de son épée appuyée sur le bout de sa sandale, souriait d'un air de triomphe sinistre...

Plus de doute pour Sylvest, un des deux glaives offerts par le gladiateur était enchanté, grâce aux maléfices de Siomara... D'accord avec elle, Mont-Liban connaissait l'arme magique... Mais son trouble éclairant Faustine, elle avait refusé l'épée qu'il lui offrait pour prendre l'autre, presque malgré lui. Autant ce choix avait d'abord épouvanté le gladiateur pour Siomara, autant il devait s'en réjouir, à cette heure, que son amour pour la courtisane se changeait en haine furieuse par jalousie de Diavole.

A peine Siomara eut-elle pris l'épée, qu'à demi-voix elle dit à Faustine :

— Es-tu prête ?

— Je suis prête, — répondit la grande dame, qui ajouta aussi à demi-voix, mais assez haut pour que Sylvest l'entendît : — Tu te rappelles nos conditions ?

— Oui.

— A moi Mont-Liban si je te tue... à toi si tu me tues !

— Oui...

— Morte ou vive, tu m'appartiendras, Siomara, si tu ne peux continuer le combat, après une première blessure.

— Et si je te tue, Faustine, nulle autre que moi n'entrera dans ton tombeau, pour la veillée de mort?

— Non... j'en ai donné l'ordre, et je t'ai remis les clefs du sépulcre de ma famille.

— Allons, noble Faustine...

— Allons, belle Siomara...

Et sur un signe de Mont-Liban, les deux jeunes femmes se précipitèrent l'une sur l'autre, l'arme haute, Siomara toujours souriante et comme certaine de son triomphe, Faustine le regard implacable, mais confiante aussi, car au premier choc des épées, celle de la courtisane se rompit entre ses mains, au ras de la poignée.

A ce moment Sylvest ne put retenir un cri; il vit la grande dame, poussant un éclat de rire féroce, plonger son épée dans le flanc de Siomara, en s'écriant :

— A toi... la fausse sorcière de Thessalie!

La blessure était grave, mortelle peut-être. La courtisane abandonna la poignée de son arme, tomba sur les genoux, jeta un dernier regard vers Sylvest, et cria d'une voix défaillante :

— Pauvre frère!

Puis elle roula renversée sur le sable, tandis que son casque, se détachant, laissait nue sa tête blonde, et que le sang, coulant à flots de sa blessure, rougissait les mailles d'argent de la résille qui lui servait de cuirasse.

Faustine, rugissant de joie, se précipita sur sa rivale, comme une tigresse sur sa proie, et, la fureur, la haine doublant ses forces, elle l'enlaça de ses bras frêles et nerveux, la souleva de terre, l'emporta comme elle eût emporté un enfant, en jetant d'une voix éclatante ces derniers mots au gladiateur :

— Mont-Liban, je vais t'attendre au temple du canal!

Et Faustine disparut avec sa victime dans l'ombre de la voûte du nord, au milieu des acclamations frénétiques des spectateurs.

Cela s'était passé si rapidement, que Sylvest se crut le jouet d'un songe; il éprouva une sorte de vertige, dont il fut tiré par le bruit des chaînes que les guichetiers et des soldats armés ôtaient à ses compagnons; l'heure était venue de déferrer les condamnés aux bêtes féroces, dont les grondements redoublaient.

Sylvest, immobile auprès de la grille, regardait sans voir. Deux guichetiers le saisirent et firent tomber ses chaînes. Alors, pleurant malgré lui la mort de sa sœur, quoiqu'il eût désiré cette mort, il s'assit sur les dalles du souterrain, sa tête cachée dans ses deux mains, indifférent à ce qui se passait dans l'arène, où combattaient alors Bibrix et Mont-Liban. De temps à autre de grandes rumeurs annonçaient les différentes chances du combat.

— Courage, Mont-Liban! — criaient les uns. — Courage!

— Courage, Bibrix! — criaient les autres. — Courage!

Puis enfin, au bout d'un assez long temps, une immense clameur de : — *victoire à Bibrix!* — fit trembler les murailles de l'amphithéâtre.

Mont-Liban venait de succomber dans cette lutte à mort...

Tout à coup Sylvest fut violemment heurté et foulé aux pieds par ses compagnons, qui fuyaient pêle-mêle. Se relevant, non sans peine, pour n'être pas écrasé par eux, il vit dans l'ombre, et du fond de la voûte, s'approcher rapidement une sorte de muraille ardente de la hauteur d'un homme, barrant toute la largeur du souterrain.

Cette immense plaque de bronze, rougie au feu sur des brasiers roulants, chassait devant elle les condamnés. La grille qui les avait jusqu'alors séparés du cirque s'était enfoncée au-dessous du sol en glissant dans une rainure; de sorte que ces malheureux, refoulés par la plaque ardente, ne pouvaient échapper à d'horribles brûlures qu'en se précipitant dans l'arène où bondissaient les bêtes féroces, et d'où Plutons, Mercures, hérauts et buccinateurs venaient de dis-

paraître après avoir emporté le cadavre de Mont-Liban, et fermé, au moyen de portes garnies de barreaux de fer, les deux entrées du nord et du midi.

Le moment du supplice arrivé, Sylvest résolut de mourir vaillamment avec ses compagnons, et s'écria :

— *Enfants du Gui!* voulez-vous mourir en dignes fils de la vieille Gaule?

— Oui... oui, — répondirent de nombreuses voix.

— Frères, répétez comme moi, en face de la mort...

Coule... coule, sang du captif!... — Tombe... tombe, rosée sanglante!... — Germe... grandis, moisson vengeresse!...

Et les *Enfants du Gui*, ainsi que les autres esclaves gaulois, ayant Sylvest à leur tête, se précipitèrent dans l'arène, en chantant, dans leur langue natale, et d'une voix retentissante, ce refrain du barde...

Ces chants éclatants, l'apparition de cette troupe d'hommes, étonnèrent d'abord les animaux... Profitant de leur hésitation, et se souvenant des conseils du guichetier, Sylvest, voyant à quelques pas de lui l'éléphant acculé à l'une des niches du mur d'enceinte ornées de grandes statues de marbre, donna une dernière pensée à sa femme Loyse, et aussi à Siomara, courut droit à l'éléphant, et, dans l'espoir d'être bientôt piétiné, écrasé par lui, se jeta à plat ventre, rampa sous l'animal énorme, afin d'embrasser de ses deux bras un de ses pieds monstrueux.

A cet instant s'élevèrent, du côté de la galerie où se tenait Diavole et ses amis, des cris d'abord voilés, puis de plus en plus lamentables, parmi lesquels il distingua la voix de son maître... A ces cris se joignit un tumulte extraordinaire dans l'amphithéâtre ; aussitôt une pensée traversa comme l'éclair l'esprit de Sylvest... pensée lâche, il l'avoue, car il voulait tenter d'échapper au supplice que ses compagnons allaient subir ; mais cette pensée lui venait avec le souvenir de sa femme et de son enfant...

Les yeux de tous les spectateurs, au lieu d'être tournés vers l'a-

rène, devaient en ce moment être attachés sur Diavole et ses amis, alors sans doute expirants, par la violence du poison, aux regards de la foule étonnée; le corps immense de l'éléphant, acculé à l'une des niches du mur, la cachait en partie; à tout hasard, et au risque d'être découvert plus tard, Sylvest, après s'être glissé sous le ventre de l'éléphant, au lieu de saisir une de ses jambes de derrière, passa entre elles, monta sur le soubassement de la niche, et parvint à se blottir derrière une statue de marbre, deux fois haute comme lui, et par bonheur, représentant une femme amplement drapée...

A peine fut-il caché là, que les rumeurs de l'amphithéâtre s'apaisèrent, et qu'il entendit ces mots :

— Voici les médecins... Emportez ces mourants; leur agonie interrompt la fête...

Sans doute, on transporta hors de la galerie Diavole et ses amis expirants, car peu à peu le silence se rétablit, silence bientôt troublé par le rugissement croissant des bêtes féroces, revenues de leur première surprise...

Le carnage commença; au milieu des grondements des animaux, des cris de douleur de quelques esclaves déjà tombés sous la dent des tigres et des lions, des imprécations des victimes non encore atteintes, dont quelques-unes, folles de terreur, demandaient grâce aux animaux furieux... çà et là retentissait encore la voix éclatante des *Enfants du Gui*, chantant jusque sous l'ongle des bêtes féroces :

Coule... coule, sang du captif!... — Tombe... tombe, rosée sanglante!... — Germe... grandis, moisson vengeresse!...

De temps à autre, du fond de sa cachette, que ne masquait plus la masse de l'éléphant, alors au milieu de l'arène, Sylvest voyait bondir un tigre ou un lion à la poursuite d'un esclave, qu'ils abattaient en le saisissant entre leurs pattes, dont les griffes faisaient aussitôt jaillir des jets de sang en s'enfonçant dans les chairs; puis, accroupis ou allongés sur leur proie, ils la dévoraient ou la mettaient en lambeaux...

Sylvest vit, entre autres, horrible souvenir! un lion énorme, fauve, à crinière presque noire, se précipiter sur le Gaulois ami de Quatre-Épices... Afin de mourir plus vite, ce malheureux s'était jeté à genoux; seulement, dans son épouvante, il cachait sa figure entre ses deux mains pour ne pas voir le monstre... Le lion, d'un coup de patte sur le haut du crâne, le jeta la face contre terre et l'y contint; puis, lui plantant les ongles de son autre patte dans les reins, il l'attira transversalement à lui, et, le maintenant ainsi, il ne se hâta pas de le dévorer... Haletant, essoufflé, il s'étendit de toute sa longueur le ventre sur le sable, et appuya, pendant un instant sur le corps de l'esclave sa tête monstrueuse, dont la gueule béante et la langue pendante ruisselaient d'une écume ensanglantée... Le Gaulois n'était pas mort; il poussait des cris inarticulés; ses bras, ses jambes s'agitaient et battaient le sol; aux contorsions de tout son corps, on voyait qu'il s'efforçait, mais en vain, d'échapper à une torture atroce... Soudain la crinière du lion se hérissa: il fouetta le sable à grands coups de queue; sa large croupe se releva, quoiqu'il tînt toujours le Gaulois sous ses pattes de devant, puis, baissant brusquement la tête, il mordit sa proie au milieu de l'échine, et, tout en la broyant sous ses crocs, il poussa des grondements irrités... Un tigre moucheté de jaune et de noir, aussi énorme que le lion, venait lui disputer sa victime... Le lion, sans démordre, levant la patte dont les ongles avaient jusqu'alors labouré le crâne de l'esclave, les enfonça dans le mufle du tigre... Celui-ci, malgré cette blessure, ouvrit la gueule, saisit entre ses dents la tête du Gaulois que le lion contenait de son entre patte; et, la croupe haute, le mufle abaissé, s'arc-boutant sur ses pattes de devant, le tigre tira violemment cette tête à lui en rugissant, tandis que le lion, ne démordant pas le milieu du corps, où s'enfonçaient ses crocs, tirait de son côté... Tous deux, d'accroupis, se levèrent pour finir de s'entr'arracher ce corps. L'esclave n'avait pas encore cessé de vivre... Soulevé de terre par les deux bêtes féroces, qui se le disputaient, il raidissait encore convulsivement, de

temps à autre, ses jambes et ses bras... La masse énorme de l'éléphant vint cacher à Sylvest cet épouvantable dépècement...

L'éléphant furieux tenait, enlacé dans les replis de sa trompe, un jeune esclave, un enfant âgé de quinze ans au plus, qui se tordait dans les airs en poussant des cris horribles. Par deux fois l'éléphant, dans sa rage, battit violemment, de ce pauvre corps meurtri, presque disloqué, la muraille d'enceinte ; et lorsqu'il eut ainsi brisé ces membres palpitants, il jeta l'enfant sous ses pieds, tâcha de le transpercer de ses défenses, et finit par le piétiner avec emportement. En s'acharnant ainsi sur ces restes sanglants, qui ne formaient plus qu'une espèce de boue de chair humaine, il recula et heurta d'une de ses jambes de derrière un esclave fuyant un tigre, et qui, à ce moment, passait entre la croupe de l'éléphant et le bassin du crocodile. Du choc l'esclave fut, comme d'autres l'avaient été avant lui, au milieu de leur fuite éperdue, précipité dans la cuve limoneuse du reptile ; aussitôt Sylvest entendit les hurlements de l'infortuné, que coupaient en morceaux les dents de scie du crocodile.

Ce carnage a duré jusqu'à ce que les esclaves livrés aux bêtes ne fussent plus que des ossements à demi rongés ou des débris sans nom et sans forme...

Pendant toute sa durée, cette fête romaine fut accompagnée des cris, des acclamations de la foule, devenue ivre à ce spectacle de massacre...

Enfin les flambeaux usés, prêts à s'éteindre, ne jetèrent plus que des clartés vacillantes : lions et tigres, gorgés de chair humaine, allourdis et silencieux, vautraient leurs grands corps sur la boue sanglante de l'arène, bâillaient, soufflaient, ou léchaient leurs pattes énormes, qu'ils passaient ensuite sur leur mufle rougi.

Sylvest entendit le murmure de plus en plus lointain de la foule quittant le cirque...

Bientôt, par les entrées du nord et du midi, à la lueur des flambeaux expirants, apparurent les esclaves bestiaires, revêtus d'épaisses armures de fer, à l'épreuve de la morsure des animaux ils étaient

armés de longs tridents sortant rouges de la fournaise. Les animaux, fatigués, repus, habitués à la voix des bestiaires, et surtout effrayés des piqûres des tridents, furent poussés sous la voûte dans les trois couloirs correspondant à leurs cages; puis, au moyen d'une roue tournée par les servants du cirque, les grilles remontèrent de leur rainure souterraine; la voûte fut close, le plancher mobile replacé sur le bassin du crocodile. Les flambeaux tout à fait éteints, les bestiaires quittèrent précipitamment l'arène en se disant, d'une voix basse et effrayée :

— Voici l'heure des magiciennes...

Et le plus profond silence régna dans les ténèbres de l'immense amphithéâtre.

Sauvé de la mort par un hasard miraculeux, car si les cris de Diavole et de ses amis expirants par le poison n'avaient pas distrait tous les regards de l'arène, il lui eût été impossible, quoique à demi caché par l'éléphant, de gagner sans être aperçu la niche où il s'était tenu blotti... Sylvest, ainsi sauvé miraculeusement de la mort, remercia Hésus... et comme les dieux lui étaient cette nuit-là secourables, il se souvint que sa femme Loyse, lors de leur dernière entrevue, lui avait promis de venir l'attendre, à quatre jours de là, dans le parc de Faustine, le soir, à l'extrémité du canal... Il se souvint aussi de ces dernières paroles de Faustine à Mont-Liban, tandis qu'elle emportait Siomara évanouie dans ses bras :

— Mont-Liban, je t'attends au temple du canal.

Un sinistre pressentiment disait à l'esclave que la grande dame, tenant Siomara en son pouvoir et peut-être vivante encore, devait lui faire subir toutes les tortures qu'une femme dépravée, jalouse et féroce, pouvait imaginer en haine d'une rivale... Sans doute le temple du canal était le lieu de ces supplices... Sylvest résolut de gagner en hâte le parc de la villa de Faustine... L'oreille au guet, il sortit enfin de sa cachette... Alors il éprouva d'étranges frayeurs... Comme il traversait l'arène, il entendit le vol de grands oiseaux de nuit qui, silen-

cieux, tournoyaient très-près de terre ; deux ou trois fois il sentit, en frissonnant, le vent de leurs ailes sur son front ; il fut aussi plusieurs fois heurté, presque renversé, par des corps velus et rapides qui passaient auprès de lui... C'étaient sans doute les magiciennes, venant, sous forme d'animaux inconnus, chercher des débris sanglants pour leurs sortiléges... Peut-être Siomara, échappée par magie au pouvoir de Faustine, se trouvait-elle parmi ces monstres...

L'esclave, ayant marché sur une épée abandonnée par un gladiateur, la ramassa ; elle était courte et acérée ; il s'en arma, atteignit enfin la sortie du nord, suivit une longue voûte, et se trouva bientôt hors de l'enceinte extérieure de l'amphithéâtre, situé dans le faubourg d'Orange. Il n'avait qu'une demi-heure de trajet pour se rendre chez Faustine ; il précipita sa marche, arriva, escalada le mur du parc, comme d'habitude, à l'aide de sa perche, et courut à l'extrémité du canal, où il osait à peine espérer de rencontrer encore Loyse, la nuit étant déjà très-avancée.

Bonheur des cieux ! le pauvre esclave a aussi ses moments de joie. A peine Sylvest eut-il fait quelques pas sur la terrasse du canal, qu'il reconnut la voix de sa femme disant :

— Sylvest ! Sylvest ! c'est toi ?...

L'esclave ne répondit rien... il se jeta en sanglottant dans les bras de Loyse, sans trouver un mot à lui dire... Il la tint longtemps embrassée, la couvrant de larmes et de baisers...

— Tu pleures... — reprit-elle enfin avec angoisse. — Un malheur te menace !...

— Non, oh ! non... Loyse... les dieux nous sont secourables... mais nous n'avons pas un instant à perdre ; le jour va bientôt paraître... veux-tu risquer les chances d'une fuite ? elles sont terribles ! mais nous les braverons ensemble...

— Sylvest, plus d'une fois je t'ai proposé de fuir... tu as refusé...

— Oui... mais maintenant j'accepte : tu sauras pourquoi. Auras-tu la force de m'accompagner, femme bien-aimée ?

— Mon amour pour toi, pour notre enfant, me donnera cette force... Mais où fuir? de quel côté?...

— En partant à l'instant nous pourrons arriver avant le jour dans une vallée sauvage et déserte, où se trouve une caverne. Je m'y suis déjà rendu pour des réunions nocturnes... Nous resterons d'abord cachés là... nous prendrons en passant des fruits et des racines dans les jardins qui bordent la route... Un torrent n'est pas loin de la caverne, nous n'aurons donc pas à craindre de manquer d'eau et de nourriture pour quelques jours... Plus tard, nous aviserons : peut-être les dieux auront-ils pitié de nous...

A ce moment, un cri horrible... un cri prolongé, qui n'avait rien d'humain, mais affaibli par la distance, arriva aux oreilles de Sylvest et de sa femme, qui dit en frémissant :

— Ah ! ces cris... encore ces cris !...

— Tu les as déjà entendus?...

— Plusieurs fois, depuis que je suis ici à t'attendre... Tantôt ils cessent... et puis, au bout d'un assez long temps, ils repartent plus effrayants encore... Faustine supplicie quelque esclave...

— Faustine ! — s'écria Sylvest frappé de stupeur, et se souvenant alors seulement de Siomara. — Ces cris viennent du temple du canal?

— Oui... et pourtant on avait dit ce soir que notre maîtresse allait au cirque... mais au moment où je quittais la fabrique, un affranchi à cheval, venant de l'amphithéâtre, s'est dirigé à toute bride vers le temple, par les jardins, pour annoncer, disait-il, à Faustine, la mort de Mont-Liban.

— Plus de doute ! — s'écria Sylvest, — c'est Siomara... On l'aura transportée dans ce temple maudit... Oh ! malheur !... malheur !... Viens... viens, Loyse !...

— Où vas-tu ?—dit la compagne de Sylvest en s'attachant à son bras, et le voyant courir éperdu. — N'entends-tu pas ces cris?... Faustine est là !... Approcher du temple... c'est risquer de nous perdre...

Mais Sylvest n'écoutait plus Loyse... Plus il s'approchait de la ro-

tonde, plus les cris, que de temps à autre poussait la victime, devenaient distincts... si distincts... qu'il reconnut la voix de Siomara, étouffée de temps à autre par les chants et le bruit des lyres, des flûtes et des cymbales.

Loyse, effrayée, suivait son époux, n'essayant plus de le retenir... Tous deux arrivèrent bientôt près du portique circulaire dont le temple était entouré... Une vive lumière s'échappait des cintres à jour, à travers lesquels, quatre nuits auparavant, Sylvest avait assisté, invisible, à de monstrueux mystères... Soudain un dernier cri, plus affreux encore que les autres, mais déjà expirant, retentit au milieu du silence de la nuit, et fut suivi de ces mots, suprême appel prononcé d'une voix forte encore, bien que défaillante et haletante de douleur :

— Sylvest!... ma mère!... mon père!...

L'esclave, prenant son épée entre ses dents, s'élança, afin de grimper, ainsi qu'il l'avait déjà fait, le long d'une des colonnes du portique. Une fois arrivé aux cintres à jour, qu'aurait-il fait? il ne le sait; car en ce moment il n'était possédé que d'une passion furieuse, celle d'aller au secours de Siomara, et de la venger par la mort de Faustine... Mais, Loyse, de plus en plus épouvantée de l'exaltation de son époux, se cramponna de toutes ses forces à son bras, et l'empêcha de monter à la colonne, en lui disant tout bas avec un accent déchirant :

— Tu nous perds!... Songe donc à notre enfant!...

Sylvest tâchait de se dégager de l'étreinte de sa femme, et, sourd à sa prière, il allait poursuivre son projet insensé, lorsque soudain, après un moment de silence funèbre, il entendit la voix éclatante de Faustine s'écrier :

— Morte!... déjà morte!.. Tu l'avais prédit toi-même, belle magicienne... que Siomara, ma rivale, tomberait en mon pouvoir... et expirerait sous ma main dans des tortures inconnues!... Ta prédiction est accomplie... te voilà morte... déjà morte!... Oui, morte...

comme Mont-Liban !... Par Hercule !... — ajouta le monstre avec un éclat de rire effrayant. — Mont-Liban est mort... vive Bibrix !... Evoë ! Evoë !... à moi, tous !... Evoé ! venez ! du vin, des chants, des fleurs... Morte est ma rivale !... Du vin... des chants... du vin !... toutes les ivresses !...

Et les instruments de musique retentirent : les chants obscènes, les cris de l'orgie devinrent frénétiques, et marquèrent la cadence de cette ronde infernale, dont l'aspect avait déjà failli rendre Sylvest fou d'horreur !...

Siomara était morte, l'esclave n'avait plus qu'à fuir avec Loyse... et ce fut à peine si, haletant, éperdu, il put reconnaître son chemin à travers les ténèbres pour trouver la muraille du parc ; il la fit franchir à sa femme au moyen de la perche, et tous deux se dirigèrent en hâte vers la route de la vallée déserte. . . . . .

FIN DU COLLIER DE FER.

Moi, *Fergan*, qui écris ceci, je suis fils de *Pearon*, qui était fils de Sylvest, dont le père se nommait Guilhern, fils de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, le dernier Gaulois libre de notre famille.

Sylvest, mon grand-père est mort à quatre-vingt-six ans.

J'étais alors dans ma quinzième année ; ma naissance avait coûté la vie à ma mère. Peu de temps après sa mort, Pearon, mon père, a été écrasé sous la roue d'un moulin qu'il tournait.

De plusieurs récits sur sa vie, que Sylvest, mon aïeul, devait me remettre, deux ont été perdus ; il ne m'a transmis, avec les autres parchemins de notre famille, que le récit précédent sur les événements de sa vie, alors qu'il était esclave du seigneur Diavole dans la ville d'Orange, et qu'ayant échappé, par prodige, à la mort qui l'attendait dans le cirque, il s'était rendu dans le jardin de la noble Faustine, où il avait retrouvé mon aïeule Loyse, et fui avec elle après les derniers cris de l'agonie de Siomara, torturée par la grande dame romaine.

Je me rappelle (et ces souvenirs sont déjà loin de moi), je me rappelle que, dans mon enfance, mon grand-père m'a raconté qu'après son évasion, il s'était tenu longtemps caché avec sa femme Loyse, d'abord dans la caverne des *Enfants du Gui*, puis dans une solitude plus profonde encore, vivant de fruits et de racines, que mon grand-père allait chercher la nuit, et souvent à de grandes distances, dans les champs cultivés.

La saison était belle et douce ; les deux pauvres esclaves, au fond de leur retraite, jouissaient avec délices des seuls jours de liberté qu'ils eussent jamais connus. Cependant l'été passa, puis l'automne ; l'hiver approchait, et avec lui le froid, le manque de fruits et de racines ; enfin le moment venait où mon aïeule allait mettre mon père au monde : ses vêtements tombaient en lambeaux, sa santé s'affaiblissait de plus en plus... Mon grand-père se résigna de nouveau à l'esclavage, plutôt que de voir sa femme mourir de misère et de faim, mort qu'aurait partagée l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Les esclaves fugitifs que l'on arrêtait loin du domicile de leur maître, ou qui refusaient de dire le nom de leur possesseur, lorsque, comme mon grand-père et sa femme, ils étaient parvenus à se débarrasser de leur collier, où se trouvait écrit le nom de leur maître, ces esclaves appartenaient au fisc romain, et étaient ou vendus à son profit ou employés, toujours comme esclaves, aux travaux et constructions publics.

Mon aïeul et sa femme, après plusieurs jours de marche dans les montagnes, arrivèrent, presque mourants de fatigue et de faim, jusqu'aux faubourgs de la ville de Marseille ; ils demandèrent la demeure de l'agent du fisc, avouèrent qu'ils avaient fui de la maison de leur maître, et qu'ils se rendaient à discrétion.

Les dieux voulurent que l'agent du fisc fût humain ; il eut pitié de mon aïeul et de sa femme, et leur promit qu'au lieu d'être vendus, ils resteraient esclaves du fisc, et seraient employés : mon aïeul aux travaux que l'on exécutait à Marseille, mon aïeule dans la maison

de l'agent, pour soigner les enfants; mais ce Romain ne put épargner à mon grand-père et à sa femme la honte et la douleur d'être, selon la loi, marqués au front comme esclaves fugitifs...

Pendant de longues années le sort de mon aïeul fut supportable, quoique soumis aux plus durs travaux; employé d'abord à la construction d'un aqueduc, il transportait, soit sur son dos, soit attelé à un chariot, les pierres destinées aux bâtisses... Il rentrait le soir, brisé de fatigue; mais du moins, au lieu de coucher à l'*ergastule*, ainsi que ses compagnons d'esclavage, il revenait auprès de sa femme et de son enfant, faveur que mon aïeule avait, par sa douceur et son zèle, obtenue de la femme de l'agent du fisc.

Les années se passèrent ainsi... Mon grand-père, devenu vieux, et usé par le travail, incapable de continuer de porter de lourds fardeaux, fut chargé, par le Romain, du soin de cultiver son jardin... Mon aïeule mourut peu de temps avant que mon père fût en âge de se marier, comme se marient les esclaves, et ma mère perdit la vie en me donnant le jour... J'avais huit ans, lorsque mon père, resté esclave du fisc, et attaché à la culture, fut écrasé sous la roue d'un moulin à huile, qu'il faisait mouvoir. Le fils de l'agent avait succédé à l'emploi de son père; à sa recommandation, il conserva mon aïeul auprès de lui comme esclave jardinier : celui-ci, quoique très-vieux, suffisait à ces fonctions.

Après la mort de ma mère, une autre esclave gauloise de la maison m'avait nourri en même temps que sa fille Geneviève, ma sœur de lait et d'esclavage. Dès l'âge de dix ans nous étions employés tous les deux aux menus travaux de la maison... Mais peu d'années après, notre maître, chargé, comme son père, de la surveillance des esclaves du fisc, me fit apprendre le métier de tisserand, afin de pouvoir retirer un profit de moi en me plaçant à loyer : Geneviève, ma sœur, apprit l'état de lavandière.

J'avais quinze ans lorsque mon grand-père, se sentant de plus en plus affaibli, pressentit sa fin prochaine... Il occupait une cabane

dans le jardin du maître; de temps à autre, ma journée de travail d'apprenti tisserand terminée, on me permettait de venir voir mon aïeul. L'un de ces soirs-là, je le trouvai couché dans sa cabane; il fit un grand effort pour se lever, me fit fermer soigneusement la porte, monta sur un escabeau, et prit dans une cachette pratiquée entre deux solives de la toiture une large ceinture de toile épaisse; puis il tira de cette espèce de fourreau de longues bandes de peau tannée, pareilles à celles dont on se sert pour écrire dans notre pays; ces bandes de peau, larges comme deux fois la paume de la main, couvertes de notre écriture gauloise, fine et serrée, étaient cousues les unes au bout des autres. A ces rouleaux étaient joints une petite *faucille d'or*, une *clochette d'airain*, grosse comme le pouce, et un morceau du *collier de fer* que portait mon aïeul lors de son évasion du cirque de la ville d'Orange, et qu'il était parvenu, avec l'aide de Loyse, sa femme, à limer, au moyen de sable mouillé et d'un poignard qu'il avait emporté dans sa fuite. Sur ce fragment de collier on lisait encore, gravés sur le fer, ces mots en langue latine : *Je suis esclave...*

— « Mon enfant, — me dit mon grand-père, — je le sens, la vie » s'éteint en moi; mais avant de mourir je veux accomplir un devoir » sacré... Quoique bien jeune encore, tu es en âge de sentir la valeur » d'une promesse... Promets-moi donc, lorsque tu auras lu ces récits, » touchant notre famille, d'accomplir la volonté suprême de notre » aïeul, Joel, le brenn de la tribu de Karnak, volonté que tu trou- » veras mentionnée dans ces parchemins... Promets-moi aussi, mon » enfant, de garder précieusement les reliques de notre famille, cette » petite *faucille d'or*, cette *clochette d'airain* et ce morceau de *collier*, » que j'ai porté pendant les plus cruels jours de mon esclavage. Du » moins, jusqu'ici, mon pauvre enfant, de la servitude tu n'as connu » que le pénible labeur et la honte... et encore la honte... je ne sais; » ton caractère est résigné, timide, craintif; je ne trouve pas en toi cette » *furie gauloise*, comme disent les Romains en parlant de notre race; » cela tient peut-être à ce que tu es chétif et frêle... Ah! mon enfant!

» les races dégénèrent dans l'esclavage, et pour la force du caractère et » pour celle du corps... Mon aïeul Joel et mon père Guilhern avaient » tous deux plus de six pieds romains ; peu d'hommes auraient pu les » vaincre à la lutte ; ma taille n'atteignait pas la leur ; mais avant » d'être courbée par le travail et les années, elle était haute et ro- » buste... Déjà mon fils, ton pauvre père, atteint pour ainsi dire » dans les entrailles de sa mère, par suite des misères de notre vie » errante et fugitive, avait dégénéré de l'antique vigueur de notre » race, et toi, tu es encore plus petit et plus faible que ton père. Les » habitudes sédentaires de ton état de tisserand, l'insuffisance de la » nourriture accordée aux esclaves, augmentent encore ta débilité » corporelle ; puisse ton caractère ne pas s'affaiblir encore ! puisses-tu » retrouver l'énergie de ta race, l'heure de la délivrance et de la jus- » tice venue, si elle vient, hélas ! pendant ta vie !... Tu sauras, du » moins, par ces écrits, les maux que tes aïeux ont soufferts ; cette » conscience et cette connaissance réveilleront peut-être en toi l'ardeur » du vieux sang gaulois, et te donneront le courage et la force de » briser le joug odieux que tu portes, toi, de race autrefois libre, et » de venger toi et tes aïeux sur le Romain, notre oppresseur éternel. » J'avais joint à ce récit, que tu liras, celui de mon évasion, avec » Loyse, ma femme, évasion dont je t'ai quelquefois parlé ; j'y avais » retracé les douces jouissances des seuls jours de liberté dont j'aie ja- » mais joui durant ma longue vie d'esclavage ; j'avais aussi fait le » récit de ma rencontre avec un de nos courageux et vénérés druides, » esclave comme moi et mes compagnons, lors de nos travaux de l'a- » queduc de Marseille ; ces deux récits se sont égarés : le plus impor- » tant des trois est resté, c'est celui que je te remets... Jure-moi, » mon enfant, de conserver pieusement ce dépôt ; si tu ne crois » pas pouvoir le cacher sûrement quelque part, porte-le sur toi » au moyen de cette ceinture, sous tes vêtements, ainsi que sou- » vent j'ai fait moi-même... Adieu, mon enfant, sois fidèle à tes » dieux, n'aie qu'un espoir, qu'un but, la délivrance de notre Gaule

» bien-aimée ! qu'un souvenir, les maux dont ta race a souffert !... »

J'ai fait à mon grand-père la promesse qu'il me demandait ; puis, selon ses conseils, j'ai mis la ceinture autour de moi, sous mes vêtements, et après un dernier embrassement de mon aïeul je l'ai quitté.

Je ne devais plus le revoir... le lendemain il expirait...

J'avais alors quinze ans.

Geneviève, ma sœur de lait, devenue ma femme quelques années plus tard, avait été louée comme lavandière par l'épouse d'un Romain de Marseille, nommé le seigneur *Grémion*, parent du premier maître de mon aïeul, et aussi l'un des agents du fisc.

La domination des Romains s'étendait alors d'un bout à l'autre du monde. La Judée leur était soumise, comme dépendance de la province de Syrie, gouvernée par un préfet de Rome.

Plusieurs vaisseaux de Marseille partaient de ce port pour le pays des Israélites... Grémion, parent du procurateur romain en Judée, nommé *Ponce-Pilate*, fut désigné pour aller remplacer dans ce pays le *tribun du trésor* chargé d'assurer le recouvrement des impôts ; car partout où s'établissait la domination romaine, l'exaction des impôts s'établissait en même temps.

Aurélie, épouse de Grémion, avait loué Geneviève, ma femme, comme esclave lavandière ; elle fut si satisfaite de son zèle et de sa douceur, qu'elle voulut se l'attacher pendant ce long voyage au pays des Israélites, et pria son mari d'acheter Geneviève, ce qu'il fit.

Les dieux nous furent favorables. Aurélie était du petit nombre de ces dames romaines qui se montraient pitoyables envers leurs esclaves. Jeune, belle, d'un caractère vif et enjoué, Aurélie ne devait pas rendre à ma femme la servitude trop pénible. Cette pensée rendit pour moi notre séparation moins amère. J'étais devenu habile dans mon métier de tisserand, et je rapportais au fisc, qui me louait à des maîtres, de bons bénéfices.

Ma vie était celle de tous les esclaves artisans, ni meilleure, ni

pire; et d'ailleurs, je l'avoue, mon grand-père m'avait bien jugé : je n'avais pas hérité, tant s'en faut, *de la furie* et de *l'outrevaillance* de notre vieille race gauloise et de sa farouche impatience de l'esclavage. La servitude me pesait comme elle pèse à tous; mais (que mes aïeux, et si je dois avoir un fils, que mes descendants me le pardonnent) je n'aurais jamais osé songer à briser mes fers par la violence, ou à échapper par la fuite à la servitude; mon caractère est resté aussi débile que mon corps, et lorsque je relis parfois les terribles combats des guerriers de ma race et les effrayants périls auxquels mon grand-père Sylvest a échappé, je frissonne d'épouvante, la sueur baigne mon front, et je me fais à moi-même le serment de ne jamais m'exposer, volontairement du moins, à de pareils dangers, et de faire de mon mieux tourner ma navette pour satisfaire mes maîtres; j'ai gagné à cette résignation d'être un peu moins maltraité que mes compagnons, quoique j'aie fait comme eux connaissance avec le fouet et les verges, malgré ma douceur et mon envie de bien faire ; mais les maîtres ont leurs caprices et leurs moments de colère ; regimber contre eux, c'est s'exposer à un pire sort... J'endurais donc le mien, me contentant de me frotter les épaules quand elles me cuisaient... Malgré l'exemple de mon aïeul et les sollicitations de quelques-uns de mes compagnons, qui me croyaient d'une grande énergie, comme étant de la race de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, je ne voulus jamais faire partie des réunions secrètes des *Enfants du Gui*, qui s'étaient perpétuées en Gaule... Le supplice des esclaves crucifiés pour rébellion m'inspirait trop d'effroi, et je frémissais, moi, chétif, à la seule pensée d'une révolte armée.

D'ailleurs, ces entreprises me semblaient insensées... En effet, vers le commencement du règne de Tibère, successeur d'Auguste, les sociétés secrètes des *Enfants du Gui*, et d'autres conjurés gaulois, après avoir longtemps attendu le moment opportun pour la révolte, se décidèrent, d'après les avis des druides, à tenter un soulèvement général.

Sacrovir, Gaulois du Nivernais, fut l'âme de cette insurrection, parcourant les conciliabules secrets, envoyant des émissaires de concert avec les druides, montrant l'Italie elle-même subissant avec impatience le joug de Tibère; il croyait le moment venu, ou jamais, de recouvrer la liberté des Gaules (L). Une grande conjuration s'organisa, Sacrovir en fut le chef et la dirigea avec une extrême circonspection. Il fallait, selon lui, ne rien brusquer, et attendre que toutes les cités conjurées fussent en mesure d'agir. Malheureusement les Gaulois d'Anjou et de Touraine s'insurgèrent trop tôt; ce commencement de révolte n'étant pas appuyé, fut aussitôt comprimé : les riches Gaulois, ralliés aux Romains, se joignirent à eux pour châtier, disaient-ils, l'ingratitude des rebelles qui avaient l'audace de se soulever contre l'auguste empereur Tibère, le protecteur des Gaulois (M). Sacrovir avait toujours combattu au premier rang, sans casque et la poitrine découverte (N). Mais, ses partisans, écrasés par le nombre, se débandèrent; entraîné par la fuite de ceux qu'il avait soulevés, il se réfugia dans *Autun*, tenta d'insurger cette ville contre les Romains... Le peuple et les magistrats, découragés, et craignant les vengeances de Tibère, menacèrent Sacrovir de le livrer aux Romains... Alors il se rendit, avec plusieurs de ses amis, dans sa maison de campagne, voisine de la ville; ils y mirent le feu par en bas; puis, montant sur la terrasse qui la surmontait, ils s'attablèrent, vidèrent une dernière coupe à la délivrance de la Gaule, dont ils ne désespéraient pas, et lorsque l'incendie commença d'envahir la terrasse où buvaient Sacrovir et ses amis, tous se poignardèrent et s'abîmèrent dans les flammes, offrant, comme nos aïeux, leur sang en holocauste à Hésus (O).

Gaulois, je déplorai la mort de ces vaillants; mais je me dis avec découragement (que mes aïeux me le pardonnent encore!) : C'en est fait à jamais de la liberté de notre pauvre pays, puisque depuis le *chef des cent vallées*, l'hôte de mon aïeul Joel, tant de héros ont en vain sacrifié leur sang généreux!...

Ma femme Geneviève est une guerrière auprès de moi, et digne, par le courage et la vertu, d'entrer dans notre famille, qui compte parmi ses aïeules, Hêna, la vierge de l'île de Sên; Méroe, la femme du marin, et Margarid, la matrone gauloise... J'ai fait lire à Geneviève les parchemins que m'a laissés mon grand-père : ces récits l'ont exaltée... Combien de fois elle m'a tendrement reproché ma tiédeur, mon découragement, en s'écriant :

«—Ah! si j'étais homme! si je descendais du brenn de la tribu de » Karnak! cette race féconde en vaillants et en vaillantes! au premier » soulèvement des Gaulois j'irais me faire tuer...

» — J'aime mieux vivre tranquillement près de toi, Geneviève, — » lui disais-je, — prendre en patience les maux que je ne peux em- » pêcher, et dévider de mon mieux ma navette au profit de mon » maître. »

. . . . . .

Ce fut donc vers la quinzième année du règne de Tibère que ma femme partit de Marseille avec Aurélie, sa maîtresse, pour se rendre en Judée.

Les faits suivants ont été écrits par Geneviève, il y a un an, à son retour de voyage... Ma vie a été jusqu'ici tellement monotone et insignifiante, qu'elle figurerait mal parmi les récits de ma famille. Celui de Geneviève, bien qu'il raconte quelques aventures sans grande importance, qui se sont passées dans le pays des Hébreux, alors qu'elle habitait Jérusalem, aura du moins l'attrait de curiosité qu'inspire tout événement dont un pays très-lointain et très-peu connu est le théâtre...

Chers Lecteurs,

Nous voici arrivés à l'ère chrétienne : j'ai tâché de vous donner une idée de cette monstrueuse société romaine qui asservissait, corrompait et épouvantait le monde.

Dans le récit de la vie des deux descendants de notre famille gauloise, Sylvest et Siomara, je vous ai présenté les conséquences les plus communes de l'esclavage où gémissaient nos pères et nos mères asservis sous l'oppression de Rome. Siomara, c'est l'effrayante dépravation qu'engendre souvent et forcément la servitude. Sylvest, c'est l'esclave martyr, qui ne songe qu'à briser ses fers par la révolte, c'est le Gaulois conquis, attendant le jour et l'heure d'exercer de légitimes et terribles représailles sur le conquérant, et de revendiquer, les armes à la main, le sol, la patrie, les droits, la nationalité, la religion que la violence lui a ravis.

Cette sourde et menaçante ardeur d'insurrection contre la domination romaine couvait chez tous les peuples lorsque Jésus de Nazareth se révéla.

J'ai essayé, dans l'épisode suivant, où se trouve mêlée une des descendantes de notre famille gauloise, de mettre en action les principaux événements de la vie sublime de Jésus, de vous montrer ce Christ si divinement adorable, parlant, agissant ainsi qu'il a parlé et agi, puisque, dans les scènes où il paraît, il ne prononce pas un mot, il n'accomplit pas un acte qui ne lui ait été attribué par ses disciples Jean, Marc, Luc, ou Mathieu, autrement dits les quatre Evangélistes, qui, vous le savez, chers lecteurs, ont écrit chacun de son côté, mais avec de graves et nombreuses contradictions, la vie, les actes et les paroles de Jésus, leur jeune maître, bien longtemps après sa mort; de sorte que tout ce que nous savons de lui ne nous est parvenu que par les récits de ses quatre disciples auteurs des Evangiles, à l'affirmation desquels, bien que souvent contradictoire, on a dû se rendre.

Si j'ai mis, comme l'on dit, *Jésus en scène*, je n'ai fait que suivre, en cela, l'exemple donné par un grand nombre d'écrivains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; usage qui a pris surtout racine dans les pays les plus catholiques du monde, tels que l'Italie et l'Espagne au temps le plus formidable de l'inquisition, tels encore que la France, la fille aînée de l'Eglise, ainsi que l'appellent les Catholiques (1).

Si large, si absolu, si légal que soit pour chaque citoyen le droit de libre pensée, de libre examen, de libre conscience sur toutes les questions religieuses, en tant que la discussion reste convenable et mesurée, nous n'approfondirons pas ici cette thèse, discutée, controverversée depuis la mort de Jésus, d'un côté par les savants, les historiens ou les philosophes ; de l'autre par les théologiens les plus habiles, les plus éloquents, et les plus convaincus.

« Jésus est-il un être surhumain, surnaturel, le fils de Dieu, conçu par la sainte Vierge, grâce à l'in-
» tervention du Saint-Esprit, et envoyé momentanément sur la terre, par Dieu le père, dans le but

(1) Il faudrait un volume pour énumérer l'énorme quantité de *romans mystiques*, de poëmes religieux, de compositions poético-romanesques dans lesquels figure *Jésus* comme personnage principal, depuis *la Divine Comédie* du Dante, et *la Christiade* de Vida, jusqu'au *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, et à l'*Ahasverus* de mon honorable ami Edgard Quinet. Il serait non moins difficile d'énumérer la prodigieuse quantité de pièces dramatiques dont la naissance, la vie ou la mort de Jésus ont été le sujet.

MM de Montmerqué et Michel ont publié, en 1839, sous le titre de *Théâtre français au moyen âge*, un recueil d'une immense érudition, qui renferme toute une série de *Mystères* et de *Miracles* joués du onzième au quatorzième siècle, et dans lesquels Dieu ou Jesus sont constamment l'un des interlocuteurs. Nous citerons entre autres :

Le Mystère de la Conception et Nativité de la glorieuse Vierge Marie, la Nativité, Passion, Résurrection de Jésus-Christ, joué à Paris l'an 1507. In-folio.

Le Mystère de la Passion de Jésus-Christ, joué à Paris cet an 1490. In-folio.

Le premier et le second volume du Triomphant Mystère des Actes des Apôtres translaté fidèlement à la vérité historiale, joué à Bourges et imprimé à Paris, 1540. In-folio.

M. Onesyme Leroy, savant et littérateur des plus distingués, dans ses études sur les *Mystères* (1835 Paris), dit que l'usage de représenter des pièces sur des sujets religieux s'est conservé jusqu'à nos jours dans certaines villes de l'Artois. Dernièrement encore, on lisait dans un journal étranger l'annonce d'une représentation en plein champ, dans le Tyrol, du *Mystère de la Passion*.

Enfin, d'après le recueil des *Affiches de Boudet*, il est prouvé que, vers le milieu du siècle passé, on allait voir la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *en figures mouvantes comme le naturel sur le pont de l'Hôtel-Dieu, où, de tout temps* (ajoute le journaliste), *est représentée la Crèche.*

L'Oratorio, composition du même genre, mais de plus courte dimension, est une invention attribuée à saint Philippe de Néri, qui l'introduisit dans son oratoire pour servir de passe-temps et de distraction après ses sermons. Les oratorios sont ainsi devenus des opéras religieux ; on les compterait par centaines. Tous les musiciens connaissent *le Christ aux Oliviers*, dédié par l'immortel Beethoven à la reine de Bavière, et dans lequel se trouve le magnifique air de *tenor chanté par Jésus-Christ*. Dans cette œuvre célèbre, le grand compositeur a suivi les principes d'esthétique musicale posés par le savant *Doni*, qui veut qu'on fasse chanter *le Christ en voix de* ténor, *Dieu le père en voix de* baryton, et *le Diable en voix de* basse.

En Espagne, cette terre classique des spectacles pieux, l'on trouve *l'Auto sacramental*, drame allégorique. Les plus célèbres écrivains dramatiques de l'Espagne : *Mira de Mescua, Velez de Guevara, Perez de Montalvan, Ruiz de Roxas, Tirso de Molina*, ont composé des drames religieux ; *Calderon* en a laissé cinq, entre autres les *Mystères de la Messe*; le Christ en est le personnage principal. *Lopez de Vega* a écrit *le Nom de Jesus* et *la Fuite en Egypte*. Dans le premier de ces drames figure Jésus enfant ; dans le second, Jesus, Marie et Joseph.

Enfin, voici les titres de quatre tragédies françaises en cinq actes et en vers composées par des écrivains contemporains :

Jesus-Christ, ou la véritable religion, par *M. de Bohaire*, Paris, 1792

(Mot à mot, ou dit l'auteur aux comédiens, n'est qu'un extrait de l'Évangile.)

La mort de Jesus-Christ, *tragédie sainte, par M. D. Mayne, dédiée à monseigneur le duc d'Angoulême*. Carpentras, . 20.

La passion de Jesus-Christ, *par M. François Cristal, avocat à la Cour royale de Paris*, Barba, 1833.

La Mort de Jesus, *tragédie sociale, par le citoyen Sauriac*, Paris, 1849.

» d'y accomplir, en faveur de la Rédemption de l'humanite, des prodiges, des miracles, et de ressusci-
» ter visiblement trois jours après sa mort pour remonter aux cieux? »

Ou bien :

« Jésus est-il un des plus hardis réformateurs, un des plus grands philosophes dont puisse s'enor-
» gueillir l'espèce humaine, un génie véritablement divin par l'âme, céleste par le cœur, qui, joignant
» à de rares et profondes connaissances dans l'art de guérir, à l'aide desquelles il opérait des cures
» vraiment miraculeuses, une tendresse inépuisable pour tout ce qui était pauvre, opprimé, souffrant ou
» dégradé par une vicieuse organisation sociale, a, par ses doctrines, porté une mortelle atteinte à la
» monstrueuse tyrannie de la société romaine, jeté les fondements d'un monde nouveau, et pris place
» au-dessus de Moïse, de Platon, de Socrate, et de tous les sublimes génies de l'Asie et de la Gaule
» druidique? »

Nous honorons toutes les convictions sincères et pieuses, depuis la croyance des Juifs, des chrétiens rationalistes ou protestants, jusqu'à celle des catholiques romains les plus orthodoxes en matière religieuse. Chacun pense, croit, pratique, examine, apprécie comme il veut ou comme il peut, à la condition, nous le répétons, de respecter les croyances de tous, comme tous doivent respecter la croyance de chacun, pourvu qu'elle se formule avec mesure et convenance.

Ceci posé, nous trouvons fort logique, à son point de vue, l'opinion émise dans le livre du célèbre docteur Straüs sur la vie de Jésus-Christ (1).

Cette opinion, la voici :

« — La réflexion place Jésus dans la catégorie des individus doués de hautes facultés, dont la voca-
» tion, dans les différents domaines de la vie, est d'élever le développement de l'esprit à des degrés su-
» périeurs ; individus que nous signalons d'ordinaire par le titre de génies dans les branches extra-reli-
» gieuses, et particulièrement dans celles de l'art et de la science ; ce n'est pas sans doute encore rame-
» ner le Christ dans ce qui est, à proprement parler, le sanctuaire chrétien, ce n'est que le placer dans
» la chapelle d'Alexandre Sévère, à côté d'*Orphée*, d'*Homère*, où il se trouve non-seulement à côté de
» *Moïse*, mais encore à côté de *Mahomet*, et où même il ne doit pas dédaigner la compagnie d'*Alexan-*
» *dre* et de *César*, de *Raphaël* et de *Mozart*. Ce rapprochement inquiétant disparaît cependant par deux
» raisons : la première, c'est qu'entre les différents domaines où peut se développer la force créatrice
» du génie, fille de la divinité, le domaine de la religion est placé d'une manière générale en tête de tous
» les autres... Aussi peut-on dire du fondateur d'une religion, dans un tout autre sens que du poëte, du
» philosophe, que *Dieu se manifeste en lui;* la seconde raison, c'est que, même dans le domaine reli-
» gieux, le Christ étant l'auteur de la plus haute religion, dépasse les autres fondateurs de religions (2).

» Mais en admettant que le Christ, au point culminant de la vie spirituelle sur le terrain de la com-
» munion la plus intime de l'Etre divin et humain, est le plus grand parmi tous ceux dont le génie
» créateur s'est développé sur le même théâtre, cela, dira-t-on, n'est valable que pour les temps qui se
» sont écoulés; quant à l'avenir, nous n'avons, ce me semble, rien qui nous garantisse qu'il ne viendra
» pas un autre génie qui, bien que non attendu par la chrétienté, n'égale ou même ne surpasse le
» Christ, de même que *Thalès* et *Parménide* ont été suivis de *Socrate* et de *Platon*, et que, sur le terrain
» même de la religion, *Moïse* a été suivi du *Christ*.

Maintenant, chers lecteurs, ceux d'entre vous qui voudraient s'édifier sur les questions si délicates de la naissance, des miracles et de la résurrection de Jésus, faits en apparence fort surnaturels, les trouveront expliqués ou ramenés à des proportions humaines et possibles dans l'ouvrage du célèbre docteur Straüs, œuvre toute moderne et d'une immense érudition, à laquelle la clarté du raisonnement, jointe à l'irrécusable citation des faits, semble donner une autorité incontestable.

Quelques mots maintenant pour préciser l'état des choses en Judée, au moment où Jésus de Nazareth sortit pour la première fois de l'obscurité où il avait jusqu'alors vécu.

Ainsi que vous le savez, Jésus, fils de Marie et du charpentier Joseph, était Juif et professait la religion juive; vous n'ignorez pas non plus que l'Ancien Testament, autrement dit la *Bible*, livre sacré des Hébreux, annonçait depuis des siècles, par la voix des prophètes, la venue d'un *messie*, génie à la fois libérateur et réformateur, dont la mission serait d'affranchir le pays des Hébreux de l'oppression étrangère, et de changer cette terre de misères et de larmes en terre promise, en paradis terrestre. Les mêmes livres saints décrivaient à l'avance quels seraient les actes et même quelques particularités de la vie de ce messie; aussi devait-il arriver et il arriva que, trouvant ainsi leur conduite tracée d'avance par les prédictions séculaires tantôt des imposteurs, tantôt des hommes consciencieusement fanatisés par la lecture des livres saints, et se croyant véritablement le messie promis, tantôt enfin des hommes d'un sens politique profond comprenant toute l'autorité que donnerait à leurs plans de réformes cette origine quasi-divine, se donnèrent, de siècle en siècle, pour le véritable libérateur et le réformateur tant annoncé par les Saintes Ecritures, tâchant et parvenant, chose assez peu difficile, à faire parfois à peu près coïncider leur vie, leurs actes, leurs paroles avec quelques-unes des prophéties écrites dans la Bible en d'autres termes, ces prophéties disant : Le messie fera, dira, accomplira telle chose, ces messies s'efforçaient, par tous les moyens possibles (et ils étaient de beaucoup de sor-

(1) VIE DE JÉSUS, *ou examen critique de son histoire, par le docteur* DAVID FREDERIK STRAUS, traduit de l'allemand par *E. Littré*, membre de l'Académie des Inscri; tions et Belles-Lettres. 4 volumes in-octavo, Paris, Lagrange, 1840.

(2) *Vie de Jésus*, par Straüs, vol. II, page 767 et suivantes.

Les Martyrs.

Le Socialisme [illegible]

tes dans ces temps d'ignorance grossière), de réaliser plus ou moins certaines prophéties qu'ils connaissaient d'avance.

Beaucoup de ces messies précédèrent Jésus, d'autres le suivirent; les uns furent reconnus pour des fourbes et échouèrent misérablement; d'autres eurent une puissante influence sur le peuple Hébreu, le soulevèrent contre les Romains, qui déjà dominaient la Judée, mais comme Jésus de Nazareth, ils payèrent de leur vie cette influence. Néanmoins, presque tous les messies agitèrent profondément les masses souffrantes et opprimées en leur promettant le royaume de Dieu sur la terre, c'est-à-dire le bonheur de tous et l'extermination des conquérants étrangers. Sous le siècle d'Auguste, époque que nous venons de traverser historiquement, la Judée fut incorporée à la Syrie, depuis longtemps province romaine. Cette incorporation, qui portait une dernière et suprême atteinte à la nationalité juive, fut avorablement accueillie par les classes supérieures de la Judée (ainsi que nous avons vu dans les Gaules beaucoup de riches Gaulois accueillir avec joie la conquête romaine); mais le peuple, écrasé par le redoublement d'impôts dont il payait la protection romaine, s'irrita profondément, et plusieurs révoltes éclatèrent, soulevées par les derniers messies qui précédèrent Jésus.

Ce fut donc en ces temps d'effervescence populaire que se produisit publiquement et politiquement Jésus de Nazareth, se proclamant après tant d'autres et comme tant d'autres avant lui, le véritable messie.

Nous citerons ici, à ce sujet, quelques lignes d'un excellent ouvrage sur Jésus et sa doctrine (1), ouvrage écrit à un tout autre point de vue que celui du docteur Straüs, et qui arrive cependant à une conclusion presque identique.

« Dans le besoin commun de délivrance, la population moyenne et supérieure (de Judée), souvent » avertie par tous les malheurs auxquels les soulèvements partiels avaient donné lieu, exigeait, pour re- » connaître son libérateur (ou messie), que le conseil national eût proclamé préalablement son oppor- » tunité, et les pouvoirs extraordinaires que l'opinion presque unanime ajoutait à sa venue. (Mais le » conseil national des Juifs n'avait pas, si cela se peut dire, accrédité Jésus-Christ comme véritable » messie.) Les classes inférieures, au contraire, plus souffrantes et moins arrêtées par la prudence et les » intérêts personnels, se précipitaient au-devant de tout homme qui annonçait au nom de Dieu le salut » de la nation.

» Une seconde cause, quoique fondée sur l'un des principes les plus brillants, les plus moraux de la » doctrine de Jésus, éloignait de lui toutes les personnes attachées dans leur condition sociale à un » certain honneur, et devait réveiller chez les magistrats une méfiance grande et involontaire. Les erre- » ments de l'école essénienne, qui, par amour pour la paix et la pureté de l'âme, dictait à ses adeptes » de ne rechercher que la société des gens de bien, n'avaient point paru d'une nature assez féconde aux » yeux de Jésus... *Comme le secours du médecin n'appartient point*, disait-il, *aux individus en santé,* » *mais aux malades, de même tous ses soins devaient aplanir aux méchants les voies du royaume de Dieu.* » En conséquence, beaucoup de femmes jusqu'alors prostituées, beaucoup d'hommes méprisés pour » leur conduite, paraissaient en premier ordre sur ses traces et étaient admis à ses repas.

» Enfin, l'image flatteuse d'un monde prochain où les pauvres, les *derniers* obtiendraient la place des » *premiers*, la possession éternelle de la terre recomposée, reconstituée, exerçaient beaucoup plutôt leur » action sur une multitude qui, ne possédant rien, ne livrait rien aux chances du hasard, que sur des » hommes qui avaient à compromettre *leur famille, leur existence, leur avenir.* »

Telle était donc la position des hommes et des choses, lorsque Jésus de Nazareth se produisit en Judée, comme le véritable messie réformateur et libérateur; mais s'il devint aussitôt l'idole des pauvres, des opprimés, des êtres dégradés, auxquels il faisait entendre pour la première fois de tendres paroles d'amour, de consolation, de pardon et d'espérance, il fut bientôt l'objet de la haine passionnée, aveugle, féroce, des gens qui, ainsi que le dit M. Salvador, craignaient *de voir compromettre*, par les doctrines réformatrices de Jésus, *leur famille, leur existence, leur avenir.*

Cette classe de citoyens de Jérusalem, composée des sénateurs, des banquiers, des docteurs de la loi et des princes des prêtres, appartenait généralement à l'école ou à l'opinion *pharisienne*, opinion dont le principe reposait sur le respect de la religion et de l'autorité.

Or, ainsi que vous le verrez, chers lecteurs, par les citations irrécusables des Évangiles, Jésus de Nazareth n'était pas seulement un admirable réformateur social et politique, mais encore un réformateur religieux, et quoiqu'il professât la religion juive, il blâmait et méconnaissait certaines observances, certaines pratiques religieuses, considérées par les prêtres comme indispensables au salut; il fut donc incessamment attaqué, exécré par les pharisiens, et finalement mis à mort à leur demande, pour avoir voulu, selon eux, renverser la *religion*, dissoudre la *famille*, et attenter à la richesse et à la *propriété* individuelle.

Le sujet est trop grave pour que je cherche la moindre allusion aux événements et aux idées de notre temps, vous vous en convaincrez vous-mêmes, car vous trouverez toutes mes affirmations appuyées de l'irrécusable autorité des Evangiles; non, je ne cherche pas ici de puériles allusions, je constate des faits. Et d'ailleurs, les temps ne sont plus les mêmes, l'humanité a marché. La sublime doctrine de Jésus se résume par ces principes : l'amour du prochain, l'égalité parmi les hommes, la charité.

L'amour du prochain et l'égalité avaient été déjà prêchés par différents philosophes antérieurs à

(1) *Jesus-Christ et sa doctrine*, vol. I, pages 318 et suivantes, *par M. Salvador*, 2 volumes in-octavo.

Jésus (1); mais personne avant lui n'avait plus admirablement cherché, et n'était arrivé à faire naître, à développer, à exalter chez l'homme la charité, le devoir impérieux de l'aumône; de là ses attaques violentes, incessantes, contre les riches, pour les engager et les forcer à l'aumône; nul autre que lui n'avait tenté de relever, de réhabiliter par le repentir, ces coupables de qui les fautes sont moins imputables à leurs mauvaises passions qu'aux iniquités sociales.

Mais, nous l'avons dit, l'humanité, éternellement en progrès, a marché; l'aumône et la charité, qui étaient pour ainsi dire le côté économique de la doctrine de Jésus, et qui ont produit d'excellents résultats durant des siècles, où la société se composait uniquement de maîtres et d'esclaves, de conquérants et de conquis, de seigneurs et de serfs, l'aumône et la charité ont, comme économie sociale, accompli leur temps; elles resteront toujours profondément vénérables comme vertus privées, mais elles seraient aujourd'hui plus que jamais impuissantes à résoudre le redoutable problème de la misère. Une des conséquences de l'égalité de tous devant la souveraineté populaire est, quant à l'impôt, que celui qui possède beaucoup paye beaucoup, que celui qui possède peu paye peu; quant à l'economie sociale, il est non moins conséquent, que L'INSTRUMENT DE TRAVAIL SOIT ACCESSIBLE A TOUS, afin que tous trouvent dans les fruits de leur travail, désormais constant et à l'abri de toutes les vicissitudes, indépendance, moralisation, éducation, bien-être. Lors même qu'elle ne dégrade pas celui qui la reçoit, l'aumône est stérile... aussi stérile, dirions-nous, que le serait *le pillage*, que des méchants ou des insensés nous accusent de prêcher; il ne s'agit pas de dépouiller ceux qui possèdent, mais de rendre, moyennant labeur, intelligence et probité, la propriété accessible, facile, fructueuse à tous ceux qui ne possèdent pas.

Permettez-moi, chers lecteurs, afin de bien vous préciser selon moi la différence des résultats de l'aumône et du travail, de terminer par une *parabole*, ainsi que l'on disait au temps de Jésus de Nazareth. Cette parabole ne sera autre chose que le récit d'un fait dont j'ai été témoin.

« Il y a quelques années de cela; le pain était hors de prix, l'hiver rigoureux : deux bons riches, possédant des terres exactement semblables en nature, voulurent venir au secours des journaliers sans ouvrage qui habitaient la commune voisine. — L'un des riches donna cinq cents francs, qui furent distribués aux journaliers qui manquaient de pain et d'ouvrage. — L'autre riche, au lieu de distribuer cinq cents francs en aumône, les consacra au défrichement d'un champ inculte depuis des siècles, donna ainsi du travail, et conséquemment du pain à bon nombre de journaliers pendant la rude saison, et mit en valeur une terre jusqu'alors stérile. L'an d'après, il concéda aux mêmes journaliers la possession du champ, la semence et l'engrais nécessaire à la culture, sans se réserver d'autre prélèvement qu'une part des produits qui le mettait à même de rentrer dans les avances qu'il avait faites, ainsi que dans le prix d'acquisition du sol, mais sans aucune stipulation d'intérêt; les journaliers s'acquittèrent ainsi des avances reçues, et plus tard profitèrent de l'intégralité de leurs travaux.

» Or, de ces deux riches voulant employer cinq cents francs à donner du pain à leur prochain, lequel a le mieux réussi? Celui qui a procédé par aumône ou celui qui a mis l'instrument de travail à la portée des journaliers? La stérile aumône, bien ôt absorbée sans rien produire, n'a donné que pendant quelques mois du pain à ceux qui en manquaient; le fécond travail a non-seulement assuré pendant un grand nombre d'années à venir une occupation lucrative aux journaliers, premiers défricheurs de ce champ, mais augmenté par cette production infinie la richesse générale du pays. »

Un dernier mot, chers lecteurs; permettez-moi de remercier publiquement ici ceux d'entre vous, et ils sont en grand nombre, qui m'ont fait l'honneur de m'écrire qu'ils ont voté pour moi lors de la dernière élection de Paris. La mission de représentant du peuple, jointe aux travaux incessants, indispensables à la continuation des *Mystères du Peuple*, que vous accueillez avec une si constante bienveillance, m'impose de nouveaux devoirs; mais je trouverai la force de suffire à ma double tâche, dans vos encouragements, et dans mon dévouement inaltérable à l'opinion démocratique et sociale qui m'a honoré de sa confiance.

Paris, 6 mai 1850. EUGÈNE SUE.

P. S. Pour le *seul* épisode de la CROIX D'ARGENT, et en raison de la gravité du sujet, les citations évangéliques seront mises au bas des pages.

(1) Nous citerons, entre autres, ces belles paroles d'un philosophe juif vivant environ cinquante ans avant Jésus-Christ :

« Quoi! tu as de l'orgueil, et tu te crois au-dessus des autres hommes? Mais ne sont-ils pas tes parents? faits et composés du même limon que toi? Qu'as-tu apporté en ce monde? Tu es arrivé nu, tu t'en iras de même, n'ayant reçu de Dieu, à ton usage, que le temps qui s'écoule entre ta naissance et ta mort, afin de l'employer pour la société, pour la concorde, pour la justice, pour l'humanité. » (Philo. *De victim. offerentib. in med.*)

« La vie la plus longue d'un homme ne suffirait pas pour raconter les bienfaits de l'égalité; elle est la source d'un bien qui à lui seul mérite beaucoup de louanges, la bonne volonté et l'amitié que les hommes se portent les uns aux autres. Dans l'univers, elle produit l'ensemble; dans les villes, la démocratie bien réglée. » (Philo. *De creatione principis et de cultura allegoric.*)

LA CROIX D'ARGENT,

OU

LE CHARPENTIER DE NAZARETH.

(DE L'AN 10 A 130 DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.)

CHAPITRE PREMIER.

Un souper chez *Ponce-Pilate*, à Jérusalem. — *Aurélie*, femme de *Grémion*. — *Jeane*, femme de *Chusa*, intendant d'*Hérode*. — *Jonas*, riche banquier. — *Baruch*, docteur de la loi. — *Caïphe*, prince des prêtres. — Ce que ces seigneurs pensent d'un jeune homme de Nazareth, ancien ouvrier charpentier, et comment lesdits Pharisiens accusent ce jeune homme de prêcher, surtout à la lie de la populace, des doctrines incendiaires, subversives et criminellement attentatoires à la *religion*, à la *famille* et à la *propriété*. — *Jeane*, femme de Chusa, essaye de défendre le jeune homme de Nazareth. — Nouveau méfait du Nazaréen annoncé par un officier romain. — *Jeane* et *Aurélie* échangent une promesse mystérieuse pour le lendemain.

Ce soir-là, il y avait à Jérusalem un grand souper chez Ponce-Pilate, procurateur au pays des Israélites pour l'empereur Tibère.

Vers la tombée du jour, la plus brillante société de la ville se rendit chez le seigneur romain. Sa maison, comme celle de toutes les personnes riches du pays, était bâtie en pierre de taille, enduite de chaux et badigeonnée d'une couleur rouge [1].

On entrait dans ce somptueux logis par une cour carrée, entourée de colonnes de marbre, formant galerie. Au milieu de cette cour jaillissait une fontaine qui répandait une grande fraîcheur sous ce ciel brûlant de l'Arabie. Un immense palmier, planté auprès de cette fon-

[1] Jérémie XXIII, v. 14.

taine, la couvrait de son ombre pendant le jour. On pénétrait ensuite dans un vestibule rempli de serviteurs, et de là dans la salle du festin, boisée de sandal incrusté d'ivoire.

Autour de la table étaient rangés des lits de bois de cèdre, recouverts de riches draperies, où les convives s'asseyaient pour manger... Selon l'usage du pays, les femmes qui assistaient au repas avaient amené une de leurs esclaves, qui se tenait debout derrière elles durant tout le festin. Ce fut ainsi que Geneviève, femme de Fergan, assista aux scènes qu'elle va raconter, ayant accompagné sa maîtresse Aurélie chez le seigneur Ponce-Pilate.

La société était choisie : on remarquait parmi les gens les plus considérables le seigneur *Baruch*, sénateur et docteur de la loi; le seigneur *Chusa*, intendant de la maison d'Hérode, tétrarque, ou prince de Judée, sous la protection de Rome; le seigneur *Grémion*, nouvellement arrivé de la Gaule romaine, comme tribun du trésor en Judée; le seigneur *Jonas*, un des plus riches banquiers de Jérusalem, et enfin le seigneur *Caïphe*, un des princes de l'Église des Hébreux.

Au nombre des femmes qui assistaient à ce festin, il y avait *Lucrèce*, épouse de Ponce-Pilate; *Aurélie*, épouse de Grémion, et *Jeane*, épouse de Chusa [1].

Les deux plus jolies femmes de l'assemblée qui soupait ce soir-là chez Ponce-Pilate étaient Jeane et Aurélie : Jeane avait cette beauté particulière aux Orientales : de grands yeux noirs à la fois doux et vifs, et des dents d'une blancheur que son teint brun rendait plus éblouissante encore. Son turban, de précieuse étoffe tyrienne, de couleur pourpre, enroulée d'une grosse chaîne d'or, dont les deux bouts retombaient de chaque côté sur ses épaules [2], encadrait son front à demi caché par deux grosses tresses de cheveux noirs. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, laissant nus ses bras chargés de bracelets

[1] Jeane, femme de Chusa, intendant d'Hérode, Susarme, et plusieurs autres, assistaient Jésus de leurs biens. (*Évangile selon saint Luc*, ch. VIII, v. 3.)

[2] Genèse XXIV, v. 47.

d'or; par-dessus cette robe, serrée à sa taille par une écharpe d'étoffe pourpre pareille à son turban, elle portait une sorte de soubreveste de soie orange, sans manches. Les beaux traits de Jeane avaient une expression remplie de douceur, et son sourire exprimait une bonté charmante.

Aurélie, femme de Grémion, née de parents romains, dans la Gaule du Midi, était belle aussi, et vêtue, à la mode de son pays, de deux tuniques, l'une longue et rose, l'autre courte et bleu clair; une résille d'or retenait ses cheveux châtains; elle avait le teint aussi blanc que celui de Jeane était brun; ses grands yeux bleus brillaient d'enjouement, et son gai sourire annonçait une inaltérable bonne humeur.

Le sénateur Baruch, un des plus savants *docteurs de la loi*, occupait à ce souper la place d'honneur. Il semblait fort gourmand, car son turban vert était presque toujours penché sur son assiette; deux ou trois fois même il fut obligé de desserrer la ceinture qui retenait sa longue robe violette, ornée d'une longue frange d'argent. La gloutonnerie de ce gros sénateur fit plusieurs fois sourire et chuchotter Jeane et Aurélie, nouvelles amies, assises à côté l'une de l'autre, et derrière lesquelles se tenait debout Geneviève, ne perdant pas une de leurs paroles, et étant non moins attentive à tout ce que disaient les convives.

Le seigneur Jonas, un des plus riches banquiers de Jérusalem, coiffé d'un petit turban jaune, vêtu d'une robe brune, portait une barbe grise pointue, et ressemblait à un oiseau de proie; il parlait de temps à autre, à voix basse, avec le docteur de la loi, qui lui répondait rarement, et sans cesser de manger, tandis que le prince des prêtres, Caïphe, Grémion, Ponce-Pilate et les autres personnages s'entretenaient de leur côté.

Vers la fin du souper, le docteur de la loi, commençant à se rassasier, essuya sa barbe grasse du revers de sa main, et dit au tribun du trésor nouvellement arrivé en Judée :

— Seigneur Grémion, commencez-vous à vous habituer à notre

pauvre pays? Ah! c'est un grand changement pour vous, qui arrivez de la Gaule romaine... Quel long voyage vous avez fait là!

— J'aime à voir des pays nouveaux, — répondit Grémion, — et j'aurai souvent occasion de parcourir celui-ci pour surveiller les péagers du fisc.

— Malheureusement pour le seigneur Grémion, — reprit le banquier Jonas, — il arrive en Judée dans un triste et mauvais temps.

— Pourquoi cela, seigneur? — demanda Grémion.

— N'est-ce pas toujours un mauvais temps qu'un temps de troubles civils? — répondit le banquier.

— Sans doute, seigneur Jonas; mais de quels troubles s'agit-il?

— Mon ami Jonas, — reprit Baruch, le docteur de la loi, — veut vous parler des déplorables désordres que ce vagabond de Nazareth traîne partout après lui, et qui augmentent chaque jour.

— Ah! oui, — dit Grémion, — cet ancien ouvrier charpentier de Galilée, né dans une étable, et fils d'un fabricant de charrues?... Il court, dit-on, le pays... Vous le nommez?...

— Si on lui donnait le nom qu'il mérite... — s'écria le docteur de la loi d'un air courroucé, — on l'appellerait le scélérat... l'impie... le séditieux... mais il porte le nom de Jésus.

— Bon.. un bavard, — dit Ponce-Pilate en haussant les épaules après avoir vidé sa coupe, — un fou, qui parle à des oisons... rien de plus...

— Seigneur Ponce-Pilate! — s'écria le docteur de la loi d'un ton de reproche, — je ne vous comprends pas! Comment, vous qui représentez ici l'auguste empereur Tibère, notre protecteur, à nous, pacifiques et honnêtes gens, car, sans vos troupes, il y a longtemps que la populace se serait soulevée contre Hérode, notre prince, vous vous montrez insouciant des faits et gestes de ce Nazaréen... vous le traitez de fou... Ah! seigneur Ponce-Pilate... seigneur Ponce-Pilate... ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous le dis : les fous comme celui-là sont des pestes publiques!...

— Et je vous répète, moi, mes seigneurs, — reprit Ponce-Pilate en tendant sa coupe vide à son esclave, debout derrière lui, — je vous répète que vous vous alarmez à tort... Laissez dire ce Nazaréen, et ses paroles passeront comme du vent.

— Seigneur Baruch, vous voulez donc bien du mal à ce jeune homme de Nazareth? — dit Jeane de sa voix douce. — Vous ne pouvez entendre prononcer son nom sans vous courroucer...

— Certes, je lui veux du mal, — reprit le docteur de la loi; — et c'est justice, car ce Nazaréen, qui ne respecte rien, non-seulement m'a insulté, moi, personnellement, mais encore il a insulté tous mes confrères du sénat en ma personne... Car enfin, savez-vous, l'autre jour, ce qu'il a osé dire sur la place du Temple, en me voyant passer?...

— Voyons ces terribles paroles, seigneur Baruch... — reprit Jeane en souriant. — Cela doit être affreux!...

— Affreux n'est pas assez... c'est abominable, monstrueux, qu'il faut dire! — reprit le docteur de la loi. — Je passais donc l'autre jour sur la place du Temple; je venais de dîner chez mon voisin Samuel... Je vois de loin un groupe de gueux en haillons, artisans, conducteurs de chameaux, loueurs d'ânes, femmes de mauvaise vie, enfants déguenillés, et autres gens de la plus dangereuse espèce; ils écoutaient un jeune homme monté sur une pierre; il pérorait de toutes ses forces... Soudain il me désigne du geste : tous ces vagabonds se retournent vers moi, et j'entends le Nazaréen, car c'était lui, je l'aurais deviné rien qu'à son entourage [1], j'entends le Nazaréen dire à ces vauriens : « Gardez-vous de ces docteurs de la loi, qui aiment à se promener » avec de longues robes, à être salués sur la place publique, à avoir

[1] Tous les publicains et gens de mauvaise vie se tenaient auprès de lui (J.-C.) pour l'écouter. Les pharisiens et les docteurs de la loi murmuraient. « Cet homme, disaient-ils, reçoit des gens de mauvaise vie et mange avec eux. » (*Évangile selon saint Luc*, ch. xv, v. 1-2.)

« Je vous dis, pharisiens, que ces publicains et ces femmes prostituées entreront plutôt que vous dans le royaume de Dieu. » (*Évangile selon saint Matthieu*, ch. xxi, v. 31.)

» les premières chaires dans les synagogues et les premières places » dans les festins [1]. »

— Vous m'avouerez, seigneur Ponce-Pilate, — dit le banquier Jonas, — qu'il est impossible de pousser plus loin l'audace de la personnalité...

— Mais il me semble, — dit tout bas en riant Aurélie à Jeane, en lui faisant remarquer que le docteur de la loi avait justement la place d'honneur au festin, — il me semble que le seigneur Baruch affectionne en effet ces places-là.

— C'est pourquoi il est si courroucé contre le jeune homme de Nazareth, qui a l'hypocrisie en horreur! — répondit Jeane, tandis que Baruch reprenait, de plus en plus furieux :

— Mais voici, chers seigneurs, qui est plus abominable encore : « Gardez-vous, — a ajouté le séditieux, — gardez-vous de ces doc- » teurs de la loi, qui dévorent les maisons des veuves, sous prétexte » qu'ils font de longues prières. Ces personnes-là, — et cet audacieux » m'a de nouveau désigné, — ces personnes-là seront punies plus ri- » goureusement que les autres [2]. » Oui, voilà ce que j'ai entendu dire en propres termes au Nazaréen... Et maintenant, seigneur Ponce-Pilate, je vous le déclare, moi, si l'on ne réprime au plus tôt cette licence effrénée, qui ose attaquer l'autorité des docteurs de la loi, c'est-à-dire la loi et l'autorité elles-mêmes... si l'on peut impunément signaler ainsi les sénateurs à la haine et au mépris public, nous marchons à un abîme!...

— Laissez-le dire, — reprit Ponce-Pilate en vidant de nouveau sa grande coupe, — laissez-le dire, et vivez en joie...

— Vivre en joie n'est pas possible, seigneur Ponce-Pilate, lorsqu'on prévoit de grands désastres, — reprit le banquier Jonas. — Je le déclare, les craintes de mon digne ami Baruch sont des plus fondées... Oui, et comme lui, je répète : Nous marchons à l'abîme ; ce

[1] *Evangile selon saint Marc*, ch. XII, v. 31.
[2] *Évangile selon saint Marc*, ch. XII, v. 32.

charpentier de Nazareth est d'une audace qui passe toutes les bornes; il ne respecte rien, mais rien : hier c'était la loi, l'autorité, qu'il attaquait dans ses représentants; aujourd'hui ce sont les riches contre lesquels il excite la lie de la populace... N'a-t-il pas osé prononcer ces exécrables paroles : « Il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou » d'une aiguille qu'il ne l'est qu'un riche entre dans le royaume du » ciel [1] ? »

A cette citation du seigneur Jonas, tous les convives s'exclamèrent à l'envi.

— C'est abominable!...

— Où allons-nous?...

— A l'abîme, comme l'a si bien démontré le seigneur Baruch!

— Ainsi, nous tous, qui possédons de l'or dans nos coffres, nous voici voués au feu éternel!...

— Comparés à des chameaux qui ne peuvent passer par le trou d'une aiguille!

— Et ces monstruosités sont dites et répétées par le Nazaréen à la lie de la populace...

— Afin de l'exciter au pillage des riches...

— N'est-ce pas indignement flatter les détestables passions de tous ces gueux déguenillés, dont Jésus de Nazareth fait ses plus chères délices, et avec lesquels, dit-on, il s'enivre [2] ?

— Je ne peux guère en vouloir à ce garçon d'aimer le vin, — dit Ponce-Pilate en riant, en tendant de nouveau sa coupe à son esclave. — Les buveurs ne sont point gens dangereux...

— Mais ce n'est pas tout, — reprit Caïphe, prince des prêtres; — non-seulement ce Nazaréen outrage la loi, l'autorité, la propriété des richesses, il attaque non moins audacieusement la religion de nos

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. XIX, v. 24.

[2] Le Fils de l'Homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère, et qui aime à boire du vin; c'est l'ami des publicains et des gens de mauvaise vie. (*Évangile selon saint Luc*, ch. VII, v. 34.)

pères... Ainsi le *Deutéronome* dit formellement : « Vous ne prête-» rez pas à usure à votre frère, mais seulement aux étrangers. » Remarquez bien ceci : *Mais seulement aux étrangers.* Eh bien! méprisant les prescriptions de notre sainte religion, le Nazaréen s'arroge le droit de dire : « Faites du bien à tous, et prêtez sans rien espérer » (et il a soin d'ajouter) : *Vous ne pouvez servir à la fois Dieu et l'ar-» gent*[1]. » De sorte que la religion déclare formellement qu'il est licite de tirer profit de son argent à l'endroit des étrangers, tandis que le Nazaréen, blasphémant la sainte Écriture dans l'un de ses dogmes les plus importants, nie ce qu'elle affirme, défend ce qu'elle permet.

— Ma qualité de païen, — reprit Ponce-Pilate, de plus en plus en bonne humeur, — ne me permet pas de prendre part à une telle discussion... Je vais intérieurement invoquer notre dieu Bacchus... A boire, esclave, à boire!...

— Cependant, seigneur Ponce-Pilate, — reprit le banquier Jonas, qui paraissait difficilement contenir la colère que lui causait l'indifférence du Romain, — en mettant même de côté ce qu'il y a de sacrilége dans la proposition du Nazaréen, vous avouerez qu'elle est des plus insensées; car, mes seigneurs, je vous le demande, alors que devient notre commerce?...

— C'est la ruine de la richesse publique!

— Que veut-on que je fasse de l'or que j'ai dans mes coffres, si je n'en tire point profit, si je prête *sans rien espérer*, comme dit cet audacieux novateur? Cela ferait rire[2]... si ce n'était pas si odieux...

— Et il ne s'agit pas seulement d'une attaque isolée, dirigée contre notre sainte religion, — reprit Caïphe, un des princes de l'Église, — c'est, chez le Nazaréen, un système arrêté d'outrager, de saper dans sa base la foi de nos pères; en voici une nouvelle preuve: Dernièrement des malades étaient plongés dans la piscine de *Béthèsda*...

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. XVI, v. 13.

[2] Et les pharisiens qui étaient avares, entendant dire à Jésus-Christ ces choses-ci, se moquaient de lui. (*Évangile selon saint Luc*, ch. XVI, v. 14.)

— Près la porte des Brebis?

— Justement... Ce jour-là était jour de sabbat; or vous savez, mes seigneurs, combien est solennelle et sacrée l'interdiction de faire quoi que ce soit le jour du sabbat!

— Pour tout homme religieux c'est commettre une terrible impiété.

— Maintenant, jugez la conduite du Nazaréen, — reprit Caïphe. — Il va à la piscine, et, notez, en passant, que, par une astuce scélérate, et pour ruiner les médecins, il ne reçoit jamais un denier pour ses guérisons, car il est fort versé dans l'art de guérir.

— Comment voulez-vous, seigneur Caïphe, qu'un homme qui ne respecte rien, respecte même les médecins?...

— Le Nazaréen arrive donc à la piscine; il y trouve entre autres un homme qui avait le pied démis, il le lui remet...

— Quoi! le jour du sabbat?

— Il aurait osé!...

— Abomination de la désolation!...

— Guérir un malade le jour du sabbat... sacrilége!...

— Oui, mes seigneurs, — répondit le prince des prêtres d'une voix lamentable; — il a commis ce sacrilége[1]!

— Si encore ce jeune homme n'avait pas guéri le malade, — dit tout bas Aurélie à Jeane en souriant, — je concevrais leur colère...

— Une telle impiété, — ajouta le docteur Baruch, — une telle impiété mériterait le dernier supplice[2], car il est impossible d'outrager plus abominablement la religion!...

— Et ne croyez pas, — reprit Caïphe, — que le Nazaréen se cache

[1] « Cet homme s'en alla dire aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri, et c'est pour » cette raison que les Juifs persécutaient Jésus, et qu'ils cherchaient à le faire mourir, » parce qu'il faisait ces choses le jour du sabbat. » (*Évangile selon saint Luc*, ch. v, v. 15-16.)

[2] « Mais les Juifs cherchaient encore avec plus d'ardeur à le faire mourir, parce que non- » seulement il ne gardait pas le sabbat, mais qu'il disait même que Dieu était son père, se » faisant ainsi égal à Dieu. » (*Évangile selon saint Luc*, ch. v, v. 18.)

de ces sacriléges, ou en rougisse... loin de là, il blasphème à ce point de dire qu'il se moque du sabbat, et que ceux qui l'observent sont des hypocrites [1]!...

Un murmure général d'indignation accueillit les paroles du prince les prêtres, tant l'impiété du Nazaréen semblait abominable aux convives de Ponce-Pilate, mais celui-ci, vidant coupe sur coupe, ne paraissait plus s'occuper de ce qui se disait autour de lui.

— Non, seigneur Caïphe, — reprit le banquier Jonas d'un air consterné, — si ce n'était vous qui m'affirmiez de telles énormités, j'hésiterais à les croire.

— Je vous parle pertinemment, car j'ai eu l'idée heureuse, je crois, d'aposter près du Nazaréen des gens très-rusés qui ont l'air d'être ses partisans; ils le font ainsi parler; il se livre alors sans défiance, cause avec nos hommes à cœur ouvert, et puis... ceux-ci viennent aussitôt tout nous rapporter [2].

— C'est une excellente imagination que vous avez eue là, seigneur Caïphe, — dit le banquier Jonas. — Honneur à vous!...

— C'est donc grâce à ces émissaires, — reprit le prince des prêtres, — que j'ai été instruit qu'avant-hier encore ce Nazaréen a pro-

[1] « Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait fait une guérison le jour » du sabbat, dit au peuple : — Il y a six jours destinés au travail ; venez donc ces jours-» là pour être guéris, et non pas aux jours de sabbat. — Mais Jésus leur répondit (aux » princes des prêtres) : — *Hypocrites*, y a-t-il quelqu'un de vous qui ne délie son » bœuf ou son âne le jour du sabbat, et qui ne le tire de l'étable pour le mener boire ? » (*Évangile selon saint Luc*, ch. XIII, v. 14-15.)

[2] « Comme ils ne cherchaient que l'occasion de perdre Jésus (les docteurs et les princes » des prêtres), ils lui envoyèrent des personnes apostées, qui contrefaisaient les gens de » bien pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du » gouverneur. » (*Évangile selon saint Luc*, ch. XX, v. 20.)

M. Dupin a fait à ce sujet la réflexion suivante :

« Qui ne sera surpris de retrouver ici l'odieux emploi des *agents provocateurs?* on va » juger si je n'ai pas employé le nom propre en qualifiant ainsi les émissaires que les » princes des prêtres dépêchèrent autour de Jésus. » (*Jésus devant Caïphe et Pilate*, p. 39, par Dupin aîné.)

noncé des paroles incendiaires, capables de faire égorger les maîtres par leurs esclaves.

— Quel scélérat !

— Mais que veut-il ?

— Seigneur, voici ces paroles, — reprit Caïphe, — écoutez-les bien :

« Le disciple n'est pas plus que le maître, ni l'esclave plus que » son seigneur ; c'est assez au disciple d'être comme son maître, et à » l'esclave comme son seigneur [1]. »

Un nouveau murmure d'indignation courroucée se fit entendre.

— Voyez-vous la belle concession que ce Nazaréen daigne nous faire ! — s'écria le banquier Jonas. — Vraiment ? *C'est assez à l'esclave d'être comme son seigneur !* Vous nous accordez cela, Jésus de Nazareth ! vous permettez que l'esclave ne soit pas plus que son seigneur... Grand merci !

— Et voyez, — ajouta le docteur de la loi, — voyez les conséquences de ces épouvantables doctrines, si elles étaient jamais répandues ; et nous pouvons parler ainsi entre nous, à cette heure où nos serviteurs viennent de quitter la salle du festin... car enfin, du jour où l'esclave se croira l'égal de son maître, il se dira : — Si je suis l'égal de mon maître, il n'a donc pas le droit de me tenir en servitude ?... et j'ai le droit, moi, de me rébeller... — Or, vous savez, mes seigneurs, ce que serait une pareille révolte !

— Ce serait la fin de la société !

— La fin du monde !

— Le chaos, — s'écria le seigneur Baruch, — car le chaos doit succéder au déchaînement des plus détestables passions populaires, et le Nazaréen ne les flatte que pour les déchaîner ; il promet monts et merveilles à ces misérables pour s'en faire des prosélytes ; il flatte leur envie haineuse en leur disant qu'au jour de la justice : — *les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers* [2].

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. x, v. 24-25.

[2] *Évangile selon saint Luc*, ch. xiii, v. 28-30.

— Oui... dans le royaume des cieux, — dit Jeane d'une voix douce et ferme. — C'est ainsi que l'entend le jeune maître...

— Ah! vraiment? — reprit le seigneur Chusa, son mari, d'un air sardonique, — il s'agit seulement du royaume des cieux?... Vous croyez cela?... Pourquoi donc alors, il y a quelque temps, un nommé Pierre, un de ses disciples, je crois, lui ayant dit en propres termes : « Maître? voici que nous abandonnons tout et que nous te sui- » vons; quoi donc aurons-nous pour cela [1]? »

— Ce Pierre était un homme de prévoyance, — dit le banquier Jonas d'un air railleur; — ce compère ne se payait pas de viande creuse.

— A cette question de Pierre, — reprit Chusa, — que répond le Nazaréen, afin d'exciter la cupidité des bandits dont il veut se faire tôt ou tard des instruments? Il répond ces propres paroles :

« Personne n'abandonnera sa maison, ses frères, ses sœurs, son » père, sa mère, ses fils et ses champs pour moi et pour l'Evangile... » qu'il ne reçoive, *pour le présent*, CENT FOIS PLUS *qu'il n'a aban-* » *donné*, et dans les siècles futurs la vie éternelle [2]. »

— *Pour le présent*... c'est assez clair, — dit le docteur Baruch; — il promet *pour le présent* aux hommes de sa bande cent maisons au lieu d'une qu'ils quittent pour le suivre; un champ cent fois plus grand que celui qu'ils abandonnent; et, en outre, pour l'avenir, dans les siècles futurs, il assure à ces mécréants la vie éternelle!

— Or, où les prendra-t-il, ces cent maisons pour une? — reprit le banquier Jonas; — oui, où les prendra-t-il? ces champs promis à ces vagabonds; il nous les prendra à nous autres possesseurs de biens, à nous autres *chameaux*, pour qui l'entrée du paradis est aussi étroite que le trou d'une aiguille, parce que nous sommes riches.

— Je crois, mes seigneurs, — reprit Jeane, — que vous interprétez mal les paroles du jeune maître; elles ont un sens figuré.

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. XIX, v. 27.
[2] *Evangile selon saint Matthieu*, ch. XIX, v. 29.

— Vraiment! — reprit le mari de Jeane d'un air ironique; — et voyons donc cette belle figure!

— Lorsque Jésus de Nazareth dit que ceux qui le suivront auront pour le présent cent fois plus qu'ils n'ont abandonné, il entend par là, ce me semble, que la conscience de prêcher la bonne nouvelle, l'amour du prochain, la tendresse pour les faibles et les souffrants, compensera au centuple le renoncement que l'on se sera imposé.

Ces sages et douces paroles de Jeane furent très-mal accueillies par les convives de Ponce-Pilate, et le prince des prêtres s'écria :

— Je plains votre femme, seigneur Chusa, d'être, comme tant d'autres, aveuglée par le Nazaréen. Il s'agit tellement pour lui des biens matériels, que, voici quelque chose de bien plus fort : il a l'audace d'envoyer ces vagabonds, qu'il appelle ses disciples, s'établir et manger à bouche que veux-tu dans les maisons sans rien payer, sous prétexte d'y prêcher ses abominables doctrines.

— Comment! mes seigneurs, — reprit Grémion, — dans votre pays de telles violences sont possibles et demeurent impunies?... Des gens viennent chez vous s'établir de force, et y boire, y manger, sous le prétexte d'y pérorer!

— Ceux qui reçoivent les disciples du jeune maître de Nazareth, — reprit Jeane, — les reçoivent volontairement.

— Oui, quelques-uns, — reprit Jonas; — mais le plus grand nombre de ceux qui hébergent ces vagabonds cèdent à la peur, à la menace; car, d'après les ordres du Nazaréen, ceux qui refusent d'héberger ces fainéants vagabonds sont voués par eux au feu du ciel [1].

[1] Et Jésus dit à ses disciples :

« Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups; ne portez ni *sac*, ni » *bourse*, ni souliers, et ne saluez personne en chemin... En quelque maison que vous » entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison, et s'il s'y trouve quelque « enfant de la paix, votre paix reposera sur lui, sinon elle reviendra sur vous. — *Demeu-* » *rez en la même maison, buvant et mangeant tout ce qui s'y trouvera,* CAR *celui qui* » *travaille mérite sa récompense.* — Mais si vous entrez dans une ville, et que l'on ne » vous y reçoive point, allez dans les rues et dites : — Nous secouons contre vous la pous-

De nouvelles clameurs se soulevèrent au récit des nouveaux méfaits du Nazaréen.

— C'est une intolérable tyrannie !...

— Il faut pourtant en finir avec de pareilles indignités !...

— C'est le pillage organisé !...

— Aussi, — reprit le banquier Jonas, — le seigneur Baruch a parfaitement raison de dire : C'est droit au chaos que nous mène le Nazaréen, pour qui rien n'est sacré ; car, je le répète, non content de vouloir détruire la loi, l'autorité, la propriété, la religion, il veut, pour couronner son œuvre infernale, détruire la famille !...

— Mais c'est donc votre Belzébuth en personne ? — s'écria le seigneur Grémion. — Comment, mes seigneurs, ce Nazaréen voudrait anéantir la famille !...

— Oui... l'anéantir en la divisant, — reprit Caïphe, — l'anéantir en semant la discorde et la haine dans le foyer domestique ! en armant le fils contre le père ! les serviteurs contre leurs maîtres !

— Seigneur, — reprit Grémion d'un air de doute, — un projet si abominable peut-il entrer dans la tête d'un homme ?...

— D'un homme... non, — reprit le prince des prêtres, — mais d'un Belzébuth comme ce Nazaréen ; en voici la preuve : d'après le rapport irrécusable des émissaires, dont je vous ai parlé, ce maudit a prononcé, il y a huit jours, les horribles paroles que voici, parlant à cette bande de gueux qui ne le quitte pas :

— « Ne croyez point que je sois venu apporter la paix sur la terre... » j'ai *apporté l'épée ;* je suis venu mettre le feu sur la terre, et tout » mon désir est qu'il s'allume ; *c'est la division, je vous le répète, et* » *non la paix*, que je vous apporte ; je suis venu jeter la division » entre le père et le fils, la fille et la mère, la belle-fille et la belle- » mère ; les propres serviteurs d'un homme se déclareront ses enne-

» sière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds. Sachez que le royaume de Dieu » est proche de vous. — Je vous assure qu'en ce grand jour Sodome sera traitée moins » rigoureusement que cette ville-ci. » (*Évangile selon saint Luc*, ch. XI, v. 3 à 12.)

» mis ; dans toute maison de cinq personnes il y en aura deux contre » les trois autres [1]. »

— Mais c'est épouvantable ! — s'écrièrent à la fois le banquier Jonas et l'intendant Chusa.

— C'est prêcher la dissolution de la famille par la haine !...

— C'est prêcher la guerre civile ! — s'écria le Romain Grémion, — la guerre sociale ! comme celle qu'a soulevée Spartacus, l'esclave révolté...

— Quoi ! oser dire : *Je suis venu mettre le feu sur la terre, et tout mon désir est qu'il s'allume !...*

— *Les propres serviteurs d'un homme se déclareront ses ennemis !...*

— *Dans toute maison de cinq personnes, il y en aura deux contre les trois autres !...*

— C'est, comme il a l'infernale audace de le dire, *c'est venir mettre le feu sur la terre...*

Jeane avait paru écouter avec une pénible impatience toutes ces accusations portées contre le Nazaréen ; aussi s'écria-t-elle d'une voix ferme et animée :

— Eh ! mes seigneurs, je suis lasse d'entendre vos calomnies ; vous ne comprenez pas le sens des paroles du jeune maître de Nazareth à ses disciples... Quand il parle des divisions qui naîtront dans les familles, cela signifie que dans une maison, les uns partageant ses doctrines d'amour et de tendresse pour le prochain, qu'il prêche du cœur et des lèvres, et les autres persistant dans leur dureté de cœur, ils seront divisés ; il veut dire que les serviteurs se déclareront les ennemis de leur maître si ce maître a été injuste et méchant ; il veut dire encore une fois que dans toute famille on sera pour et contre lui. En peut-il être autrement ? Il engage à renoncer aux richesses ; il proclame l'esclave l'égal de son maître ; il console, il pardonne ceux qui ont péché plus par suite de leur misère ou de leur ignorance que par mauvais naturel. Tous les hommes ne peuvent donc tout de suite

[1] *Evangile selon saint Matthieu*, ch. x, v. 34-37. — *Saint Luc*, ch. xiii, v. 49, 50.

partager ces généreuses doctrines... Quelle vérité nouvelle ne les a pas d'abord divisés? Aussi le jeune maître de Nazareth dit-il, dans son langage figuré, qu'il est venu mettre le feu sur la terre, et que son désir est qu'il s'allume!... Oh! oui, je le crois; car ce feu dont il parle, c'est l'ardent amour de l'humanité dont son cœur est embrasé.

Jeane, en s'exprimant ainsi, d'une voix émue, vibrante, paraissait plus belle encore; Aurélie, sa nouvelle amie, la contemplait avec autant de surprise que d'admiration...

Les convives du seigneur Ponce-Pilate firent entendre, au contraire, des murmures d'étonnement et d'indignation, et Chusa, mari de Jeane, lui dit durement :

— Vous êtes folle! et j'ai honte de vos paroles. Il est incroyable qu'une femme qui se respecte ose, sans mourir de confusion, défendre d'abominables doctrines, prêchées sur la place publique ou dans d'ignobles tavernes, au milieu de vagabonds, de voleurs et de femmes de mauvaise vie, entourage habituel de ce Nazaréen...

— Le jeune maître, répondant à ceux qui lui reprochaient ce mauvais entourage, n'a-t-il pas dit, — reprit Jeane de sa voix toujours sonore et ferme : — « *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien, mais les* » *malades, qui ont besoin de médecin* [1] *?* » faisant entendre par cette parabole que ce sont les gens dont la vie est mauvaise qui ont surtout besoin d'être éclairés, soutenus, guidés, aimés... je le répète, oui, aimés, consolés, pour revenir au bien; car douceur et miséricorde font plus que violence et châtiment; et cette pieuse et tendre tâche, Jésus se l'impose chaque jour!

— Et moi, je vous répète, — s'écria Chusa courroucé, — que le Nazaréen ne flatte ainsi les détestables passions de la vile populace au milieu de laquelle il passe sa vie qu'afin de la soulever, l'heure et le moment venus, de s'en déclarer le chef, et de tout mettre à feu, à sac et à sang dans Jérusalem et en Judée! puisqu'il a l'audace de dire qu'il n'apporte pas la paix sur la terre, *mais l'épée... mais le feu...*

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. IX, v. 11, 12.

Ces paroles de l'intendant d'Hérode furent très-approuvées par les convives de Ponce-Pilate, qui semblaient de plus en plus étonnés du silence et de l'indifférence du procurateur romain; car celui-ci, vidant fréquemment sa grande coupe, souriait d'une façon de plus en plus débonnaire à chaque énormité que l'on reprochait au jeune homme de Nazareth.

Aurélie avait attentivement écouté la femme de l'intendant d'Hérode défendre si chaleureusement le jeune maître; aussi lui dit-elle tout bas :

— Chère Jeane, vous ne sauriez croire quel désir j'ai de voir ce Nazaréen, dont on dit tant de mal et dont vous dites tant de bien... Ce doit être un homme extraordinaire?...

— Oh! oui... extraordinaire par sa bonté, — répondit Jeane aussi tout bas. — Si vous saviez comme sa voix est tendre lorsqu'il parle aux faibles, aux souffrants, aux petits enfants... oh! surtout aux petits enfants!... Il les aime à l'adoration; quand il les voit, sa figure prend une expression céleste.

— Jeane, — reprit Aurélie en souriant, — il est donc bien beau?

— Oh! oui... beau... beau comme un archange!

— Que je serais donc curieuse de le voir, de l'entendre!...— reprit Aurélie d'un air de plus en plus intéressé. — Mais, hélas! comment faire, s'il est toujours si mal entouré?... une femme ne peut se risquer dans ces tavernes où il prêche... ainsi qu'on le dit?

Jeane resta un moment pensive, puis elle reprit :

— Qui sait? chère Aurélie... il y aurait peut-être un moyen de voir et d'entendre le jeune maître de Nazareth.

— Oh! dites, — s'écria vivement Aurélie, — dites vite, chère Jeane... quel moyen?

— Silence! on nous regarde... — répondit Jeane; plus tard nous reparlerons de cela...

En effet le seigneur Chusa, très-indigné de l'opiniâtreté de sa

femme à défendre le Nazaréen, jetait de temps à autre sur elle des regards courroucés en causant avec Caïphe.

Ponce-Pilate venait de vider encore une fois sa grande coupe, et, les joues allumées, les yeux brillants et fixes, complétement étranger à ce qui se passait autour de lui, il semblait jouir d'une extrême béatitude intérieure.

Le seigneur Baruch, après s'être consulté à voix basse avec Caïphe et le banquier, dit au Romain :

— Seigneur Ponce-Pilate?

Mais le seigneur Ponce-Pilate, se souriant de plus en plus à lui-même, ne répondit pas ; il fallut que le docteur de la loi lui touchât le bras. Le procurateur, semblant alors se réveiller en sursaut, dit :

— Excusez-moi, mes seigneurs, je songeais à... je songeais... Enfin, qu'y a-t-il?

— Il y a, seigneur Ponce-Pilate, — reprit le docteur Baruch, — que si, après tout ce que mes amis et moi nous venons de vous raconter des abominables projets de ce Nazaréen, vous ne sévissez pas contre lui avec la dernière rigueur, vous, le représentant de l'auguste empereur Tibère, protecteur naturel d'Hérode, notre prince, il arrivera que...

— Voyons? qu'arrivera-t-il, mes seigneurs?

— Il arrivera qu'avant la pâque prochaine Jérusalem... la Judée entière sera au pillage par le fait du Nazaréen, que la populace appelle déjà le roi des Juifs.

Ponce-Pilate répondit, conservant cet air tranquille et insouciant qui le caractérisait :

— Allons, mes seigneurs, ne prenons pas ainsi des buissons pour des forêts, des taupinières pour des montagnes ! Est-ce à moi de vous rappeler votre histoire? Est-ce que ce garçon de Nazareth est le premier qui se soit avisé de jouer le rôle de *messie?* Est-ce que vous n'avez pas eu *Judas, le Galiléen*, qui prétendait que les Israélites ne devaient reconnaître d'autre maître que Dieu?... et qui tâcha de

soulever vos populations contre notre pouvoir à nous, Romains?... Qu'est-il arrivé?... Ce Judas-là a été mis à mort, et il en serait de même de ce jeune homme de Nazareth s'il s'avisait de souffler la rébellion!

— Sans doute, seigneur, — reprit Caïphe, le prince des prêtres, — le Nazaréen n'est pas le premier fourbe qui se soit donné pour le messie que nos saintes Écritures annoncent depuis tant de siècles. Depuis cinquante ans, pour ne parler que des faits récents, nous avons eu parmi les faux messies : *Jonathas*, et après lui, *Simon*, *le magicien*, surnommé *la grande vertu de Dieu;* puis *Barkokebah*, *le fils de l'Étoile* [1], et tant d'autres prétendus imposteurs, prétendus messies ou sauveurs et régénérateurs du pays d'Israël!... Mais aucun de ces fourbes n'a eu l'influence du Nazaréen, et surtout son infernale audace; ils n'attaquaient pas, comme lui, avec acharnement, les riches, les docteurs de la loi, les prêtres, la famille, la religion; enfin tout ce qui doit être respecté, sous peine de voir Israël tomber dans le chaos... Ces autres imposteurs ne s'adressaient pas surtout et incessamment, comme le Nazaréen, à cette lie de la populace, dont il dispose d'une façon redoutable; car enfin, dernièrement encore, le seigneur Baruch, las des outrages publics dont le Nazaréen poursuivait les Pharisiens, c'est à dire les personnes les plus respectables de Jérusalem, qui professent l'opinion pharisienne si honnête, si modérée en toutes choses, le seigneur Baruch, dis-je, voulut faire emprisonner le Nazaréen; mais l'attitude de la populace devint si menaçante, que mon noble ami Baruch n'osa pas donner l'ordre d'arrêter ce mauvais homme[2]. Ainsi donc, seigneur Ponce-Pilate, vous disposez d'une force armée considérable : si vous ne venez point à notre aide, à nous qui ne disposons que d'une faible milice, dont une par-

[1] Voir Don Calmet, *Dissertations sur les faux Messies.*

[2] Les pharisiens cherchaient les moyens d'arrêter Jésus, car ils virent bien que c'était d'eux qu'il voulait parler; mais ils craignirent le peuple. C'est pourquoi, le laissant là, ils se retirèrent. (*Évangile selon saint Marc*, ch. XI, v. 12.)

tie est non moins infectée que la populace par les détestables doctrines du Nazaréen, nous ne répondons pas de la paix publique, et un soulèvement populaire contre vos propres troupes est possible.

— Oh ! quant à cela, mes seigneurs, — reprit en riant Ponce-Pilate, — vous me trouveriez le premier prêt, casque en tête, cuirasse au dos, épée au poing, si le Nazaréen osait ameuter la populace contre mes troupes; quant au reste, par Jupiter ! démêlez vous-mêmes votre écheveau s'il est embrouillé, mes seigneurs ; ces affaires intérieures vous concernent seuls, vous autres sénateurs de la cité. Arrêtez ce jeune homme, emprisonnez-le, crucifiez-le s'il le mérite, c'est votre droit, usez-en : moi, je représente ici l'empereur, mon maître; tant que son pouvoir n'est pas attaqué, je ne bouge pas.

— Et d'ailleurs, seigneur procurateur, — reprit Jeane, — le jeune maître de Nazareth n'a-t-il pas dit : *Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ?*

— C'est vrai, noble Jeane, — répondit Ponce-Pilate, — et il y a loin de là à vouloir insurger le peuple contre le Romain.

— Mais ne voyez-vous donc pas, seigneur ! — s'écria le docteur Baruch, — que ce fourbe agit ainsi par hypocrisie pour ne pas éveiller vos soupçons, et que, l'heure venue, il appellera la populace aux armes ?

— Alors, mes seigneurs, — reprit Ponce-Pilate en vidant de nouveau sa coupe, — le Nazaréen me trouvera prêt à le recevoir à la tête de mes cohortes; mais jusque-là, je n'ai rien à voir dans vos démêlés.

A ce moment un officier romain entra tout effaré, et dit à Ponce-Pilate :

— Seigneur procurateur, il vient d'arriver ici une nouvelle étrange.

— Laquelle?

— Une grande émotion populaire est causée par Jésus de Nazareth...

— Pauvre jeune homme! — dit tout bas Aurélie s'adressant à Jeane, — il joue de malheur, tout le monde lui en veut!

— Écoutons, — reprit Jeane avec inquiétude, — écoutons!...

— Vous voyez, seigneur Ponce-Pilate, — s'écrièrent à la fois le prince des prêtres, le docteur de la loi et le banquier, — il n'est pas de jour que le Nazaréen ne trouble la paix publique...

— Répondez, — dit le gouverneur à l'officier; — de quoi s'agit-il?

— Quelques gens arrivés de *Béthanie* prétendent qu'il y a trois jours, Jésus de Nazareth a ressuscité un mort... Tout le peuple de la ville est dans une émotion inexprimable, des bandes de gens déguenillés courent à l'heure qu'il est les rues de Jérusalem avec des flambeaux, criant : Gloire à Jésus de Nazareth, qui ressuscite les morts!

— L'audacieux! — s'écria Caïphe, — vouloir imiter nos saints prophètes! imiter *Élie*, qui ressuscita le fils de la veuve de *Sérapta!* ou *Élysée*, qui ressuscita *Joreb!* Profanation! profanation!

— C'est un imposteur! — s'écria à son tour le banquier Jonas; — c'est une supercherie impie, sacrilége! Nos saintes Écritures annoncent que le messie ressuscitera les morts... Le Nazaréen veut jouer jusqu'au bout son rôle de messie...

— On va jusqu'à dire le nom du mort ressuscité, — reprit l'officier: — il se nommerait *Lazare*[1]!

— Je demande au seigneur Ponce-Pilate! — s'écria Caïphe, — que l'on fasse rechercher et arrêter à l'instant ce Lazare!

— Il faut un exemple! — s'écria le docteur de la loi, — il faut que ce Lazare-là soit pendu[2]! ça lui apprendra à ressusciter!

— Les entendez-vous? ils veulent faire mourir ce pauvre homme, — dit Aurélie en s'adressant à Jeane et haussant les épaules. — Perdre la vie parce qu'on l'a retrouvée malgré soi!... car ils ne l'accuseront pas,

[1] On sait que TROIS évangélistes sur QUATRE passent sous silence la résurrection de Lazare; le fait est donc contestable, même au point de vue le plus orthodoxe.

[2] Mais les princes des prêtres délibérèrent *de faire aussi mourir Lazare* (le ressuscité), parce que, à cause de lui, beaucoup de Juifs les quittaient et croyaient en Jésus. (*Évangile selon saint Jean*, ch. XII, v. 10 et 11.)

je suppose, d'avoir demandé à ressusciter... Décidément, ils sont fous.

— Hélas ! chère Aurélie, — reprit tristement la femme de Chusa, — il y a de méchants fous...

— Je répète, — s'écria le docteur Baruch, — qu'il faut que ce Lazare soit pendu !

— Ah çà ! voyons, mes seigneurs, — reprit Ponce-Pilate, — voilà un honnête mort couché tranquillement dans son sépulcre, ne songeant à mal ; on le ressuscite, il n'en peut mais... et vous voulez que je le fasse pendre pour cela ?

— Oui, seigneur ! — s'écria Caïphe, — il faut couper le mal dans sa racine ; car enfin, si le Nazaréen se met maintenant à ressusciter les morts...

— Il est impossible de prévoir où cela s'arrêtera ! — s'écria le docteur Baruch ; — je demande donc formellement au seigneur Ponce-Pilate que cet audacieux Lazare soit mis à mort !

— Mais, seigneur, — dit Aurélie, — si vous le pendez et que le jeune maître de Nazareth le ressuscite encore ?...

— On le rependra, dame Aurélie ! — s'écria le banquier Jonas, — on le rependra ! Par Josué ! il serait plaisant de céder à de pareils vagabonds !

— Mes seigneurs, — dit Ponce-Pilate, — vous avez votre milice, faites arrêter et pendre ce Lazare, si bon vous semble ; seulement, vous seriez plus impitoyables que nous autres païens, Grecs ou Romains, qui avons eu comme vous nos ressuscités. Mais, par Jupiter ! nous ne les pendons pas ; car, j'ai ouï dire que tout récemment *Apollonius de Tyane* ressuscita une jeune fille, dont il rencontra le cercueil que le fiancé suivait en gémissant... Apollonius dit quelques mots magiques, la fiancée sortit de son cercueil plus fraîche, plus charmante que jamais[1]. Le mariage se fit, et les époux vécurent fort heureux.

[1] Baür, *Appollonius von Tyana und Christus*, s. 145. Cité dans la vie de Jésus de Straüs, vol. II. p. 187.

— L'eussiez-vous donc aussi fait mourir de nouveau, cette pauvre fiancée revenant à la vie, mes seigneurs? — demanda Aurélie.

— Oui, certes, — répondit Caïphe, — si elle eût été complice d'un imposteur; et, puisque le seigneur procurateur nous laisse abandonnés à nos propres forces, moi et mon digne ami Baruch, nous allons vous quitter, afin de donner à l'instant des ordres relatifs à l'arrestation de ce Lazare.

— Faites, mes seigneurs, — dit Ponce-Pilate en se levant, — vous êtes sénateurs de votre cité.

— Seigneur Grémion, — dit Chusa, l'intendant de la maison d'Hérode, — je devais partir après-demain pour aller jusqu'à Bethléem; si vous voulez que nous voyagions ensemble, j'avancerai mon départ d'un jour, et nous nous mettrons en route demain matin, nous serons de retour dans trois ou quatre jours; je profiterais de votre escorte, car, dans ces temps de troubles, il fait bon d'être bien accompagné.

— J'accepte votre offre, seigneur Chusa, — répondit le tribun du trésor; — je serai ravi de voyager avec quelqu'un qui, comme vous, connaît le pays.

— Chère Aurélie, — dit tout bas Jeane à son amie, — vous vouliez voir le jeune maître de Nazareth?

— Oh! plus que jamais, chère Jeane! tout ce que j'entends redouble ma curiosité...

— Venez demain à ma maison, après le départ de votre mari, — reprit Jeane à voix basse, et peut-être trouverons-nous moyen de vous satisfaire.

— Mais comment?

— Je vous le dirai, chère Aurélie.

— A demain donc, chère Jeane.

Et les deux jeunes femmes quittèrent, ainsi que leurs maris et l'esclave Geneviève, la maison de Ponce-Pilate.

CHAPITRE II.

La taverne de l'*Onagre*. — Aurélie et Geneviève. — Les mendiants. — Les courtisanes. — Les mères et les petits enfants. — Les émissaires des princes des prêtres et des docteurs de la loi. — Pierre. — *Celui qui travaille doit être nourri*. — *Paix universelle*. — Arrivée du jeune maître de Nazareth.

La taverne de *l'Onagre* était le rendez-vous habituel des conducteurs de chameaux, des loueurs d'ânes, des porte-faix, des marchands ambulants, vendeurs de pastèques, de grenades et de dattes fraîches en la saison, et plus tard d'olives confites et de dattes sèches. On trouvait aussi dans cette taverne des gens sans aveu, des courtisanes de bas étage, des mendiants, des vagabonds, et de ces braves dont les voyageurs achetaient la protection armée lorsqu'ils se rendaient d'une ville à une autre, afin d'être défendus contre les voleurs des grands chemins par cette escorte souvent fort suspecte. On y voyait aussi des esclaves romains amenés par leurs maîtres dans le pays des Hébreux.

La taverne de l'Onagre avait une mauvaise réputation : les disputes, les rixes y étaient fréquentes, et aux approches de la nuit l'on ne voyait guère s'aventurer aux environs de la porte *des Brebis*, non loin de laquelle était situé ce repaire, que des hommes à figures sinistres ou des femmes de mauvaise vie ; puis, la nuit tout à fait venue, on entendait sortir de ce lieu redouté des cris, des éclats de rire, des chants bachiques ; souvent des gémissements plaintifs succédaient aux dis-

putes : de temps à autre quelques hommes de la milice de Jérusalem entraient dans la taverne sous prétexte d'y rétablir le bon ordre, et en sortaient ou plus avinés et plus turbulents que les buveurs, ou chassés à coups de bâton et de pierre.

Le lendemain du jour où avait eu lieu le souper chez Ponce-Pilate, vers le soir, à la nuit tombée, deux jeunes garçons, simplement vêtus d'une tunique blanche et d'un turban de laine bleue, se promenaient dans une petite rue tortueuse, au bout de laquelle on apercevait la porte de la redoutable taverne; ils causaient en marchant, et souvent tournaient la tête vers l'une des extrémités de la rue, comme s'ils eussent attendu la venue de quelqu'un.

— Geneviève, — dit l'un deux à son compagnon en s'arrêtant (ces deux prétendus jeunes gens étaient Aurélie et son esclave déguisées sous des habits masculins), — Geneviève, ma nouvelle amie Jeane tarde bien à venir; cela m'inquiète; et puis, s'il faut te l'avouer, je crains de faire une folie...

— Alors, ma chère maîtresse, rentrons au logis.

— J'en ai grande envie... et pourtant, retrouverai-je jamais une occasion pareille?...

— Il est vrai que l'absence du seigneur Grémion, votre mari, parti ce matin avec le seigneur Chusa, l'intendant du prince Hérode, vous laisse complétement libre, et que de longtemps peut-être vous ne jouirez d'une liberté pareille...

— Avoue, Geneviève, que tu es encore plus curieuse que moi de voir cet homme extraordinaire, ce jeune maître de Nazareth?

— Cela serait, ma chère maîtresse, qu'il n'y aurait rien d'étonnant dans mon désir : je suis esclave, et le Nazaréen dit qu'il ne doit plus y avoir d'esclaves.

— Je te rends donc la servitude bien dure, Geneviève?

— Non, oh! non!... Mais, sincèrement, connaissez-vous beaucoup de maîtresses qui vous ressemblent?

— Ce n'est pas à moi à répondre à cela... flatteuse.

— C'est à moi de le dire... S'il se rencontre par hasard une bonne maîtresse comme vous, il y en a cent qui, pour un mot, pour la moindre négligence, font déchirer leurs esclaves à coups de fouet, ou les torturent avec une joie cruelle... Est-ce vrai?...

— Je ne dis pas non...

— Vous me rendez la servitude aussi douce que possible, ma chère maîtresse; mais enfin, je ne m'appartiens pas... J'ai été obligée de me séparer de mon pauvre Fergan, mon mari, qui a tant pleuré en me quittant... Qui me dit qu'à notre retour je le retrouverai à Marseille? qu'il n'aura pas été vendu et emmené je ne sais où?... Qui me dit que le seigneur Grémion ne me vendra pas moi-même? ne me séparera pas de vous?...

— Je t'ai promis que tu ne me quitterais pas.

— Mais si votre époux voulait me vendre, vous ne pourriez l'en empêcher...

— Hélas! non...

— Et il y a cent ans nos pères et nos mères, à nous Gaulois, étaient libres pourtant!... Les aïeux de Fargan étaient les plus vaillants chefs de leur tribu!...

— Oh! — dit Aurélie en souriant, — la fille d'un César ne serait pas plus fière d'avoir un empereur pour père que tu ne l'es, toi, de ce que tu appelles *les aïeux* de ton mari.

— La fierté n'est pas permise aux esclaves, — reprit tristement Geneviève; — tout ce que je regrette, c'est notre liberté... Qu'avons-nous donc fait pour la perdre?... Ah! si les vœux de ce jeune homme de Nazareth étaient exaucés!... s'il n'y avait plus d'esclaves!...

— Plus d'esclaves? Mais, Geneviève, tu es folle; est-ce que c'est possible?... Plus d'esclaves?... Qu'on leur rende la vie la moins dure possible, soit; mais plus d'esclaves, ce serait la fin du monde. Vois-tu, Geneviève, ce sont ces exagérations-là qui font tant de tort à ce jeune homme de Nazareth.

— Il n'est pas aimé des puissants et des heureux... Hier, à ce sou-

per, chez le seigneur Ponce-Pilate, debout, derrière vous, je ne perdais pas une parole... Quel acharnement contre ce pauvre jeune homme !

— Que veux-tu, Geneviève? — répondit Aurélie en souriant, — c'est un peu sa faute.

— Vous aussi, vous l'accusez !

— Non ; mais enfin il attaque les banquiers, les docteurs de la loi, les médecins, les prêtres, enfin tous ces hypocrites qui, m'a dit Jeane, appartiennent à l'opinion pharisienne... Il n'en faut pas davantage pour se perdre à jamais.

— C'est du courage au moins, de dire leurs vérités aux méchantes gens... et ce jeune homme de Nazareth est aussi bon que courageux, selon Jeane votre amie... Elle est riche, considérée, elle n'est pas esclave comme moi ; il ne prêche donc pas en sa faveur, à elle... et pourtant, voyez comme elle l'admire !

— Cette admiration, d'une douce et charmante femme, témoigne, il est vrai, en faveur de ce jeune homme ; car, Jeane, avec son noble cœur, serait incapable d'admirer un méchant... Quelle aimable amie le hasard m'a donnée en elle ! Je ne sais rien de plus tendre que son regard, de plus pénétrant que sa voix... Elle dit que lorsque ce Nazaréen parle aux souffrants, aux pauvres et aux petits enfants, sa figure devient divine... Je ne sais, mais ce qui est certain, c'est que la figure de Jeane devient céleste lorsqu'elle parle de lui.

— Ne serait-ce pas elle qui s'approche de ce côté, ma chère maîtresse ?... J'entends dans l'ombre un pas léger...

— Ce doit être elle.

En effet, Jeane, aussi costumée en jeune garçon, eut bientôt rejoint Aurélie et son esclave...

— Vous m'attendez peut-être depuis longtemps, Aurélie? — dit la jeune femme ; — mais je n'ai pu sortir en secret de ma maison avant cette heure.

— Jeane, je ne me sens pas très-rassurée... je suis peut-être en-

core plus peureuse que curieuse... Pensez donc, des femmes de notre condition dans cette horrible taverne, où se rassemble, dit-on, la lie de la populace !

— N'ayez aucune crainte; ces gens sont plus turbulents et plus effrayants à voir que vraiment méchants... Déjà je suis allée deux fois parmi eux sous ce déguisement avec une de mes parentes, pour entendre le jeune maître... Cette taverne est très-peu éclairée; il règne autour de la cour une galerie sombre où nous ne serons pas vues; nous demanderons un pot de cervoise, et l'on ne fera pas attention à nous; on ne s'occupe que du jeune maître de Nazareth, ou, en son absence, de ses disciples, qui viennent prêcher la bonne nouvelle... Venez, Aurélie... il se fait tard... venez...

— Écoutez! écoutez! — dit la jeune femme à Jeane en prêtant l'oreille du côté de la taverne avec inquiétude. — Entendez-vous ces cris? on se dispute dans cet horrible lieu!...

— Cela prouve que le jeune maître n'y est pas encore arrivé, — reprit Jeane; — car en sa présence toutes les voix se taisent, et les plus violents deviennent doux comme des agneaux.

— Et puis, tenez, Jeane, voyez donc ce groupe d'hommes et de femmes de mauvaise mine, réunis devant la porte à la lueur de cette lanterne... De grâce, attendons qu'ils soient passés ou entrés dans la taverne.

— Venez... il n'y a rien à craindre, vous dis-je...

— Non... je vous en prie, Jeane, un moment encore... En vérité, j'admire votre bravoure!

— Oh! c'est que Jésus de Nazareth inspire le courage comme il inspire la mansuétude pour les coupables... la tendresse pour ce qui souffre... Et puis, si vous saviez comme son langage est naturel! quelles touchantes et ingénieuses paraboles il trouve pour mettre sa pensée à la portée de ces hommes simples, de ces *pauvres d'esprit*, comme il les appelle, et qu'il aime tant! Aussi, tous, jusqu'aux petits enfants, pour lesquels il a un si grand faible, comprennent sa parole,

et n'en perdent pas un mot... Sans doute, avant lui, d'autres *messies* ont prophétisé la délivrance de notre pays opprimé par l'étranger, ont expliqué nos saintes Ecritures, ont, par les moyens magiques de la médecine, guéri des maladies désespérées; mais aucun de ces messies n'avait montré jusqu'ici cette patiente douceur avec laquelle le jeune maître enseigne aux humbles et aux petits... à tous enfin, car, pour lui, il n'y a pas d'infidèles, de païens; chaque cœur simple et bon, par cela seul qu'il est bon, est digne du royaume des cieux... Ne savez-vous pas sa parabole du païen? Rien de plus simple et de plus touchant.

— Non, Jeane, je ne la connais pas.

— C'est la dernière que je lui ai entendu dire... Elle s'appelle *le bon Samaritain*.

— Qu'est-ce qu'un *Samaritain?*

— Les Samaritains sont un peuple idolâtre, par delà les dernières montagnes de la Judée; les princes des prêtres regardent ces gens comme exclus du royaume de Dieu. Voici cette parabole :

« Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les » mains des voleurs; ils le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et » s'en allèrent le laissant à demi mort.

» Il arriva ensuite qu'un *prêtre* allait par le même chemin, lequel » ayant aperçu le blessé, passa outre.

» Un *lévite*, qui vint au même lieu, ayant aperçu le blessé, passa » encore outre.

» Mais un *Samaritain*, qui voyageait, vint à l'endroit où était cet » homme, et l'ayant vu, il fut touché de compassion, s'approcha de » lui, versa de l'huile et du vin sur ses plaies, les banda, et l'ayant » mis sur son cheval, il le mena dans une hôtellerie et prit soin de » lui.

» Le lendemain, le Samaritain tira deux deniers de sa poche, les » donna à l'hôte, et lui dit : Ayez bien soin de cet homme; tout ce » que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai.

» Maintenant, — demanda Jésus à ses disciples, — lequel de ces » trois hommes vous semble avoir été le prochain (le frère) de celui » qui était tombé entre les mains des voleurs?

» — C'est celui, — répondit-on à Jésus, — qui a exercé la miséri- » corde envers le blessé.

» — *Allez donc en paix et faites de même*[1], » — répondit Jésus avec un sourire céleste!

L'esclave Geneviève, en entendant ce récit, ne put retenir ses larmes, car Jeane avait surtout accentué avec une ineffable douceur ces derniers mots de Jésus : « *Allez donc en paix et faites de même...*»

— Vous avez raison, Jeane, — dit Aurélie pensive. — Un enfant comprendrait l'enseignement de ces paroles, et je me sens émue.

— Et pourtant, cette parabole, — reprit Jeane, — est une de celles qui ont le plus irrité les princes des prêtres et les docteurs de la loi contre le jeune maître de Nazareth.

— Et pourquoi?

— Parce que, dans ce récit, il montre un Samaritain, un païen, plus humain que le *lévite*, que le *prêtre*, puisque cet idolâtre, voyant un frère dans le pauvre blessé, le secourt, et se rend ainsi plus digne du ciel que les deux saints hommes au cœur dur... Voilà pourtant ce que les ennemis de Jésus appellent ses blasphèmes, ses sacriléges!...

— Jeane, allons à la taverne; je n'ai plus peur d'entrer en ce lieu... Des gens pour qui l'on invente de pareils récits, et qui les écoutent avec avidité, ne doivent pas être méchants.

— Vous le voyez, chère Aurélie, la parole du Nazaréen agit déjà sur vous; elle vous donne confiance et courage... Venez... venez...

Et la jeune femme prit le bras de son amie; toutes deux, suivies de l'esclave Geneviève, se dirigèrent vers la taverne de l'Onagre, où elles arrivèrent bientôt.

Cette taverne, bâtie carrément comme toutes les maisons d'Orient, se composait d'une cour intérieure entourée de gros piliers, soute-

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. x, v. de 30 à 37.

nant une terrasse et formant quatre galeries, sous lesquelles pouvaient se retirer les buveurs en cas de pluie; mais cette nuit étant sereine et douce, le plus grand nombre des habitués du lieu étaient attablés dans la cour, à la lueur vacillante et rougeâtre d'une grosse lampe de fer placée au milieu de la cour. Cet unique luminaire, éclairant à peine les galeries, où se tenaient aussi quelques buveurs, elles restaient complétement obscures.

Ce fut vers l'une de ces sombres retraites que Jeane, Aurélie et l'esclave Geneviève se dirigèrent; elles virent en traversant la foule, alors bruyante, beaucoup de gens en haillons ou pauvrement vêtus, des femmes de mauvaise vie : les unes, et en grand nombre, misérablement habillées, avaient pour turban un lambeau de voile blanc sur la tête; quelques autres, au contraire, portaient des robes et des coiffures d'étoffe assez précieuse, mais fanées; des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles en cuivre, ornés de fausses pierreries: leurs joues étaient couvertes d'un fard éclatant; leurs traits flétris, chagrins, une sorte d'amertume, qui se révélait jusque dans leur joie bruyante et exagérée, disaient assez les misères, les angoisses, la honte de leur triste existence de courtisanes.

Parmi les hommes, ceux-ci semblaient abattus par la pauvreté, ceux-là avaient l'air farouche, hardi; plusieurs portaient des armes rouillées à leur ceinture, ou s'appuyaient sur de longs bâtons terminés par une boule de fer; ailleurs, l'on reconnaissait à leur carcan de fer, à leur tête rasée, des esclaves domestiques, appartenant aux officiers romains; plus loin, des infirmes en haillons, étaient assis à terre auprès de leurs béquilles. Des mères tenaient entre leurs bras leurs petits enfants malades, pâles, amaigris, qu'elles couvaient d'un regard tendrement inquiet, attendant sans doute aussi la venue du jeune maître de Nazareth, si savant dans l'art de guérir.

Geneviève, à quelques mots échangés entre deux hommes bien vêtus, mais d'une figure sardonique et dure, devina qu'ils étaient de ces émissaires secrets dont les princes des prêtres et les docteurs de la

loi se servaient pour épier les paroles du Nazaréen, et le faire tomber dans le piége d'une confiance imprudente.

Jeane, plus hardie que son amie, lui avait frayé le passage à travers la foule; avisant une table inoccupée, placée dans l'ombre et derrière un des piliers des galeries, la femme du seigneur Chusa s'y établit avec Aurélie, et demanda un pot de cervoise à l'une des filles de la taverne, tandis que Geneviève, debout à côté de sa maîtresse, ne perdait pas de vue les deux émissaires des pharisiens, et écoutait avidement tout ce qui se disait autour d'elle.

— La nuit s'avance, — dit tristement une femme jeune et belle encore à l'une de ses compagnes attablée devant elle, et dont les joues étaient comme les siennes couvertes de fard, selon la coutume des coutisanes. — Jésus de Nazareth ne viendra pas ce soir.

— C'était bien la peine de venir ici, — reprit l'autre d'un ton de reproche; — nous aurions dû aller nous promener aux environs de la piscine; et là, quelque centenier romain à moitié ivre, ou quelque docteur de la loi rasant les murailles, le nez dans son manteau, nous eût donné à souper. Il ne faudra donc pas te plaindre, Oliba, si nous nous couchons sans avoir mangé, tu l'auras voulu.

— Ce pain-là me semble maintenant si amer, que je ne le regrette pas...

— Amer ou non... c'est du pain... et quand on a faim... on le mange...

— En écoutant les paroles de Jésus, — répondit doucement l'autre courtisane, — j'aurais oublié ma faim...

— Oliba, tu deviendras folle... Se nourrir avec des mots...

— C'est que les paroles de Jésus disent toujours : pardon, miséricorde, amour... et jusqu'ici l'on n'avait pour nous que des paroles d'aversion ou de mépris!

Et la courtisane resta pensive, son front appuyé sur sa main.

— Tu es une singulière fille, Oliba, — reprit l'autre. — Enfin, si

creux qu'il soit, nous n'aurons pas même ce souper de paroles; car le Nazaréen ne viendra pas maintenant, il est trop tard.

— Que le Dieu tout-puissant fasse qu'il vienne, au contraire! — dit une pauvre femme assise par terre près des deux courtisanes, et tenant entre ses bras son enfant malade. — Je suis venue à pied de Bethléem pour prier notre bon Jésus de guérir ma petite fille; il est sans pareil pour la guérison des maux des enfants, et loin de faire payer ses conseils, il vous donne souvent de quoi acheter les baumes qu'il prescrit...

— Par le ventre de Salomon! j'espère bien aussi que notre ami Jésus viendra ce soir, — reprit un homme de grande taille, à figure farouche et à longue barbe hérissée, coiffé d'un lambeau de turban rouge, vêtu d'un sayon de poil de chameau presque en guenilles, serré à la taille par une corde soutenant un large coutelas rouillé sans fourreau. Cet homme tenait en outre à la main un long bâton terminé par une masse de fer. — Si notre brave ami de Nazareth ne vient pas ce soir, j'aurai pour rien perdu ma nuit, car j'avais fait prix pour escorter un voyageur qui craignait d'aller seul de Jérusalem à Béthanie de peur des mauvaises rencontres.

— Voyez donc ce bandit, avec sa figure patibulaire et son grand coutelas! voilà-t-il pas une escorte bien rassurante! — dit à demi-voix à son compagnon l'un des deux émissaires, assis non loin de Geneviève. — Quel effronté scélérat!...

— Il eût égorgé et dépouillé ce trop confiant voyageur dans le premier chemin creux! — répondit l'autre émissaire.

— Aussi vrai que je m'appelle Banaïas! — reprit l'homme au grand coutelas, — j'aurais perdu sans regret cette bonne aubaine d'un voyageur à escorter si notre ami de Nazareth était venu... J'aime cet homme-là, moi! il vous console de traîner la guenille, en vous démontrant que, puisqu'ils ne peuvent pas plus entrer au paradis qu'un chameau passer par le trou d'une aiguille, tous les mauvais riches seront un jour rôtis comme des chapons à la cuisine de Belzébuth...

Ça ne remplit ni notre ventre ni notre bourse, c'est vrai!... mais ça soulage... aussi je passerais des jours et des nuits à l'écouter dauber sur les prêtres, les docteurs de la loi et autres pharisiens! Et bien il fait, notre ami, car il faut les entendre, ces pharisiens; si l'on vous conduit devant leur tribunal pour quelque vétille, ils ne savent que vous crier : « Vite à la geôle et au fouet! voleur! scélérat! tison d'enfer! fils de Satan! » et autres paternelles remontrances. Par le nez d'Ézéchiel! croient-ils ainsi morigéner l'homme? Ils ne savent donc pas, les maudits, que tel cheval rétif à la houssine obéirait à la voix? Oh! il sait bien cela, lui, notre ami de Nazareth, qui l'autre jour nous disait : *Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le... et s'il se repent, pardonnez-lui*[1]... Voilà parler... car, par l'oreille de Melchisedech! je ne suis pas tendre et benin comme l'agneau pascal, moi... Non, non, j'ai eu le temps de m'endurcir le cœur, la tête et la peau. Depuis vingt ans, mon père m'a chassé de sa maison pour une sottise de jeunesse; depuis lors, j'ai vécu aux crochets du diable... Je suis aussi difficile à brider qu'un âne sauvage... Et pourtant, foi de Banaïas, d'un seul mot dit de sa voix douce, notre ami de Nazareth me ferait aller au bout du monde!

— Si Jésus ne peut venir, — reprit un autre buveur, — il nous enverra quelqu'un de ses disciples nous avertir et nous prêcher la bonne nouvelle à la place du maître.

— A défaut de gâteau de fine fleur de froment pétri de miel, on mange du pain d'orge, — dit un vieux mendiant courbé par les années. — La parole des disciples est bonne... celle du maître vaut mieux...

— Oh! oui, — reprit un autre vieux mendiant; — à nous qui désespérons depuis notre naissance, il nous donne l'espérance éternelle...

— Jésus nous enseigne que nous ne sommes pas au-dessous de nos

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. XVII, v. 3.

maîtres, — dit un esclave d'un air sombre. — Or, puisque nous valons nos maîtres, de quel droit nous tiennent-ils en esclavage?

— Est-ce parce que s'il y a cent maîtres d'un côté, nous sommes dix mille esclaves de l'autre! — reprit un autre. — Patience!... patience!... un jour viendra où nous compterons nos maîtres, et nous nous compterons ensuite; après quoi s'accomplira la parole de Jésus : *Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers...*

— Il nous dit, à nous artisans, qui, par le poids des impôts et par l'avarice des vendeurs, manquons souvent de pain et de vêtements, ainsi que nos femmes et nos enfants : « Ne vous inquiétez pas; Dieu, » notre père, pourvoit à la parure des lis des champs... à la nourri- » ture des passereaux... un jour viendra où rien ne vous manquera. »

— Oui, car Jésus a dit encore ceci : « N'ayez ni or, ni argent, » ni monnaie dans votre bourse, ni sac pour le voyage, ni deux » habits, ni souliers; *car celui qui travaille mérite d'être nourri*[1]... »

— Voici le maître!... voici le maître!... — dirent quelques personnes placées près de la porte de la taverne. — Voici notre ami!...

A ces mots, il se fit un grand mouvement dans la taverne; Aurélie, non moins curieuse que son esclave Geneviève, monta sur un escabeau afin de mieux voir le jeune maître. Leur attente fut trompée; ce n'était pas encore lui, c'était *Pierre*, l'un de ses disciples.

— Et Jésus? — cria-t-on tout d'une voix.

— Où est-il?

— Le Nazaréen ne viendra-t-il donc pas?

— Ne verrons-nous pas notre ami? l'ami des affligés?

— Moi, Judas et Simon, nous l'accompagnions, — répondit Pierre, — lorsqu'aux portes de la ville une pauvre femme, nous voyant passer, a supplié le maître d'entrer pour visiter sa fille malade; c'est ce qu'il a fait. Il a gardé Judas et Simon près de lui, et m'a envoyé vers vous. Ceux qui ont besoin de lui n'ont qu'à l'attendre ici, il viendra bientôt.

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. x, v. 9.

Les paroles du disciple calmèrent l'impatience de la foule, et Banaïas, l'homme au grand coutelas, dit à Pierre :

— En attendant le maître, parle-nous de lui, dis-nous la bonne nouvelle. Approche-t-il le temps où ces gloutons, dont le ventre s'arrondit à mesure que le nôtre se creuse, n'auront plus pour s'engraisser que le soufre et le bitume de l'enfer?

— Oui les temps approchent ! — s'écria Pierre en montant sur un banc. — Oui, les temps viennent comme vient la nuit d'orage chargée de tempête et de foudre ! Le Seigneur n'a-t-il pas dit, par la voix des prophètes : « *Je vais envoyer mon ange, qui préparera le chemin* » *devant moi* [1] *?* »

— Oui ! oui ! — crièrent plusieurs voix ; — oui, les prophètes l'ont annoncé !

— Quel est cet ange ? — reprit Pierre ; — quel est cet ange ? sinon Jésus, notre maître, le messie... le seul vrai messie ?...

— Oui, c'est lui !

— C'est l'ange promis !

— C'est le vrai messie !

— Et cet ange ayant préparé le chemin, que dit le Seigneur par la voix des prophètes ? — continua Pierre : — « Alors je m'approcherai » de vous pour exercer mon jugement ; je me hâterai de rendre mon » témoignage contre les empoisonneurs, contre les parjures, contre » ceux qui retiennent par violence le salaire de l'ouvrier, contre ceux » qui oppriment les veuves, les orphelins et les étrangers sans être » retenus par ma crainte [2]. » Le Seigneur n'a-t-il pas dit encore : « Il » y a une race dont les dents sont des épées, et qui s'en sert comme » de couteaux pour dévorer ceux qui n'ont rien sur la terre et sont » pauvres parmi les hommes [3] ! »

— Si cette race a des couteaux pour dents, — dit Banaïas en met-

[1] Malachie, ch. III, v. 1.

[2] Malachie, ch. III, v. 5.

[3] Malachie, ch. XXX, v. 14.

tant la main sur son coutelas, — nous mordrons avec les nôtres!...

— Oh! vienne le jour où seront jugés ceux qui retiennent par violence le salaire de l'ouvrier, et je dénoncerai à la vengeance du Seigneur le banquier Jonas! — dit un artisan. — Il m'a fait travailler en secret aux boiseries de sa salle de festin les jours de sabbat; et il m'a retenu le salaire de ces jours-là. J'ai voulu me plaindre, il m'a menacé de me dénoncer aux princes des prêtres comme profanateur des jours saints, et de me faire jeter en prison!

— Et pourquoi le banquier Jonas t'a-t-il retenu injustement ton salaire? — reprit Pierre; — parce que, ainsi que le dit le prophète :

« La cupidité est comme une sangsue, elle a deux filles qui disent » toujours : *Apporte, apporte*[1]. »

— Et ces grosses sangsues-là, — s'écria Banaïas, — est-ce qu'elles ne dégorgeront pas un jour tout le sang qu'elles ont sucé aux pauvres artisans, aux veuves et aux orphelins?

— Si... si, — répondit le disciple, — nos prophètes et Jésus l'ont annoncé : « Pour ceux-là ce sera l'enfer et les grincements de dents... » mais une fois l'ivraie, qui étouffe le bon grain, arrachée, les mé- » chants rois, les cupides, les usuriers extirpés de la terre, dont ils » pompent tous les sucs, viendra le jour du bonheur pour tous, la jus- » tice pour tous; et ce jour-là venu, — ont dit les prophètes, — les » peuples ne s'armeront plus les uns contre les autres, leurs épées se- » ront transformées en hoyaux, leurs lances en serpes; une nation ne » lèvera plus le glaive contre aucune autre nation; l'on ne fera plus la » guerre, mais chacun s'assiéra sous sa vigne ou sous son figuier sans » craindre personne; l'œuvre de la justice sera la sûreté, la paix et le » bonheur de chacun[2]. En ces temps-là, enfin, le loup habitera avec » l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le lion et la brebis » demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira tous[3]. »

[1] *Proverbes*, ch. XXX, v. 15.

[2] Isaïe, ch. XVI, v. 8-9; ch. XLII, v. 1, 6, 7.

[3] Isaïe, ch. XII, v. 6, 7.

Cette peinture charmante de la paix et du bonheur universel parut faire une profonde impression sur l'auditoire de Pierre ; plusieurs voix s'écrièrent :

— Oh ! viennent ces temps-là !... Car à quoi bon s'égorger peuple contre peuple ?

— Que de sang perdu !

— Et qui en profite ? les Pharaons conquérants... hommes de sang, de bataille et de rapine.

— Oh ! viennent ces temps de félicité, de justice, de douceur ; et, comme disent les prophètes, *un petit enfant nous conduira tous.*

— Oui, un petit enfant suffira... car nous serons doux parce que nous serons heureux, — reprit Banaïas, — tandis qu'à cette heure nous sommes si malheureux, si courroucés, que cent géants ne suffiraient pas à nous contenir.

— Et ces temps venus, — reprit Pierre, — tous ayant une part aux biens de la terre, fécondée par le travail de chacun, tous étant sûrs de vivre en paix et félicité, on ne verra plus les oisifs jouir du fruit des labeurs d'autrui : le Seigneur ne l'a-t-il pas dit par la voix du fils de David, l'un de ses élus ?

« J'ai aussi eu en horreur tout le travail auquel je me suis ap-
» pliqué, sous le soleil, en devant laisser le fruit à un homme qui
» me succédera.

» Car il y a tel homme qui travaille avec sagesse, avec science,
» avec industrie, et il laissera tout ce qu'il a acquis à un homme qui
» n'y a pas travaillé... Et qui sait s'il sera sage ou insensé ?

» Or, c'est là une vanité et une grande affliction [1]. »

— Vous le savez, — ajouta l'apôtre, — la voix du fils de David est sainte comme la justice ; non, celui-là qui n'a pas travaillé ne doit pas profiter du travail d'autrui !

— Mais si j'ai des enfants ? — dit une voix ; — si, en me privant de sommeil et de la moitié de mon pain quotidien, je parviens à épar-

[1] *Ecclésiaste*, ch. II, v. 18, 19, 21.

Palais de Madeleine la pécheresse.

gner quelque chose pour lui, afin qu'il ne connaisse pas les maux dont j'ai souffert, est-ce donc injuste?

— Eh! qui vous parle du présent? — s'écria Pierre; — qui vous parle de ce temps-ci? où le fort opprime le faible, le riche le pauvre, l'inique le juste, le maître l'esclave? En temps d'orage et de tempête, chacun élève comme il peut un abri pour lui et pour les siens, c'est justice!... Mais quand seront venus les temps promis par les prophètes, temps divins où un soleil bienfaisant resplendira toujours, où il n'y aura plus d'orages, où la naissance de chaque enfant sera saluée par des chants joyeux, comme un bienfait du Seigneur, au lieu d'être pleurée, ainsi qu'aujourd'hui, comme une affliction, parce que, conçu dans les larmes, l'homme, de nos jours, vit et meurt dans les larmes; lorsque, au contraire, l'enfant conçu dans l'allégresse devra vivre dans l'allégresse; lorsque le travail, écrasant aujourd'hui, sera lui-même une allégresse, tant seront abondants les fruits de la *terre promise*... par le Seigneur, chacun, tranquille sur l'avenir de ses enfants, n'aura plus à prévoir, à thésauriser pour eux, en se privant, s'exténuant de travail... Non, non, quand Israël jouira enfin du royaume de Dieu, chacun travaillera pour tous, et tous jouiront du travail de chacun!

— Au lieu qu'à cette heure, — dit l'artisan qui s'était plaint de l'iniquité du banquier Jonas, — tous travaillent pour quelques-uns, ces quelques-uns ne travaillent pour personne et jouissent du travail de tous.

— Mais pour ceux-là, — reprit Pierre, — notre maître de Nazareth l'a dit: « Le fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront » et enlèveront hors de son royaume tout ce qu'il y a de scandaleux » et de gens qui commettent l'iniquité; ceux-là on les précipitera » dans une fournaise ardente, et c'est là qu'il y aura des pleurs et des » grincements de dents [1]. »

[1] *Évangile selon saint Matthieu*, ch. XVIII, v. 41, 42.

— Et ce sera justice, — dit Oliba la courtisane; — ne sont-ce pas ceux-là qui nous forcent de vendre notre corps pour échapper aux grincements de dents que cause la faim?...

— Ne sont-ce pas ceux-là qui forcent les mères à trafiquer de leurs enfants plutôt que de les voir mourir de misère? — dit une autre courtisane.

— Oh! quand viendra-t-il donc le jour de la justice!...

— Il vient, il approche, — répondit Pierre d'une voix éclatante; — car le mal, l'iniquité, la violence, sont partout; non-seulement ici en Judée, mais dans le monde entier, qui est le monde romain... Oh! les maux d'Israël ne sont rien, non, rien auprès des maux affreux qui accablent les nations ses sœurs!... L'univers entier se lamente et saigne, sous le triple joug de la férocité, de la débauche et de la cupidité romaines!... D'un bout de la terre à l'autre, depuis la Syrie jusqu'à la Gaule opprimée, l'on n'entend que le bruit des chaînes et les gémissements des esclaves écrasés de travail; malheureux entre les malheureux! ils suent le sang par tous les pores!... Plus à plaindre que l'animal des bois mourant dans sa tanière, ou que l'animal de labour mourant sur sa litière, ces esclaves, on les torture, on les tue, on les livre par plaisir à la dent des bêtes féroces!!! De vaillants peuples comme les Gaulois veulent-ils briser leurs fers? on les noie dans leur sang; et moi, je vous le dis en vérité, au nom de Jésus notre maître, oui, je vous le dis en vérité, cela ne peut pas durer...

— Non... non, — s'écrièrent plusieurs voix; — non, cela ne peut pas durer.

— Notre maître est attristé, — continua le disciple, — oh! attristé jusqu'à la mort en songeant aux maux horribles, aux vengeances, aux épouvantables représailles que tant de siècles d'oppression et d'iniquité vont déchaîner sur la terre... Avant-hier, à Bethléem, le maître nous disait ceci :

« Lorsque vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne

» soyez pas alarmés ; il faut que ces choses arrivent d'abord ; mais » leur fin ne viendra pas sitôt... »

— Ecoutez, — dirent plusieurs voix, — écoutez...

« On verra, — a ajouté Jésus, — on verra se soulever peuple » contre peuple, royaume contre royaume ; aussi les hommes séche- » ront de frayeur dans l'attente de tout ce qui doit arriver dans tout » l'univers, car les vertus des cieux seront ébranlées[1]. »

Une sourde rumeur d'effroi circula dans la foule à ces prophéties de Jésus de Nazareth rapportées par Pierre ; et plusieurs voix s'écrièrent :

— De grands orages vont donc éclater dans le ciel !...

— Tant mieux ! il faut qu'elles crèvent, ces nuées d'iniquité, pour que le ciel se dégage et que le soleil éternel resplendisse !

— Et s'ils grincent des dents sur la terre avant d'aller les grincer dans le feu éternel, ces riches, ces princes des prêtres, ces rois Pharaons couronnés ! ils l'auront voulu ! — s'écria Banaïas, — ils l'auront voulu !

— Oui... oui... c'est vrai...

— Oh ! — poursuivit Banaïas, — ce n'est pas d'aujourd'hui que les prophètes leur crient aux oreilles : — Amendez-vous ! soyez bons ! soyez justes ! soyez pitoyables ! Regardez seulement à vos pieds, au lieu de vous mirer dans votre orgueil ! — Quoi ! repus que vous êtes, vous rebutez sur les mets les plus délicats ! vous tombez gorgés de vin, près de vos coupes remplies jusqu'aux bords ; vous vous demandez : Mettrai-je aujourd'hui ma robe fourrée à broderies d'or, ou ma robe de peluche à broderies d'argent ? Et votre prochain, grelottant de froid sous ses guenilles, ne peut pas seulement égoutter votre coupe et lécher les miettes de vos festins ! Par les entrailles de Jérémie ! voilà-t-il assez longtemps que cela dure ?

— Oui, oui ! — crièrent plusieurs voix, — cela a assez duré ; les plus patients se lassent à la fin !

[1] *Evangile selon saint Luc*, ch. XXI, v. 19, 10, 26.

— Le bœuf le plus paisible finit par se retourner contre l'aiguillon !

— Et quel aiguillon que la faim !

— Oui, — reprit Pierre, — oui, cela a assez duré ; oui, cela n'a que trop duré. Aussi Jésus, notre maître, a-t-il dit :

« L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il » m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour prêcher la bonne » nouvelle aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour » annoncer aux captifs leur délivrance, aux aveugles le recouvrement » de la vue ; pour renvoyer libres ceux qui sont écrasés sous leurs » fers ; pour publier l'année favorable du Seigneur, et le jour où il » se vengera de ses ennemis [1]. »

Ces paroles du Nazaréen, rapportées par Pierre, excitèrent un nouvel enthousiasme, et Geneviève entendit l'un des deux secrets émissaires de la loi et des princes des prêtres, dire à son compagnon :

— Cette fois le Nazaréen ne nous échappera pas ; de pareilles paroles sont par trop séditieuses et furibondes...

Mais une nouvelle et grande rumeur s'entendit bientôt à l'extérieur de la taverne de l'Onagre, et ce ne fut qu'un seul cri répété par tous :

— C'est lui ! c'est lui !...

— C'est notre ami !

— Le voilà, notre Jésus ! le voilà !

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. IV, v. 17, 19.

CHAPITRE III.

Jésus de Nazareth arrive dans la taverne de l'Onagre. — Il appelle à lui les petits enfants. — Il secourt les malades. — Il console les pauvres mères. — Il vide son aumônière. — Paraboles. — *L'Enfant prodigue.* — Madeleine, la riche courtisane, entre à la taverne. — Anathème et satire de Jésus sur les princes des prêtres, les docteurs de la loi et autres pharisiens hypocrites. — *Le bon pasteur.* — Le soleil se lève. — La foule suit Jésus dans la campagne. — Rencontre de pharisiens et de la *femme adultère.* — *Discours sur la montagne,* interrompu par le passage du seigneur Chusa et du seigneur Grémion, accompagnés de leur escorte et revenant subitement de leur voyage. — Les populations se rebellant contre l'impôt, ces deux seigneurs manquent d'être lapidés. — Jésus apaise le peuple et les sauve. — Leur surprise de trouver leurs femmes en pareille compagnie. — Ils les prennent toutes deux en croupe et rentrent à Jérusalem.

La foule qui remplissait la taverne apprenant cette fois l'arrivée de Jésus de Nazareth, se heurta, se pressa pour aller à la rencontre du jeune maître; les mères, qui tenaient leurs petits enfants entre leurs bras, tâchèrent d'arriver les premières auprès de Jésus; les infirmes, reprenant leurs béquilles, prièrent leurs voisins de leur ouvrir passage. Telle était déjà la pénétrante et charitable influence de la parole du fils de Marie, que les valides s'écartèrent pour laisser arriver jusqu'à lui les mères et les souffrants.

Jeane, Aurélie et son esclave partagèrent l'émotion générale; Geneviève surtout, fille, femme et peut-être un jour mère d'esclaves, éprouvait un grand battement de cœur à la vue de celui-là qui venait,

— disait-il, — *annoncer aux captifs leur délivrance, et renvoyer libres ceux qui étaient écrasés sous leurs fers.*

Enfin, Geneviève l'aperçut.

Le fils de Marie, l'ami des petits enfants, des pauvres mères, des souffrants et des esclaves, était vêtu comme les autres Israélites ses compatriotes; il portait une robe de laine blanche, serrée à sa taille par une ceinture de cuir où pendait une aumônière; un manteau carré, de couleur bleue, se drapait sur ses épaules. Ses longs cheveux, d'un blond doré, tombaient de chaque côté de son pâle visage d'une douceur angélique; ses lèvres et son menton étaient à demi ombragés d'une barbe légère, à reflets dorés comme sa chevelure. Son air était cordial et familier; il serra fraternellement toutes les mains qu'on lui tendait; plusieurs fois il se baissa pour embrasser quelques enfants déguenillés qui tenaient les pans de sa robe, et souriant avec bonté, il dit à ceux qui l'entouraient :

« Laissez... laissez venir à moi ces petits enfants! »

Judas, homme à figure sombre, sournoise, et Simon, autres disciples de Jésus, l'accompagnaient, et portaient chacun un coffret dans lequel le fils de Marie, après avoir interrogé chaque malade et attentivement écouté sa réponse, prit plusieurs médicaments qu'il remit aux infirmes et aux femmes qui venaient consulter sa science, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs enfants. Souvent aux avis et aux baumes qu'il distribuait, Jésus joignait un don d'argent qu'il tirait de l'aumônière suspendue à sa ceinture; il puisa tant et si souvent à cette aumônière, qu'y ayant une dernière fois plongé la main, il sourit tristement en trouvant la pochette vide. Aussi, après l'avoir retournée en tous sens, il fit un signe de touchant regret, comme pour avertir qu'il n'avait plus rien à donner. Alors, ceux-là qu'il venait de secourir de ses conseils, de ses baumes et de son argent, le remerciant avec effusion, il leur dit de sa voix douce :

« C'est le Seigneur Dieu, notre père à tous, qui est aux cieux, » qu'il faut remercier, et non point moi; allez en paix. »

— Si ton trésor d'argent est vide, notre ami, il te reste un trésor inépuisable... celui de tes bonnes paroles, — dit Banaïas; car il avait trouvé moyen d'arriver tout près de Jésus de Nazareth, et il le contemplait avec un mélange de respect et d'attendrissement qui faisait oublier sa farouche laideur.

— Oui, — reprit un autre; — dis-nous, Jésus, de ces choses que nous autres humbles et petits nous comprenons...

— Le langage de nos saints prophètes est divin... mais souvent obscur pour nous autres pauvres gens.

— Oh! oui, notre bon Jésus, — ajouta un joli enfant qui s'était glissé au premier rang, et tenait un pan de la robe du jeune maître de Nazareth; — raconte-nous une de ces paraboles qui nous plaisent tant que nous les retenons toujours, et que nous les répétons à nos mères ou à nos frères...

— Non, non, — reprirent d'autres voix; — avant la parabole fais-nous un de tes beaux discours contre les mauvais riches, les puissants et les superbes!

— Et surtout, notre ami, — reprit Banaïas, — dis-nous quand ces Pharaons retourneront chez Belzébuth, leur maître et seigneur?

Mais le fils de Marie désigna du geste, en souriant, le petit enfant qui avait d'abord demandé une parabole et le prit sur ses genoux, après s'être assis près d'une table; montrant de la sorte son faible pour l'enfance, le fils de Marie sembla dire que ce cher petit serait d'abord satisfait dans son désir...

Tous alors se groupèrent autour de Jésus... Les enfants, qui l'aimaient tant, s'assirent à ses pieds; Oliba et d'autres courtisanes s'assirent aussi à terre à la mode d'Orient, embrassant leurs genoux de leurs mains, et les yeux attachés sur le jeune maître de Nazareth, dans une attente avide. Banaïas et plusieurs de ses pareils, s'entassant derrière le jeune maître, recommandaient le silence à la foule pressée. D'autres, enfin, plus éloignés, tels que Jeane, Aurélie et son esclave Geneviève, formèrent un second rang en montant sur des bancs.

Le fils de Marie, tenant toujours sur ses genoux l'enfant qui, l'un de ses petits bras appuyé sur l'épaule de son bon Jésus, paraissait suspendu à ses lèvres, le fils de Marie commença la parabole suivante :

« Un homme avait deux fils :

» Le plus jeune dit à son père : — Mon père, donnez-moi ce qui » me doit revenir de votre bien. — Et le père leur partagea son bien.

» Quelque temps après, le plus jeune de ces enfants ayant emporté » tout ce qu'il avait, s'en alla dans un pays éloigné où il dissipa tout » son bien.

» Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce » pays-là, et il commença d'être dans l'indigence. Il s'en alla donc » se mettre au service de l'un des habitans du pays, qui l'envoya en » sa maison des champs pour y garder les pourceaux.

» Là, il eût bien voulu se rassasier des cosses que les pourceaux » mangeaient ; mais personne ne lui en donnait. »

A ces mots du récit, l'enfant que le fils de Marie tenait sur ses genoux poussa un grand soupir, en joignant ses petites mains d'un air apitoyé.

Jésus continua :

« — Enfin, étant rentré en lui-même (ce fils prodigue), il dit : — » Combien, dans la maison de mon père, il y a de serviteurs à gages » qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim !

» Il faut que je me lève, que j'aille trouver mon père, et que je lui » dise : — Mon père, j'ai péché contre le ciel et vous. Je ne suis » plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme un de vos » serviteurs.

» Il se leva donc et s'en alla trouver son père : lorsqu'il était encore bien loin, son père l'aperçut, et, touché de compassion, il courut à lui, se jeta à son cou et l'embrassa.

» Et son fils lui dit : — Mon père, j'ai péché contre le ciel et vous, » je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

» Alors le père dit à ses serviteurs : — Apportez promptement la

» plus belle des robes, et revêtez-en mon fils; mettez-lui un anneau » au doigt et des souliers aux pieds.

» — Amenez aussi le veau gras et tuez-le; mangeons et faisons » bonne chère; car voici que mon fils était mort, et il est ressuscité; » il était perdu, et il est retrouvé. »

— Oh! le bon père! — dit l'enfant, que le jeune maître de Nazareth tenait sur ses genoux, — oh! le le bon et tendre père, qui pardonne et embrasse au lieu de gronder!

Jésus sourit, baisa l'enfant au front et continua :

« Ils se mirent donc à faire festin. Cependant le fils aîné, qui était » dans les champs, revint, et lorsqu'il fut proche de la maison, il » entendit le bruit et le concert de ceux qui dansaient.

» Il appela donc un des serviteurs et lui demanda ce que c'était.

» Le serviteur lui répondit: c'est que votre frère est revenu, et » votre père a fait tuer le veau gras parce qu'il a retrouvé votre frère » en bonne santé.

» Ce qui ayant mis le fils aîné en colère, il ne voulait pas entrer » dans le logis; son père sortit pour l'en prier.

» Et son fils lui fit cette réponse: — Il y a tant d'années que je » vous sers, je ne vous ai jamais désobéi en quoi que ce soit; cependant vous ne m'avez jamais donné à moi un chevreau pour me divertir avec mes amis; mais aussitôt que votre autre fils, qui a mangé » votre bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez fait tuer » pour lui le veau gras. »

— Oh! qu'il est donc méchant, cet aîné! — dit l'enfant que le jeune maître tenait sur ses genoux; — il est jaloux de son pauvre frère, qui revient pourtant bien malheureux à la maison... Dieu ne l'aimera pas, ce jaloux; n'est-ce pas, bon Jésus?

Le fils de Marie secoua la tête, comme pour répondre à l'enfant que le Seigneur, en effet, n'aimait pas les jaloux, et il continua :

« Alors le père dit à son aîné : — Mon fils, vous êtes toujours » avec moi, et ce que j'ai est à vous; mais il fallait faire fête, parce

» que votre frère etait mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est » retrouvé [1]. »

Tous ceux qui étaient là parurent touchés jusqu'aux larmes de ce récit; le fils de Marie s'étant tu pour boire un verre de vin que lui versait Judas, son disciple, Banaïas, qui l'avait écouté avec une profonde attention, s'écria :

— Notre ami, sais-tu que c'est là un peu mon histoire, et beaucoup celle de tant d'autres?... Car, si après ma première faute de jeunesse mon père avait imité le père de ta parabole et m'eût tendu les bras en signe de pardon, au lieu de me chasser du logis à grands coups de bâton, je serais peut-être à cette heure assis à mon honnête foyer, au milieu de ma famille, tandis qu'aujourd'hui j'ai pour foyer le grand chemin, pour femme la misère, et pour enfants les mauvais desseins, fils de cette *mère la misère* à l'œil farouche... Ah! pourquoi n'ai-je pas eu pour père l'homme de ta parabole!

— Ce père indulgent a pardonné, — reprit Oliba la courtisane,— parce qu'il sait que Dieu, ayant donné la jeunesse à ses créatures, parfois elles en abusent; mais celles-là qui, flétries, misérables et repentantes, reviennent humblement demander la moindre place à la maison paternelle, celles-là, loin de les repousser, ne doit-on pas les accueillir avec miséricorde?

— Moi, — reprit une autre voix, — je ne donnerais pas un pepin de ce frère aîné, de cet homme de bien, si rauque, si rêche et si jaloux, à qui la vertu n'a rien coûté.

Geneviève entendit l'un des deux émissaires des pharisiens dire à son compagnon :

— Le Nazaréen flatte-t-il assez dangereusement les mauvaises passions de ces vagabonds?... Désormais tout fainéant débauché qui aura quitté la maison paternelle va se croire en droit d'envoyer son père à Belzébuth si ce père, mal avisé, au lieu de tuer le veau gras, chasse

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. xv, v. de 11 à 32.

de chez lui, comme il le doit, ce fils scélérat, que la faim seule ramène au bercail.

— Oui... Et tous les jeunes gens sages et honnêtes passeront pour des gens à cœur sec et jaloux.

Et cet homme reprit tout haut, croyant que personne ne saurait qui parlait ainsi :

— Gloire à toi, Jésus de Nazareth, gloire à toi, le protecteur, le défenseur de nous autres, dissipateurs et prostituées! Folie d'être vertueux et sages, puisqu'on doit tuer le veau gras pour les débauchés!

De grands murmures accueillirent ces paroles de l'émissaire des Pharisiens; tous se retournèrent du côté où elles avaient été prononcées; des menaces se firent entendre.

— Hors d'ici ces gens au cœur inexorable!

— Oh! ils sont sans pitié, sans entrailles, ces gens que le repentir ne touche pas, — dit la courtisane Oliba. — Ces corps glacés, qui ne comprennent pas que chez d'autres le sang bouillonne!

— Que celui qui a ainsi parlé se montre, — s'écria Banaïas en frappant sur la table avec son lourd bâton ferré d'un air menaçant; — oui, qu'il nous montre sa vertueuse face, ce scrupuleux, plus sévère que notre ami de Nazareth, le frère des pauvres, des affligés et des malades, qu'il soutient, guérit et console!... Par l'œil de Jorobabel! je voudrais bien le voir en face, ce blanc agneau sans tache, qui vient de nous bêler ses vertus... Où est-il donc, ce lis immaculé de la vallée des hommes? Il doit flairer le bien comme un vrai baume, — ajouta Banaïas en ouvrant ses larges narines; — et, par le nez de Malachie! je ne sens point du tout, mais du tout, cet aromate de sagesse, ce parfum d'honnêteté, qui devrait trahir cet odorant vase d'élection caché parmi nous autres pauvres pécheurs.

Cette plaisanterie de Banaïas fit beaucoup rire l'assistance, et celui des deux émissaires qui avait ainsi attaqué les paroles du fils de Marie ne parut pas empressé de se rendre au désir du redoutable ami du Nazaréen; il feignit, au contraire, ainsi que son compagnon, de cher-

cher, comme les autres assistants, de quel côté étaient parties ces paroles.

Le tumulte allait croissant, lorsque le jeune maître de Nazareth fit signe qu'il voulait parler; la tempête s'apaisa comme par enchantement, et, répondant à ce reproche d'être trop indulgent pour les pécheurs, Jésus dit avec un accent de sévère douceur :

« — Qui d'entre vous, possédant cent brebis et en ayant perdu » une, ne laisse dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres pour » s'en aller chercher celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve?

» Lorsqu'il l'a retrouvée, il la met avec joie sur ses épaules.

» Et, étant retourné en sa maison, il assemble ses amis et ses voi- » sins, et leur dit : — Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai re- » trouvé ma brebis qui était perdue...

» Et je vous dis, — ajouta le fils de Marie d'une voix remplie d'une » grave et tendre autorité, — je vous dis, moi, qu'il y aura plus de » joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour » quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence[1]. »

Ces touchantes paroles du fils de Marie firent une vive impression sur la foule; elle applaudit du geste et de la parole.

— Réponds à cela, mon agneau blanc! mon lis sans tache! — reprit Banaïas en s'adressant à l'interrupteur invisible du Nazaréen. — Si tu n'es pas de l'avis de mon ami, viens ici soutenir tes paroles.

— Le beau mérite, comme le dit Jésus, — reprit un autre, — le beau mérite, à celui qui n'a ni faim ni soif, de ne se montrer ni glouton ni ivrogne!

— Facile est la vertu... à qui rien ne manque, — dit la courtisane Oliba. — La faim et l'abandon perdent plus de femmes que la débauche.

Soudain, un certain tumulte se fit parmi la foule dont la taverne était remplie, et l'on entendit prononcer le nom de *Madeleine*.

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. xv, v. de 4 à 7.

— C'est une de ces créatures qui trafiquent de leur corps, — dit Jeane à Aurélie ; — ce n'est pas la misère qui l'a jetée, comme tant d'autres, dans cette dégradation, mais une première faute, suivie de l'abandon de celui qui l'avait séduite et qu'elle adorait. Depuis, malgré les désordres de sa vie et la vénalité de ses amours, Madeleine a prouvé que son cœur n'était pas tout à fait corrompu ; les pauvres ne l'implorent jamais en vain, et elle a passionnément aimé quelques hommes d'un amour aussi dévoué que désintéressé, leur sacrifiant des princes des prêtres, des docteurs de la loi, de riches seigneurs, qui la comblaient à l'envi de leurs dons ; mon mari, entre autres, était du nombre de ces magnifiques...

— Votre mari, chère Jeane ?

— Il a dépensé pour Madeleine beaucoup d'argent... elle est si belle ! — répondit la jeune femme avec un sourire d'indulgence. — Il est de ceux qui l'ont enrichie. On dit des merveilles de sa maison, ou plutôt du palais qu'elle habite; ses coffres sont remplis des étoffes les plus rares, des plus éblouissantes pierreries... Les vases d'or et d'argent, venus à grand frais de Rome, d'Asie et de Grèce, encombrent ses buffets ; la pourpre et la soie de Tyr ornent les murailles de sa demeure, et ses serviteurs sont aussi nombreux que ceux d'une princesse !

— Nous avons aussi, en Italie et dans la Gaule romaine, de ces créatures, dont le luxe insolent insulte à la médiocre fortune de beaucoup d'honnêtes femmes, — répondit Aurélie. — Mais que peut vouloir cette Madeleine au jeune maître de Nazareth ?...

— Elle vient sans doute, comme plusieurs de ses pareilles, que vous voyez là, moins riches qu'elle, mais non moins dégradées, écouter la parole de Jésus ; cette douce et tendre parole, qui pénètre les cœurs par sa miséricorde, les attendrit, et y fait germer le repentir...

Geneviève, entendant ces mots de Jeane, se rappela le récit de Sylvest, le grand-père de son mari, récit qui racontait l'horrible vie de Siomara, la courtisane, et sa mort épouvantable.

— Peut-être, — pensait Geneviève, — peut-être Siomara eût connu le repentir, et sa fin eût été paisible si elle avait pu, comme cette Madeleine dont on parle, entendre les salutaires enseignements de ce jeune homm.

— La voilà! — dirent plusieurs voix; — place à Madeleine, la plus belle entre les plus belles!...

— Notre princesse à nous! — dit à Oliba sa compagne d'un air de fierté; — car, enfin, notre reine... à nous autres... c'est Madeleine!...

— Triste royauté! — reprit Oliba en soupirant; — sa honte est vue de plus haut!... de plus loin!...

—Mais elle est si riche... si riche!...

— Se vendre pour un denier ou pour un monceau d'or, — répondit la pauvre courtisane, — où est la différence? l'ignominie est égale!...

— Oliba... tu deviens tout à fait folle!...

La jeune femme ne répondit rien à sa pareille et soupira.

Geneviève, montée, comme sa maîtresse, sur un escabeau, se haussa sur la pointe des pieds, et vit bientôt entrer dans la taverne la célèbre courtisane.

Madeleine était d'une beauté rare; la mentonnière de son turban de soie blanche brochée d'or encadrait son pâle et brun visage d'une perfection admirable; ses longs sourcils, d'un noir d'ébène, comme les bandeaux de ses cheveux, se dessinaient sur ce front jusqu'alors impudique et superbe, mais alors triste, abattu, car elle semblait navrée. Le rebord de ses paupières, teint d'une couleur bleuâtre, selon la mode orientale, donnait à son regard noyé de larmes quelque chose d'étrange, et semblait doubler la grandeur de ses yeux, brillants dans ses pleurs comme des diamants noirs... Une longue robe de soie tyrienne d'un bleu tendre, brochée d'or et brodée de perles, traînait au loin sur ses pas, et elle avait pour ceinture une écharpe flottante d'étoffe d'or couverte de pierreries de mille couleurs, comme celles

de ses doubles colliers, de ses boucles d'oreilles et des bracelets dont étaient couverts ses beaux bras nus, entre lesquels, s'avançant lentement vers le jeune maître, elle portait une urne d'albâtre rose de Chalcédoine plus précieux que l'or...

— Quel changement dans les traits de Madeleine ! — dit Jeane à Aurélie ; — je l'ai vue vingt fois passer dans sa litière, portée par ses serviteurs vêtus de riches livrées ; le triomphe de la beauté, l'ivresse et la joie de la jeunesse se lisaient sur ses traits... Et la voici qui s'approche timidement de Jésus, humble, accablée, pleurante, et plus triste que la plus triste de ces pauvres femmes qui tiennent entre leurs bras leurs enfants en haillons...

— Mais que fait-elle? — reprit Aurélie de plus en plus attentive. — La voilà debout devant le jeune homme de Nazareth ; d'une main elle tient son urne d'albâtre serrée contre son sein agité, tandis que de son autre main elle détache son riche turban. Elle le jette loin d'elle. Sa noire et épaisse chevelure, tombant sur sa poitrine et sur ses épaules, se déroule comme un manteau de jais et traîne jusqu'à terre...

— Oh ! voyez... voyez, ses larmes redoublent, — dit Jeane, — son visage en est inondé...

— Elle s'agenouille aux pieds du fils de Marie, — reprit Aurélie, — les couvre de pleurs et de baisers.

— Quels sanglots déchirants !...

— Et les larmes qu'elle verse sur les pieds de Jésus... elle les essuie avec ses longs cheveux [1].

— Et voici que, fondant toujours en pleurs, elle prend son urne d'albâtre et verse aux pieds de Jésus un parfum délicieux, dont la senteur vient jusqu'ici.

— Le jeune maître veut la relever... elle résiste... Elle ne peut parler, ses sanglots brisent sa voix ; elle courbe son front jusque sur le pavé...

Alors Jésus, dont l'attendrissement semblait se contenir à peine,

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. VIII, v. 37, 38.

se tourna vers Simon, l'un de ses disciples, et s'adressant à lui :

— Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

— Maître, dites...

— « Un créancier avait deux débiteurs ; l'un lui devait cinq cents » deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le » payer, il leur remit à tous deux leur dette ; dites-moi donc lequel » des deux l'aimera davantage ? »

Simon répondit :

— Maître, je crois que ce sera celui auquel il aura été remis une plus grosse somme.

— Vous avez, Simon, fort bien jugé.

Et se tournant vers la riche courtisane agenouillée, Jésus dit aux assistants :

— Voyez-vous cette femme ? « Je vous déclare que beaucoup de péchés lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

Alors il dit à Madeleine, d'une voix remplie de tendresse et de pardon :

« — Vos péchés vous sont remis... votre foi vous a sauvée ; allez » en paix [1]. »

— Abomination de la désolation ! — dit à demi-voix l'émissaire des pharisiens à son compagnon. — Peut-on pousser plus loin l'audace et la démoralisation ! Voici que ce Nazaréen pardonne tout ce que l'on blâme, absout tout ce que l'on punit, relève tout ce que l'on flétrit ; après avoir réhabilité les débauchés, les prodigues, le voilà maintenant qui réhabilite les infâmes courtisanes !

— Et pourquoi ? — reprit l'autre émissaire ; — afin de toujours flatter les vices et les détestables passions des scélérats dont il s'entoure, afin de s'en faire un jour des instruments...

— Mais patience, — reprit l'autre, — patience, Nazaréen, ton heure approche ; ton audace toujours croissante t'attirera bientôt un châtiment terrible !

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. VIII, v. 41 à 50.

Pendant que Geneviève entendait ces deux méchants hommes parler ainsi, elle vit Madeleine, après les miséricordieuses paroles de Jésus, se relever radieuse; les larmes coulaient encore sur son beau visage, mais ces larmes ne semblaient plus amères. Elle distribua à toutes les pauvres femmes qui l'entouraient ses pierreries, ses bijoux, dégrafa jusqu'à la magnifique robe qu'elle portait par-dessus sa tunique de fine étoffe de Sidon, et revêtit le manteau de grosse laine brune d'une jeune femme, à qui elle donna en échange sa riche robe brodée de perles valant un grand prix. Puis elle dit à Simon, disciple du jeune maître, qu'elle ne quitterait plus ces humbles vêtements, et que le lendemain tous ses biens seraient distribués à des familles dans la pauvreté et aux courtisanes que la seule misère empêchait de revenir à une vie meilleure.

A ces mots, Oliba, joignant ses mains dans un élan de reconnaissance, se jeta aux pieds de Madeleine, prit ses mains, les baisa en sanglotant, et lui dit :

— Bénie soyez-vous, Madeleine!... oh! bénie soyez-vous! Votre bonté m'aura sauvée, moi et tant d'autres de mes pauvres compagnes de honte; nous nous repentions à la voix du fils de Marie... cette voix faisait tressaillir nos cœurs, nous espérions le pardon. Mais, hélas! la nécessité de vivre nous retenait dans le mal et le mépris... Bénie soyez-vous, Madeleine, vous qui rendez possible notre retour au bien!...

— Sœur, ce n'est pas moi qu'il faut bénir, — répondit Madeleine, — c'est Jésus de Nazareth, ses paroles m'ont inspirée.

Et Madeleine se confondit dans la foule pour entendre la parole du jeune maître.

Quelques-uns de ses disciples lui ayant dit en parlant de Madeleine qu'elle avait été séduite, puis abandonnée par un jeune docteur de la loi, la figure de Jésus devint grave, sévère, presque menaçante, et il s'écria :

« Malheur à vous, docteurs de la loi! malheur à vous, hypocrites!

» vous êtes semblables à des sépulcres blanchis; le dehors paraît » beau, mais le dedans est plein d'ossements et de pourriture !...

» Ainsi au dehors vous paraissez justes aux yeux des hommes, et » au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

» Malheur à vous, conducteurs aveugles, qui avez grand soin de » passer ce que vous buvez de peur d'avaler un moucheron, et qui » avalez un chameau !... »

Cette satire familière fit rire plusieurs des assistants, et Banaïas s'écria :

— Oh ! que tu as raison, notre ami ! combien nous en connaissons de ces avaleurs de chameaux !... Mais telle est l'âcreté de leur conscience qu'ils digèrent ces chameaux comme l'autruche digère la pierre, et il n'y paraît rien !...

De nouveaux éclats de rire répondirent à la plaisanterie de Banaïas, et Jésus poursuivit :

« Malheur à vous, pharisiens ! malheur à vous ! qui nettoyez le » dehors de la coupe tandis que le dedans est plein de rapines et » d'impuretés ! »

— C'est vrai ! — reprirent plusieurs voix ; — ces hypocrites nettoient le dehors parce que le dehors seul se voit !...

Le fils de Marie continua :

« Malheur à vous, pharisiens ! qui dites ce qu'il faut faire et ne » le faites pas ! Malheur à vous ! qui liez des fardeaux pesants et in- » supportables, les mettez sur les épaules des hommes, mais ne voulez » pas les remuer du bout du doigt, ces pesants fardeaux ! »

Cette nouvelle comparaison familière frappa l'esprit des auditeurs du jeune maître, et plusieurs voix s'écrièrent encore :

— Oui, oui, ces fainéants hypocrites disent aux humbles : — Le travail est saint ; travaillez... travaillez... mais nous, nous ne travaillons pas !

— Oui, portez seuls le fardeau du labeur, *nous ne voulons pas, nous autres, y toucher seulement du bout du doigt !...*

Jésus continua :

« Malheur à vous, qui faites toutes vos actions pour vous donner » en spectacle aux hommes! ce pourquoi vous portez de longues » bandes de parchemin où sont écrites les paroles de la loi, que vous » ne pratiquez pas.

» Malheur à vous, qui dites : Si un homme jure par le temple, cela » n'est rien... mais s'il jure par l'*or* du temple, il est obligé à son » serment! »

— Parce que, pour ces mauvais riches, — dit une voix, — rien n'est sacré que l'or! Ils jurent par leur or comme d'autres jurent par leur âme... ou par leur honneur!...

« — De sorte que si un homme jure par l'autel, cela n'est rien, » — poursuivit Jésus ; — mais quiconque jure par l'offrande qui est » sur l'autel est obligé à son serment. Malheur donc à vous, hypo- » crites! qui payez scrupuleusement la dîme et qui reniez ce qu'il y » a de plus important dans la loi : la justice, la miséricorde et la » bonne foi! C'étaient là les choses qu'il fallait pratiquer sans omettre » les autres!... »

— Par les deux pouces de Mathusalem! — s'écria Banaïas en riant, — tu en parles bien à ton aise, notre ami... Tous ces hypocrites ont dans leurs coffres de quoi, sans se gêner, payer la dîme... et ils la payent... mais où veux-tu qu'ils trouvent cette monnaie de justice, de bonne foi et de miséricorde, que tu leur demandes à ces sépulcres blanchis! à ces avaleurs de chameaux d'iniquités? comme tu les appelles si bien...

— Hélas! le jeune maître dit vrai! — reprit un autre ; — pour qui n'a pas d'argent, la justice est sourde. Les docteurs de la loi ne vous disent pas à leur tribunal : — Quelles bonnes raisons as-tu pour toi? — mais : — Combien d'argent me promets-tu?

— J'avais confié quelques épargnes à Joas, un prince des prêtres, — reprit une pauvre vieille femme, — il m'a dit avoir dépensé l'argent en offrandes pour mon salut... Que faire, moi, pauvre femme,

contre un si puissant seigneur?... me résigner, et mendier un pain que je ne trouve pas tous les jours.

A cette plainte, Jésus s'écria avec un redoublement d'indignation :

« Oh! malheur à vous, hypocrites! parce que, sous prétexte de » vos longues prières, vous dévorez les deniers des veuves! Malheur » à vous, serpents! race de vipères! Comment éviterez-vous d'être » condamnés au feu de l'enfer?... C'est pourquoi je vais vous envoyer » des prophètes et des sages pour vous sauver... Mais, hélas! — ajouta » le fils de Marie avec un accent de grande tristesse, — vous tuerez » les uns, vous crucifierez les autres; vous les persécuterez de ville en » ville... afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la » terre retombe sur vous : depuis le sang d'Abel, le juste, jusqu'au » sang de Zacharie, que vous avez tué entre le temple et l'autel! »

— Oh! ne crains rien, notre ami! si ces avaleurs de chameaux veulent répandre ton sang, — s'écria Banaïas en frappant sur la poignée de son grand coutelas rouillé, — il faudra d'abord qu'ils répandent le nôtre, et nous les attendons!...

— Oui, oui, — reprit la foule presque tout d'une voix, — ne crains rien, Jésus de Nazareth, nous te défendrons!

— Nous mourrons pour toi s'il le faut!

— Tu seras notre chef!

— Notre roi!

Mais le fils de Marie, commme s'il se fût défié de cet entraînement, secoua la tête avec une tristesse de plus en plus profonde, des larmes coulèrent de ses yeux, et il s'écria d'une voix désolée :

« Oh! Jérusalem... Jérusalem!... toi qui tues les prophètes! » toi qui lapides les sages qui te sont envoyés! combien de fois ai-je » voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits » sous ses ailes!... Et tu ne l'as pas voulu... non... tu n'as pas » voulu[1]!... »

[1] Pour toutes les citations précédentes, voir : *Évangile selon saint Matthieu*, ch. XXII, v. 1 à 37.

Et l'accent du fils de Marie, d'abord mordant, sévère ou indigné en parlant des pharisiens hypocrites, fut empreint d'un regret si déchirant en prononçant ces dernières paroles, que presque tous versèrent des larmes comme le jeune maître de Nazareth; bientôt un grand silence se fit, car on le vit s'accouder sur la table, et cacher en pleurant sa figure entre ses mains.

Geneviève ne put non plus retenir ses larmes, elle entendit l'un des deux émissaires dire à son compagnon d'un air de triomphe cruel :

— Le Nazaréen a appelé les docteurs de la loi et les princes des prêtres *serpents* et *race de vipères!* Pendant toute cette nuit il a blasphémé ce qu'il y a de plus saint parmi les hommes; nous le tenons.

— Ah! tu parles de crucifiés, Jésus de Nazareth! — reprit l'autre; — nous ne te ferons pas mentir, prophète de malheur!

Simon, l'un des disciples du jeune maître, le voyant toujours accoudé sur la table, pleurant en silence, se pencha vers lui et dit :

— Maître... le soleil va bientôt paraître... Les gens des campagnes qui apportent leurs fruits au marché de Jérusalem passent par la vallée de Cédron ; ils ont, comme nous, soif de ta parole; ils t'attendent sur la route... n'irons-nous pas à leur rencontre?...

Jésus se leva; sa figure triste et pensive s'éclaircit en embrassant les enfants, qui, le voyant se disposer à partir, lui tendirent leurs petits bras. Ensuite, il serra fraternellement toutes les mains qu'on lui offrait, et sortit de la taverne de l'Onagre, située près d'une des portes de la ville s'ouvrant sur la campagne; il se dirigea vers la vallée de Cédron, que les hommes et les femmes des champs traversaient habituellement pour se rendre à Jérusalem, où ils apportaient leurs provisions...

Tel était l'attrait de la parole du jeune maître de Nazareth, que la plupart des personnes qui venaient de passer la nuit à l'écouter le suivirent encore.

Madeleine, Oliba, Banaïas, étaient du nombre de ces personnes.

— Jeane, allez-vous donc aussi hors de la ville? — dit Aurélie à la femme de Chusa. — Voici le jour, rentrons au logis; il serait imprudent de prolonger notre absence.

— Moi, je ne rentre pas encore; je suivrais Jésus au bout du monde, — répondit Jeane avec exaltation.

Et descendant de son banc, elle tira de sa poche une lourde bourse remplie d'or, qu'elle mit dans la main de Simon, au moment où il allait quitter la taverne sur les pas du fils de Marie.

— Le jeune maître a vidé ce soir son aumônière, — dit Jeane à Simon, — voici de quoi la remplir.

— Encore vous! — répondit Simon avec reconnaissance à la vue de Jeane; — votre charité ne se lasse pas [1].

— C'est la tendresse de votre maître qui ne se lasse pas de secourir, de consoler les pauvres, les repentants et les opprimés, — répondit la femme de Chusa.

Geneviève, qui épiait avec inquiétude toutes les paroles des émissaires des pharisiens, entendit l'un de ces deux hommes dire à l'autre :

— Suivez et surveillez le Nazaréen... moi, je cours chez les seigneurs Caïphe et Baruch leur rendre compte des abominables blasphèmes et des impiétés qu'il a proférés cette nuit en compagnie de ces vagabonds... Il ne faut pas cette fois que le Nazaréen échappe au sort qui l'attend...

Et les deux hommes se séparèrent.

Aurélie, après avoir paru réfléchir, dit à sa compagne:

— Jeane, je ne saurais vous exprimer ce que me fait éprouver la parole de ce jeune homme. Cette parole, tantôt simple, tendre et élevée, tantôt satirique et menaçante, pénètre mon cœur. C'est, pour mon esprit, comme un nouveau monde qui s'ouvre; car pour nous autres païens, ce mot *charité* est une parole et une chose

[1] *Suzanne* et *Jeane*, femme du *Chusa*, intendant de la maison d'Hérode, assistaient Jésus de leurs biens. (*Évangile selon saint Luc*, ch. XI, v. 5.)

nouvelles... Loin d'être apaisée, ma curiosité, mon intérêt augmentent, et quoi qu'il arrive, Jeane, je vous suis... Nos maris sont absents pour trois jours ; qu'importe, après tout, que nous rentrions dans nos demeures avant l'aube ou après le soleil levé ?...

Entendant sa maîtresse parler de la sorte, Geneviève fut très-heureuse, car pensant à ses frères esclaves de la Gaule, elle éprouvait aussi un grand désir d'entendre encore les paroles du jeune maître de Nazareth, l'ami et le libérateur des captifs.

Au moment de quitter la taverne avec sa maîtresse et la charitable femme du seigneur Chusa, Geneviève fut témoin d'une chose qui lui prouva combien la parole de Jésus portait promptement ses fruits.

Madeleine, la belle courtisane repentie, vêtue du vieux manteau de laine d'une pauvresse, échangé contre tant de riches parures, Madeleine, suivant la foule empressée sur les pas de Jésus, heurta du pied une pierre de la rue, trébucha, et fût tombée à terre, sans le secours de Jeane et d'Aurélie, qui, se trouvant par hasard à ses côtés, se hâtèrent de la soutenir.

— Quoi ! vous, Jeane, la femme du seigneur Chusa? — dit la courtisane rougissant de confusion, songeant sans doute aux dons impurs qu'elle avait reçus de Chusa, — vous, Jeane? vous n'avez pas craint de me tendre une main secourable, à moi, pauvre créature justement méprisée des honnêtes femmes ?...

— Madeleine, — lui répondit Jeane avec une bonté charmante, — notre jeune maître ne vous a-t-il pas dit d'*aller en paix*, et que *tous vos péchés vous seraient remis, parce que vous aviez beaucoup aimé?* de quel droit serais-je plus sévère que Jésus de Nazareth? Votre main, Madeleine... votre main ; c'est une sœur qui vous la demande en signe de pardon et d'oubli du passé.

Madeleine prit la main que Jeane lui offrait, mais ce fut pour la baiser avec respect, et la couvrir de larmes de reconnaissance et de repentir.

— Ah ! Jeane, — dit tout bas à son amie la maîtresse de Gene-

vière, — le jeune homme de Nazareth serait satisfait de vous voir pratiquer si généreusement ses préceptes...

Jeane, Aurélie et Madeleine, suivant la foule, sortirent bientôt des portes de Jérusalem.

Le soleil se levant alors dans toute sa splendeur, éclairait au loin les campagnes de la vallée de Cédron, dont l'aspect oriental, si nouveau pour Geneviève, la frappait toujours de surprise et d'admiration.

Grâce à la saison printanière, hâtive cette année-là, les plaines qui s'étendaient aux portes de Jérusalem étaient aussi verdoyantes, aussi fleuries que celles de Saron, que Geneviève avait traversées en venant de Jaffa (lieu de son débarquement) pour se rendre à Jérusalem avec sa maîtresse. Les roses blanches et roses, les narcisses, les anémones, les giroflées jaunes et les immortelles odorantes embaumaient l'air et émaillaient les champs de leurs fraîches couleurs, encore humides de rosée.

Au bord du chemin, un bouquet de palmiers ombrageait la voûte d'une fontaine où venaient déjà s'abreuver les grands buffles noirs couplés à leur joug et conduits par des laboureurs vêtus d'un sayon de poil de chameau ; des pâtres amenaient aussi à cette fontaine leurs troupeaux de chèvres à oreilles pendantes, et de moutons à larges queues, tandis que de jeunes femmes au teint brun, vêtues de blanc, venant sans doute d'un village que l'on voyait à peu de distance à demi caché par un bois d'oliviers, puisaient de l'eau à cette fontaine et retournaient au village, portant sur leur tête, à demi enveloppée de leurs voiles blancs, de grandes amphores rouges remplies d'eau fraîche.

Plus loin, sur la route poudreuse qui descendait en serpentant des premières rampes des montagnes, dont la cime se dégageait à peine des vapeurs azurées du matin, on voyait cheminer lentement une longue caravane, que dominaient les cous allongés des chameaux chargés de ballots.

Tout au long de la route que suivait Geneviève, des colombes bleues,

des alouettes et des bergeronnettes nichées dans des taillis de nopal et de térébinthes, faisaient entendre leurs chants, tandis que quelque cigogne blanche aux pattes rouges s'élevait dans les airs tenant un serpent dans son bec...

Plusieurs pâtres et laboureurs, apprenant par les personnes qui suivaient le Nazaréen qu'il se rendait à la colline de Cédron pour y prêcher la bonne nouvelle, changèrent de route, et, dirigeant leurs troupeaux de ce côté, augmentèrent la foule attachée aux pas du fils de Marie.

Jeane, Aurélie et Geneviève approchaient ainsi du village, à demi caché dans le bois d'oliviers que l'on devait traverser pour arriver à la colline. Soudain de ce bois ils virent sortir en tumulte un grand nombre d'hommes et de femmes, poussant des cris et des imprécations.

A la tête de ce rassemblement marchaient des docteurs de la loi et des prêtres; deux de ceux-ci emmenaient une belle jeune femme pieds et bras nus, à peine vêtue d'une tunique; la honte, l'épouvante se peignaient sur son visage baigné de larmes; ses cheveux épars couvraient ses épaules nues. De temps à autre, demandant grâce à travers ses sanglots, elle se jetait, dans son désespoir, à genoux sur les cailloux du chemin, malgré les efforts des deux prêtres qui, la tenant chacun par un bras et la traînant ainsi dans la poussière, la forçaient bientôt de se relever et de marcher entre eux. La foule accablait de huées, d'imprécations et d'injures cette infortunée, aussi livide, aussi terrifiée qu'une femme que l'on conduit au supplice...

A la vue de ce tumulte, le fils de Marie, surpris, s'arrêta ; ceux qui l'accompagnaient s'arrêtèrent de même et se rangèrent en cercle derrière lui.

Les prêtres et les docteurs de la loi, reconnaissant sans doute le jeune maître de Nazareth, firent signe aux gens du village, de qui les cris et les fureurs redoublaient à chaque instant, de rester à quelques pas. Alors ces gens courroucés, hommes et femmes, ramassèrent de

grosses pierres dont ils restèrent armés, faisant de temps à autre entendre des injures et des menaces contre la prisonnière éplorée.

Les prêtres et les docteurs de la loi auxquels l'émissaire des Pharisiens était allé parler en secret, traînèrent l'infortunée créature jusqu'aux pieds de Jésus, qu'elle se mit aussi à implorer dans sa terreur, levant vers lui son visage baigné de larmes et ses mains meurtries, couvertes de sang et de poussière.

Alors un des prêtres dit à Jésus, pour l'éprouver, et dans l'espoir de le perdre s'il ne se prononçait pas comme eux :

« — Cette femme vient d'être surprise en adultère ; or, Moïse nous » a ordonné dans la loi de lapider les adultères... Quel est donc sur » cela votre sentiment ?

» Jésus, au lieu de répondre, se baissa et se mit à écrire sur le » sable du bout de son doigt.

» Et comme les pharisiens, étonnés, continuaient de l'interroger, » il se releva et leur dit, ainsi qu'à ceux de la foule qui s'étaient » armés de pierres :

» — Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première » pierre (à cette femme).

» Puis, se baissant de nouveau, il se remit à écrire sur le sable » sans regarder autour de lui. »

Aux paroles du fils de Marie, de grands applaudissements éclatèrent parmi la foule qui le suivait, et Banaïas s'écria, en riant aux éclats :

— Bien dit, notre ami... Je ne suis pas prophète ; mais si des mains pures doivent seules lapider cette pauvre pécheresse, je jure, par les talons de Gédéon, que nous allons voir tous ces furieux de vertu, tous ces frénétiques de chasteté, tous ces endiablés de pudeur, à commencer par les seigneurs prêtres et les seigneurs docteurs de la loi, tourner au plus vite leurs sandales et retrousser leurs robes pour courir plus vite... Tenez, que vous disais-je ? — ajouta Banaïs en redoublant d'éclats de rire, ainsi que beaucoup d'autres ; — les voilà

qui se débandent comme un troupeau de pourceaux poursuivis par un loup !

— Et pourceaux ils sont ! — reprit un autre. — Quant au loup qui les poursuit, c'est leur conscience.

Et ainsi que le disait Banaïas, à ces paroles de Jésus : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre à cette femme*, les docteurs de la loi et les princes des prêtres, sans doute accusés par leur conscience, ainsi que ceux qui voulaient d'abord lapider la femme adultère, tous enfin, craignant peut-être aussi la foule dont était suivi le jeune maître de Nazareth, se sauvèrent si prestement, si rapidement, que lorsque le fils de Marie se releva, car il avait continué d'écrire sur le sable, cette foule, naguère si menaçante, fuyait au loin vers le village ; Jésus ne vit plus alors que l'accusée, toujours agenouillée, toujours suppliante et pleurant à ses pieds.

Souriant avec finesse et bonté en lui montrant le vide fait autour d'elle par la dispersion de ceux qui naguère voulaient la lapider, Jésus lui dit :

« — Femme, où sont donc vos accusateurs ? Personne ne vous a-
» t-il condamnée ?

» — Non, Seigneur, — répondit-elle fondant en larmes.

» — Je ne vous condamnerai pas non plus, — lui dit Jésus. —
» Allez... et ne péchez plus à l'avenir [1]. »

Et laissant la femme adultère à genoux et encore dans le saisissement d'avoir été ainsi sauvée de la mort et pardonnée, le fils de Marie arriva bientôt suivi de ses disciples et de la foule au pied d'une colline où se trouvaient déjà rassemblés un grand nombre de gens de la campagne attendant sa venue avec impatience ; ceux-ci ayant leurs provisions sur des ânes ou sur des zèbres, ceux-là sur des chariots traînés par des bœufs ; d'autres dans des paniers tressés qu'ils portaient sur leurs têtes. Les pasteurs qui, lors du passage du Nazaréen, abreuvaient leurs troupeaux à la fontaine, arrivèrent à leur tour ; et

[1] *Évangile selon saint Jean*, ch. VIII, v. 3 à 10.

lorsque toute cette foule, silencieuse et attentive, fut ainsi rassemblée au pied de la colline, Jésus de Nazareth gravit ce monticule afin d'être mieux entendu de tous.

Le soleil levant, inondant de sa vive lumière le fils de Marie, vêtu de sa tunique blanche et de son manteau d'azur, faisait resplendir son céleste visage, et, se jouant dans ses longs cheveux blonds, semblait les entourer d'une auréole d'or. Alors, s'adressant à ces simples de cœur, qu'il aimait à l'égal des petits enfants, Jésus leur dit, de sa voix sonore et tendre :

« — Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des » cieux est à eux !

» Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la » terre !

» Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés !

» Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux- » mêmes miséricorde !

» Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront » Dieu !

» Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les bien- » heureux !

» Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce » que le royaume des cieux est à eux !

» Mais malheur à vous, riches; car vous emportez votre conso- » lation !

» Malheur à vous, qui êtes rassasiés, car vous aurez faim !

» Malheur à vous, qui riez maintenant, car vous pleurerez plus » tard !

» Malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous, car » leurs pères disaient du bien des faux prophètes !

» Aimez votre prochain comme vous-mêmes...

» Prenez bien garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les » hommes afin d'attirer leurs regards !

» Lors donc que vous donnez l'aumône, ne faites pas sonner la » trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les temples » et dans les rues, pour être honorés des hommes ; car je vous dis en » vérité qu'alors ils ont déjà reçu leur récompense.

» Ainsi, l'autre jour, j'étais assis dans la synagogue, vis-à-vis du » tronc, prenant garde de quelle manière le peuple y jetait de l'ar- » gent : plusieurs gens riches y en jetaient beaucoup; il vint une » pauvre veuve, elle mit seulement dans le tronc deux petites pièces, » qui faisaient le quart d'un sou; alors, appelant mes disciples, je » leur dis :

» — En vérité cette pauvre veuve a donné plus que tous ceux qui » ont mis dans le tronc ; car tous les autres ont donné de leur abon- » dance; mais celle-ci a donné de son indigence même tout ce » qu'elle avait et tout ce qui lui restait pour vivre.

» Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache » donc point ce que fait votre main droite.

» De même lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites » qui affectent de prier dans les synagogues et au coin des places pu- » bliques, pour être vus des hommes. Pour vous, lorsque vous voulez » prier, entrez dans votre chambre, fermez-en la porte, et priez votre » père dans le secret.

» Lorsque vous jeûnez, ne prenez point un air triste comme font » les hypocrites ; car ils apparaissent avec un visage pâle et défait, » afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent.

» Vous, lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et le visage, » afin qu'il ne paraisse pas aux hommes que vous jeûnez, mais seule- » ment à votre père, qui est toujours présent à ce qu'il y a de plus » secret.

» Ne faites point surtout comme les deux hommes de cette parabole :

» Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pu- » blicain ; l'autre pharisien. Le pharisien, se tenant debout, priait » ainsi en lui-même :

« — Mon Dieu, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme » le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères, qui sont » enfin tels que ce *publicain* (que je vois là-bas). Je jeûne deux fois la » semaine ; je donne la dîme de ce que je possède.

» Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait pas même » lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine en disant :

» — Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !

» Je vous déclare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, et » non pas l'autre.

» Car quiconque s'élève sera abaissé... quiconque s'abaisse sera » élevé...

» Ne vous amassez pas de trésors sur la terre, où les vers et la » rouille les corrompent, et où les voleurs les déterrent et les déro- » bent ; mais faites-vous des trésors dans le ciel, car là où est votre » trésor, là aussi est votre cœur !...

» Faites aux hommes ce que vous désirez qu'ils vous fassent ; c'est » la loi et les prophètes.

» Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent...

» Si quelqu'un vous prend votre manteau, ne l'empêchez point de » prendre aussi votre robe.

» Donnez à tous ceux qui vous demanderont.

» Ne réclamez pas votre bien à celui qui l'emporte.

» Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en » a pas.

» Que celui qui a de quoi manger en fasse de même.

» Car le jour de la justice venu, Dieu dira à ceux qui sont à sa » gauche :

» — Allez loin de moi, maudits ! allez au feu éternel ! car j'ai eu » faim, et vous ne m'avez pas donné à manger !

» — J'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire !

» — J'ai eu besoin de logement, et vous ne m'avez pas logé !

» — J'ai été sans habits, et vous ne m'avez pas revêtus !

» — J'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité!

» Et alors les méchants répondront au Seigneur :

» — Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif? ou être sans habits? ou sans logement? ou en prison?

» Mais le Seigneur répondra :

» — Je vous dis, en vérité, qu'autant de fois que vous aurez manqué de rendre ces services à l'un des plus pauvres parmi les hommes, vous avez manqué me les rendre à moi-même, votre Seigneur Dieu[1]!... »

Au grand chagrin de la foule émue, attendrie par ces divins préceptes du fils de Marie, que pouvaient comprendre *les plus pauvres d'esprit*, comme disait le jeune maître, son discours fut interrompu par suite d'un violent tumulte qui s'éleva.

Voici à quel propos : Une troupe de gens à cheval, venant des montagnes, se dirigeant rapidement vers Jérusalem, fut obligée de s'arrêter devant le rassemblement considérable groupé au pied de la colline où prêchait le jeune maître de Nazareth.

Ces cavaliers, dans leur impatience, enjoignirent brutalement à la foule de se disperser, et de livrer passage au seigneur Chusa, intendant de la maison du prince Hérode, et au seigneur Grémion, tribun du trésor romain.

En entendant ces mots, Aurélie, femme du seigneur Grémion, pâlit et dit à Jeane :

— Nos maris! déjà de retour!... Ils reviennent sur leurs pas; ils vont nous trouver absentes du logis... ils sauront que nous l'avons quitté depuis hier soir... Nous sommes perdues!...

— Avons-nous donc quelque chose à nous reprocher, pour être inquiètes? — répondit Jeane. — N'avons-nous pas écouté des enseignements et assisté à des exemples qui rendent les bons cœurs meilleurs encore?

[1] *Évangile selon saint Luc*, ch. VI, v. 20, 25. — *Évangile selon saint Matthieu*, ch. V. v. 1, 12, 30, etc., etc.

— Chère maîtresse, — dit Geneviève à Aurélie, — je crois que du haut de son cheval le seigneur Grémion vous a reconnue, car il parle bas au seigneur Chusa en étendant le doigt de ce côté-ci.

— Ah ! je tremble ! — dit Aurélie. — Que faire ? que devenir ? Ah ! maudite soit ma curiosité !

— Bénie soit-elle, au contraire, — lui dit Jeane, — car vous remporterez des trésors dans votre cœur... Allons hardiment au-devant de nos maris : ce sont les méchants qui se cachent et baissent la tête. Venez, Aurélie, venez... et marchons le front haut !...

A ce moment, Madeleine, la repentie, s'approcha des deux jeunes femmes, et dit à Jeane les larmes aux yeux :

— Adieu, vous qui m'avez tendu la main quand j'étais tombée dans le mépris ; votre souvenir sera toujours présent à Madeleine dans sa solitude...

— De quelle solitude parlez-vous ? — dit Jeane surprise. — Où allez-vous donc, Madeleine ?

— Au désert ! — répondit la repentie en étendant le bras vers la cime des montagnes arides au delà desquelles s'étendent les solitudes désolées de la mer morte. — Je vais au désert pleurer mes péchés, emportant dans mon cœur un trésor d'espérance ! Béni soit le fils de Marie, à qui je dois ce divin trésor !...

Et la foule s'ouvrant avec respect devant la grande repentie, elle se dirigea lentement vers les montagnes.

A peine Madeleine eut-elle disparu, que Jeane, entraînant son amie presque malgré elle, se dirigea vers les cavaliers à travers le peuple irrité des grossières paroles de l'escorte.

On abhorrait Hérode, prince de Judée, qui eût été chassé du trône sans la protection des Romains... Il était cruel, dissolu, et écrasait d'impôts le peuple israélite ; aussi, lorsque l'on apprit que l'un des cavaliers était le seigneur Chusa, intendant de ce prince exécré, la haine que l'on avait contre le maître rejaillit sur son intendant, ainsi

que sur son compagnon, le seigneur Grémion, qui, au nom du fisc romain, glanait là où Hérode avait moissonné.

Aussi, pendant que Jeane, Aurélie et l'esclave Geneviève traversaient péniblement le rassemblement pour arriver jusqu'aux deux cavaliers, des huées éclatèrent de toutes parts contre les seigneurs Chusa et Grémion, et ils durent entendre en frémissant de colère des paroles telles que celles-ci, écho affaibli des anathèmes du jeune maître contre les méchants :

— Malheur à toi, intendant d'Hérode! qui nous écrases d'impôts et dévores la maison de la veuve et de l'orphelin!

— Malheur à toi, Romain! qui viens aussi prendre part à nos depouilles!...

Banaïas, agitant d'une main son coutelas d'un air menaçant et farouche, s'approcha des deux seigneurs, et, leur montrant le poing, s'écria :

— Le renard est lâche et cruel! mais il a appelé à lui son ami le loup, dont les dents sont plus longues et la force plus grande!... Le renard lâche et cruel, c'est ton maître Hérode, seigneur Chusa! et le loup féroce, c'est Tibère, ton maître, à toi, Romain, qui vient aider le renard à la curée!...

Et comme le seigneur Chusa, pâle de rage, faisait mine de tirer son épée pour frapper Banaïas, celui-ci leva son coutelas et s'écria :

— Par le ventre de Goliath! je te coupe en deux comme une pastèque si tu mets la main à ton épée!

Les deux seigneurs, n'ayant pour escorte que cinq ou six cavaliers, se continrent, de peur d'être lapidés par ce peuple irrité, et tâchèrent de sortir de ce rassemblement, qui, de plus en plus courroucé, s'écriait :

— Oui, malheur à vous! gens du fisc d'Hérode et de Tibère! malheur à vous! car nous avons faim; et le pain, trempé de nos sueurs, que nous portons à nos lèvres, vous nous l'arrachez des mains au nom de l'impôt!

— Malheur à vous! car loin de pardonner le mal, vous accablez de maux des gens sans défense!

— Malheur à vous!... Mais bonheur à nous, car le jour de la justice approche... le jeune maître de Nazareth l'a dit.

— Oui, oui, bientôt il y aura pour vous, méchants et oppresseurs, des larmes et des grincements de dents.

— Alors les premiers seront les derniers... et les derniers... les premiers...

Chusa et Grémion, de plus en plus effrayés, se consultaient du regard, ne sachant comment échapper à cette foule menaçante... Les plus irrités commençaient déjà à ramasser de grosses pierres à la voix de Banaïas, qui s'était écrié en remettant son coutelas à sa ceinture, et s'armant d'un énorme caillou :

— Notre maître, à nous, pauvres gens, a dit ce matin, en parlant de cette pauvre femme, que ces pharisiens hypocrites voulaient lapider : *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre*... Et moi, mes amis, je vous dis ceci : Que celui qui a été écorché par le fisc jette la première pierre à ces écorcheurs!... et qu'elle soit suivie de beaucoup d'autres...

— Oui, oui, — cria la foule, — qu'ils disparaissent sous un monceau de cailloux!...

— Lapidons-les!...

— Aux pierres! aux pierres!...

— Nos époux courent un danger; c'est une raison de plus pour nous rapprocher d'eux, — avait dit Jeane à Aurélie, en redoublant d'efforts, afin d'arriver jusqu'aux cavaliers, de plus en plus enveloppés.

Soudain on entendit la voix douce et vibrante du Nazaréen dominer le tumulte et prononcer ces paroles :

« — Je vous le dis, en vérité, si ces hommes ont péché, ne peu-
» vent-ils pas se repentir, d'ici au jour du jugement? Qu'ils ne pè-
» chent plus et aillent en paix!... »

A ces mots du fils de Marie, la tempête populaire s'apaisa comme par enchantement... La foule se calma, devint silencieuse, et par un mouvement spontané, s'écarta pour laisser libre passage aux cavaliers et à leur escorte... Alors, Jeane et Aurélie parvinrent à rejoindre leurs maris.

A la vue de sa femme, le seigneur Grémion dit à Chusa d'un air irrité :

— J'en étais sûr !... J'avais reconnu ma femme...

— Et la mienne aussi l'accompagne ! — s'écria Chusa, non moins en colère. — Et comme elle, sous un déguisement... C'est l'abomination de la désolation !...

— Rien ne manque à la fête, — ajouta Grémion : — voici l'esclave de ma femme...

Jeane, toujours douce et calme, dit à son mari :

— Seigneur, faites-moi place ; je monterai en croupe sur votre cheval pour regagner le logis.

— Oui... — reprit Chusa en serrant les dents de colère, — vous allez regagner le logis avec moi... Mais par les colonnes du Temple ! vous ne le quitterez plus désormais sans moi...

Jeane ne répondit rien, tendit la main à son mari pour qu'il l'aidât à monter en croupe : d'un léger bond elle s'assit sur le cheval.

— Montez aussi en croupe derrière moi, — dit Grémion à sa femme d'un air courroucé. — Votre esclave Geneviève... et par Jupiter elle payera cher sa complicité dans cette indignité ! votre esclave Geneviève se tiendra en croupe derrière un des cavaliers de l'escorte.

Il en fut ainsi, et l'on suivit la route de Jérusalem.

Le cavalier qui portait Geneviève en croupe suivant de près les seigneurs Grémion et Chusa, l'esclave entendit ceux-ci gourmander rudement leurs femmes.

— Non, par Hercule !... — s'écriait le Romain, — retrouver ma femme déguisée en homme au milieu de cette bande de gueux en haillons, de vagabonds et de séditieux scélérats !... c'est à n'y pas

croire... Non, par Hercule! il me fallait venir en Judée pour voir une pareille énormité!...

— Et moi, qui suis de Judée, seigneur, — reprenait Chusa, — je ne suis non plus que vous habitué à ces énormités... Je savais bien que des mendiants, des voleurs, des courtisanes du plus bas étage, suivaient ce Nazaréen maudit!... Mais que la colère du Seigneur me frappe à l'instant si j'avais jamais entendu dire que des femmes qui se respectaient avaient eu l'indignité de se mêler à la vile populace que cet homme traîne à sa suite en tout pays, vile populace qui tout à l'heure nous lapidait, sans la vaillance de notre attitude! — ajouta le seigneur Chusa d'un air conquérant.

— Oui... heureusement nous avons imposé à ces misérables par notre courage, — reprit le seigneur Grémion; — sinon c'était fait de nous... Ah! vous disiez vrai... voilà une nouvelle preuve des haines et des ressentiments que produisent les prédications incendiaires de ce Nazaréen; il ne songe qu'à exciter les pauvres contre les riches!

— Le jeune maître n'a-t-il pas, au contraire, calmé la fureur de la foule? — dit la douce et ferme voix de Jeane. — N'a-t-il pas dit: Laissez aller en paix ces hommes et qu'ils ne pèchent plus...

— Est-ce assez d'audace! — s'écria Chusa en s'adressant à Grémion. — Vous entendez ma femme? Ne dirait-on pas que l'on ne peut maintenant aller en paix sur les chemins qu'avec la permission du Nazaréen.... de ce fils de Belzébuth! et que si nous avons échappé aux fureurs de ces scélérats, c'est grâce à la promesse qu'il leur a faite que nous ne pècherions plus... Par les colonnes du saint temple!... est-ce assez d'impudence!...

— Le jeune maître de Nazareth, — reprit Jeane, — ne peut répondre de ce qui se dit et se fait en son nom... La foule s'était injustement émue contre vous... d'un mot il l'a apaisée... que pouvait-il faire davantage?...

— Voilà du nouveau!... — s'écria le seigneur Chusa. — Et de quel droit ce Nazaréen calme-t-il ou soulève-t-il à son gré le populaire?...

Savez-vous pourquoi nous revenons à Jérusalem? c'est parce qu'on nous a assuré que par suite des prédications abominables de cet homme, les montagnards de Judée et les laboureurs de la plaine de Saron, nous lapideraient si nous nous présentions pour percevoir les impôts...

— Le jeune maître a dit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu!* — reprit Jeane. — Est-ce donc sa faute, si les populations écrasées par le fisc sont hors d'état de payer davantage?

— Et, par Hercule, il faudra pourtant bien qu'elles payent! — s'écria Grémion. — Nous retournons à Jérusalem, afin d'y chercher une escorte de troupes suffisante pour anéantir la rébellion; et malheur à ceux qui nous résisteront!...

— Et surtout malheur au Nazaréen! — reprit Chusa; — lui seul est cause de tout le mal... Aussi vais-je prévenir le prince Hérode, les seigneurs Ponce-Pilate et Caïphe, de l'audace croissante de ce vagabond, et demander, s'il le faut, son supplice...

— Faites-le mourir, — reprit Jeane, — il vous pardonnera et priera Dieu pour vous!

Ce fut ainsi que Jeane, Aurélie et Geneviève furent ramenées à Jérusalem...

CHAPITRE IV.

Geneviève est punie d'être allée écouter les paroles de Jésus. — La prison. — Aurélie vient trouver son esclave au milieu de la nuit. — Projets.

Lorsque Geneviève fut revenue avec sa maîtresse au logis du seigneur Chusa, celui-ci dit à sa femme d'un air courroucé :

— Rentrez dans votre chambre.

Aurélie baissa la tête en soupirant, obéit et jeta sur son esclave un triste regard d'adieu.

Grémion prit alors Geneviève par le bras, et la conduisit dans une salle basse, sorte de cave, destinée à conserver les outres remplies d'huile, de vin et d'autres provisions ; l'on descendait dans ce lieu par quelques marches rapides. Le maître de Geneviève la poussa si rudement qu'elle trébucha, et tomba de marche en marche, jusque sur le sol, pendant que Grémion fermait la porte épaisse de cette salle basse.

La jeune femme se releva toute endolorie, s'assit sur la pierre et pleura d'abord amèrement ; puis ses larmes devinrent presque douces, lorsqu'elle songea qu'elle souffrait pour être allée écouter la parole du jeune maître de Nazareth, si tendre pour les pauvres et les esclaves, si miséricordieux pour les repentants, si sévère pour les méchants et les hypocrites.

Élevée dans la foi druidique que sa mère lui avait pour ainsi dire transmise avec la vie, Geneviève n'en avait pas moins de confiance dans les préceptes du fils de Marie, quoiqu'il professât une autre religion que celle des druides, toujours proscrits et vénérés dans la Gaule. D'ailleurs, Jésus croyait, disait-on, ainsi que les druides, qu'en sortant de ce monde-ci, on allait revivre ailleurs en âme et en chair, puisque, selon sa religion, il parlait de la résurrection des morts[1]. Enfin, malgré la sublimité de la foi druidique, qui délivrait l'homme de la crainte de mourir, en lui apprenant que l'on ne mourrait jamais, Geneviève ne trouvait pas dans les préceptes de la religion gauloise ce sentiment tendre, fraternel, miséricordieux, dont les paroles du jeune homme de Nazareth étaient si souvent empreintes.

L'esclave se livrait à ces réflexions, lorsqu'elle vit s'ouvrir la porte de la cave, où elle était enfermée; Grémion, son maître, revenait accompagné de deux hommes; l'un tenait un paquet de cordes, l'autre un fouet à lanières.

Geneviève n'avait jamais vu ces hommes; ils portaient un vêtement étranger.

Le seigneur Grémion descendit les premières marches de l'escalier et dit à Geneviève :

— Déshabille-toi...

L'esclave regarda son maître avec autant de surprise que d'effroi, croyant à peine à ce qu'elle entendait. Il reprit :

— Déshabille-toi... sinon ces hommes, les valets du bourreau de

[1] Les paroles suivantes de l'Évangile prouvent que la métempsycose du Christ avait une affinité profonde avec l'antique croyance druidique, dont le dogme fondamental était, nous l'avons dit, la foi à la renaissance et à l'immortalité de la vie matérielle; or, selon saint Luc l'évangéliste, Jésus-Christ renaît, non pas en esprit seulement, mais en *chair et en os*, ainsi qu'aurait pu le dire le plus fervent adepte de la foi druidique :

« Avancez vos mains, — dit Jésus à ses disciples après son retour à la lumière, — et » considérez-moi bien; je ne suis point un esprit, car un esprit *n'a ni chair, ni os,* » *comme vous voyez que j'en possède*; et pour mieux vous le prouver encore, donnez-» moi des aliments, afin que j'en mange devant vous. » (Luc, ch. XXIV, v. 37, 42.)

la ville, vont t'ôter tes vêtements... pour te fouailler comme tu le mérites!

Ce supplice indigne, si souvent subi par les femmes esclaves, Geneviève, grâce à la bonté des dieux et de sa maîtresse, ne l'avait pas encore enduré; aussi, dans son épouvante, elle ne put que joindre ses mains, les tendre vers son maître, et suppliante tomber à genoux.

Mais le seigneur Grémion, s'effaçant pour donner passage aux deux hommes restés sur la première marche de l'escalier, leur dit :

— Déshabillez-la!... fouaillez-la rudement jusqu'au sang... Elle se souviendra d'avoir assisté aux prédications de ce Nazaréen maudit.

Geneviève avait alors à peine vingt-trois ans, et son époux, Fergan, lui disait parfois qu'elle était belle. Elle fut, malgré ses pleurs, ses prières et sa résistance impuissante, dépouillée de ses vêtements, garrottée à l'un des piliers de la salle basse, et bientôt son corps fut sillonné de coups de fouet.

Elle avait d'abord espéré que la honte et l'horreur lui feraient perdre tout sentiment... Il n'en fut rien; mais elle oublia la douleur des coups, en se voyant en proie aux regards de ses bourreaux... et en entendant les plaisanteries infâmes qu'ils échangeaient en la frappant...

Le seigneur Grémion, debout les bras croisés, disait en riant avec méchanceté :

— Le Nazaréen! ce fameux Messie qui se mêle de prophétiser, t'avait-il prédit ce qui t'arrive, Geneviève? trouves-tu qu'il ait eu raison de proclamer l'esclave l'égal de son maître?... Par Jupiter! je regrette maintenant de ne t'avoir pas fait fouetter au milieu de la place publique... C'eût été une bonne leçon donnée sur ton échine à ces bandits qui croient aux séditieuses insolences de leur chef et ami Jésus!

Lorsque les bourreaux furent las de frapper, l'un d'eux délia Geneviève, et son maître lui dit :

— Tu ne sortiras d'ici que dans huit jours; durant ce temps, ma

femme se passera de tes soins ; elle se servira elle-même, ce sera sa punition.

Et Grémion, sortant avec les bourreaux, laissa Geneviève seule.

Ce ne furent plus alors le souvenir des tendres et miséricordieuses paroles du fils de Marie qui vinrent à la pensée de l'esclave, ainsi qu'elles lui étaient venues avant son supplice, ce furent les paroles de vengeance, d'anathème qu'il avait aussi prononcées le matin même contre les méchants et les oppresseurs. Pendant les longues heures qu'elle passa seule avec le souvenir de sa honte, elle se fit à elle-même le serment que si jamais les dieux voulaient qu'elle fût mère et qu'elle pût garder près d'elle son enfant, elle s'efforcerait de lui inspirer à la fois l'amour des faibles et des opprimés; mais de lui inspirer aussi l'horreur de la servitude, la haine des Romains, au lieu de laisser dégénérer dans sa jeune âme ces fiers ressentiments, comme ils avaient dégénéré chez son époux Fergan, qu'elle aimait tant, malgré la faiblesse de son caractère, lui qui descendait pourtant de cette forte et indomptable race de Joël, le brenn de la tribu de Karnak.

Geneviève était depuis trois jours renfermée dans la salle basse de la maison où Grémion, son maître, lui avait, chaque matin, apporté un peu de nourriture, lorsque un soir, à une heure assez avancée de la nuit, la porte de la prison de l'esclave s'ouvrit; elle vit apparaître Aurélie sa maîtresse, tenant une lampe d'une main, et de l'autre un paquet, qu'elle déposa sur la dernière marche de l'escalier.

— Pauvre femme! tu as bien souffert à cause de moi, — dit Aurélie, — dont les yeux se mouillèrent de larmes en s'approchant de Geneviève.

Celle-ci, malgré la bonté de sa maîtresse, ne put s'empêcher de lui dire avec amertume :

— Si vous aviez une fille et que des hommes l'eussent dépouillée de ses vêtements pour la battre à coups de fouet, par ordre d'un maître, que diriez-vous de l'esclavage?

— Geneviève, tu m'accuses, et je ne suis pas cause de ces cruautés !

— Ce n'est pas vous que j'accuse, c'est l'esclavage ; vous êtes douce pour moi. Pourtant, voyez comme l'on me traite !

— En vain, depuis trois jours, je demande ta grâce à mon mari, — reprit Aurélie d'une voix remplie de compassion, — il m'a refusé ; je l'ai supplié de me laisser venir te voir, il s'est montré impitoyable, il emporte d'ailleurs toujours avec lui la clef de ta prison.

— Et comment vous l'êtes-vous procurée cette nuit ?

— Il avait mis cette clef sous son chevet ; j'ai profité de son sommeil pour la prendre, et je suis venue.

— J'ai bien souffert !... plus de honte encore que de douleur, — reprit Geneviève, vaincue par la douceur de sa maîtresse ; — mais vos paroles me consolent.

— Ecoute, Geneviève, je ne suis pas seulement ici pour te consoler ; tu peux fuir de cette maison et rendre un grand service au jeune homme de Nazareth... peut-être même lui sauver la vie...

— Que dites-vous, chère maîtresse ? — s'écria Geneviève, songeant moins à sa liberté qu'au service qu'elle pourrait peut-être rendre au fils de Marie. — Oh ! parlez ; ma vie s'il le faut pour celui qui dit qu'un jour les fers des esclaves seront brisés !

— Depuis que nous avons passé la nuit hors du logis pour aller entendre les prédications de Jésus, Jeane et moi nous ne nous étions pas revues : le seigneur Chusa l'avait empêchée de sortir de chez elle pour venir ici ; cependant, ce soir, cédant à sa prière, il l'a amenée ici... et pendant qu'il causait avec mon mari, sais-tu ce que Jeane m'a appris ?

— Sur le jeune maître de Nazareth ?

— Oui...

— Hélas ! quelque nouvelle persécution ?

— Il est trahi... On veut l'arrêter cette nuit même et le faire mourir.

— Trahi... lui ? et par qui ?

— Par un de ses disciples.

— Oh ! l'infâme !

— Le seigneur Chusa, triomphant déjà de la mort de ce pauvre Nazaréen, a tout révélé ce soir à Jeane, pour jouir méchamment de l'affliction que lui causerait cette triste nouvelle ; voici donc ce qui s'est passé : Les pharisiens, docteurs de la loi, sénateurs et princes des prêtres, tous exaspérés par les prédications de ce jeune homme, et surtout par les dernières (celles que nous avons entendues), se sont réunis chez le grand prêtre Caïphe et ont cherché les moyens de surprendre le Nazaréen ; mais, craignant un soulèvement populaire si on l'arrêtait hier, jour de fête, dans Jérusalem, ils ont remis à cette nuit l'exécution de leurs mauvais desseins [1].

— Quoi ! cette nuit? cette nuit même ?

— Oui, un traître, un de ses disciples, nommé Judas, doit le livrer.

— L'un de ceux qui, l'autre nuit, l'accompagnaient à la taverne de l'Onagre?

— Celui-là même dont tu avais remarqué la figure sombre et sournoise... Judas est donc allé trouver les princes des prêtres et les docteurs de la loi et leur a dit : « Donnez-moi de l'argent, et je vous » livrerai le Nazaréen [2]. »

— Le misérable !

— Il est convenu de trente pièces d'argent avec les pharisiens, et à l'heure qu'il est, peut-être, ce pauvre jeune homme, qui ne se défie de rien, est victime de cette trahison.

[1] Deux jours avant la Pâques, les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les sénateurs s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre, nommé Caïphe, et ils délibérèrent de se saisir adroitement de Jésus et de le faire mourir ; or, ils disaient : que ce ne soit point pendant la fête, de peur qu'il ne se fasse quelque émotion populaire. (*Évangile selon saint Matthieu*, ch. XXVI, v. 3, 4, 5.)

[2] Alors, l'un des douze disciples de Jésus, nommé Judas l'Iscariote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit : Combien voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Et ils convinrent de lui donner trente pièces d'argent ; depuis ce temps-là il cherchait l'occasion de le livrer. (*Évangile selon saint Matthieu*, v. 14, 15, 16.)

— Hélas ! s'il en est ainsi, quel service pourrai-je donc lui rendre ?

— Ecoute encore... voici ce que Jeane m'a dit ce soir : « C'est en » nous rendant chez vous, chère Aurélie, que mon mari m'a appris, » avec une joie cruelle, le malheur dont est menacé Jésus. Sachant » que, surveillée comme je le suis, je n'ai aucun moyen de le faire pré- » venir, car nos serviteurs redoutent tellement le seigneur Chusa, » que, malgré mes prières ou des offres d'argent, aucun n'oserait sortir » de la maison pour aller à la recherche du fils de Marie et l'avertir » du danger, d'ailleurs, la soirée s'avance, une idée m'est venue : » votre esclave, Geneviève, paraît avoir autant de courage que de » dévouement... Ne pourrait-elle pas nous servir en cette circon- » stance ?... » J'ai aussitôt appris à Jeane la cruelle vengeance que mon mari avait exercée sur toi ; mais Jeane, loin de renoncer à son projet, m'a demandé où Grémion mettait la clef de ta prison. — Sous son chevet, lui ai-je répondu. — Tâchez de la prendre pendant qu'il dormira, m'a dit Jeane. — Si vous réussissez à vous en emparer, allez délivrer Geneviève ; il vous sera facile de la faire ensuite sortir du logis ; elle ira vite à la taverne de l'Onagre, et là, peut-être, on lui dira où se trouve le jeune maître.

— Oh ! chère maîtresse ! — s'écria Geneviève, — je n'oublierai jamais la confiance que vous et votre amie vous avez en moi. Tâchons d'ouvrir à l'instant la porte de la maison.

— Un moment encore ; car enfin, avant de te décider, il faut songer à la colère de mon mari. Ce n'est pas pour moi que je la redoute, mais pour toi... Lorsque tu reviendras ici, pauvre Geneviève, juge d'après ce que tu as souffert ce que tu aurais à souffrir encore !

— Ne pensons pas à moi !

— Nous y avons pensé, au contraire. Ecoute encore : La nourrice de mon amie demeure près de la porte Judiciaire ; elle vend des étoffes de laine et s'appelle Véronique, femme de Samuel... Te rappelleras-tu ces noms ?

— Oui, oui ; Véronique, femme de Samuel, marchande d'étoffes

près la porte Judiciaire... Mais, chère maîtresse, hâtons-nous, l'heure s'avance ; chaque instant perdu peut être funeste au jeune maître... Oh! je vous en supplie, tâchons d'ouvrir la porte de la rue.

— Non, pas avant que je t'aie dit au moins où tu pourras trouver un refuge; il te sera impossible de revenir ici : car je frémis des traitements que te ferait endurer mon mari.

— Quoi ! vous quitter... vous quitter pour toujours...

— Aimes-tu mieux subir encore un supplice infâme, et de pires tortures peut-être ?

— Je préférerais la mort à tant de honte !

— Mon mari ne te tuera pas, parce que tu vaux de l'argent... Cette séparation est donc indispensable ; elle me coûte beaucoup... parce que jamais, peut-être, je ne retrouverai une esclave en qui j'aie autant de confiance qu'en toi... Mais que veux-tu? depuis que j'ai entendu les paroles de ce jeune homme, je partage l'enthousiasme qu'il inspire à Jeane ; et si tu consens à tâcher de le sauver...

— En doutez-vous, chère maîtresse?

— Non ; je sais ton dévouement, ton courage... Voici donc ce qu'il faudrait faire : Si tu peux parvenir à trouver le jeune maître de Nazareth, tu l'avertiras qu'il est trahi par Judas, l'un de ses disciples, et qu'il n'a plus qu'à fuir de Jérusalem pour échapper aux pharisiens; ils ont juré sa mort!... Jeane pense qu'en se retirant en Galilée, son pays natal, le fils de Marie sera sauvé, car ses ennemis n'oseront pas le poursuivre jusque-là...

— Mais, chère maîtresse, même ici, à Jérusalem, il n'aurait cette nuit qu'à appeler le peuple à sa défense, ses disciples, dont il est adoré, se mettraient à la tête de la révolte, et tous les pharisiens du monde seraient impuissants à l'arrêter !

— Jeane avait aussi songé à ce moyen ; mais pour qu'il soulève le peuple en sa faveur, il faut que Jésus ou ses disciples soient avertis du danger dont il est menacé.

— Aussi, chère maîtresse, n'avons-nous pas un moment à perdre.

— Encore une fois, pauvre Geneviève, tu oublies les périls qui te menacent !... Lors donc que tu auras prévenu le jeune maître ou quelqu'un de ses disciples, tu te rendras chez Véronique, femme de Samuel ; tu lui diras que tu viens de la part de Jeane, et pour preuve de la vérité, tu lui remettras cet anneau, que mon amie a ôté de son doigt ; tu prieras Véronique de te cacher dans sa maison et de se rendre aussitôt chez Jeane, qui l'instruira de ce qu'elle et moi comptons ensuite faire pour toi. Véronique, m'a dit mon amie, est bonne et serviable ; elle conserve, ainsi que son mari, pour le jeune homme de Nazareth, une grande reconnaissance, parce qu'il a guéri un de leurs enfants ; tu seras donc sûrement cachée dans cette maison jusqu'à ce que Jeane et moi ayons résolu quelque chose à ton égard. Ce n'est pas tout, j'ai apporté dans cette toile ton déguisement de jeune garçon, que j'ai été prendre tout à l'heure dans l'endroit où tu couches ; il sera plus prudent de revêtir ces habits d'homme. Il te coûtera moins de courir de nuit, ainsi déguisée, les rues de Jérusalem, et d'entrer à la taverne de l'Onagre.

— Chère... chère maîtresse , toujours bonne... vous pensez à tout !

— Hâte-toi de t'habiller... Pendant ce temps-là je vais aller voir s'il est possible d'ouvrir la porte de la rue.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

NOTES.

LA CLOCHETTE D'AIRAIN.

CHAPITRE IV.

(A) Les chars armés de faux dont se servaient les Gaulois se nommaient Rhedae, dérivé du celtique *Rhed.* (Latour d'Auvergne, *Orig. Gaul.* p. 74.)

.... Les femmes gauloises s'élançaient, du haut des chariots de guerre, contre les Romains, armées d'épées et de haches, grinçant les dents de rage et de douleur, jetant des cris horribles; elles frappaient également sur ceux qui fuyaient et sur ceux qui les poursuivaient; sur les premiers comme traîtres, sur les autres comme ennemis; se jetant dans la melée, elles saisissaient de leurs mains nues les épées des Romains, leur arrachaient leurs boucliers, recevaient des blessures, se voyaient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignaient jusqu'à la mort un courage véritablement invincible. (Plutarque, *in Vitâ Marcelli.*)

(B) Espèce de casse-tête encore en usage chez les paysans bretons.

(C) Voici au sujet de cet événement extraordinaire (dit Latour d'Auvergne, dans ses *Origines gauloises*, chap. III, p. 57), les propres paroles de César, extraites de ses *Ephémérides*, journaux à la main où César avait l'habitude d'inscrire jour par jour ce qui lui arrivait d'intéressant. Ces paroles nous ont été transmises par Servius : *Caius Julius Cæsar, cùm dimicaret in Galliâ, et ab hoste ruptus, equo ejus portaretur armatus, occurrit quidam ex hostibus qui eum nosset et insultans ait : Ceco Cæsar! quod in linguâ Gallorum dimitte significat. Et ita factum est ut dimitteretur.*

Hoc autem dicit ipse Cæsar in Ephemeride suâ ubi propriam commemorat felicitatem. (Ex Servio LXI, *Æneid*, edit. Amstelod., typ. Elsev., 1650, ex antiquo Vatic. Exemp. chap. VIII.)

On voit par ce passage, ajoute Latour-d'Auvergne, que César ayant été délaissé par le Gaulois qui l'avait fait prisonnier et enlevé tout armé du champ de bataille et l'emportait ainsi sur son cheval, crut devoir le bienfait de la vie à l'arrêt même qui venait de prononcer sa mort : au mot *sko*, que César écrit *ceco*, et qu'il interprète faussement par *laisse*, *abandonne*, tandis que dans le sens gaulois *sko* signifiait *tue*, *frappe*, *assomme*; tout porte donc à faire croire qu'au seul nom de César la frayeur ou la stupeur ayant saisi les esprits du Gaulois, au pouvoir duquel était le général de l'armée romaine, celui-ci dut son salut à la stupéfaction de son vainqueur.

(D) En racontant cette bataille héroïque, César dit :

« .... Pendant ce combat, qui dura depuis la septième heure jusqu'au soir, on ne vit pas un Gaulois tourner le dos, *aversum hostem nemo videre potuit* (Cæsar, *De Bello Gall.*, liv. I, chap. XXXVII).

(E) Quand les Romains s'approchèrent des chars de guerre, un nouvel ennemi vint les assaillir : c'étaient les dogues de combat. Ils furent à grand'peine exterminés à coups de flèche. (Pline, liv. LXXII, chap. c.)

(F) .... On vit les choses du monde les plus tragiques : les femmes gauloises, vêtues de noir, étaient sur des chariots de guerre. Prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes; *une d'elles se pendit au bout du timon de son char, après avoir attaché à ses talons deux de ses enfants, l'un de çà, l'autre de là....* Les hommes, faute, d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou un nœud coulant, qu'ils attachaient aux cornes et aux jambes des bœufs, et piquant ces bêtes pour les faire marcher, ils périssaient ainsi foulés aux pieds ou étranglés. (Plutarque, *in Vitâ Marcelli.*)

CHAPITRE V.

(A) La flotte gauloise fut complétement détruite dans la baie du Morbihan... La défaite des vaisseaux gaulois résulta d'une invention très-dangereuse des Romains, qui, au moyen de faux très-tranchantes emmanchées de longues perches, tiraient à eux les cordages qui attachaient les vergues ; elles tombaient, et les vaisseaux gaulois, privés de voiles et d'agrès, étaient réduits à l'impuissance de manœuvrer. (Cæsar, *De Bello Gall.*, liv. III, ch. XIV et XV.)

(B) Les marchands d'esclaves étaient appelés MAQUIGNONS (*mangones*). (Voir Pline, — Quintilien, — Sénèque, — etc., etc., — cités dans l'excellent ouvrage de M. Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, 3 volumes. Imprimerie royale.)

(C) Environ cinq à six cents francs de notre monnaie; c'était à cette époque le prix courant d'un esclave. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 329.)

(D) Les esclaves n'avaient pas de nom propre; on leur donnait indistinctement tous les noms, même des noms d'animaux. (Traduit de l'allemand, de Gwin, p. 339.)

(E) On donnait *par-dessus le marché* sur un lot d'esclaves de travail ou de plaisir, quelques vieillards qui n'avaient plus que la peau et les os; c'étaient les esclaves de réjouissance (*coemptionales*). Voir *Plaute, Bachid.* IV, *Prospera* IV, — Térence, *Eun*, III, cités par Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, v. II, p. 56.

(F) Il y avait dans la vente d'esclaves comme dans celles d'animaux, certains cas redhibitoires et de moins-value; on avait six mois pour les premiers, un an pour les derniers. (Wallon, — 12-63.)

Le mutisme, la surdité, la myopie, la fièvre tierce ou quarte, la goutte, l'épilepsie, un polype, des varices, une haleine qui indiquait une maladie interne, la stérilité chez la femme, tels étaient les cas redhibitoires. Quant aux défauts moraux, l'on n'en disait rien. Cependant le marchand ne devait pas donner à l'esclave des qualités qu'il n'avait pas. On devait indiquer surtout si l'esclave avait des tendances au suicide. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 63.)

(G) Nous n'osons insister sur ces monstruosités; nous citerons seulement ces mots de l'avocat Hétérius : « *L'impudicité est un crime dans l'homme libre, — un devoir dans*

l'affranchi, — une nécessité dans l'esclave. » (Voir pour plus amples détails sur l'abominable et précoce dépravation dont on souillait les enfants et les esclaves, Wallon, v. II, p. 266 et suiv., *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité.*)

(H) Les malheureux enfants ou adolescents, vendus et livrés aux monstrueuses débauches des Romains, jouaient de la flûte antique ou de la lyre, et dansaient dans les festins. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité.*)

(I) *Des maîtres éventraient des enfants esclaves pour chercher des pronostics dans leurs entrailles.* (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 251.)

(J) Les marchands d'esclaves disaient : — Timide comme un Phrygien, — vain comme un Maure, — menteur comme un Crétois, — indocile comme un Sarde, — féroce comme un Dalmate, — doux comme un Ionien, etc., etc. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, v. II, p. 65.)

(K) Espèce de souterrains où étaient tenus les esclaves.

CHAPITRE VI.

(A) « César crut devoir en faire un exemple sévère ; IL FIT MOURIR TOUT LE SÉNAT, ET » VENDIT LES AUTRES A L'ENCAN. » (Cæsar, *De Bello Gallic.*, l. III, c. XVI.)

(B) Voir dans *l'Histoire de l'Esclavage de Wallon*, t. II, ch. III, les moyens singuliers employés par les maquignons pour parer ou rajeunir les esclaves.

(C) Voir Wallon, *Histoire de l'Esclavage*, v. II, p. 277.

(D) Les Gaulois attachaient tant de dignité à la longueur de leur chevelure, que toutes les provinces du Nord et de l'Occident s'appelaient la *Gaule chevelue.* (La Tour-d'Auvergne, *Origines gauloises.*)

(E) Les prisonniers de guerre, vendus comme esclaves, portaient pour signe distinctif une couronne de feuilles d'arbre. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage.*)

(F) Un écriteau placé sur la poitrine de l'esclave ou pendu à son cou, annonçait son âge, ses qualités, sa profession, etc. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage.*)

(G) « Les philtres magiques de la Médée et de la Circé antiques n'étaient que des breu- » vages pharmaceutiques d'une action aussi diverse que puissante. Plusieurs de ces narco- » tiques ou de ces exhilarants, qui tantôt jetaient momentanément l'homme dans une » incroyable prostration morale, tantôt le jetaient dans une sorte de frénésie, s'employè- » rent longtemps chez les Romains ; les marchands d'esclaves s'en servaient pour énerver » les captifs les plus indomptables. » (*Dictionnaire philosophique*, p. 315.)

(H) « Les esclaves d'un grand prix étaient retenus dans une sorte de cage qui attirait » par le mystère les amateurs sérieux. » (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, v. II, p. 54.)

(I) On obligeait l'esclave à porter des poids, à marcher, à sauter, pour prouver sa vigueur et son agilité. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage*, vol. 2, p. 59.)

(J) Les pieds des femmes et des enfants étaient enduits de craie blanche. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité.*)

(K) Pour les détails de mœurs romaines, voir Pétronne.

(L) Voir, pour ces épouvantables mœurs que nous osons à peine indiquer par respect humain, entre autres écrivains romains, Tacite, Martial, Juvénal, et surtout Pétronne.

(M) Voir les auteurs cités ci-dessus.

(N) Le maître était civilement responsable des actes de l'esclave, de même qu'on est civilement responsable des actes de son chien. (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, t. II, p. 183.)

LE COLLIER DE FER.

CHAPITRE PREMIER.

(A) On vouait aux travaux des champs les esclaves de rebut, et comme, par la nature de leurs travaux accablants, ils étaient portés à fuir, on les enchaînait, la nuit, dans l'*ergastule;* des veilleurs les suivaient le jour à l'ouvrage, et ne les quittaient jamais. Aussi les appelait-on la *race ferrée.* (Wallon, *Hist. de l'Esclavage dans l'antiquité*, v. II, p. 217.)

« Oui, par Hercule, avant peu de mois, Tranion, tu grossiras dans nos champs la » *troupe ferrée.* » (Plaute, *le Revenant*, 273.)

(B) Voir, pour l'admirable persistance des druides à défendre la nationalité gauloise, et à prêcher la guerre de l'indépendance, A. Thierry, *Histoire des Gaulois*, v. III, p. 360 et suiv.

(C) Toute cette magnifique scène de *Vercingétorix* (le chef des cent vallées) se rendant à César pour sauver la garnison d'Alais, est rigoureusement historique jusque dans les détails de costume. (César, *De Bello Gallic.*, et A. Thierry, *Histoire des Gaules*, t. III, p. 175, et pour la mort de Vercingétorix à Rome, A. Thierry, v. III, p. 237.)

CHAPITRE II.

(A) Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste.*

(B) Le nombre d'esclaves attachées au service d'une grande dame romaine était considérable, ainsi que le prouve ce passage d'une des comédies de Plaute :

« Lui donne-t-on à souper, elle amène toute la maisonnée d'esclaves, la *parfumeuse*, » la *conservatrice de bijoux*, les *femmes de chambre qui habillent*, celles qui *tiennent* » *l'éventail*, les *donneuses de sandales*, les *chanteuses*, les *berceuses*, les *porteuses de*

» *coffret*, les *coureurs pour les messages*, les *coureurs pour les réponses*. » (Plaute, *l'Homme aux Trois Deniers*, v. IX, p. 45.)

(C) Pour les mœurs de certaines grandes dames romaines, voir Juvénal, Martial, *l'Ane d'Or d'Apulée*, etc., etc.

(D) Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste*.

(E) *Idem*.

(F) *Idem*.

(G) Suivant Juvénal, Messaline rentrait dans son palais *épuisée, mais non assouvie, lassata, non satiata*.

(H) Nous avons à peine osé indiquer à quelle monstrueuse dépravation en étaient arrivées de grandes dames romaines, *émules de Pasiphaë*, comme les appelait Martial. Il faut lire la sixième satire de Juvénal, dont nous citerons seulement les vers suivants qui terminent la peinture d'une orgie sans nom :

Tunc prurigo moræ impatiens, tunc *femina simplex*
Et toto pariter repetitus clamor ab antro
Jam fas est, *admitte viros !* dormitat adulter !
Illa jubet sumpto juvenem properare cucullo,
Si nihil est, *servis incurritur*, abstuleris spem
Servorum, veniet *conductus aquarius* : Hic si
Quæritur, et desunt homines, mora nulla per ipsam
Quo minus imposito clunem submittat ASELLO !

(*Satires* de Juvénal, vol. I, p. 295, édit. Pank.)

Nous nous abstiendrons de la traduction de ce passage par respect pour nos lectrices. Voir aussi pour les *mœurs* romaines, Martial, v. I, p. 17, épigramme sur la nouvelle *Pasiphaë*, p. 18, épigramme sur *Bassa*, la Lesbienne; 379 à *Celia* et *sa gentille esclave*. Voir enfin *l'Ane d'Or d'Apulée*.

(I) Souvent les esclaves, pour échapper à leur horrible sort, se jetaient d'eux-mêmes au milieu des combats d'animaux.

(J) Les châtiments et supplices infligés aux esclaves étaient aussi nombreux que variés; l'on donnait familièrement à ces malheureux le nom des châtiments qu'ils subissaient, tels que *Gymnases des houssines*, *Piliers de prison*, etc., etc.

« — Gymnase des Houssines, salut !

» — Comment t'en va, pilier de prison ?

» — Conservateur des chaines.

» — Délices des étrivières. »

(*L'Asinaire*, Plaute, 249.)

CHAPITRE III.

(A) Les nobles Romains professaient le plus profond mépris pour le travail, mais ils vivaient magnifiquement du fruit des labeurs de leurs esclaves.

« Crassus, qui s'entendait à faire fortune, eut une multitude d'esclaves qu'il avait

» instruits à toutes sortes de métiers d'artisans; c'était un revenu immense pour lui, mais » ils n'avaient d'autre gain que ce qu'ils volaient; telle est la morale de la servitude, voilà » l'homme tel qu'elle le fait. » (Naudet, *Notes de l'Asinaire de Plaute*, v. I, 382.)

« Je me suis créé un genre d'industrie assez bon; les muletiers ont des mulets por- » teurs de bâts, moi je me sers d'hommes bâtés; ils sont vigoureux; quelque charge » qu'on leur mette sur le dos, ils la portent. » (Plaute, *le Revenant*, 285.)

(B) Voir la note A.

(C) L'aiguillon, dit une note de M. Naudet, était un bâton garni d'une pointe que l'on faisait rougir au feu pour l'appliquer sur les différentes parties du corps.

(D) Les portiers étaient enchaînés comme des chiens de garde.

« Sous le vestibule même se tenait le portier, enchaîné comme un chien, habillé de vert » avec une ceinture cerise; il épluchait des pois dans un plat d'argent; au-dessus du » seuil était suspendue une cage d'or renfermant une pie qui saluait de ses cris ceux qui » entraient. » (Pétronne, *Satir.*, v. I, p. 131.)

On avait des précautions plus horribles et plus dégradantes encore.

« Pour les esclaves boulangers (dit Pollux, *Onom. X*) on avait inventé une machine en » forme de roue que l'on passait au cou de l'esclave pour l'empêcher de porter la main à » sa bouche et de goûter à la farine. *Anaxarque* muselait l'esclave qui faisait le pain afin » qu'il ne souillât pas le pain par son haleine. » (Wallon, *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*, v. I, p. 227.)

(E) « Alors Eumolpe, d'une main exercée, nous couvre à grands traits le visage entier des lettres dont on marque ordinairement les esclaves fugitifs avec un fer chaud. » (Pétronne, *Satir.*, v. II, p. 79.) Ces lettres étaient l'une grecque φ, et une latine F. *Notes* de Pétronne, 314.

(F) Voir Desobry, *les Romains au siècle d'Auguste.*

(G) *Idem.*

(H) « Vous avez fait tout à l'heure l'épreuve de ma douceur, de ma bonté; je vous ai interrogées toutes deux à grands coups de fouet pendant que vous étiez à la potence; prenez garde d'être conduites aux gens qui font craquer les os. » (*Le Brutal*, Plaute, v. IX, p. 305.)

(I) « Quand on a attaché un bon poids de cent livres à tes pieds, que tes mains sont » prises dans des menottes et amenées contre les poulies... » (*L'Asinaire*, Plaute, 249.)

(J) « Vous qui gardez les cadavres, ayez toujours l'œil bien au guet, car ces maudites » sorcières se changent en toutes sortes d'animaux, se glissent en cachette, de manière à » tromper même les regards du soleil. » (Apulée, *Métamorphose*, l. II, p. 85.)

(K) Voir la note ci-dessus pour les métamorphoses des sorcières.

(L) Apulée décrit ainsi les objets que l'on voit communément dans la demeure des sorcières :

« C'étaient des aromates de tous genres, des lames d'airain couvertes de caractères » indéchiffrables, des pièces de fer, tristes débris des vaisseaux, de nombreux morceaux de

» chair humaine appartenant à des corps récemment pleurés, des doigts, des clous de » gibet, des crânes à demi dévorés par les animaux du cirque. » (*Métamorphoses*, l. III, Apulée, p. 81.)

« Sur les tombeaux, dans les bûchers, on va prendre certaines dépouilles, des lambeaux » de cadavre, pour conjurer les maux les plus affreux sur les vivants. » (Apulée, *Metamorphoses*, l. II.)

(M) Voir *l'Ane d'Or* déjà cité, ainsi que les vers latins de Juvénal.

CHAPITRE IV.

(A) L'*ergastule*, ou prison des esclaves de labour, était toujours souterraine.

(B) Entre autres supplices, on revêtait les esclaves de robes enduites de poix et on les faisait ainsi brûler.

(C) Cette épouvantable torture d'être livré aux fourmis est ainsi décrite par Apulée :

« Il ordonna de le frotter de miel de la tête aux pieds et de l'attacher à un chêne » creux dont la souche servait de demeure à des essaims de fourmis; aussitôt que les in- » sectes eurent senti la douce odeur du miel qu'exhalait ce corps, ils s'attachèrent à lui » par de petites mais innombrables morsures; ils le firent ainsi expirer dans les tourments » d'une lente agonie, lui dévorant les chairs et les entrailles jusqu'à ce que le malheureux » fût devenu un cadavre décharné et qu'il n'y eût plus qu'un squelette attaché à un arbre. » » (Apulée, *Métamorphoses*, liv. VIII.)

(D) Voir Pline le jeune, *De Nat.*, l. II.

CHAPITRE V.

(A) Pline le naturaliste (vol. VI, p. 239) donne ces détails curieux sur les combats d'éléphants, et (p. 299) raconte le combat d'un crocodile et d'un hippopotame amenés dans le cirque.

(B) « Cette même année eut des spectacles de gladiateurs aussi magnifiques que les » précédents : mais des femmes illustres et des sénateurs, en trop grand nombre, vinrent » se dégrader au milieu de l'arène (Tacite, *Annales*, liv. XV, § XXXII). »

« On y faisait combattre non-seulement des hommes, mais encore des femmes (Sué- » tone, *Domitien*, chap. IV). »

(C) M. Wallon, dans son remarquable ouvrage sur l'esclavage antique, donne l'origine du repas libre.

(D) « Les princes gladiateurs se gardaient bien d'exposer leurs jours. Commode, qui » se vantait d'avoir tué ou vaincu mille gladiateurs de la main gauche, ne combattait que » contre des adversaires armés de simples fleurets (Xiphilin). » C'étaient de lâches comédies terminées toujours par un meurtre.

(E) On trouve dans le *Cours d'Antiquités monumentales*, de Caumont, les détails les plus précis sur la construction des cirques et amphithéâtres. Nous donnerons seulement ici la mesure des principaux amphithéâtres des Gaules :

	DIAMÈTRES EXTÉRIEURS.		DIAMÈTRES INTÉRIEURS.	
	Grand diam.	Petit diam.	Grand diam.	Petit diam.
Nîmes.....	405 pieds....	317 pieds.	— 229 pieds.	— 142 pieds.
Arles.....	420	309	— 209	— 119
Bordeaux. ...	405	339	— 231	— 165
Limoges.....	411	345	— »	— »
Périgueux....	459	377	— »	— »
Poitiers.....	426	375	— 264	— 210
Saintes.....	400	324	— 246	— 168

(Caumont, t. III, p. 498.)

(F) Voir Caumont pour les détails.

(G) Cette horrible invention des *Mercures* et des *Plutons* était un des accessoires obligés de tout combat de gladiateurs :

« Les gladiateurs engraissés pour le combat tombaient-ils blessés dans l'arène, de peur » qu'ils ne fissent les morts (après avoir juré à leur maître de combattre, comme on disait, » jusqu'au fer et au feu), le *Mercure* s'approchait des corps étendus dans l'arène, s'as- » surant au moyen d'une verge ardente s'ils étaient bien morts; le *Pluton* entraînait le ca- » davre, et s'il donnait signe de vie il l'achevait de son lourd marteau; les verges ardentes » servaient encore à pousser au combat les récalcitrants s'il s'en trouvait. » (Wallon, *Hist. de l'Escl.*, t. II, p. 229.)

(H) Voir la note précédente.

(I) Voir la note G.

(J) « On voit (dit Pline, 28, 2, 1) des hommes à l'amphithéâtre boire du sang de gla- » diateur, pour chercher dans ce breuvage où fermente encore la vie, un remède aux » atteintes du *haut mal*; ils pensent que rien n'est plus efficace que de *boire le sang* » *chaud* et respirant encore à la source même de l'homme et de le recueillir comme le » souffle de l'âme aux lèvres de la blessure.

» *Scribonius Largus*, au temps de Tibère, dit que, bien que peu partisan des remèdes » de ce genre, il avoue en avoir vu de bons effets. Item, dit-il, qu'ils prennent une parti- » cule du *foie d'un gladiateur égorgé*, en *neuf doses distinctes*. » (Cité par Wallon, vol. II, p. 251 ; *Histoire de l'Esclavage dans l'antiquité*).

(K) Voir la note précédente.

(L) Voir *Annales* de Tacite, et *Histoire des Gaules*, A. Thierry, vol. III, p. 289.

(M) *Idem*.

(N) *Idem*.

(O) *Idem*.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

LA CLOCHETTE D'AIRAIN, OU LE CHARIOT DE LA MORT.

CHAP. IV. Le char armé de faux. — Margarid, Hénory, Martha, et autres femmes ou jeunes filles de la famille de Joel se préparent au combat. — Logette des petits enfants. — Les dogues de guerre. — Les bardes donnent le signal de la bataille. — Bataille de Vannes. — La foudroyante. — La légion de fer. — Les cavaliers numides. — Les bardes. — Guilhern, le laboureur, et César. — Mort de Joel, le brenn de la tribu de Karnak, et de Mikaël. — L'archer crétois et Deber-Trud, le mangeur d'hommes. — Les deux Saldunes enchaînés. — Margarid, Hénory, Martha. — Les vierges et les femmes gauloises pendant le combat. — Le char de la mort. . 1

CHAP. V. L'esclavage. — Guilhern à la chaîne. — *Le maquignon.* — *Perce-Peau,* l'esclave de *rejouissance.* — Sous quels *numéro, nom* et *enseigne* doit être vendu Guilhern. — Il craint que ses deux enfants, son fils *Sylvest* et sa fille *Siomara* n'aient échappé à la mort sur le chariot de guerre. — Ce que l'on faisait des enfants esclaves. — Le maquignon parle à Guilhern du seigneur *Trymalcion*, riche vieillard qui achète beaucoup d'enfants. — Épouvante de Guilhern à ces monstruosités... 19

CHAP. VI. La soirée du supplice. — Les anciens de la tribu de Vannes. — Le Maure bourreau. — L'exécution. — Derniers cris d'un barde et de deux druides. — La veillée de l'encan. — Toilette de Guilhern. — Philtre magique. — Guilhern se croit victime des sortilèges du maquignon. — Le marché aux esclaves. — *La cage.* — Guilhern est *essayé* et vendu. — Les captives gauloises. — Indignes outrages que subit leur chasteté. — Le noble seigneur Trymalcion. — Les enfants à l'encan. — Sylvest et Siomara, fils et fille de Guilhern. — Horreurs sans nom qui rompent le charme magique dont Guilhern se croyait victime. — Il se souvient à propos de son vieux dogue de guerre, Deber-Trud, le mangeur d'hommes 35

L'AUTEUR AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE. 62

LE COLLIER DE FER, ou FAUSTINE ET SIOMARA (de 40 ans avant Jésus-Christ à l'an 10 de l'ère chrétienne).

CHAPITRE Ier. Société secrète des *Enfants du Gui.* — Réception de Sylvest. — Serment. — Plan d'insurrection des esclaves. — Chant des bardes sur la mort du *chef des cent vallées*. 63

CHAP. II. Sylvest s'introduit dans la villa de la noble Faustine. — Le temple du canal. — Les délassements d'une grande dame romaine. — Torture. — La sorcière. — Empoisonnement d'une esclave. — L'orgie. — Sylvest rencontre Loyse. — Il est surpris avec elle dans les jardins de Faustine. 80

CHAP. III. Le seigneur Diavole. — Le portier *Camus.* — Le cuisinier *Quatre-Épices.* — Le seigneur Norbiac. — Les amoureux de la belle Gauloise. — Sylvest se rend à la maison de Siomara. — L'eunuque. — Les prodiges. — La magicienne. — Belphégor. 109

CHAP. IV. Le gladiateur Mont-Liban. — Siomara. — Le lion amoureux. — Siomara reconnaît Sylvest. — Ce qui est advenu à Sylvest et à sa sœur depuis leur séparation. — Sylvest, arrêté chez Siomara, est ramené chez le seigneur Diavole, et ensuite conduit au cirque pour être livré aux bêtes féroces lors du prochain spectacle . . . 141

CHAP. V. Sylvest est conduit dans les souterrains du cirque d'Orange. — Conseils paternels du guichetier et des bestiaires à l'encontre des lions, des tigres, des éléphants et des crocodiles. — Le jour de la fête arrive. — Gladiateurs à cheval et gladiateurs esclaves. — Les Mercures. — Les Plutons. — Les buveurs de sang. — Les femmes gladiateurs. — Faustine et Siomara. — Mont-Liban et Bibrix. — Diavole et ses amis. — Esclaves livrés aux bêtes féroces. — Dernier chant des *Enfants du Gui.* — Le temple du canal. — Fuite 172

L'AUTEUR AUX ABONNÉS. 223

LA CROIX D'ARGENT, OU LE CHARPENTIER DE NAZARETH (de l'an 10 à 130 de l'ère chrétienne).

CHAPITRE Ier. Un souper chez *Ponce-Pilate*, à Jérusalem. — *Aurélie*, femme de *Gremion*. — *Jeane*, femme de *Chusa*, intendant d'*Hérode*. — *Jonas*, riche banquier. — *Baruch*, docteur de la loi. — *Caïphe*, prince des

prêtres. — Ce que ces seigneurs pensent d'un jeune homme de Nazareth, ancien ouvrier charpentier, et comment lesdits pharisiens accusent ce jeune homme de prêcher, surtout à la lie de la populace, des doctrines incendiaires, subversives, et criminellement attentatoires à la *religion*, à la *famille* et à la *propriété*. — Jeane, femme de Chusa, essaye de défendre le jeune homme de Nazareth. — Nouveau méfait du Nazaréen annoncé par un officier romain. — Jeane et Aurélie échangent une promesse mystérieuse pour le lendemain. 227

CHAP. II. La taverne de l'*Onagre*. — Aurélie et Geneviève. — Les mendiants. — Les courtisanes. — Les mères et les petits enfants. — Les émissaires des princes des prêtres et des docteurs de la loi. — Pierre. — *Celui qui travaille doit être nourri*. — *Paix universelle*. — Arrivée du jeune maître de Nazareth..... 250

CHAP. III. Jésus de Nazareth arrive dans la taverne de l'Onagre. — Il appelle à lui les petits enfants. — Il secourt les malades. — Il console les pauvres mères. — Il vide son aumônière — Paraboles. — *L'enfant prodigue*. — Madeleine, la riche courtisane, entre à la taverne — Anathème et satire de Jésus sur les princes des prêtres, les docteurs de la loi et autres pharisiens hypocrites. — *Le bon pasteur*. — Le soleil se lève. — La foule suit Jésus dans la campagne. — Rencontre de pharisiens et de la *femme adultère*. — *Discours sur la montagne* interrompu par le passage du seigneur Chusa et du seigneur Grémion, accompagnés de leur escorte, et revenant subitement de leur voyage. — Les populations se rebellant contre l'impôt, ces deux seigneurs manquent d'être lapidés — Jésus apaise le peuple et les sauve. — Leur surprise de trouver leurs femmes en pareille compagnie. — Ils les prennent toutes deux en croupe et rentrent à Jérusalem..... 269

CHAP. IV. Geneviève est punie d'être allée écouter les paroles de Jésus. — La prison. — Aurélie vient trouver son esclave au milieu de la nuit. — Projets..... 302

NOTES..... 311

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.